

Sommaire

Éditorial **p. 3**

Notices : archéologie préventive, fouilles programmées, sondages, prospections **p. 9**

- Aspres : Recherche de chemins anciens
- Baillestavy, Finestret, Valmanya, La Bastide : Mines et fonderies préindustrielles des P.-O.
- Angoustrine : *Los Majans*
- Angoustrine-Villeneuve-les-Escaldes : *La Coume de Pairounell*
- Enveitg : *Pla de l'Orri*
- Llo : *Lo Pla*
- Perpignan : Couvent Saint-François
- Perpignan : Place de la République
- Port-Vendres : Anse Béar
- Rivesaltes : *El Monà*
- Rivesaltes/Estagel : *Cami de Carles*, Quatre chemins
- Amélie-les-Bains : *Camp de las Basses*
- Villeneuve-de-la-Raho : *Complexe golfique*

Travaux archéologiques LGV, Perpignan-Espagne (diagnostics et fouilles) **p.49**

- Toulouges
- Le Soler
- Canojès
- Ponteilla
- Trouillas
- Villemolaque
- Banyuls-dels-Aspres
- Tresserre
- Montesquieu-des-Albères

Articles **p. 65**

M. Martzluff : *Éléments pour une histoire de l'archéologie et de la Préhistoire en Pyrénées-Orientales*

C. Descamps : *Pleins feux sur l'ARESMA*

Y. Blaize : *Le gisement de plein air antéwürmien d'Espira-de-Conflent*

L. Wengler : *La Préhistoire paléolithique du Maroc. Récents développements*

E. Dellong : *Narbonne et la mer dans l'Antiquité*

S. Vondra : *Le bacinet de Banyuls*

J. Abélanet : *Importance historique et archéologique du cadastre dit « napoléonien »*

Conférences et sorties 2005 **p. 117**

Entre Languedoc et Roussillon, 1258 – 1659. Fortifier une frontière ? par L. Bayrou

En Cerdagne...

-*Visite des chaos granitiques de Cerdagne. Initiation à la lecture du paysage, à l'exploitation et à l'aménagement du substrat par les picapedrers* (M. Martzluff)

-*La filature d'Angoustrine. Le musée du granit de Dorres* (P. Campmajo)

À Barcelone...

-*Barcelone romaine et wisigothique* (J.-P. Comps)

-*Un jour à Pompéi. Exposition au Museu Marítim de Barcelone* (J.-P. Comps)

-*Les Thraces. Trésors mystérieux de Bulgarie. Exposition à la Fondation « La Caixa » de Barcelone* (E. Paradon)

Divers **p. 131**

-Fenêtre sur le Sud (compte-rendu d'A. Basso)

-Journées d'études et compte-rendus de lecture

La journée des « celleres » (compte-rendu A. Catafau)

Catalunya destruïda (compte-rendu A. Catafau)

-Expositions au Château-Musée de Bélesta (V. Porra-Kuteni)

Expérience insolite. L'art contemporain s'invite au Château-Musée de Bélesta

Rahan, fils des âges farouches

-La vie de l'A.A.P.-O. en 2005

Les « petites mains » : un aperçu de la vie de l'association (G. Lannuzel)

Le site internet de l'A.A.P.-O.

Journée d'accueil des nouveaux catalans au Palais des Rois de Majorque

Bilan des actes du colloque en hommage à Jean Abélanet

-Les nouveautés de la bibliothèque par G. Eppe

-Composition du bureau et du Conseil d'administration

-Conférences et sorties pour l'année 2006

-L'A.A.P.-O. c'est...

AU CHARBON !

Chers amis, vous dont l'œil s'allume lorsqu'il s'agit de rendre notre patrimoine archéologique intelligible, vous qui êtes comme nous amateurs de cette intelligence du passé pour comprendre un peu mieux ce que nous sommes aujourd'hui, vous donc, de plus en plus nombreux à nous appuyer, nous vous devons une bonne nouvelle. Oubliant toute réserve, je brûle en effet du désir de vous faire partager notre joie sur la base de deux certitudes : nous verrons très bientôt la mise en place concrète d'un service de l'archéologie dépendant du Conseil général des P.-O., ce service sera basé aux Archives Départementales (et plus tard logé dans la future extension de celles-ci). C'est ce qu'il ressort des nombreux contacts que nous avons eu avec le premier vice-président chargé de la Culture et de la Catalanité, Marcel Mateu et avec les responsables administratifs des services concernés.

Ce n'est pas rien. Cela veut dire que la collectivité départementale est résolue à mener à bien un certain nombre de travaux de terrain dans le domaine de l'archéologie préventive, et en particulier pour aider les communes, services dont nous avons démontré l'utilité auprès des Maires par nos interventions sur le terrain. Cela veut dire aussi que les archives du sol vont trouver auprès de l'archive écrite des conditions de conservation et de gestion plus rationnelles pour que cette mémoire ancestrale soit utile aux chercheurs et mieux restituée au public. C'était la promesse que nous avait faite le président du Conseil général, Christian Bourquin, lors de la cérémonie d'inauguration du bâtiment moderne des nouvelles Archives, situé près de notre Université. Promesse qui se dessine donc ; une fumée qui n'était pas sans feu. La petite étincelle que la friction des méninges de quelques-uns d'entre nous avait produite en 1982 aura donc fait son chemin, même si l'on a pu craindre qu'avec le temps, comme la cendre étouffe la braise, l'accumulation de poussière sur les projets toujours reportés n'ait finalement raison de notre bonne volonté. Or, malgré des circonstances budgétaires difficiles, nous voyons que cette flamme n'est pas morte, mais bien ravivée par le tuyau d'un bon soufflet et que devant nous la voie s'éclaire.

Mais il y a plus. Il semble bien que les services de l'État seront partie prenante dans ces projets, ce qui nous rassure car, malgré des circonstances parfois difficiles que nous évoquons par ailleurs, nous avons toujours défendu avec force cette nécessaire liaison entre les acteurs de l'archéologie locale et le Service régional de l'Archéologie, Service avec lequel nous avons toujours loyalement collaboré. Nous saluons d'ailleurs au passage la nomination de notre

nouveau Conservateur de l'Archéologie, Jean-Pierre Giraud, qui nous fit le plaisir de venir à la présentation de la publication du colloque en hommage à Jean Abélanet, au début de cette année. Il ne nous est pas étranger, puisqu'il débuta sa carrière par des fouilles en Aquitaine et aussi car ce méridional était précédemment à la tête de la direction scientifique de l'INRAP. Nous l'assurons ici de notre dévouement à la cause de l'archéologie. Ce n'est pas là une simple position de principe. À ce propos, il faut donc ajouter quelques précisions. Tout d'abord, disons que ce lien organique entre les archéologues, surtout les bénévoles, et les services de l'État, fait partie d'une vieille histoire de plus de deux siècles qui est à la source des paradoxes de l'archéologie départementale, et sur laquelle nous donnons à réfléchir. L'historiographie de notre discipline est en effet fort édifiante à ce sujet et nous renvoyons le lecteur à la conclusion de l'article que nous publions plus loin dans ces pages.

Mais d'autre part, il faudrait revenir aussi sur les événements que nous avons vécus cette année à propos de la malheureuse affaire du « Campo santo ».

Elle nous a mis dans l'embarras auprès de nos partenaires et principalement en porte-à-faux auprès des services de la D.R.A.C. Que l'on nous comprenne bien : nous ne voulons pas remettre le feu aux poudres, surtout dans le contexte d'une actualité brûlante qui accompagne la rédaction de cet éditorial. Mais nous disons ici que nous n'avons pas à payer les fautes que d'autres ont commises et que nous ne sommes les otages de personne. Nous voulons juger et être jugés sur les actes. C'est pourquoi nous publions ci-dessous le communiqué de notre conférence de presse sur le « Campo Santo ». Notre position y est clairement exposée. Elle n'a pas varié. Nous savons que les pouvoirs publics finiront par prendre acte de notre bonne foi et de notre bonne volonté, mais aussi de notre liberté de parole, qui reste d'ailleurs très responsable. Nous ne sommes pas un service administratif, ni n'avons l'ambition de le devenir même si nous dépendons des deniers publics pour, du reste, assumer une part des missions du service public. Notre travail reste principalement bénévole et le rapport qualité/prix de celui qui est rétribué est sans doute sans concurrence, même comparé aux plus valeureuses des administrations.

Pour ce qui concerne la Municipalité de Perpignan, nous déplorons que nos contacts ne soient pas meilleurs à ce jour et nous nous réjouissons de projets dont on nous dit qu'ils vont également dans le sens de la création d'un service d'archéologie de la ville capable d'assumer des missions de terrain sur

l'ensemble du domaine communal. Par contre, pour ce qui est du site de *Ruscino* et de l'hypothétique restitution au public des recherches, nous en sommes apparemment toujours au même point. C'est pourquoi, tout en espérant apprendre très bientôt quels sont les motifs profonds qui ont poussé Alexandre le Grand à mener ses conquêtes jusques aux terres lointaines d'Afghanistan plutôt que de fonder Perpignan avant Jules César, nous nous demandons si quelque attentat talibanesque sur les locaux existants ne donnerait pas le coup de pouce nécessaire pour que l'UNESCO s'intéresse enfin de plus près à la mise en valeur du site roussillonnais. Là encore, j'invite le lecteur à voir plus loin dans ce bulletin l'importance de ce site dans le développement de l'archéologie départementale, et pas seulement parce que notre association y fut fondée.

Puisque nous en sommes au bilan, et sans vouloir détailler celui de nos activités dont on trouvera le compte-rendu illustré plus loin, soulignons quand même la qualité de certains travaux menés à terme cette année par les bénévoles du jeudi qui valent mieux que les amateurs du dimanche dans leur formidable entreprise de traitement des centaines de poteries (équivalant à des milliers de tessons) trouvées place de la République à Perpignan. Bravo ! Je n'oublie bien sûr pas le travail prospectif de Valérie Porra sur notre projet de service archéologique éducatif, remis aux services de l'État et aux élus du département. Notre opinion est que la collectivité départementale a grand besoin d'un spécialiste de l'action muséographique concertée (Tautavel, Bélesta, Céret) qui puisse coordonner les projets en direction des scolaires ou les défendre auprès de la communauté européenne, par exemple, ou d'autres bailleurs de fonds. Bien entendu, je salue les réalisations très professionnelles des employés de l'association, Olivier Passarius et Sabine Nadal, tout comme le rôle de Guillaume Eppe, documentaliste qui assure pour le C.E.P.C., avec notre appui financier, l'accueil du public au dépôt archéologique et la gestion de la bibliothèque. Juste une mention particulière au titre d'une certaine fierté, celle de notre nouveau site Internet où se trouve, entre autres bonnes informations, une fort utile bibliographie archéologique en ligne. Encore bravo !

Mais il faut constater que notre activité archéologique de terrain a encore baissé. Certes, Jean Abélanet a parachevé un rapport sur le recensement des dolmens du département (133 monuments) qui l'a conduit cet été presque jusqu'au sommet du Canigou et qu'il a remis au SRA et au Conseil général. Certes, Jean-Pierre Comps et son équipe ont suivi leurs bonshommes de chemins antiques et médiévaux, par tous les temps et dans les milieux les plus hostiles, avec des découvertes surprenantes. Toutefois, si l'on excepte les travaux préventifs, principalement assumés par nos collègues de l'INRAP et dont on trouvera les principaux comptes-rendus dans ces pages, il faut bien reconnaître que les fouilles et sondages ont été très parcimonieusement attribués cette année. Mis à part la reconduction automatique

de la fouille programmée sur le site d'intérêt national de Tautavel, la fin des programmes de recherches pluriannuels d'André Constant dans les Albères et celui de Christine Rendu et son équipe en Cerdagne, il n'y eut quasiment que des dossiers rejetés.

Bien entendu il est hors de question de critiquer ici le bien fondé des décisions concernant les travaux archéologiques et il est évident à nos yeux que l'État ne doit perdre sous aucun prétexte le bénéfice de la loi Carcopino en tant qu'ordonnateur des fouilles, ces dernières détruisant le contexte de l'archive. C'est même là le garde-fou indispensable aux dérapages que les lois de décentralisation ont pu générer au niveau de la gestion dans l'aménagement de l'espace. Par ailleurs, il est vrai que les services de l'État souffrent d'une pénurie budgétaire de plus en plus aigüe et ne peuvent financer que bien peu de projets. Mais nous constatons que la loi sur l'archéologie préventive a introduit à ce niveau une nouvelle donne qui pourrait nous entraîner dans une politique de la terre brûlée. Ce qui ne peut être traité par les services de l'État ou ce qui ne peut être assumé par les acteurs de l'archéologie préventive - l'INRAP et les quelques entreprises ou groupes conventionnés - doit-il être détruit ? Ce qui ne rentre pas dans le préventif, mais dans l'urgence ou dans la découverte fortuite, et qui reste donc financièrement à la charge de l'État, doit-il être pillé par des collectionneurs ou détruit par la charrue ? N'est-ce pas ce qui se produit lorsqu'une bonne volonté se présente pour assumer un sauvetage et qu'on lui en refuse l'autorisation ? La situation n'est pas simple et nous formons des vœux que soit mieux entendue par ceux qui ont en charge ces responsabilités, notre position patrimoniale et scientifique, l'un n'allant pas sans l'autre.

Cependant, si nos demandes de fouilles ont été ajournées, au moins notre activité en amont, au niveau des prospections, a-t-elle été encouragée par le S.R.A. Bien sûr, il reste à espérer que le service de la carte archéologique puisse suivre le rythme des découvertes, alors qu'il existe un certain retard pour notre département. Il est vrai que nous avons été très dynamiques en la matière et depuis longtemps. Mais certainement pas de trop et nous serions donc les premiers à nous réjouir si l'État consentait à renforcer ses services, ce qui est à nos yeux indispensable pour que la machine puisse tourner.

Il faut désormais que j'en vienne au titre de cet éditorial, puisque les principaux points chauds sont maintenant consumés. Cet automne, mettant à profit des incendies qui ont ravagé la végétation des communes du bas Conflent, Olivier Passarius et Aymat Catafau ont proposé un projet de prospections centré sur l'archéologie du paysage. Un formidable projet. Sur ces terres aujourd'hui désolées en effet, la végétation ne masque plus le sol, avec les mobiliers et les structures qu'il recèle (murs, champs, restes d'habitats de toutes époques, monuments mégalithiques, chemins, etc.). Ces terroirs brûlés, où se sont déjà mis à repousser asperges sauvages et champignons, veront donc bientôt – nous l'espérons avec l'accord et le

soutien du S.R.A. – les archéologues bénévoles de l'Association, les étudiants, les chercheurs de plusieurs disciplines (préhistoriens, historiens, géomorphologues, géographes...) aller au charbon. Et l'an prochain, dans ce bulletin et lors de nos premières conférences, Aymat et Olivier vont faire renaître dans nos esprits ces territoires oubliés et si profondément humanisés, leur donnant l'épaisseur du temps, avant qu'ils ne soient à nouveau enfouis sous une végétation nouvelle.

MICHEL MARTZLUFF
Président de l'A.A.P.-O.



Village de Ropidère dans la zone brûlée
(Photo J.-P. Comps)

Conférence de presse du 27/01/ 2005

Notre engagement pour la défense du patrimoine

L'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales a été fondée en 1982 et compte aujourd'hui 210 adhérents. Depuis sa création, elle oeuvre pour la promotion et la défense du patrimoine archéologique. Elle s'est élevée maintes fois contre des dégradations endommageant des vestiges archéologiques présents dans le sous-sol : par exemple place du Colonel Arbanère à Perpignan en 1995, à Corneilla-del-Vercol en 1997, à Toulouges en 2002 où les abords de l'église ont fait l'objet de destruction, mais aussi en novembre 2003 lors de travaux réalisés par la mairie de Perpignan à l'intérieur du Campo Santo.

Notre coopération archéologique avec la ville de Perpignan

L'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales défend, au delà de toute considération politique, le patrimoine départemental. Nous n'avons aucune animosité particulière à l'égard de la mairie de Perpignan. Depuis plusieurs années, nous oeuvrons à ses côtés dans des projets communs d'étude et de mise en valeur du patrimoine.

La fouille du site de Vilarnau, sur la route de Canet n'a pu se faire que grâce à l'implication des services de la ville de Perpignan qui nous ont fourni des prestations techniques indispensables à la réalisation de la fouille de ce village et de son cimetière menacés alors de destruction par un remembrement agricole.

En 2000, c'est en synergie avec la municipalité de Perpignan, que nous avons pu fouiller le toit de l'église Saint-Jacques sur lequel près de 200 vases intacts du XV^e siècle ont été mis au jour. Cette découverte a fait l'objet d'une exposition à la Casa Xanxo qui a permis, un mois plus tard, de présenter aux Perpignanais l'ensemble des vases de Saint-Jacques.

À cela, il convient d'ajouter plusieurs fouilles ou sondages menés à la demande du Service Régional de l'Archéologie et des services patrimoniaux de la ville, notamment au couvent des Minimes, à la place du Puig ou à proximité de la Funèraria.

À propos du Campo Santo

C'est également dans ce contexte qu'Olivier Passarius, employé de l'Association Archéologique, a effectué en décembre 2003 la surveillance des travaux au Campo Santo, à la demande du Service Régional de l'Archéologie. En outre, ni l'Association Archéologique ni le titulaire de la fouille, c'est à dire Olivier Passarius, n'ont été contactés ni par la ville, ni par la presse, ni par les services de l'État depuis que le rapport a été déposé (1 an).

Le premier travail de l'archéologue a été de constater l'état des lieux avant son intervention et il n'a pu que déplorer les destructions effectuées sur ce cimetière. Ces observations ont été consignées comme il se doit dans un rapport de fouille qui hélas apporte les preuves irréfutables des dégâts sur les sépultures.

Ce rapport a été remis en janvier 2004 au Service Régional de l'Archéologie et au Maire de Perpignan, puis en décembre 2004 au Conseil Général des Pyrénées-Orientales lorsqu'il nous a informé qu'il était propriétaire des lieux, ce que nous ignorions précédemment. En leur temps, les observations présentes à l'intérieur de ce rapport n'ont été remises en cause ni par la Direction Régionale des Affaires Culturelles ni par la municipalité de Perpignan.

Le Conseil Général des Pyrénées-Orientales a fait l'usage qui lui convenait de notre rapport mais ceci est une autre histoire qui n'est plus de notre ressort.

Pour la création de services de collectivités

Hors de toute polémique partisane, l'Association Archéologique des P.-O. ne modifiera pas son attitude en faveur du patrimoine : si des travaux d'aménagement exigent la destruction de vestiges, celle-ci ne doit pas avoir lieu sans une étude archéologique préalable. Nous nous féliciterions aujourd'hui de la création, par la Ville de Perpignan, d'un service municipal de l'archéologie seul apte, aux côtés des agents de l'État, à anticiper les travaux d'aménagements urbains afin d'intégrer dès le départ la prise en compte des contraintes patrimoniales et archéologiques.

Depuis 22 ans, l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales oeuvre pour la création de services de collectivités, municipaux et départementaux, aptes à proposer aux communes et aux collectivités un service public de l'archéologie capable de concilier développement durable, protection et mise en valeur de notre patrimoine. Depuis 8 ans, les archéologues de l'Association, par la réalisation de nombreuses fouilles dans une vingtaine de communes du département, en ont largement montré l'utilité. Ils ont permis, aux côtés de la DRAC, de faire aboutir des projets de mise en valeur de monuments bien souvent bloqués par des contraintes archéologiques (par exemple à Corbère, à Peyrestortes, à Talau ou à Elne). Progressivement, un besoin est né et notre association, parce qu'elle n'est qu'une association, ne peut plus y répondre : la création d'un service départemental de l'archéologie apparaît de plus en plus urgente.

Notices :
Archéologie préventive
(diagnostics, fouilles),
fouilles programmées,
sondages,
prospections

Archéologie préventive (diagnostics, fouilles), fouilles programmées, sondages, prospections

Communes : Plusieurs communes des Aspres

Intitulé de l'opération : Recherche de chemins anciens

Type d'intervention : Recherche en archives et prospections sur le terrain

Responsable : Jean-Pierre Comps

Equipe de prospection : Monique Formenti, Huguette Grezick, Gilbert et Marie-Lou Lannuzel.

Résultats

La recherche, qui porte sur les chemins « au long cours », se déroule en plusieurs phases : relevé des mentions dans les textes médiévaux ou modernes ; consultation du cadastre napoléonien avec essai de repérage et report sur la carte I.G.N ; enfin prospection sur le terrain.

Le groupe fonctionne depuis 4 ans maintenant avec une sortie hebdomadaire le mercredi. S'y ajoute la recherche en archives qui bénéficie des indications de plusieurs informateurs bénévoles et notamment d'Alain Bournet et Guy Barnade.

Cette année, il s'est agi de rechercher comment pouvait se faire la liaison entre deux passages obligés, Le Boulou et Céret, de surcroît lieux de marchés, avec la ville de Thuir, elle aussi siège d'un marché médiéval implanté, qui plus est, sur la via Conflentana que l'on suivait pour gagner la Cerdagne et le Capcir. Les deux itinéraires, celui du Boulou et celui de Céret, se rejoignaient à l'ouest de Fourques près de la rivière de Llauro.

Le premier, qui empruntait d'abord la vallée de la Valmagne à partir du Boulou, a été en partie détruit dans la zone limitrophe de Passa et de Fourques par de très profondes entailles dues à l'érosion. Au-delà, dans le territoire de Fourques, le chemin, bien conservé, sert de limite communale. Sur son tracé ont été repérés deux sites romains qui permettent ainsi d'avancer une datation.

Le deuxième, à partir de Céret, gagnait le col de Llauro. Ce tronçon longe, sur le territoire de Oms, une chapelle (utilisée aujourd'hui comme bâtiment rural), dont on ne sait pratiquement rien et qui conserve encore des murs en élévation (fig. 1). Le chemin passait ensuite à l'ouest de Llauro, où subsiste encore, perdu dans les broussailles, un petit pont vraisemblablement assez récent, puis redescendait sur Tordères et de là sur la rivière de Llauro (fig. 2).

La partie commune aux deux itinéraires est bien conservée sauf au passage de la Cantarrana. Sur une petite butte joutant le chemin s'élève une borne maçonnée qui

marque la limite des quatre communes de Sainte-Colombe, Terrats, Llupia et Thuir. La *via Conflentana* était rejointe peu avant Thuir, à l'emplacement où l'on a élevé au XVe siècle la chapelle Saint-Sébastien.

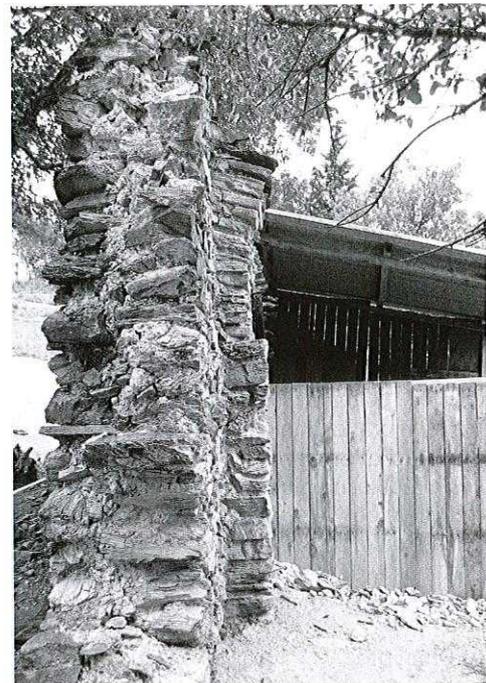


Fig. 1 :
Chapelle
utilisée
comme
bâtiment
rural



Fig. 2 : Pont sur l'ancien chemin Céret/Thuir

Communes : Baillestavy, Finestret, Valmanya, La Bastide

Intitulé de l'opération : Mines et fonderies préindustrielles des Pyrénées-Orientales

Type d'intervention : Prospection thématique

Responsable : Gérard Mut

Equipe : Membres bénévoles : Guy Barnades, retraité (archives), Francis Dabosi, retraité, Professeur émérite I.N.P.T., Associé à l'U.T.A.H. (Étude physico-chimique), Véronique Izard, docteur en géographie, demandeur d'emploi (anthracologie, archives, géographie, places charbonnières), Jérôme Kotarba, archéologue I.N.R.A.P. (prospections, datation, céramique antique), Gérard Mut, chercheur associé U.T.A.H. (responsable du projet, archéologue), Mission C.N.R.S. (U.T.A.H.), Béatrice Cauuet (chercheur minier, responsable de l'axe métal à l'U.T.A.H.), Calin Tamas (géologue minier), Gabriel Munteanu (moniteur spéléologie, géologue minier, en stage à l'U.T.A.H.)

Fin 2004, un rapport diagnostic sur le thème *Mines et fonderies préindustrielles des Pyrénées-Orientales*, accompagné d'une demande de prospection archéologique thématique adressée au S.R.A. fait l'objet d'un avis favorable de la C.I.R.A..

L'opération débute alors avec le soutien technique, moral et financier du S.I.P.A.R.C. (porteur du projet), de l'U.T.A.H., de l'I.N.R.A.P., de la D.R.A.C., de l'A.A.P.-O. et de plusieurs associations culturelles locales (Mémoire de Vallestavià, Pays d'art et d'histoire, les Amis de la Route du Fer, Association pour la Sauvegarde du Patrimoine des Aspres). La poursuite de cette opération est prévue jusqu'en 2007.

I - Objectifs

L'intérêt que l'on porte à l'histoire de la métallurgie dans les Pyrénées-Orientales peut être motivée par : la recherche historique, le travail de mémoire, la sauvegarde du patrimoine, la valorisation culturelle, le tourisme.

Chacune des associations ou institutions impliquées dans ce projet pourrait facilement définir ce qu'elle attend d'un tel travail. Chacune d'elles a besoin de connaissances plus précises sur l'une des activités majeure de notre région : l'exploitation minière et la sidérurgie.

Quelle place a occupé la Catalogne dans le développement de la métallurgie antique et médiévale en Europe ? Son importance était-elle réelle ou usurpée ? Que sait-on exactement des volumes de minerai extrait ? Des masses de métaux produits ? Des techniques utilisées ? Des particularismes régionaux ? De la destination des produits ? Des conditions de vie des mineurs et des forgerons ? Des aménagements ? Des périodes de prospérité ou de déclin ?

L'état de nos connaissances actuelles (en 2004) est assez maigre. Le rapport préliminaire dresse l'état des travaux de recherches déjà effectués en ce domaine et constate qu'ils sont anciens (1985 pour l'antiquité), disparates (archéologues, géologues, historiens

médiévistes, modernes ou contemporains), incomplets (sites nouveaux, descriptions sommaires et imprécises) et que les techniques d'investigation ont progressé (GPS, anthracologie, minéralurgie).

La reprise de la prospection systématique des communes concernées est l'outil de recherche préalable à tout essai de synthèse. Son objectif est de recenser et décrire les traces d'exploitations minières (galeries, puits, ciel ouvert, tranchées), les vestiges de forges (aires à scories, scories éparses), les places charbonnières ainsi que de décrire leur environnement (constructions, bassins, voies de communication). Elle constitue ainsi un début de fond documentaire qui s'étoffera au fil des ans et dans lequel le chercheur puisera les renseignements nécessaires aux études ultérieures.

Donnant, si possible, un début de réponse aux questions soulevées, elle tentera de redessiner le paysage industriel de ces communes en restant diachronique et devenant synchronique quand les indices le permettent. La prospection prépare le terrain à la fouille, à l'analyse, à l'expérimentation.

II - Stratégie

Etude géologique : Calin Tamas, Gérard Mut et Freddy Marty (BRGM)

L'étude géologique permet de situer les lieux où se trouvent les ressources minérales. Cette localisation s'effectue à partir de documents d'archives de compagnies minières et de la DRIRE, de cartes du BRGM, des travaux de thèses et de publications scientifiques. Complétée par des observations de terrain, cette étude va délimiter les zones de prospection à la recherche des indices matériels d'activités extractives.

Enquête orale : Gérard Mut

Le travail de mémoire, bien connu par les Amis de la Route du Fer, se constitue encore de nos jours. L'évolution des couverts forestier, l'emprise continue du maquis sur les zones de cultures, font disparaître les vestiges matériels laissés par les sites de production. Il faut avoir parcouru ces reliefs à 20 ans d'intervalle pour témoigner des transformations survenues.

Quelques personnes gardent encore le souvenir de ces lieux. Ce sont les plus anciens habitants, les chasseurs, les pêcheurs, les agriculteurs et les éleveurs. Cette approche permet aussi de sensibiliser les nouveaux arrivants à l'observation du milieu dans lequel ils vivent. Ces nouveaux alliés vont à leur tour participer à la collecte d'indices que l'archéologue va étudier.

Les archives : Guy Barnades, Véronique Izard, Gérard Mut

Les séries d'archives des Pyrénées-Orientales sont une source de renseignements inépuisable. Il ne se passe pas une année sans qu'un chercheur n'y découvre un nouveau texte en relation avec la métallurgie. D'autres sources sont moins consultées : les archives du service des mines et du BRGM à Alès, les archives Nationales et celles qui se trouvent en Espagne (Couronne d'Aragon).

La photographie aérienne : Gérard Mut, André Rebiscoul

Les plus anciens travaux ne sont pas forcément les plus visibles. Le recouvrement masque sûrement des galeries et des fosses d'extraction oubliées par la mémoire. Une lecture appropriée de différentes couvertures aériennes de l'IGN permet de recenser les « anomalies » à visiter. Certaines d'entre-elles vont s'avérer correspondre à des travaux anciens parfois inconnus.

Les cadastres : Véronique Izard, Gérard Mut

L'étude des cadastres anciens (1830, *capbreu*, etc...) et de la toponymie, corrobore les indices apportés par d'autres sources. Elle va parfois conforter une datation ancienne.

Prospection pédestre : Véronique Izard, Jérôme Kotarba, Gérard Mut

Tous les éléments précédents conduisent à déterminer des zones ou des sites à visiter. Chaque visite fait l'objet d'une fiche de synthèse, de relevés, de photos, de prélèvements et d'analyses minéralogiques, pétrologiques, physico-chimiques.

Constitution du fond documentaire : Gérard Mut

Le fond documentaire, corps du rapport final constitue le point des connaissances à la date d'édition. Ouvert et évolutif, il constitue la base des recherches futures. Il permet les études comparatives avec d'autres régions (Sennons, Montagne noire, Morvan, Bretagne, Pays-Basque, Catalogne, Navarre).

Analyses : Francis Dabosi, Véronique Izard, Calin Tamas

Les prélèvements effectués en cours de prospection (minerai, charbons, scories, parois de four) font l'objet, pour la première fois, d'analyses qualitatives. Le minerai subira une étude pétrographique (lames minces). Le charbon sera soumis à un examen anthracologique au microscope. Les scories et parois de four seront analysés (microscope électronique) et feront l'objet d'une amorce de typologie. Lorsque les résultats seront connus, nous aurons une première idée de l'origine du minerai, de sa constitution, de la nature de essences charbonnées, de la composition des déchets de forge et du type de four les ayant produit.

Expérimentation : Francis Dabosi, Jean-Claude Leblanc

À partir de minerai collecté sur les sites inventoriés, des expérimentations de réduction seront effectuées (2006). Les produits ainsi obtenus seront comparés aux produits découverts sur les sites anciens recensés. Nous pourrions ainsi tenter d'établir une corrélation entre les sites d'extraction et les sites sidérurgiques.

Etude de mines : Béatrice Cauuet, Gabriel Munteanu, Calin Tamas

Afin d'échantillonner les méthodes, deux mines (Peña Blanca et Mas Morer, commune de Baillestavy) ont fait l'objet d'une étude plus approfondie. Un relevé précis (laser), une étude interne sur la géologie, les modes d'extraction (feu, pointerole, dynamite), la micro géologie (étude en lames minces), un essai d'interprétation générale de l'évolution de l'ouvrage à travers les siècles.

III - Résultats

III - 1. Figure 1 : Liste des indices étudiés.

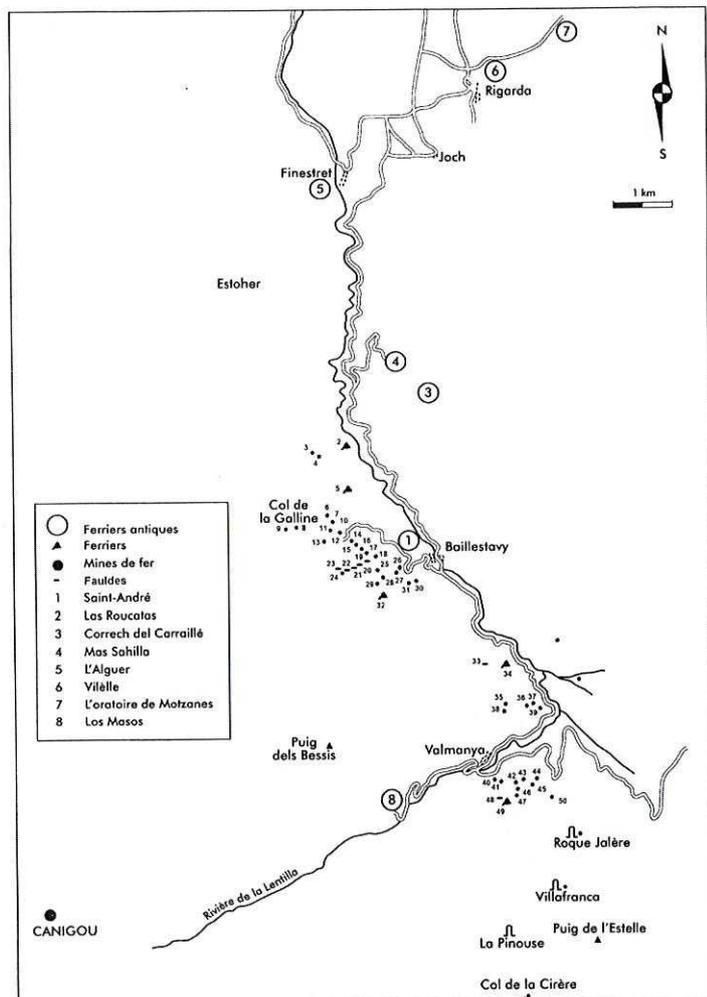


Fig. 1 : la vallée de la Lentilla : position des 50 indices étudiés en 2005

III - 2 - Typologie des scories

La prospection de 2005 a permis de prélever des échantillons (scories, parois de four). Afin de faciliter leur étude et selon la démarche conseillé par Alain Ploquin, il a fallut réaliser une fiche type détaillée qui facilite leur étude macroscopique.

Nous savons maintenant que les fourneaux utilisés étaient des fourneaux à scories écoulées, ce qui correspond bien aux époques présumées de production (Ier siècle avant J.-C.)

Les analyses physico-chimiques en cours apporteront des précisions sur les minerais utilisés et sur les techniques de réduction (première fois qu'une telle démarche existe dans les P.-O.). Nous cherchons également à savoir si d'autres phases de la chaîne opératoire (cinglage par exemple) sont réalisées sur ces ferriers. L'étude des scories permet aussi de définir quelques éléments de structure des fours, tel que les canaux d'écoulement.

III - 3 - Anthracologie

Prélèvements sur le site Saint-André

Nous ignorons à l'heure actuelle si les métallurgistes antiques utilisaient une essence de bois particulière ou s'ils s'adaptèrent aux variétés disponibles. Les charbons de bois étudiés vont nous donner une première approche que l'on poursuivra sur les autres ferriers en 2006 et 2007.

III - 4 - Analyses physico-chimiques

Etude physico-chimique sur 6 aires à scories : Saint-André, Mas den Taix, Mas de la Serre, Ravin den Carbonnell, Roc del Gaïtadou, Las Roucatas

Nous pouvons ainsi commencer une comparaison entre sites et entre régions. Résultats définitifs en décembre 2005.

III - 5 - Etude des mines de la Peña Blanca et du Mas Morer

Relevés précis des travaux, prélèvement et étude minéralogiques, chronologie des travaux

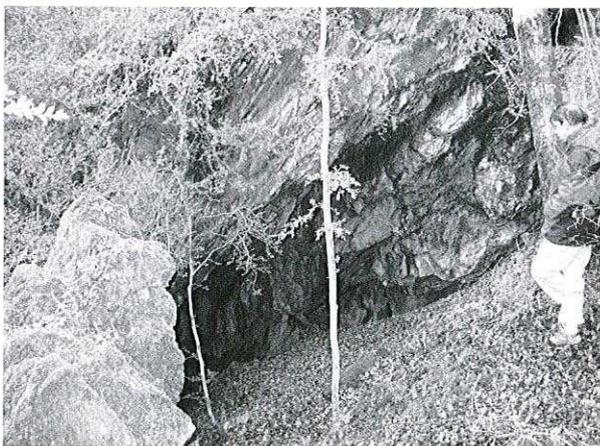


Fig. 2 : Mine de la Peña Blanca, commune de Baillestavy

Les relevés et les résultats définitifs ne seront communiqués qu'en début d'année 2006.

Dans la recherche des mines qui, dès l'Antiquité ont fourni le minerai de fer aux forges de la vallée de la Lentilla, il n'existe pas d'approche plus satisfaisante que de procéder à l'étude systématique de chaque indice et de procéder par élimination des travaux les plus récents. C'est un travail de longue haleine qui se commence.

Nous pouvons d'ores et déjà avancer l'hypothèse que, dès l'époque antique et comme en témoignent les aires à scories datées, la région de Baillestavy a fait

l'objet d'une exploitation minière que l'on ne parvient pas à localiser précisément à cause de la reprise systématique des points d'extraction par des travaux modernes. Les travaux les plus visibles ne conservent que peu de vestiges anciens. C'est près de ces travaux, sous le recouvrement naturel que doivent se situer les plus anciens travaux.



Fig. 3 : Mine de la Peña Blanca (commune de Baillestavy)
Méthode d'extraction à la pointerolle

Cette exploitation se pratiquait plutôt à ciel ouvert, sur de petits volumes mais sur de nombreux points d'extraction. Les exploitations suivaient les affleurements calcaires, à la recherche d'oxydes de fer (hématites, limonite, Gœthite). Ces affleurements étaient suffisamment minéralisés pour ne pas nécessiter un travail profond.

Le paysage qui se dessine est celui d'une multitude d'exploitations menées par de petites équipes et non pas celui d'une compagnie minière oeuvrant en profondeur par des galeries longues et concentrées sur un ou deux sites.

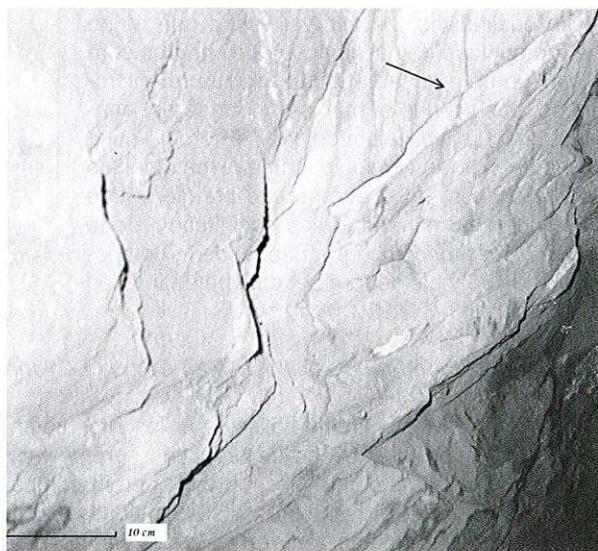


Fig. 4 : Mine de Saint-Vincent (commune de Valmanya)
Méthode d'extraction à la dynamite, trace de fleuret

III - 6 - Fond documentaire

Nous cernons de mieux en mieux l'évolution des travaux d'extractions des mines de La Coume et du ravin den Carbonnell.

Les différentes découvertes d'archives (plans, demandes de concessions et contrats notariaux) sont regroupées en un seul ensemble pour constituer un fond facilement accessible sur lequel il sera plus aisé de revenir. Ce fond est également un auxiliaire précieux pour la rédaction future de notice ou de signalétique facilitant l'accès du public à l'histoire de la région.

Conclusion

Le programme va se poursuivre en 2006 et 2007 en direction d'Arles-sur-Tech. En 2006, les ferriers de la région de San Marsal occuperont une grande place, tandis qu'en 2007, les mines de Batère et de La Pinouse constitueront le cœur de nos investigations. Les données collectées sur trois ans permettront d'établir une comparaison entre les différents ferriers et de mieux localiser les exploitations minières les plus anciennes.

.....

Cerdagne, plusieurs communes

Commune : Angoustrine

Nom du site : Los Majans

Type d'intervention : Archéologie préventive

Responsable d'opération : Vincent Belbenoit (I.N.R.A.P.), avec la collaboration de Catherine Bioul, Christophe Cœuret, Sylvain Vondra (I.N.R.A.P.)

Collaborations scientifiques : Michel Martzluft (Université de Perpignan), Olivier Passarius (A.A.P.-O.).

Résultats

Le diagnostic et les découvertes

Une opération de diagnostic a été réalisée préalablement au projet d'implantation du lotissement « La Vallée Saint-Martin » sur 1,45 ha au lieu-dit *Los Majans*, à 1350 m d'altitude, au débouché de la vallée glaciaire d'Angoustrine entaillée dans le piedmont granitique et schisteux du massif du Carlit. Ce piedmont domine la plaine cerdane d'altitude du Sègre. Les prospections et découvertes autour d'Angoustrine font état d'une occupation protohistorique particulièrement dense durant un millénaire sur ce secteur de moyenne montagne avec notamment de nombreux abris sous roches et cabanes implantés dans des chaos granitiques.

La zone étudiée en fond de vallée, à proximité du bourg ancien d'Angoustrine, attesté depuis le IXe siècle, est un bocage aux sols humides (mouillères) peu propice à l'implantation de l'habitat dans le couloir de la vallée canalisant le vent dominant du nord depuis les cîmes du Carlit. Ces terrains étaient, jusqu'au XXe siècle, utilisés essentiellement en pâturages et prés de fauche. Le sous-sol est composé de sédiments argilo-sableux et de blocs de granit déposés par l'activité fluvio-

glaciaire. La réalisation des sondages et les observations archéologiques ont été contraintes par la nature chaotique du sous-sol et l'ennoyage des tranchées par les nappes d'eau et les eaux de ruissellement en période de fonte des neiges. Les ouvertures archéologiques à 10% ont mis en évidence plusieurs témoins d'activité et d'occupations humaines.

Les témoins les plus récents, outre les drains et adductions d'eau modernes à contemporains, concernent l'activité des carriers et tailleurs de pierre (*picape-drers*) ayant œuvrés à Angoustrine de façon intensive entre le XIXe siècle et la première Guerre Mondiale. Le bocage, sans doute plus ancien, a été façonné de façon plus marquée avec l'introduction de la méthode de débitage à la mine (*barrinada*) dès le XVIIe siècle et l'amélioration du réseau de grande communication contournant l'enclave espagnole de *Llivia* au cours du XIXe siècle. Les débitages des blocs et rochers encombrant les parcelles ont servi au rehaussement de murets construits probablement entre les périodes médiévales et l'époque Moderne (fig. 1) et ont alimenté la région en pierres de taille pour la construction des mas, forts et grands ouvrages architecturaux. Plusieurs fosses d'extraction de ces blocs ont pu être identifiées sur le diagnostic.

Les parcelles basses ont été drainées et mises en labour. Ces mises en cultures peuvent être antérieures à l'époque moderne comme l'attestent les mobiliers céramiques médiévaux apportés probablement avec des fumures. D'autres fragments de céramiques des XIe- XIVe siècles ont été recueillis dans des remblais de mise en terrasse et d'autre part dans des couches à dominantes protohistoriques. Ces intrusions trouvent vraisemblablement leur explication dans les travaux d'épierrement pour l'exploitation agricole et la construction des murs parcellaires.

Les rares mobiliers antiques recueillis ne permettent pas de déduire d'une occupation véritable du fond de vallée durant la périodes gallo-romaine.

À contrario de nombreux tessons de céramique modelée appartenant à la Protohistoire ont été recueillis de façon erratique sur une moitié du terrain diagnostiqué, les parties hautes des parcelles paraissant lessivées. Les mobiliers protohistoriques ont été reconnus de façon plus concentrée dans un horizon organique sur une surface d'environ 1000 m², témoin d'une probable couche d'occupation liée à un habitat rattachable au 1er Âge du Fer. Les ossements n'ont pas été conservés par le terrain.

Une probable structure fossoyée d'une dizaine de m² (US/FS 030) a livré plus de 300 fragments de céramiques. Les sédiments transformés par la pédogénèse et l'action de l'eau n'ont pas permis d'identifier des contours précis qui auraient permis de caractériser cette structure (fond de cabane ? fosse d'extraction d'argile ? structure funéraire ?).

Le zonage des risques archéologiques conduisait à une prescription de fouille par l'Etat du secteur le plus riche. La commune a opté pour une modification de son projet, gelant en espace vert la zone sensible.

Vincent Belbenoit

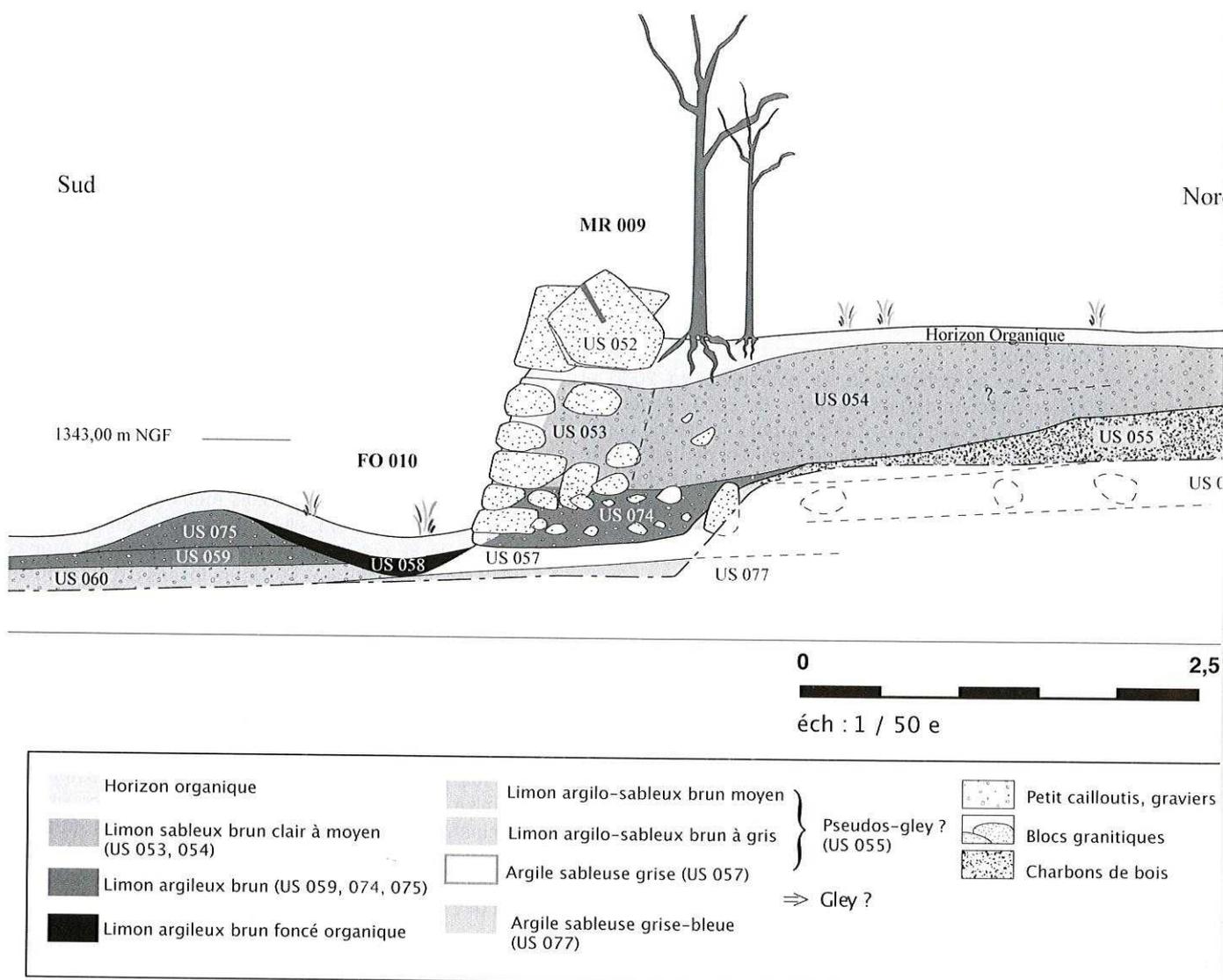


Fig. 1 : coupe générale de la zone étudiée (D.A.O. Vincent Belbenoit, I.N.R.A.P.)

Etude du mobilier protohistorique de l'US/FS 030

L'essentiel de la céramique modelée provient de l'unité stratigraphique US/FS 030. Plusieurs lots bien moins copieux et dispersés dans les différentes tranchées sont très vraisemblablement liés à la même séquence chronoculturelle. L'abondance des tessons (313 ex.) et le remontage de nombreux exemplaires permettent de fournir un aperçu de la diversité des récipients où l'on retrouve la poterie modelée habituellement liée à de l'habitat : vases de stockage, coupes et bols, vases de taille moyenne et quelques petits gobelets.

Les pâtes présentent des dégraissants siliceux souvent mal calibrés et, sur un lot important de grands vases à paroi épaisse ou fine, de gros émoussés schisteux plats. Ces éléments peuvent se trouver dans les alluvions de la rivière Angoustrine, qui exploite à la fois les séries schisteuses et granitiques du substrat géologique, mais également les sols des moraines ou les mélanges entre roches schisteuses et granitoïdes sont plus importants. Généralement, les parois externes sont

peu soignées alors que les bords internes sont mieux finis par un lissage sommaire. Trois tessons présentent des encroûtements sur la paroi externe qui évoquent de la poix ou, plus probablement, de la suie. Un autre porte des traces ferrugineuses.

Les vases de stockage peuvent se rapporter à un minimum de 5 jarres à fond plat dont le bord forme un col court et peu éversé. Les panses présentent dans leur partie supérieure au moins un cordon décorés d'impressions déprimées, souvent positionné sous le col (fig. 2 - 1). Les récipients très ouverts sont rares et correspondent au-moins à trois coupes tronconiques porteuses de cannelures internes, parfois munies de petites anses plates situées près du rebord externe en position verticale (fig. 2 - 13). L'essentiel des tessons appartient à un minimum de 10-12 vases de capacité moyenne (embouchure comprise entre 20 et 30 cm). Il s'agit de récipients à fond plat ou très légèrement déprimé (rares : 2 ex.), qui dérivent de types bitronconiques à bord éversé ou droit. Le seul élément angulaire se trouve sur la partie sommitale des vases, dans le prolongement des panses arrondies qui

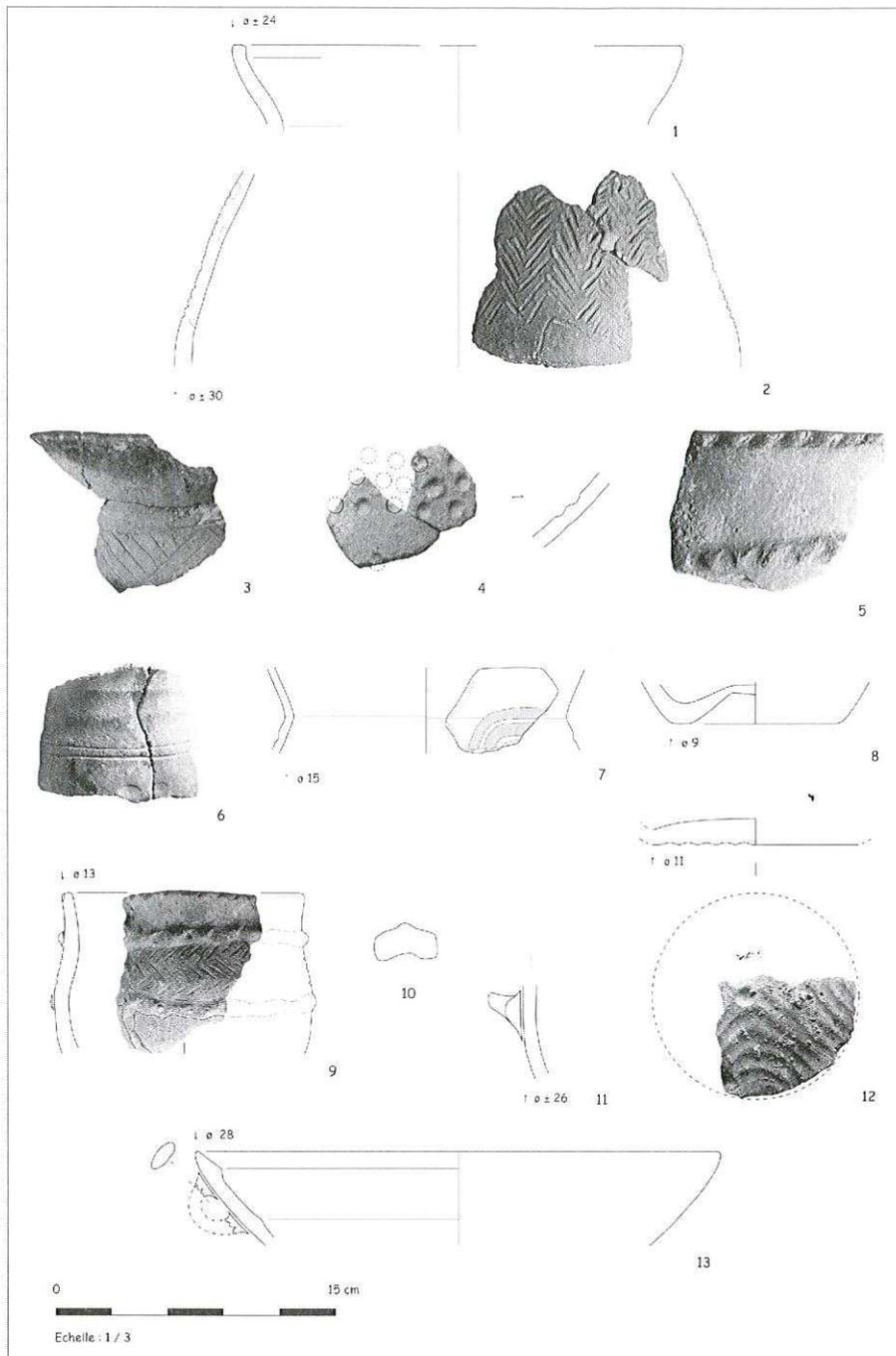


Fig. 2

sont plus ouvertes dans la partie supérieure, à la place où vient en général se loger le décor (fig. 2 - 2). Les éléments de préhension sont rarement attestés et sous forme de rares anses verticales à section plate, parfois opposées à des languettes bifides (fig. 2 - 11). Un fragment d'anse à nervure médiane (fig. 2 - 10) constitue un élément archaïsant remarquable. Les décors sont bien attestés sous forme de cordons rapportés qui sont imprimés de dépressions ovalaires et généralement logés sous le bord, mais aussi par des motifs en chevrons, plus rarement en épi, imprimées à cru dans la pâte dans la partie supérieure de la panse, souvent sous forme de bandeaux verticaux (fig. 2 - 2). Des plus rares motifs de triangles hachurés encadrés par deux lignes de double traits (fig. 2 - 3), de doubles traits superposés et de cupules (fig. 2 - 4) complètent ce répertoire classique des décors dits « cerdans ». Les cannelures sont plus rares,

mais un fond externe de vase est agrémenté de cette façon par un motif de chevrons symétriques organisés à partir d'une cupule centrale (fig. 2 - 12). Ce décor dérive probablement d'une symbolique solaire attestée par ailleurs dans la même zone géographique sur des céramiques protohistoriques (par exemple un fond de vase de la sépulture des *Fontetes*, à Angoustrine et celui d'une fosse du *Veinat de Dalt*, à Targassonne) et sur des gravures rupestres (motifs rayonnants, svastikas évoluant en quartiers hachurés, etc.).

Les formes simples de pichets à panse renflée et bords rentrant ne sont clairement attestées que par un exemplaire muni d'une anse et sans décor. Mais de petits vases de facture soignée du type Champs d'urnes existent en au moins trois exemplaires. Il s'agit de gros gobelets à panse galbée et bord éversé dont le profil sinueux

peut parfois être très atténué. Le décor est marqué par deux ou trois cupules sur la panse que surmonte dans la partie supérieure un bandeau circonscrit par une ligne au double trait et remplie de deux ou trois cannelures (fig. 2 - 6). Celles-ci peuvent contourner une anse (fig. 2 - 7). La même position de décor dans la partie supérieure peut être représentée par des incisions en épi circonscrites par deux cordons cupulés agrémentés d'un départ en guirlande (fig. 2 - 9).

Le lot de tessons de l'US/FS 030 paraît relativement homogène, mis à part un élément vraisemblablement intrusif, plus tardif, mélangé aux déblais (fig. 2 - 8). Si l'on se réfère aux ensembles céramiques les mieux datés provenant d'un environnement proche (sépulture des *Fontetes*, à Angoustrine, L'*Avellanosa* et le *Veïnat de Dalt* à Targassonne), tout comme aux données issues des sondages opérés à Llo, la céramique modelée peut être rapportée sans conteste au premier Âge du Fer au sens large, vraisemblablement dans une phase initiale. Mais il est difficile de discuter d'une fourchette chronologique plus serrée à partir des recherches menées par ailleurs pour des raisons qui tiennent déjà à la trop large ouverture des dates 14 C et aux problèmes de leur calibration. Par exemple, le tumulus des *Fontetes* a été daté de 2600 ans +/- 80 (GIF 8038, 1989, données inédites), ce qui correspondrait assez bien à la typologie du mobilier ; toutefois, les pics de correction à 2 sigmas se situent entre -459 et -912.

D'autre part, la source de nos difficultés pour affiner la chronologie des poteries protohistoriques indigènes de Cerdagne tient aussi au fait que la pénétration des importations coloniales à partir des cités côtières et les productions céramiques et métalliques de la civilisation ibère ou languedocienne, dont l'évolution est bien connue en plaine, n'ont quasiment pas touché cet espace ou très discrètement sur le tard, essentiellement à partir du III^e siècle avant notre ère. Les éléments de chronologie relative sont donc ici très peu opératoires. Toutefois, l'originalité de la céramique à « décor cerdan », mis en lumière par Jean Guilaine, puis par les travaux de Pierre Campmajo en Cerdagne, est incontestable. Restent à voir les détails et l'évolution interne. Pour sortir de l'ornière que constitue le manque de référentiel chronologique fin qui devrait nécessairement se baser sur la typologie de cette céramique indigène, compte tenu de la faiblesse des autres approches (métal, 14 C), il conviendrait de pouvoir disposer de fouilles extensives prenant en compte les conditions taphonomiques des mobiliers, c'est à dire de pouvoir prendre du recul sur les conditions du dépôt sédimentaire et de structuration des occupations. En attendant, il résulte des recherches menées jusqu'à aujourd'hui en prospection ou, plus ponctuellement, en stratigraphie, l'impression d'une très forte occupation protohistorique de cette zone en continu durant le premier millénaire avant notre Ère, sous les mêmes conditions culturelles, avec des perdurations archaïques dans les formes et les décors de la céramique jusqu'à la fondation de la colonie latine de *Llivia*. Il serait bien étonnant que cela corresponde exactement à la réalité.

Michel Martzluff
UMR 8555 CNRS-EHESS-UPS-UTM

Bibliographie

BELBENOIT (V.), et coll : BIOUL (C.), COEURET (C.), MARTZLUFF (M.), PASSARRIUS (O.), VONDRA (S.), *Angoustrine – Villeneuve-les-Escalades (66), Lotissement de la Vallée Saint-Martin, Une occupation du premier Age du fer, en débouché d'une vallée glaciaire du massif du Carlit en Cerdagne*, Rapport Final d'Opération, diagnostic archéologique, INRAP Méditerranée, 2005.

CAMPMAJO (P.), GUILAINE (J.), Un habitat protohistorique en Cerdagne : l'Avellanosa, Chaos de Targassonne, *Atacina*, 6, Carcassonne, 1971, p. 3-44.

CAMPMAJO (P.), *Le site protohistorique de Llo (Pyrénées-Orientales)*, Centre d'Études Préhistoriques Catalanes, II, Université de Perpignan, 1983, 167 p.

GUILAINE (J.), L'âge du Bronze en Languedoc occidental, Roussillon, Ariège, *Mémoires de la Société Préhistorique Française*, Tome 9, Editions Klincksieck, Paris, 1972.

MARTZLUFF (M.), CRABOL (D.), CURA-MORERA (M.), Une structure mégalithique protohistorique à Angostrina en Cerdanya, *Prehistòria i arqueologia de la conca del Segre, VII Col.loqui Internacional d'Arqueologia de Puigcerdà*, 1986, Puigcerdà, 1988, p. 163-169.

MARTZLUFF (M.), L'habitat protohistorique et médiéval du Veïnat de Dalt, à Targassonne (Cerdagne), *Comerç i vies de comunicació 1000 a. C. – 700 d. C., XI Col.loqui Internacional d'Arqueologia de Puigcerdà*, 1997, Puigcerdà, 1998, p. 421-433.

.....

Commune : Angoustrine-Villeneuve-les-Escalades

Nom du site : La coume de Pairounell

Type d'intervention : Fouille

Intervenants : Campmajo Pierre (1), Crabol Denis (2), Parent Gilles (3), Raynaud Claude (4), Rendu Christine (5), Ruas Marie-Pierre (6)

Reprise des fouilles sur la structure 1

En 2004, le sondage de la structure 1 avait permis de mettre au jour des éléments mobiliers qui laissent supposer une occupation au IV^e siècle avant J.-C. Notre hypothèse se fondait sur la découverte, entre autres vestiges, d'une forme de vase à dégraissant fin, pâte calcaire beige tendre, tournée, à engobe brun clair, d'épaisseur 4,5 mm (référence d'identification : CL – MAS, 553a, dicover, Lattes VI, p. 213) et datée entre 450 et 350 avant J.C.

Parallèlement, un foyer livrait des graines de céréales, dont quelques unes furent envoyées au laboratoire pour une mesure C14. Une autre partie, 37 graines, partirent au laboratoire de l'UTAH à Toulouse où Marie Pierre Ruas identifia du seigle.

Avant de recevoir le résultat de la mesure C14, la détermination posa d'emblée un problème de chronologie pour la datation de la céramique. Si celle-ci était par elle-même datée avec certitude, il n'en était pas de même de la présence de seigle sur un site supposé du IV^e siècle avant J.-C. Jusqu'à preuve du contraire, on

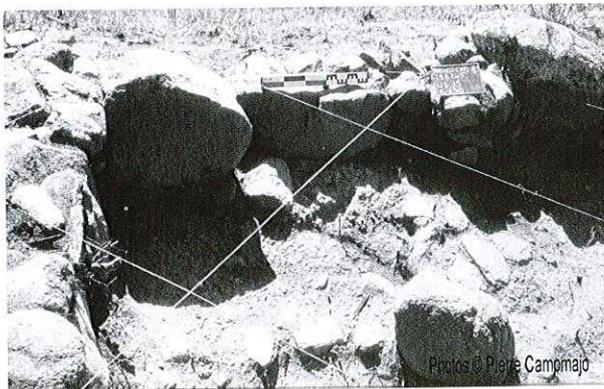


Angoustrine-Villeneuve-les-Escalades. Coume Pairounell.
Cabane 1, photo 1 : Vue de la cabane à la fin de la fouille.
(Photo © Pierre Campmajo)

sait aujourd'hui que, dans le midi de la France, le seigle n'apparaît qu'au tardo-romain, c'est à dire au Ve siècle après J.-C.

La surprise fut encore plus grande quand nous reçûmes les résultats de l'analyse C14, qui donna 105 ± 30 BP soit 1845 de notre ère. Devant une telle date, a priori aberrante, nous fîmes effectuer une seconde mesure qui confirma la première : 95 ± 30 BP soit 1855.

Dès lors, le doute n'était plus permis. Nous étions devant l'un de ces mystères que réserve parfois la fouille. La cabane semblait bel et bien d'époque moderne. Il fallait donc comprendre pourquoi. Seule la fouille de la totalité de la structure permettrait peut-être de résoudre l'énigme.



Angoustrine-Villeneuve-les-Escalades. Coume Pairounell.
Cabane 1, photo 2 : Foyer contre le mur sud. C'est dans ce foyer qu'ont été mis au jour les témoins, bouton en bronze, céramique vernissée, clou, datant du début du XIXe siècle.
(Photo © Pierre Campmajo)

Au fur et à mesure de l'avancement des travaux, plusieurs témoins d'époque moderne étaient mis au jour, fragments de céramique vernissée mais surtout un bouton de tunique militaire marqué aux armes du 86ème Régiment d'Infanterie. Un foyer, bâti contre un

mur, livra aussi un ensemble de pièces qui ne laissait planer aucun doute sur sa datation, clous, céramique vernissée, bouton de chemise plat en bronze. Dans le même temps on trouvait encore, çà et là, quelques tessons modelés attribuables à la protohistoire.

Tous ces éléments montrent que la structure, dans son état actuel, est d'époque moderne. La présence du bouton militaire du 86ème Régiment d'Infanterie n'est pas un fait du hasard. Il correspond avec la présence des troupes napoléoniennes qui, après le décret impérial du 26 janvier 1812, sont présents en Cerdagne suite à la création de quatre nouveaux départements en Catalogne dont celui du Sègre, qui a pour chef-lieu la ville de Puigcerdà (Cabot 1998). En raison de la proximité de la frontière de l'enclave espagnole de Llívia à moins de 300 mètres du site, rien ne s'oppose à ce qu'il y ait eu, sur cet emplacement privilégié, un poste de surveillance militaire. L'énigme semble donc résolue pour la cabane 1.

À notre avis, la construction de cet édifice a certainement touché l'emplacement d'une cabane plus ancienne. La construction des nouveaux murs, faits de pierres et de terre, aura englobé des éléments céramiques anciens. Après la destruction des murs, ces céramiques se retrouveront dans la stratigraphie de la cabane. Sans entrer dans les détails d'une telle éventualité, c'est l'hypothèse qui est avancée aujourd'hui, mais elle ne remet nullement en cause l'ancienneté du site.

Petit rappel du sondage de la structure 30 effectué en 2004 :

Toujours en 2004, nous avons effectué un sondage sur une structure appelée 30. Nous y avons mis au jour du mobilier attribuable à la période médiévale. Une mesure C14 sur des charbons provenant des couches inférieures du sondage a donné 1230 ± 30 BP soit 720 AD. Ce sondage n'a pas été repris en 2005.

2005, sondage sur la structure 5

La structure 5 se présente comme un espace vaguement rectangulaire de 9 m sur 8 m ceinturé par un

muret. Des levées de terre à l'intérieur de ce rectangle laissent supposer un découpage de la surface en espaces plus petits et indépendants les uns des autres. L'un d'eux, après un sondage de 1,5 m² et au vu du mobilier mis au jour, pourrait bien être la partie habitation. Sans entrer dans les détails de la fouille, nous avons observé, dans la coupe stratigraphique, 6 niveaux de remplissage appelés US (unité stratigraphique) numérotés de 1 à 6. L'US 1 représente le sol actuel et sa végétation. Les US 2 et 3 sont composées d'une terre végétale qui recouvre l'éboulis de pierres US 4 provenant de l'éboulement des murs. Ces pierres écrasent un niveau d'ardoise (US 5) provenant de la couverture.

L'US 6 est le sol d'occupation. La terre y est de couleur brun foncé contenant des charbons de bois. Des zones brûlées sont bien rubéfiées (US 7). C'est sous le



Angoustrine-Villeneuve-les-Escalades, Coume Pairounell. Cabane 5, photo 1 : Vue de la structure avant la fouille. (Photo © Pierre Campmajo)

niveau d'ardoises que nous avons trouvé un vase entier, petit pégau, écrasé sur place. La terre alentour a été prélevée pour analyse. Nous y avons recueilli des graines de céréales qui font l'objet d'une étude confiée à Marie Pierre Ruas. Les charbons, nombreux, ont été envoyés au laboratoire pour une mesure C14.

Angoustrine-Villeneuve-les-Escalades, Coume Pairounell. Cabane 5, photo 2 : Vase cassé en place, trouvé sous les ardoises du toit dont on peut voir quelques témoins à gauche de la photo. (Photo © Pierre Campmajo)



Photos © Pierre Campmajo

Première étude du mobilier archéologique par Claude Raynaud

Céramique

Groupe A2

L'ensemble du mobilier s'apparente au groupe A2 défini à Llo « Lo Pla ».

Un pot complet ovoïde à épaulement peu marqué, fond bombé, bord mince éversé à bec étiré pincé, peu marqué, petite anse en ruban collée sur la lèvre. La pâte est la même qu'à Llo mais la surface est plus lisse. Cuisson homogène à part la moitié de la partie inférieure dont l'épiderme se délite et dont le cœur apparaît brunâtre, dénotant une cuisson moins poussée. Sept tessons du même groupe, aucun bord.



Photos © Pierre Campmajo

Angoustrine-Villeneuve-les-Escalades, Coume Pairounell. Cabane 5, photo 3 : Le vase reconstitué. (Photo © Pierre Campmajo)

Verre

Trois fragments dont un de verre millefiori du Haut Empire (pâte bleu foncée à filets blancs et jaunes). Un fragment de verre olivâtre de type tardo-antique. Un fragment de bec tubulaire de petit diamètre, en verre bleu pâle, de type indéterminé.

Perspectives

L'étude de cet espace sera poursuivie en 2006. D'autres sondages sont prévus sur l'ensemble du site pour estimer l'étendue de l'espace médiéval.

Le mobilier du 1er âge du fer, ainsi que celui attribuable à l'antiquité, devraient tous deux permettre d'identifier des structures appartenant à ces périodes.

(1) Pierre Campmajo : archéologue, chercheur associé UMR 8555, C.N.R.S.-E.H.E.S.S., Centre d'anthropologie Toulouse et G.R.A.H.C.

(2) Denis Crabol : archéologue, G.R.A.H.C. (Groupe de Recherches Archéologique et Historique de Cerdagne)

(3) Gilles Parent : Géomètre, Bordeaux

(4) Claude Raynaud : archéologue, directeur de recherche au C.N.R.S., UMR 154, Lattes

(5) Christine Rendu : archéologue, ethnologue, chargée de recherche au C.N.R.S., UMR 5136, Framespa Toulouse Le Mirail et G.R.A.H.C.

(6) Marie Pierre Ruas : carpologue, chargée de recherche au C.N.R.S., UMR 5608, Utah, maison de la recherche, Toulouse Le Mirail.

Bibliographie

CABOT J. P. (1998) – Le département du Sègre ou les tribulations d'un préfet imperial. Janvier 1812-juin 1813. *Ceretania 2*, Quaderns d'Estudis Ceretans, Arxiu historic comarcal de Puigcerdà, p. 101-110.

PY M. *et alii* (1993). *Discover*, Dictionnaire des céramiques antiques, VIII siècle av. J. C. - VIII siècle après J.-C., en Méditerranée antique, *Lattara 6*, Association pour la recherche archéologique en Languedoc Oriental, Lattes 1993.

.....

Commune : Enveitg

Nom du site : *Pla de l'Orri*

Type d'intervention : Fouille, dans le cadre d'un PCR

Intervenants : Rendu Christine (1), Campmajo Pierre (2), Crabol Denis (3)

C'est après quelques années d'interruption que les fouilles ont repris à Enveitg dès 2002. Le temps pour Christine Rendu de publier sa thèse et de peaufiner un nouveau programme qui s'intègre dans un projet collectif de recherches dont nous détaillons ci-dessous les grandes lignes.

Dans le PCR Cerdagne, intitulé « Estivage et structuration sociale d'un espace montagnard, la Cerdagne », les fouilles visent quatre objectifs :

1) Appréhender en détail l'occupation d'un « *pla* » pastoral intermédiaire, le *Pla de l'Orri* (100 ha ; 2100 m d'altitude), point nodal de l'estivage, entre les pâturages de demi-saison de *l'Orri d'en Corbill* (1900 m) et ceux des hautes surfaces de *Maurà* et de *la Padrilla* (2300 m) : ces deux paliers ont été étudiés entre 1992 et 1997.

2) Permettre le développement d'une approche fine des corrélations entre données paléoenvironnementales et archéologiques : le *Pla de l'Orri* a ainsi fourni la plus longue séquence palynologique disponible régionalement (analyses D. Galop ; programme ATIP CNRS).

3) Participer, à titre de zone-atelier archéologique, à l'analyse développée dans le cadre du PCR, qui vise à cerner les incidences de l'exploitation de ces vastes espaces collectifs et extensifs des versants sur la structuration socio-spatiale globale d'un grand bassin de vallées dans la longue durée. Cette question est examinée à travers une approche interdisciplinaire menée à différentes échelles spatiales et temporelles, et selon différentes sources (historiques, archéologiques, ethnographiques, paléoenvironnementales).

4) Dans le cadre d'une approche comparée des systèmes d'estivage sur différents massifs, fournir des référentiels de sites pastoraux permettant des analyses techniques et sociales.

Le *Pla de l'Orri* est un de ces lieux intermédiaires où les troupeaux se concentrent au mois de juillet avant la montée aux estives hautes et au mois d'octobre dès que le mauvais temps s'y fait sentir. C'est donc un lieu privilégié où, à toutes les grandes périodes de l'histoire de la montagne, les hommes ont implanté des cabanes pastorales. De quoi alimenter un programme de recherches archéologiques propre à développer des archétypes architecturaux et étudier les pratiques pastorales. C'est ainsi que nous avons fouillé depuis 2002 plusieurs structures d'époque très distantes qui vont de l'âge du Bronze ancien au tout début du XXème siècle de notre ère.

La campagne 2005, fouilles des cabanes 88 et 3

La cabane 88

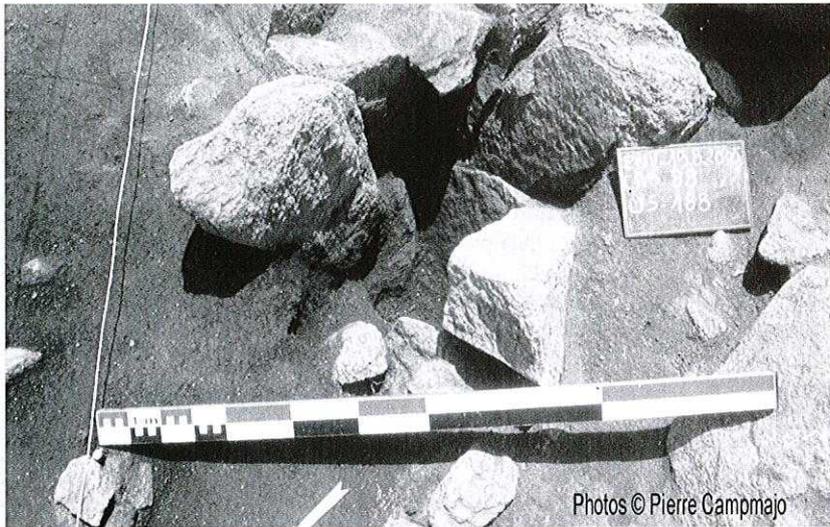
Nous avons repris cette année la fouille de cette structure commencée en 2002. Il s'agit d'une cabane assez exceptionnelle bâtie en pierre sèche et dont nous pensons aujourd'hui que les superstructures étaient couvertes en matériaux légers. Nous pouvons avancer cette hypothèse car, pour la première fois, nous avons mis au jour un trou de poteau (Photo 1) avec calage de pierres fixées en terre verticalement et dont le diamètre du pilier implanté était tout à fait apte à supporter une toiture de poids. Outre ses dimensions imposantes, environ 50 m², les murs, à l'intérieur de la cabane, étaient plaqués d'un parement de grandes dalles plantées verticalement qui constitue l'une des originalités de cette cabane. Nous les avons trouvées toutes couchées à la base des murs (Photo 2).

Les datations C14, effectuées sur des charbons provenant de foyers, nous montrent que la cabane a connu deux périodes d'occupation, une au Bronze ancien, l'autre au Bronze moyen. Ces diverses occupations ont nécessairement occasionné dans les structures des modifications qui ne sont pas sans poser des questions d'ordre architectural notamment avec la reprise des murs, les accès, les emplacements des foyers et la surface habitée à chacune des époques.

La fouille de cette année a surtout porté sur le dégagement d'un grand mur que l'on trouve en appui sur toute la longueur de la cabane au Nord et qui se prolonge sur une longueur de 20 mètres à l'Ouest (Photo 3). Ce qui frappe dans cette construction c'est son aspect massif, son épaisseur approchant parfois les 3 mètres. La construction est faite en double parement de grosses pierres, espacées de 1 mètre environ, rempli d'un calage de pierres plus petites.

Il est probable que ce mur existait dès les premières occupations du site et qu'il ait été réaménagé au Bronze moyen.

Le dégagement de l'intérieur du mur fait apparaître un espace qui forme un long couloir à la base duquel plusieurs foyers datés du Bronze ancien ont été mis au jour. Toute la question, et elle est importante, est de savoir s'il s'agit d'un véritable couloir construit intentionnellement et comblé par la suite, ou bien d'un mur, voire d'une muraille défensive. La fouille qui continue



*Enveitg, Pla de l'Orri
Cabane 88, photo 1 : Trou de poteau, mis
au jour sur le niveau du Bronze moyen.
(Photo © Pierre Campmajo)*

Photos © Pierre Campmajo

*Enveitg, Pla de l'Orri
Cabane 88
photo 2 :
Vue d'ensemble du site
88, avec le mur couloir
qui ferme la zone nord.
(Photo © Pierre
Campmajo)*



Photos © Pierre Campmajo



*Enveitg, Pla de
l'Orri
Cabane 88,
photo 3 : Dalles de
parement intérieur
du mur sud après
leur relevage.
(Photo © Pierre
Campmajo)*

permettra peut-être d'établir avec précision la chronologie de la construction et sa véritable destination à moins qu'elle ne soit multiple... Les points de vue des archéologues sur le terrain divergent donc s'enrichissent mutuellement.

Au niveau du mobilier, nous trouvons presque exclusivement de la céramique, le silex est pour ainsi dire inexistant. Les seuls décors connus sont les coups d'ongles et les impressions faites avec des outils aux profils divers tracés dans la pâte fraîche. Ces décors sont des classiques de l'Âge du Bronze et bien connus sur d'autres sites : Llo en Cerdagne, la grotte de la Chance en Conflent (fouille Henri Baills) ou encore la grotte de la *coma del Majet* à Nohèdes (fouille Françoise Claustre *et alii*).

La cabane 3

La numérotation de cette cabane montre que nous l'avons inventoriée au tout début de nos prospections qui ont commencé voici plus de 20 ans. Il s'agit d'une structure en pierre, partiellement ruinée (photo 1). Un feu pastoral récent l'a totalement dégagée de la végétation qui l'enserrait ce qui permet aujourd'hui de bien voir l'ensemble des vestiges.

La fouille de cette cabane nous intéressait parce que nous la pensions d'époque moderne. Elle aurait alors succédé à la cabane 101 située à moins de



Enveitg, Pla de l'Orri

Cabane 3, photo 1 : Vue générale du site avant la fouille. On peut voir à droite une partie de l'enclos des vaches.
(Photo © Pierre Campmajo)

20 mètres au Nord et datée des alentours du XVII^e siècle. Très arasée, celle-ci a dû servir de carrière pour la construction de la cabane 3.

D'aspect massif, la cabane 3 couvre une surface de 30 m². Les murs, épais en moyenne de 1,30 m, laissent à l'intérieur une surface utile de 8 m². La grande majorité des pierres provenant de l'éboulement des murs se trouvant à l'intérieur, nous avons pris le parti de les remonter sur les murs existants au fur et à mesure de l'avancement de la fouille. Au final, nous avons pu reconstituer les murs sur une hauteur de 1,60 m (photo

2). On peut supposer que la cabane possédait un toit en double pente que supportaient des pignons assez bas. La toiture étant constituée d'une poutre maîtresse centrale supportant des liteaux latéraux. La couverture finale, en l'absence dans la fouille de reste de lauzes ou d'ardoises, devait être constituée de mottes de terre par exemple. Ce type de construction est, par ailleurs, bien connu dans l'ensemble des Pyrénées.

Les aménagements intérieurs, parfaitement conservés, ont donc pu être étudiés avec précision. La fouille a permis de constater que la cabane avait connu au moins 3 occupations plus ou moins longues sur un espace de temps relativement court correspondant à la vie de la structure, environ 150 à 200 ans.

À l'origine, un premier foyer se trouvait dans l'axe et à un mètre du mur Ouest face à l'entrée sur un sol en terre battue reposant elle-même sur le substrat rocheux. Aucune aire de travail, aucun aménagement particulier n'ont été observés. Le, ou les bergers devaient dormir à même le sol.

La deuxième occupation montre un réaménagement total de la cabane. Le premier sol a été recouvert d'une couche de terre de 10 cm environ occultant le foyer initial. Une petite banquette de pierre a été aménagée contre le mur Sud sur une surface de 2 m². Au centre, les utilisateurs ont alors construit un très bel âtre en pierre, agrémenté au Nord d'un espace de travail de cuisine (photo 3). Au Sud un passage permet d'accéder à la zone dortoir. Un banc en pierre adossé au mur Sud est encore en place. C'est certainement à cette période de la vie de la cabane qu'il faut rattacher l'enclos, ceint d'un très beau mur en pierre, d'une surface d'environ 1000 m² et qui se trouve tout à côté et au Sud. D'après la largeur de la porte d'entrée (environ 1 m), il s'agit, à n'en pas douter, d'un enclos à vaches datable du début ou du milieu du XIX^e siècle. Cet ensemble, cabane et enclos, serait donc réservé à une activité liée aux troupeaux de vaches. Contrairement aux cabanes de bergers qui sont parfois un peu frustes, les cabanes liées à l'activité des vachers sont toujours extrêmement soignées et spacieuses. La construction de ces magnifiques enclos nécessitant une main d'œuvre abondante, nous sommes certainement en présence de structures liées à la « *vaccada communa* » où les vaches des communautés étaient gardées par un ou plusieurs vachers.

Il est possible que, plus tard, la cabane, après un abandon, ait changé de statut. En effet, les beaux aménagements ont été recouverts d'une épaisse couche de terre qui signe la dernière époque d'utilisation. Un dernier foyer disposé à même le sol, sans aménagement particulier a été mis au jour à l'angle des murs Sud et Ouest. De nombreux tessons de céramique rouge, assez fins, trouvés à l'entrée de la cabane pourraient bien appartenir à un « *canti* », cruche à anse supérieure for-



Enveitg, Pla de l'Orri

Cabane 3, photo 2 : Vue de la cabane à la fin de la fouille. La porte ouvre à l'est. Au centre, l'âtre aménagé avec, en fond à gauche, le banc en pierre, la banquette de couchage à droite. Dans le coin, à droite, témoin du dernier foyer d'occupation.
(Photo © Pierre Campmajo)

mant une poignée, généralement verni sur le haut du récipient et possédant un petit goulot, le « galet », pour boire à la régolade. Certainement le dernier vestige de l'utilisation de la cabane. Tout le reste du mobilier, essentiellement céramique souvent vernissée d'époque moderne, est difficilement datable.

Cette cabane, qui est un maillon supplémentaire de l'occupation du Pla de l'Orri, vient s'intercaler, dans la chronotypologie, entre la cabane 101, datée du XVIIe siècle, et les cabanes 1 et 2 qui datent, elles, de la fin du XIXe ou du début du XXe siècles de notre ère.

(1) Christine Rendu : archéologue, ethnologue, chargée de recherche au C.N.R.S., UMR 5136, Framespa Toulouse Le Mirail et G.R.A.H.C.

(2) Pierre Campmajo : archéologue, chercheur associé UMR 8555, C.N.R.S.-E.H.E.S.S., Centre d'anthropologie Toulouse et G.R.A.H.C.

(3) Denis Crabol : archéologue, G.R.A.H.C. (Groupe de Recherches Archéologique et Historique de Cerdagne)

.....

Commune : Llo

Nom du site : **Lo Pla**

Type d'intervention : Sondage

Intervenants : Rendu Christine (1), Campmajo Pierre (2), Crabol Denis (3), Blille Elisabeth (3), Conesa Marc (4), Raynaud Claude (5), Ruas Marie Pierre (6).

La fouille de la cabane de Lo Pla à Llo résulte d'une étroite collaboration entre historiens et archéologues.

C'est en effet dans le cadre du Projet Collectif de Recherches Cerdagne « Estivage et structuration sociale d'un espace montagnard », dirigé par Christine Rendu, que ce travail s'est déroulé.

L'une d'entre nous, E. B., a eu l'opportunité de découvrir aux archives de Puigcerdá plusieurs textes mentionnant des cortals en altitude situés dans l'environnement immédiat, mais néanmoins montagnard (altitude 1791 m), du village de Llo.

Le site, bien que découvert il y a plusieurs années par deux d'entre nous, C. R. et P. C., n'était jusque là qu'un pointage de structures parmi tant d'autres.

En août 2005, une fouille fut décidée et une autorisation demandée au S.R.A. Le premier travail a consisté à dégager l'ensemble des structures en surface afin d'en déterminer l'emprise au sol. Cette opération a permis de mettre au jour un ensemble de structures complexes composé de 3 espaces distincts. Le premier

(zone 2) est une structure de forme rectangulaire de 12 mètres par 6. Le second, plus petit, (zone 1) est de forme carrée de 4 mètres de côté. Le troisième espace (zone 3) est un enclos d'environ 42 m² accolé aux autres structures.

Pour l'essentiel, le sondage a livré 60 tessons de céramiques à cuisson réductrice, que l'un de nous, J.-C. R., a déterminé en isolant trois groupes, A1, A2 et B.

Groupe A1 : La céramique de ce groupe possède une pâte dure, granuleuse, de couleur gris foncée. Le dégraissant comporte des grains blancs de taille millimétrique se rayant à l'ongle, probablement de la calcite. Un bord de marmite à méplat interne (diamètre externe : environ 24 cm), provenant du niveau d'éboulis, appartient au même groupe. Il s'agit d'un vase de grand diamètre d'ouverture qui appelle des comparaisons avec la production de l'atelier de Berga, daté des XII^e et XIII^e siècles (Lopez Mullor, 1994, lam II, n° 5 et 6). Cependant la description mentionne une pâte schisteuse, sans mention d'inclusions calcaires, ce qui ne permet pas d'établir une analogie précise.

Groupe A2 : À l'intérieur de ce groupe, un petit sous-groupe se distingue légèrement par un fin dégraissant micacé (10 tessons dont un bord à lèvre en saillie présentant une paillette de micaschiste). Aucun élément typologique comparable n'a pu être relevé dans l'atelier de Berga. Une comparaison plus approfondie devrait être engagée avec la production d'ensemble de l'atelier (Padilla 1984).

Groupe B : Ce groupe comporte six tessons à pâte bicolore, à cœur brun et épiderme noir s'écaillant, à dégraissant sableux proche du groupe A1, mais il est difficile de dire s'il s'agit de deux provenances distinctes ou de deux productions au sein du même atelier. Toutes ces céramiques ont été trouvées en grande partie sur le sol d'occupation de la zone 1.

Description de la structure zone 1

À la vue du mobilier mis au jour, il semble que cette structure corresponde à la partie habitation du site. L'architecture des murs est constituée de pierres montées avec un mortier de boue, comme semblent le démontrer les couches jaunâtres trouvées dans la stratigraphie. La toiture était couverte de lauzes et ardoises de différentes épaisseurs sur charpente certainement en bois. Deux niveaux d'ardoises ont été observés dans la fouille. Le premier repose directement sur le sol d'occupation et c'est sous ce niveau qu'a été trouvé la majorité du mobilier céramique, des charbons, des graines et des crottes de moutons, ou du moins d'ovinés. Le deuxième niveau est légèrement au dessus, séparé par une couche de terre. On peut parfaitement comprendre le processus d'éboulement de la structure qui a dû se dérouler comme suit.

Après l'abandon du site, la toiture s'est effondrée en partie sur le sol d'occupation. Après un laps de temps plus ou moins long, la chute des restes de la charpente entraîna l'éboulement des pierres supérieures des murs. Le reste des murs s'effondra régulièrement jusqu'à arasement complet de la structure, ce qui peut prendre de très nombreuses années.

Le tamisage de la totalité de la terre excavée a permis de recueillir de nombreux charbons de bois dont un échantillon a été envoyé au laboratoire pour analyse C14.

Quelques graines de céréales et légumineuses trouvées au tamisage à l'eau feront l'objet d'une détermination plus poussée par Marie Pierre Ruas. Enfin 5 crottes de moutons miraculeusement conservées auront droit elles aussi à une étude particulière.

En conclusion, il semblerait que nous soyons en présence d'un ensemble pastoral de moyenne altitude, d'un véritable cortal utilisé par les bergers avant la montée et après la descente des estives et, peut être même, une partie de l'hiver. Cet ensemble comprend une bergerie d'environ 60 m², un espace d'habitation de 16 m² et un petit enclos de 42 m². C'est le premier ensemble de ce type que nous fouillons dans ces zones de moyenne altitude (1791 m).

Les premiers résultats, des plus encourageants, montrent que la pluridisciplinarité est indispensable dans ce type de recherches.



Llo, Lo Pla.

Sur cette vue de la coupe du sondage, on peut voir de bas en haut : le substrat rocheux, le sol d'occupation juste sous le premier niveau d'ardoises puis le 2^e niveau d'ardoises surmonté par le gros éboulis du mur Est.
(Photo Pierre Campmajo)

- (1) Christine Rendu : archéologue, ethnologue, chargée de recherche au C.N.R.S., UMR 5136, Frapespa Toulouse Le Mirail et G.R.A.H.C.
- (2) Pierre Campmajo : archéologue, chercheur associé UMR 8555, C.N.R.S.-E.H.E.S.S., Centre d'anthropologie Toulouse et G.R.A.H.C.
- (3) Denis Crabol : archéologue, G.R.A.H.C. (Groupe de Recherches Archéologique et Historique de Cerdagne)
- (4) Elisabeth Bille : docteur en histoire UMR 5136, Frapespa Toulouse Le Mirail et G.R.A.H.C.
- (5) Marc Conesa : Doctorant, Université de Montpellier II, membre du G.R.A.H.C.
- (6) Claude Raynaud : archéologue, directeur de recherche au C.N.R.S., UMR 154, Lattes
- (7) Marie Pierre Ruas : carpologue, chargée de recherche au C.N.R.S., UMR 5608, Utah, maison de la recherche, Toulouse Le Mirail.

.....

Commune : Perpignan

Nom du site : Couvent Saint-François

Chronologie : Médiévale, moderne

Responsable de l'opération : Agnès Bergeret (I.N.R.A.P.)

Équipe I.N.R.A.P. : Gilles Acks, Olivier Dayrens, Richard Donat (Anthropologue), Frédéric Parent, Patrice Pliskine, Isabelle Rémy, Sylvain Vondra (Etude documentaire, étude mobilier lapidaire).

Stagiaires Université de Perpignan : Audes Casales, Audrey Cudell de Blanchart, Marianne Hermann.

Description technique : La campagne 2004 a concerné deux zones, d'une superficie totale d'environ 700 m², qui comprennent une partie de la nef de l'église principale, avec en particulier les chapelles qui bordent son côté occidental, et la galerie méridionale du grand cloître. L'étude des bâtiments conventuels fera l'objet d'une seconde intervention prévue en 2006.

Résultats

Les vestiges découverts durant cette première intervention attestent d'un potentiel archéologique exceptionnel. Ils livrent des informations inédites tant sur la mise en place et l'évolution architecturale d'un couvent de saint François que sur la fonction funéraire assumée par l'établissement, en accueillant de nombreuses familles illustres de la ville qui y ont élu sépulture.

Le couvent des Franciscains, dont les premières mentions connues à ce jour remontent à 1241, est édifié à l'extérieur de l'enceinte primitive médiévale dans un secteur occupé par des champs sur lesquels se dressent quelques moulins. Le couvent comportait trois lieux de culte et deux cloîtres.

De taille imposante, l'église Saint-François mesure près de 50 m de longueur et le grand cloître présente des galeries dont la longueur est comprise entre 32 et 37 m. La chronologie de l'édification de la grande église généralement admise situe sa construction de la fin du XIII^e siècle au début du XIV^e siècle. Le préau du grand cloître était encadré par quatre galeries qui comportaient des murs à enfeus taillés dans de la pierre marbrière des carrières de Baixas (Pyrénées-Orientales). De ce grand cloître subsiste le mur périphérique de la galerie méridionale et une partie du retour du mur périphérique de la galerie occidentale.

Au début du XVIII^e siècle, par manque de ressources, les Franciscains louent une partie de leur établissement à l'Armée qui y installe un hôpital militaire. À la fin du siècle, une partie des bâtiments, parmi lesquels la grande église, sont démolis.

L'occupation antérieure au couvent

Les traces d'occupations antérieures à l'édification du couvent sont extrêmement ténues et se résument à une unique fondation de mur à laquelle s'ajoutent deux tronçons observés lors du diagnostic (figure 1).

Les premiers bâtiments

Les premiers vestiges rattachés à l'établissement des frères mineurs se localisent sous les contreforts qui flanquent l'ultime église à nef unique. Ils sont orientés au nord nord-ouest / sud sud-est. Des murs orientés nord nord-est / sud sud-ouest scandent ces murs directeurs en venant, par deux fois, se plaquer contre. Ces constructions comportent une fondation débordante constituée de galets mêlés à des fragments de terre cuite liés à la chaux. Leur élévation, mixte, se compose d'une maçonnerie de galets ou de pierres liées à la chaux en partie basse et de terre en partie supérieure. La majorité des parements conservent un crépi constitué soit d'un mélange de sable et d'argile soit d'un mélange à base de sable et de chaux.

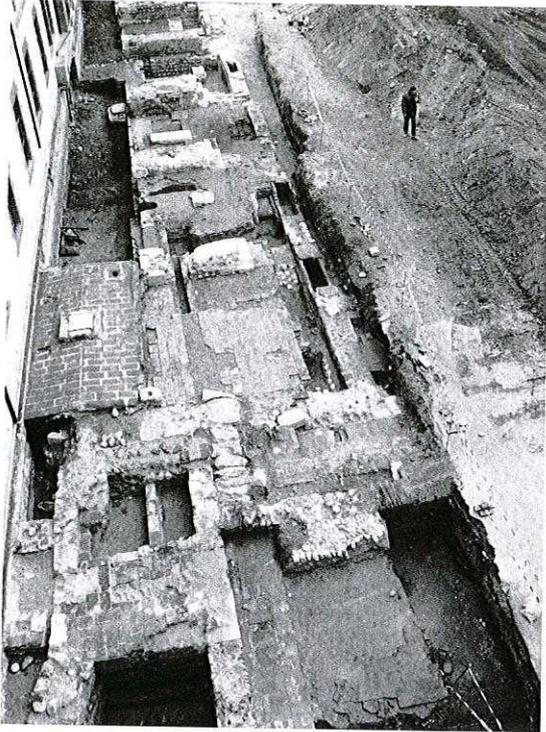
La relation structurelle des constructions et le mobilier recueilli dans les élévations attestent du rattachement de ces murs à un programme initial de construction du couvent, daté de la fin du XIII^e-début du XIV^e siècle. Toutefois, les différences d'orientation et de profondeur d'enfouissement des vestiges induisent, au sein de ce programme, un échelonnement dans le temps des constructions. L'étude en cours des données recueillies devrait permettre d'affiner ces distinctions. L'attribution de ces murs à des bâtiments spécifiques ne peut encore être établie et il est aujourd'hui difficile de dissocier dans cet ensemble de pièces que l'on perçoit, le volume qui a fait fonction de lieu de culte initial de celui qui a abrité les premières paillasses des frères.

Un imposant programme de construction

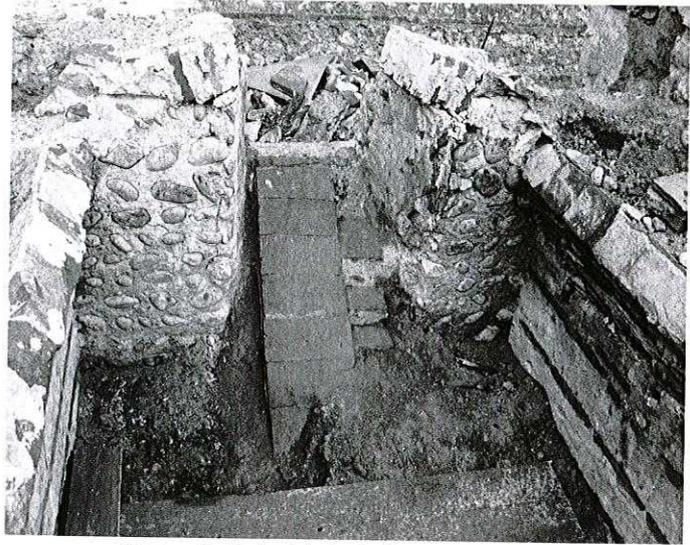
À cette phase de construction succède un second état qui se caractérise par un changement d'orientation des bâtiments et par une mise en œuvre des murs qui utilise exclusivement les galets roulés et les briques liés au mortier de chaux.

L'église à nef unique contreboutée par de puissants contreforts est alors édifiée. À l'ouest de l'édifice, des chapelles sont successivement aménagées : huit ont été dégagées. Cette mise en place au fur et à mesure des conventions se perçoit dans les maçonneries des murs de fond des chapelles qui présentent des largeurs et des orientations différentes. Les murs latéraux de chaque chapelle sont constitués par les contreforts de l'église dont l'extrémité occidentale est prolongée par de petites constructions d'une longueur parfois limitée à 0,60 m. Ces prolongations réduites qui ne touchent pas le mur de fond des chapelles ménagent des passages entre certaines d'entre elles.

Cette campagne de fouille a permis de mettre en évidence le sol de la galerie méridionale du grand cloître dont le mur de fond conserve en élévation seize enfeus. Un sol construit en cayroux (briques/carreaux de terre cuite) associé à la phase ultime d'utilisation de cet espace a été entièrement dégagé. Deux sondages, réalisés sous les carreaux de terre cuite, ont révélé la présence d'un niveau d'inhumations, pour la plupart, en cercueils de bois cloués. Aucun sol aménagé antérieurement à la mise en place de ces sépultures n'a été observé.



*Vue générale de l'église Saint-François
(photo A. Bergeret, I.N.R.A.P.)*



Caveau funéraire (photo A. Bergeret, I.N.R.A.P.)

L'ensemble funéraire

En complément des données architecturales, la fouille du couvent Saint-François a révélé un riche ensemble funéraire comprenant divers types de sépultures. Ont ainsi été fouillés, dans le sous-sol des huit chapelles et dans la galerie méridionale du grand cloître, des caveaux, des enfeus et des inhumations en cercueil ou en pleine terre. Mentionnons enfin la présence d'une imposante sépulture sous dalle sculptée.

Les caveaux sont au nombre de trois : deux ont été entièrement fouillés et le troisième n'a été que partiellement exploré. Les données architecturales et anthropologiques apportent des informations inédites sur leur mode de construction et de fonctionnement.



Caveau funéraire : détail de la couche sépulcrale (photo R. Donat, I.N.R.A.P.)

Commune : Perpignan

Nom du site : Place de la République

Type d'intervention : Fouille (année 2004-2005)

Responsable d'opération : Patrice Alessandri (I.N.R.A.P.) pour la fouille et l'étude céramologique

Collaborateurs : Véronique Abel (I.N.R.A.P.) pour l'étude céramologique, Jérôme Bénézet (A.A.P.-O.) pour l'étude et la détermination des monnaies, Vincent Belbenoit (I.N.R.A.P.), Céline Jandot (I.N.R.A.P.), Jérôme Kotarba (I.N.R.A.P.) pour la fouille, Noële Nin (I.N.R.A.P.) pour l'étude céramologique, Sylvain Vondra (I.N.R.A.P.) pour l'étude documentaire, Annie Basset, Gilbert Lannuzel, Jean-François Guihard et Gérard Fons (A.A.P.-O.) pour le traitement des collections, lavage et remontage.

Définition du site et datation : **Couvent d'époque Moderne (XVIIe-XVIIIe s.), quartier d'habitation du bas Moyen Âge (XIVe s.) et espace ouvert mis en culture (XIIe-XIIIe s.).**

Résultats

La place de la République à Perpignan est actuellement en pleine mutation. La construction du parking aérien et du marché, aujourd'hui détruits, avait profondément entamé le sous-sol de la place. Ne restaient accessibles pour des recherches archéologiques qu'une bande d'environ 500 m² de superficie bordant la rue Mirabeau et un petit espace de moins de 50 m² au bord de la rue J.-J. Rousseau. Cette opération urbaine, bien que d'emprise réduite, a permis de restituer une partie de l'histoire de ce quartier. Aux deux extrémités nord et sud se trouvaient, très largement entamés par de multiples réseaux souterrains, les restes du couvent des Jésuites.

Au nord l'église Saint Laurent dont ne subsistait que la fondation du mur gouttereau ouest aligné sur la rue Mirabeau d'un côté du maché-parking et une partie de l'abside sous la rue J.-J. Rousseau de l'autre côté du maché-parking ; au sud, les murs maçonnés tout aussi mal conservés et également poinçonnés du cloître et des bâtiments conventuels. Aucun sol de circulation n'est associé à ces maçonneries fortement arasées. Dans l'intervalle et immédiatement situés sous les remblais de pose du bitume s'ouvrait une petite batterie de silos, sept au total, contenus à l'intérieur de petits murs également arasés délimitant au sol des périmètres d'habitations. Trois des sept silos présentaient un comblement stérile constitué essentiellement de sable fin. Trois autres contenaient les déchets domestiques habituellement rencontrés dans ces contextes, constitués de reliefs alimentaires, restes d'animaux consommés, graines, d'objets d'os et de fer, de cendres de foyer, de pièces de monnaie. L'aspect inhabituel de la découverte repose sur la proportion

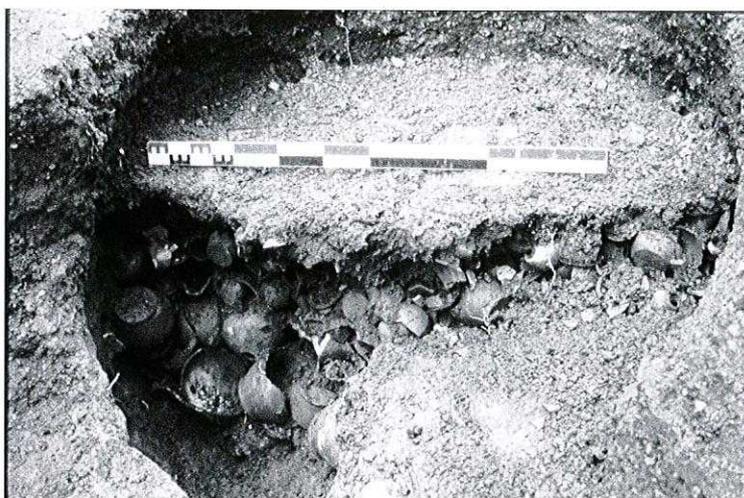
anormalement élevée de vaisselles de terre cuite : près de 800 vases dans un silo, près de 150 dans un autre et plus de 50 dans le troisième (1). Dans tous les cas les vases ont été rejetés encore entiers. La grosse part des séries, plus de 50%, est représentée par des mesures estampillées de commerçants, réalisées dans des dimensions échelonnées entre quelques centilitres et près de deux litres. Le reste des récipients étaient utilisés pour le service de la table, assiettes-plats, écuelles-*escudellas*, pichets-*pitxers*, pour la confection des repas, *marmites-ollas*, toupins-*tupis* ou pour le stockage des liquides et solides bassins-*concas*, cruches-*cantirs*. La période de production concernée ne fait aucun doute, confirmée par l'étude et la détermination des 28 monnaies répertoriées, c'est le dernier quart du XIVe s. La présence de vases intacts, qui plus est de mesures de capacités, enfouis avec soin et recouverts ensuite de déchets reste un problème à élucider (dans un des silos, recouvrant un amoncellement de vases intacts une couche de trois centimètres d'écailles de poissons reste surprenante même dans une ville proche de la mer). En effet, aucune période de trouble politique, accompagnée d'un changement des étalons de mesure, n'explique ici ce dépôt dans un quartier populaire. Un dernier silo, le plus au sud, contenait des terres cuites architecturales, *tegulæ* à larges rebords et *imbrices*, appartenant à l'Antiquité. Les rares vaisselles céramiques associées à ces vestiges sont de période médiévale. Au bas Moyen Âge existait donc sans doute encore, dans un périmètre proche, le témoignage d'une occupation Antique dont les éléments constitutifs ont servi ultérieurement à combler un silo abandonné.

Tous les silos sont creusés dans un terrain encaissant souple contenant de larges passées brunes peu anthropisées. La fouille partielle de ces sédiments en stratigraphie a permis d'isoler un niveau de terre agricole correspondant à la période où ce quartier de la ville était hors les murs. Le terrain géologique, la terrasse alluviale quaternaire de la Tet se trouve immédiatement en dessous. Ces terres cultivées à proximité de la ville ont livré des restes de vaisselle de terre cuite en pâte grise et des monnaies, des oboles de Maguelone, datées des XIIe-XIIIe s.



Vue générale de la fouille et des silos (photo P. Alessandri, I.N.R.A.P.)

Place de la République : silo en cours de fouille
(photo P. Alessandri, I.N.R.A.P.)



Sur un plan cartographique, une recherche documentaire menée en parallèle à la fouille prolongeait notre connaissance historique jusque dans les époques Moderne et Contemporaine. Si bien qu'il est désormais possible de proposer, si l'on fait abstraction de l'Antiquité à peine suggérée, un enchaînement chronologique sur près de 900 ans : sur les terres agricoles situées hors les murs au XIIe-XIIIe s. se construit au XIVe s. un quartier urbain protégé par la nouvelle enceinte. L'espace reste figé pour trois siècles. Au-delà et tout au long du XVIIe s. l'installation du couvent des Jésuites et de son collège s'effectue progressivement, au gré des acquisitions foncières. L'église Saint-Laurent est en place en 1658 (2) et l'ensemble constitué par l'église, le cloître, les locaux conventuels et le collège est figuré sur le plan-relief établi en 1686 (3). À la fin du XVIIIe s. (1792-1793 ?) un projet prévoit de détruire les bâtiments du couvent pour créer une place dite place Publique (4) qui est aussitôt rebaptisée place de la Liberté (5) lors de l'épisode révolutionnaire. La raison de cette destruction rapide tient au besoin urgent de matériaux à mettre à disposition de l'armée alors en guerre contre l'Espagne. Poutres, chevrons, moellons, pierres de tailles, tuiles de l'ancien couvent serviront à construire les casernements et les fours de la garnison stationnée à Villemolaque (6). La « septième année de la République », il est prévu d'équiper cette place de la Liberté avec 106 « baraques de bois », autant d'échoppes destinées à l'établissement de la Foire Franche (7). Un nouveau marché était né. En 1797 la place fait peau neuve, on y adjoint un perron avec trois entrées mais on réduit le nombre des étals à 52, pour le « jardinage et fruits » (8). Au delà, et jusqu'en 1816 la référence à la Liberté s'efface et la place porte une première fois le nom de Napoléon. En 1816 le terme imposé est celui de place Royale (9), Restauration oblige. Ensuite l'histoire s'accélère et les inaugurations se succèdent : on pose une plaque libellée place de la Liberté en 1830, une autre place Royale en 1832, puis à nouveau de la Liberté en 1848, Napoléon en 1852 sous le Second Empire (10) et enfin place de la République en 1870, ou parfois place du « marché de la République » comme elle apparaît sur un plan de 1888 (11).

Notes

- (1) Ces séries sont intégrées dans une Action Collective de Recherche scientifiquement encadrée par le Ministère de la Culture et l'Institut National de Recherche Archéologique Préventive.
- (2) AD66 : HP178
- (3) La copie de ce plan conservé au musée des Plans-Reliefs de Paris est visible à la Casa Xanxo à Perpignan.
- (4) AD66 : 1fi75
- (5) AD66 : 1fi184
- (6) AD66 : 1Qp485
- (7) AD66 : 1fi184
- (8) AD66 : 1fi83
- (9) AD66 : 1fi82
- (10) AD66 : 1fi80
- (11) AD66 : 1fi78

.....

Commune : **Port-Vendres**

Nom du site : **Anse Béar**

Définition et datation : **Site d'épaves et de rejets antiques (IIIe-Ile s. av. J.-C. – Ve s. ap. J.-C.) et contemporains (échouages des XIXe-XXe s.)**

Type d'intervention : Prospection-inventaire (PI)

Financement : SDA, ville de Port-Vendres, FFESSM

Responsables : Michel Salvat (technicien au dépôt de fouilles – musée de Port-Vendres, titulaire de l'autorisation), Georges Castellvi (UMR 154 - Lattes, CRHiSM-université de Perpignan)

Equipe de fouilles : archéologues-plongeurs de l'ARESMAR

Chercheurs associés : Cyr Descamps (président de l'ARESMAR), Sabine Got Castellvi (Musée des Monnaies et Médailles J. Puig – ville de Perpignan) et Michel Amandry (Directeur du Cabinet des Monnaies, Médailles et Antiques de la BNF), Jérôme Kotarba (céramologie, I.N.R.A.P.), Lionel Fadin (2004), Jean-Paul Barusseau et Raphaël Certain (2005) (topographie), Pierre Giresse (géologie).

Cadre de l'intervention

Pour la deuxième année consécutive, l'équipe de l'ARESMAR (Association pour les Recherches Sous-Marines en Roussillon) a conduit une opération de prospection-inventaire dans l'Anse Béar, à la demande du DRASSM, pour compléter la carte archéologique sous-marine de la baie de Port-Vendres et de ses abords. La campagne s'est déroulée du 24 juillet au 13 août 2005 avec une quinzaine de plongeurs. Participaient également trois stagiaires – dont un plongeur – en formation CNFPT (stage pour employés des collectivités territoriales, branche patrimoine).

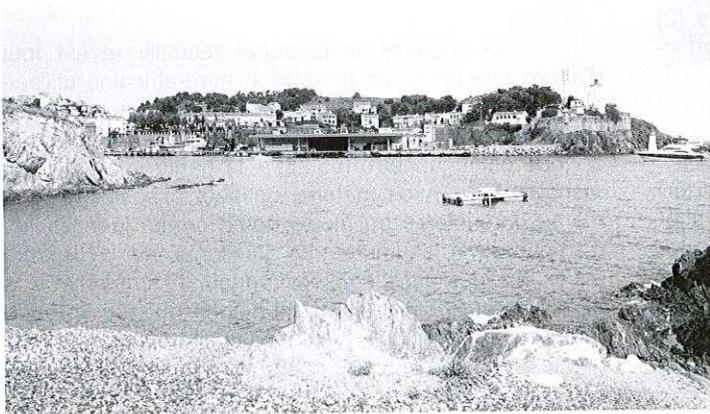
Située le long de la côte sud de la rade du port, cette anse prolonge les sites précédemment fouillés de PV9, communément appelée « Redoute Béar », puis PV 2, 3 et 4. Implantée juste en face de l'entrée du port, elle est fortement exposée aux vents dominants de nord-ouest (Tramontane) et d'est (Marin).

Le fond est constitué principalement d'un remplissage de sable avec, dans la partie ouest, une large langue rocheuse immergée s'étalant dans le prolongement de l'éperon schisteux limitant l'anse. Plus au nord le sable s'envase progressivement et descend en pente douce jusqu'à rencontrer vers -9 m le creusement du chenal.

Rappel des résultats de la campagne 2004

Les sondages réalisés durant cette campagne avaient permis d'inventorier du mobilier mis au jour dans la partie sud et en limites latérales de l'anse le long de substrats affleurants. Avaient notamment été révélés les vestiges du naufrage d'un vapeur, vraisemblablement – d'après l'état de nos recherches actuelles – le Gouverneur Général Tirman, échoué le 8 décembre

Fig. 1. L'Anse Béar (Port-Vendres) avec le ponton sur site.
(Cl. GC/ARESMAR.)



1922 sur une pointe rocheuse en limite est de l'anse. Le mobilier de l'époque antique – parfois mélangé à du matériel moderne – semblait nous être apparu dans des niveaux relativement remaniés par les coups de mer, récurrents dans cette zone. Les typologies déterminées : Pascual 1, Dressel 20, Dr. 28, amphores italiennes... étaient déjà reconnues sur les sites voisins,

inventoriés et fouillés. On notait cependant la présence remarquable de tessons d'amphores ibériques, rarement constatée jusque-là dans la rade de Port-Vendres.

Résultats

Au cours de l'été 2005 une deuxième campagne de prospection a permis, par l'extension du maillage des sondages, de compléter l'inventaire de ce secteur. La découverte d'indices supplémentaires nous éclaire davantage sur le mobilier antique mis au jour l'année précédente : l'analyse des fragments d'amphores, confortée par sa ressemblance au matériel découvert sur des sites antérieurs (Dr.20 de PV 2, Pascual 1 de PV 4...), nous laissant penser à des perturbations de couches archéologiques et à un « repositionnement » du mobilier par les coups de mer...

Zone sableuse – nord-est de l'anse

On note encore dans quelques sondages (S11, S15, S16), des traces du naufrage du 8 décembre 1922 avec des fragments de charbon, du bois ou des concrétions métalliques, mais dans des quantités beaucoup plus réduites par rapport aux témoignages des sondages pratiqués en 2004 un peu plus au sud.

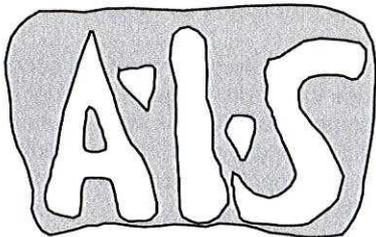
L'époque romaine est quant à elle toujours bien attestée dans ce secteur de la côte sud de la rade. On relève essentiellement dans des niveaux supérieurs de la céramique de production hispanique : les amphores de Tarraconaise à pâte rouge-orangé dont deux cols de Pascual 1 sans la moindre concrétion avec leur bouchon : (05.56), entier avec une petite lacune au niveau du bandeau, dans le sondage 14 et (05.135) très fragmentaire dans le sondage 24.

Mais ce sont les amphores de Bétique également reconnues sur l'ensemble de la zone que l'on retrouve en plus grande proportion dans les différents sondages ou disséminées en surface. L'amphore à huile Dressel 20 en particulier est la mieux représentée avec plus d'une trentaine de tessons dont deux cols bien conservés avec les cassures légèrement émoussées (05.133, 134) dans le sondage 24 et une anse complète sur fragment de col (05.46) dans le sondage 14. On note aussi un fragment d'épaulé de Dressel 12 (05.79) dans le sondage 14 et une anse de Dressel 28 (05.24), un fragment de fond de petit bol à paroi fine type « coquille d'œuf » (05.23) et un fragment de céramique à glaçure plombifère (05.25) dans le sondage 15.

Un fait nouveau permet d'éclairer un peu plus sur la présence dans l'Anse Béar des nombreux fragments de Dressel 20 découverts depuis la campagne 2004 : dans l'environnement immédiat du sondage 14 a été mis au jour un fragment de panse avec un départ d'anse (05.137) sous lequel figure une estampille totalement inédite à Port-Vendres. La marque **A.I.S.**, inscrite en relief dans un cartouche en creux rectangulaire de 25 mm de long sur 15 mm de large, avec des points sépa-

rant les *tria nomina*, est le premier marqueur permettant peut-être de différencier les Dressel 20 découvertes depuis la campagne de l'été dernier dans l'Anse Béar de celles de Port-Vendres 2 (1).

En effet, sans autre indicateur, les seuls fragments de panses de 2004 nous avaient conduits à penser qu'il pouvaient s'agir de matériel enlevé par dragage sur l'ancien site et redéposé par la houle et les coups de mer dans l'anse voisine dans des niveaux régulièrement remaniés. Nous avons peut-être ici le témoin d'un événement totalement distinct survenu dans le port catalan. On retrouve tout de même des ressemblances dans la fabrication des amphores de PV 2 : une pâte grise et



Estampille A.I.S sur fragment de panse

sableuse légèrement micacée à engobe crème-jaunâtre, un col surmonté d'une lèvre en bourrelet avec – sur la face interne – une petite gorge sous laquelle on aperçoit à 35 mm du bord supérieur du col des traces de l'opercule de chaux sur le bouchon manquant...

L'emplacement de l'estampille **A.I.S** – sur la base de l'anse – se distingue de la position constante des 59 marques répertoriées sur PV 2 ; appliquées sur la partie supérieure de l'anse.

Inédite à Port-Vendres cette nouvelle estampille (échelle 1/1) a néanmoins été reconnue sur plusieurs sites (2) de l'aire de diffusion dans l'Empire romain des productions oléicoles de la Bétique.

Zone rocheuse – nord-ouest de l'anse

Nous sommes ici dans une configuration de terrain totalement différente de la zone de sondages précédente. Plus près de la côte nous retrouvons une topographie de terrain plus habituelle dans ce secteur de la rade sud. Les anciens sites de PV 2, 3, 4, et 6 fouillés quelques décennies auparavant sont en limite directe de notre zone de prospection et, à peine plus à l'ouest vers l'intérieur du port, PV 9 avec son lot de fragments d'architecture monumentale et cargaison de Méditerranée orientale.

On relève toujours en surface ou dans les premiers niveaux des sondages (S17, S30), situés vers l'intérieur de l'anse, des restes épars de fragments de charbon, de brique et de ferraille concrétionnée. Seulement deux petits tessons de panses d'amphores indétermi-

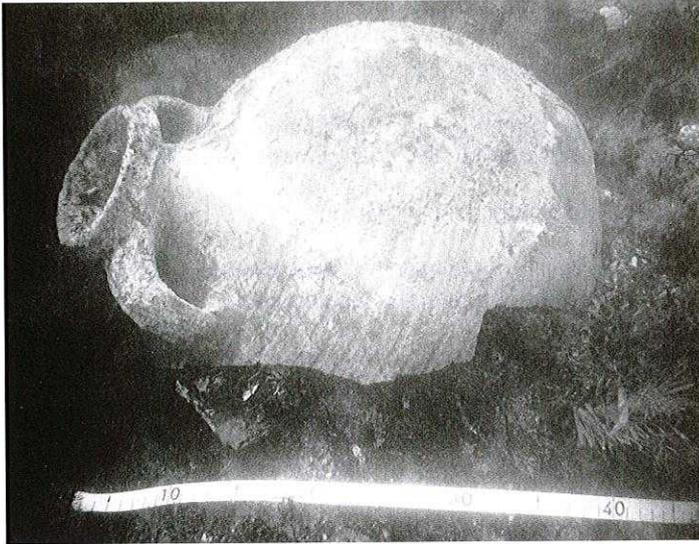
nées ont été découverts dans le S30 mais à un niveau supérieur (z –50 cm) à des morceaux de mortier et de charbon (z –90 cm, sur le côté du sondage). Nous avons déjà constaté, dans les sondages pratiqués depuis la campagne 2004 sur l'ouest de l'anse, les mêmes anomalies dans des niveaux certainement remaniés. Mais rappelons encore le doute de mettre au jour du mobilier véritablement en place dans un sondage réalisé dans un sable fluide en perpétuel mouvement.

Toujours dans le contournement du massif rocheux, le sondage 31 en limite nord de la zone semble vouloir livrer plus d'indices dans un remplissage de sable et gravier contre la paroi schisteuse. Après la rencontre récurrente de tessons de Dressel 20 en surface et dans les premiers niveaux, apparaissent d'autres mobiliers d'origine hispanique avec une pointe de Pascual 1 (05.145) à pâte rose-orangée, et une pointe possible de Dressel 2/4 (05.146) à pâte rouge à gros dégraissant de quartz. On relève également la forme caractéristique de deux fragments d'épaule de Dressel 12 (05.148, 191). Rappelons qu'un autre fragment d'épaule de Dr.12 avec son départ d'anse (05.79) a également été découvert dans le sondage 14. La différence dans la qualité de leur pâte ne permet pas de les associer directement mais n'exclut pas leur appartenance à un même chargement d'autant que se sont pour le moment les seuls représentants de cette typologie dans ce secteur de la rade. Auquel cas, leur dispersion poserait quelques interrogations sur des liens possibles entre le mobilier (Dr. 20, Dr. 28, Dr. 12, P. 1) de l'Anse Béar et celui de Port-Vendres 2.

Mais les résultats les plus novateurs proviennent du sondage 20 implanté directement sur la zone rocheuse dans les remplissages sédimentaires des failles schisteuses. En extrême limite nord-ouest de la zone d'investigation ont été découverts les restes de ce qui semble être les vestiges d'un naufrage survenu dans le dernier quart du IIIe s. de notre ère. Ce mobilier est apparu de manière tout à fait fortuite dans des étages rocheux supérieurs aux anciennes fouilles de PV 2, 3 et 4, et caché à la vue de tous durant ces dernières campagnes.

Le matériel amphorique recueilli révèle tout d'abord une forme de production nord-africaine utilisée pour le commerce du vin : amphore cannelée de Maurétanie de type Dressel 30 à pâte rose-rougeâtre et engobe beige-jaunâtre (05.26) – la partie inférieure est manquante –. À ce matériel on peut associer pour la même chronologie au moins deux formes identifiables d'amphores à saumures de Lusitanie ou d'Hispanie mises au jour dans son environnement immédiat ; la forme Almagro 50, sans col ni pointe, révélée après le remontage de grands fragments d'une haute panse cylindrique beige et une moitié inférieure de panse d'Almagro 51C à pâte beige-orangée avec sa pointe courte et creuse caractéristique.

Sous ce premier niveau de céramiques, un trésor de monnaies est apparu sous forme de trois lots nettement séparés sur une extension de moins d'un mètre, du sud vers le nord, mais reliés entre eux par une quantité de pièces disséminées sur le fond. L'apparence de ces ensembles fait penser vraisemblablement à un



*Fig. 2. Amphore Dressel 30 de Maurétanie in situ.
(Cl. HCl/ARESMAR)*

conditionnement en nombre dans des bourses de tissu ou de cuir disparu depuis pour laisser se reprendre une partie du trésor. Le stockage devait être, comme à l'accoutumée, assuré à l'arrière du navire dans la cabine du capitaine mais aucun indice dans le sondage ne permet de dire dans quel genre de récipient ou autre contenant il aurait pu être pratiqué ; aucune trace de bois qui aurait pu constituer une caissette, et pas de céramique avec une ouverture assez large pour autoriser la manipulation des sacs. Il faut juste noter parmi le matériel découvert la présence du petit crochet (05.45) qui, s'il est contemporain de l'ensemble du IIIe s., devait servir de fermoir à une boîte ou davantage à une petite porte (placard).

Le NMI des monnaies est estimé à 1031, mais, compte tenu d'amas concrétionnés, le nombre total devrait se situer autour de 1100 monnaies, essentiellement des imitations de l'époque d'Aurélien et des « empereurs gaulois » Téricus I et II (voir article à paraître de S. Got Castellvi et M. Amandry dans *Archeologia*).



*Fig. 3 :
Le 1er lot de monnaies du IIIe s.
(AB 05.99) in situ.
(Cl. MS/ARESMAR)*

*Fig. 4. : Le 1er lot de monnaies du IIIe s. (AB 05.99)
sorti de l'eau. Cl. GC/ARESMAR.*



Dans un enfouissement légèrement inférieur, de gros fragments de panse à pâte rouge assez fine et non poissée ont été mis au jour. L'absence de col et de pointe nous prive d'une détermination mais le remontage des tessons met en évidence une forme très ventrue rappelant soit la typologie des Almagro 51c, soit celle des Gauloises 4 ou ses variantes (3).

Bilan et perspectives

Les résultats de la campagne 2005 sur les deux secteurs de prospection dans l'Anse Béar ont permis d'enrichir un peu plus la carte archéologique de la rade de Port-Vendres et soulèvent deux problématiques de recherche :

- problèmes de dispersion du mobilier du Ier s. ap. J.-C. : amphores Dressel 20, Dressel 12, Pascual 1. S'agit-il de mobiliers provenant d'une ou de « nouvelles » épaves ou bien de mobiliers dragués à partir de PV 2 ?

- reconnaissance plus large du fait du dernier quart du IIIe s. ap. J.-C., à nommer (sous réserves du DRASSM) Port-Vendres 11 – Anse Béar (trésor d'imitations de monnaies des années 270-274 ; amphores Dressel 30, Almagro 50, 51C...) avec la question de la présence de mobiliers plus anciens (Dressel 1...).

Notes

(1) D. Colls, R. Étienne, R. Lequément, B. Liou, F. Mayet, l'épave Port-Vendres II et le commerce de la Bétique à l'époque de Claude, *Archaeonautica* 1/1997, CNRS, p. 23

(2) V. Blanc-Bijon, M.-B. Carre, A. Hesnard, A. Tchernia, 1998, « Recueil de timbres sur amphores romaines II », *Travaux du Centre Camille Jullian* n°20, Publications de l'Université de Provence, 1998, p. 216, n°1160 et 1161.

Eduard Garrote Sayó, 1995, *Memòria de llicenciatura dirigida pel Dr. José Remesal Rodríguez*, Barcelona, 1995, p.60 n°48.

G. Amar, B. Liou, 1984, « Les estampilles sur amphores du golfe de Fos », *Archaeonautica* 4/1984, CNRS, p.164 n°105 et 196 n°105a et 105b.

(3) Sans plus de données pour l'instant, nous sommes peut-être ici en présence d'une cargaison provenant des côtes du sud de la Tarraconaise dans la région de Dianium dans la province d'Alicante, où était produites durant le IIIe s. des amphores Gauloise 4 qui vers la fin du même siècle évolueront vers la forme Almagro 51 C. (cf. Carmen Aranegui et Josep-Antonio Gisbert, 1992, Les amphores à fond plat de la Péninsule ibérique, dans *Les amphores en Gaule, production et circulation*, Fanette Laubenheimer, 1992, CNRS, Ministère de la Culture, p. 101-111).

.....

Commune : Rivesaltes

Nom du site : « *El Monà* »

Type d'intervention : **Prospection et découverte fortuite sur une parcelle récemment défoncée**

Intervenant : Jean Abélanet

Définition et datation : Découverte de céramiques du **Néolithique final, faciès vérazien**

Le bassin inférieur de l'Agly est très pauvre en sites néolithiques de plein-air. Ce qui ne signifie pas que la plaine comprise entre les collines de Cases-de-Pène et le littoral marin ait été négligée par les agriculteurs préhistoriques ; mais les basses terres alluviales et fertiles qu'ils ont sans nul doute cultivées, ont été sujettes à des inondations répétées comme elles le sont encore de nos jours. Les vestiges de ces anciens habitats sont donc enfouis sous des mètres de dépôts alluvionnaires.

Une meule en granite à va-et-vient, recueillie dans une vigne à l'ouest de l'ancien prieuré de Notre-Dame de la Garrigue, les fragments d'une autre récoltée au lieu-dit « *Els Farratjals* », à mi-chemin entre le bord de la rivière et la ligne de l'ancien chemin de fer de Rivesaltes à Quillan, étaient de maigres indices. La modeste découverte, ici présentée, n'en est donc que plus précieuse.

Le lieu-dit « *El Mona* », toponyme d'origine probablement romaine, situé entre la rive gauche de l'Agly et la rive droite du Robol (torrent qui aujourd'hui ne coule que par gros orage), a révélé plusieurs petits habitats romains des premiers siècles de notre ère (cela tend à prouver que ce cours d'eau n'était pas régulièrement à sec pendant l'Antiquité). En prospectant vers l'extrémité nord-ouest de la parcelle n°393 (section D4 du cadastre), qui venait d'être défoncée pour une replantation (cette parcelle prolonge un de ces sites antiques), nous avons eu la surprise de recueillir un certain nombre de tessons de poterie modelée, contrastant avec ceux de céramiques cuites au four et déjà présentes sur ce site.

Les tessons récoltés sont issus du bord et du haut de panse d'un grand récipient, absolument semblable par sa forme et sa technique aux vases que nous avons recueillis dans la « *Cova de les Bruixes* », grotte qui s'ouvre dans la falaise qui porte les ruines du château de Tautavel. Plusieurs de ces vases, cylindriques et à fond rond, renforcés par des cordons lisses de pâte superposés, ont pu être reconstitués et sont présentés dans les vitrines du Musée de Tautavel. L'étroitesse de cette grotte-faïlle et le volume de ces récipients excluent l'hypothèse d'un habitat, mais renforcent celle d'un grenier, dans lequel on conservait au frais et à l'abri des pillages, dans ces « vases-silos », les provisions des anciens cultivateurs de la vallée : céréales, légumes secs, fruits secs, salaisons, etc.

Du « vase-silo » du *Monà*, les débris recueillis ne permettent de reconstituer que le haut et son bord, soulignés par un cordon lisse et un fragment de panse, également renforcée par un cordon. La lame de défon-

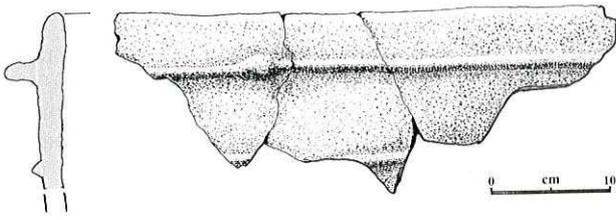


Figure 1

çage a donc écrié le vase, dont la partie inférieure est restée en place. Le diamètre du récipient à l'ouverture peut être restitué grâce aux tessons du bord : 35 cm environ (fig. 1) ; la paroi est épaisse de 10 à 12 mm ; une petite anse en languette épaisse s'articule sur le cordon supérieur, exactement comme sur les vases de « la cova de les Bruixes ».

Le défonçage agricole d'une parcelle atteint ordinairement une profondeur comprise entre 0,60 et 0,80 cm. Ceci nous amène à penser que le vase du « Monà » devait être enterré plus ou moins dans le sol d'origine (d'une cabane ?). Le propriétaire de la parcelle n'a pas accepté que nous puissions faire un sondage afin de retrouver le reste de ce vase et afin surtout de reconnaître les conditions de son enfouissement. Aucun autre élément archéologique (hache polie, pierres taillées, meule ou molette) n'accompagnait les tessons. Le niveau d'enfouissement d'où ils ont été arrachés par les lames de défonçage, montre que le terrain, pourtant relativement élevé par rapport à la rive du Robol, a dû subir d'importants apports alluvionnaires au cours des siècles.

Ce type de céramique, ornée de cordons lisses superposés et munie de languettes ou de mamelons de préhension, est caractéristique d'un faciès du Néolithique final méditerranéen, qualifié de « Vérazien », d'après le site en grotte éponyme de Véraza dans l'Aude. Cette culture a été reconnue des deux côtés de la chaîne pyrénéenne, depuis le sud de l'Hérault et l'Aude, jusqu'au delà de Barcelone. Elle est datable des débuts du troisième millénaire (vers -3000) jusqu'au début de l'Âge des métaux dans le midi de la France (vers -2200).

.....

Communes : Rivesaltes, Estagel

Nom du site : *Cami de Carles*, Quatre Chemins

Type d'opération : **Prospection**

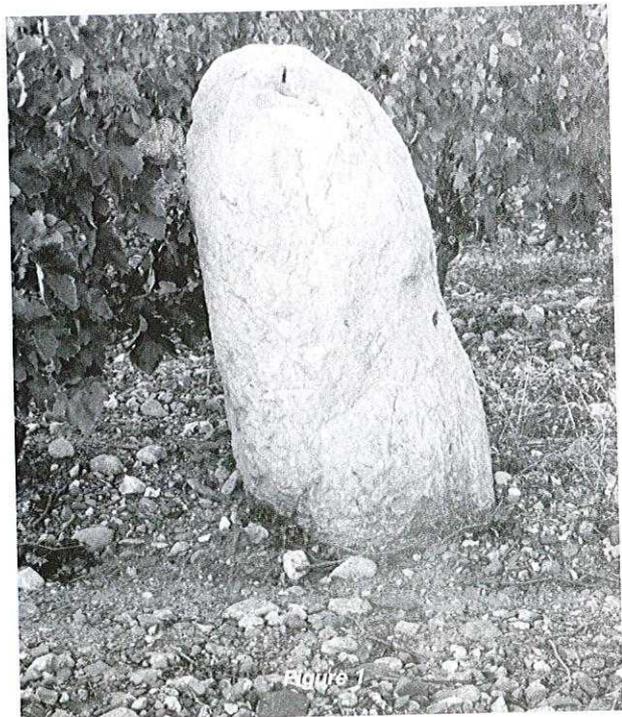
Responsable : Jean Abélanet (A.A.P.-O.)

Les limites territoriales de nos communes étaient matérialisées, depuis une époque immémoriale soit par des croix gravées sur des rochers en région montagneuse, parfois avec des dolmens préexistants pris comme repère remarquable (*arca*, *arques* au pluriel, *caixa*...) plus souvent par des pilons bâtis à chaux et à

sable, soit encore par des pierres plantées (*pedradreta* ou *pedrafita*) qu'il est difficile de distinguer d'authentiques menhirs préhistoriques, tel celui de Peyrefite (3,90 m de longueur totale) qui fait encore la limite entre Banyuls et Cerbère.

Beaucoup de ces marques et pierres dressées ont malheureusement disparu, victimes de l'ignorance ou de l'indifférence. Disparue la *Pedra Dreta*, dont le nom seul subsiste dans le quartier ouest du village d'Espirade-l'Agly. Personne ne sait où se dressait sa jumelle, la *Pedra Dreta* dans l'agglomération de Saint-Estève. Le vieux cadastre de Rivesaltes (1817) prête mention d'une pierre droite dressée au bas de la colline de *Las Sedes*, en confront avec le territoire de Peyrestortes, victime de l'élargissement de la D117. Envolées également les deux *Pedres d'en Palau*, situées au nord de Rivesaltes, l'une confrontant le territoire d'Espira, l'autre encore en place en 1939 avant la création du camp militaire Joffre. Combien de tristes exemples on devrait citer ! Les limites territoriales ne respectant pas toujours le découpage parcellaire auquel elles sont antérieures, il arrive qu'elles se trouvent à l'intérieur d'une parcelle : une borne signée d'un cruciforme tout à fait particulier qui faisait partie de l'ancien prieuré d'Espira a été arrachée par le propriétaire qu'elle gênée et jetée dans le Roboul !

Il faut donc féliciter le viticulteur de Rivesaltes qui a respecté la belle borne plantée, monolithe plus ou moins cylindrique de calcaire de 1,30 m de hauteur (hors sol), qui matérialise un point de la limite nord du territoire de Rivesaltes, en confront avec ceux de Clairà et de Salses, et qui se dresse à l'intérieur de sa parcelle à une dizaine de mètres du chemin menant à sa propriété et à 13 m de l'antique chemin dit « *Cami de Carles* » qui traverse toute la plaine du Roussillon depuis les Albères jusqu'à Salses (fig. 1). On s'attendrait à ce que cette borne soit située à la croisée de ces chemins et non en pleine propriété. Ces anomalies doivent avoir des explications (grignotage, au cours des siècles, sur des parcelles voisines non cultivées ?).



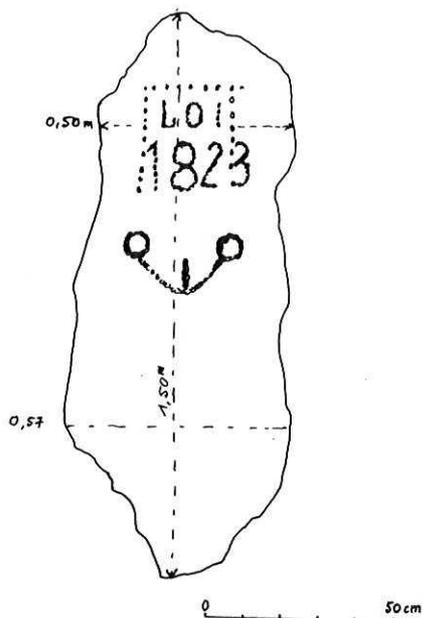


Figure 3

Au mois de septembre 2005, nous avons eu la surprise de redécouvrir (j'ai appris par la suite qu'elle avait été repérée antérieurement par J.-P. Comps) une de ces pierres marquant la limite sud du territoire d'Estagel avec celui de Montner, au lieu-dit « Les Quatre Chemins ». C'est un rustique monolithe, grossièrement équarri, de schiste quartzueux, de 1,50 m de longueur, couché sur le talus ouest de la petite route communale qui conduit d'Estagel à Corneilla-la-Rivière (fig. 2). Une inscription inattendue, presque invisible car obtenue par un léger piquetage, nous est apparue enfermée dans un rectangle qu'elle déborde, on peut lire : LOI et la date de 1823, sans doute la date de l'établissement du cadastre, ou peut-être le règlement d'une contestation entre communes ? Au-dessous, un motif dont la signification nous

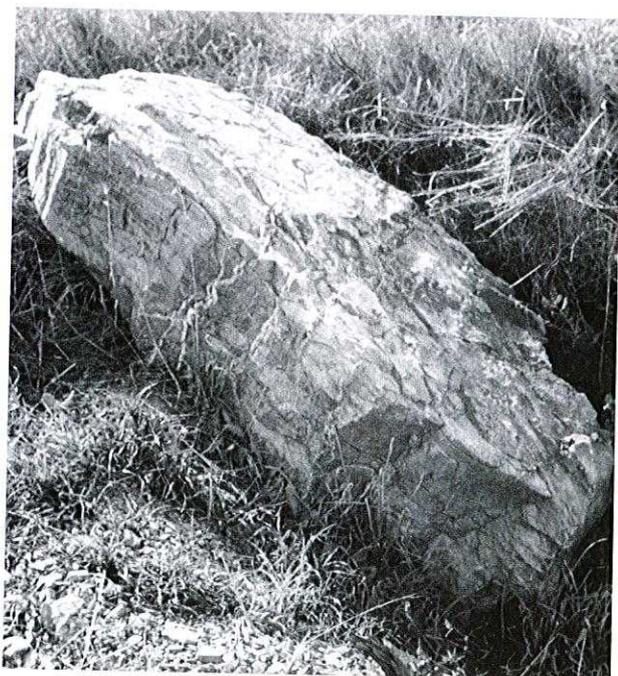


Figure 2

échappe : deux petits cercles, reliés par un trait en U ouvert, traversé par un trait vertical, symbolisant peut-être la ligne de séparation entre les deux communes, représentées par les deux petits cercles ? (fig. 3)

Voici donc une pièce originale du patrimoine historique communal qui mérite d'être remise en place et valorisée.

.....

Commune : Amélie-les-Bains

Nom du site : Camp de las Basses

Datation : Occupations humaines de l'âge du Bronze à l'époque moderne, entre fleuve et versant, en moyenne vallée du Tech.

Type d'intervention : Fouille d'évaluation archéologique par diagnostic

Intervenants : Équipe I.N.R.A.P. : A. Pezin (responsable d'opération), P. Wuscher (géomorphologue), V. Belbenoit et E. Henry (techniciens), F. Armand et C. Bioul (topographes), C. Cœuret et Cl. Labarussiat (infographes), R. Donat (anthropologue), V. Forest (archéozoologue), J. Kotarba (inv. mobilier antique)

Collaborateurs extérieurs : J. Hernandez (Université de Montpellier, doctorant, typologie nécropole et mobilier associé), J.-M. Carrozza (U.F.R. de Géographie et d'Aménagement, Université Louis Pasteur, Strasbourg, géomorphologie), Fl. Mazière (doctorant, Université d'Aix-en-Provence, âge du Bronze), O. Passarrius (doctorant Université de Tours, Moyen-Âge)

Stagiaire : Cl. Vaillant (A.A.-P.-O.)

Le projet d'implantation d'un lotissement (environ 103 000 m²) au lieu-dit *Camp de las Basses*, à Amélie-les-Bains (66), a entraîné la réalisation d'un diagnostic mécanique commandité par le Service Régional de l'Archéologie pour le maître d'ouvrage, la société SNC *Camp de las Basses*.

Sur l'ensemble de l'opération, 125 tranchées ont été ouvertes pour une surface totale de 5638 m² expertisée, soit 8,4 % de l'emprise accessible.

Le secteur concerné est une zone sensible, située en rive gauche du Tech (fig. 1), à proximité de l'agglomération antique d'Amélie-les-Bains -dont on sait qu'elle a été occupée, avec des *alea* divers, en continu jusqu'à nos jours- et au pied du village de Palalda, dont les origines connues remontent au IX^e s.

En 2001, sur information de M. Presse, érudit local (membre de l'A.A.P.-O.) qui avait découvert des fragments d'amphore et de scories de fer dans ce secteur, J. Kotarba a effectué une prospection et reconnu la présence d'un site d'époque républicaine près du Mas de *Las Basses* et d'une zone de rejets liés à l'exploitation de minerai de fer (scories, mobilier médiéval et antique) aux abords de la *Font d'en Pagès*.

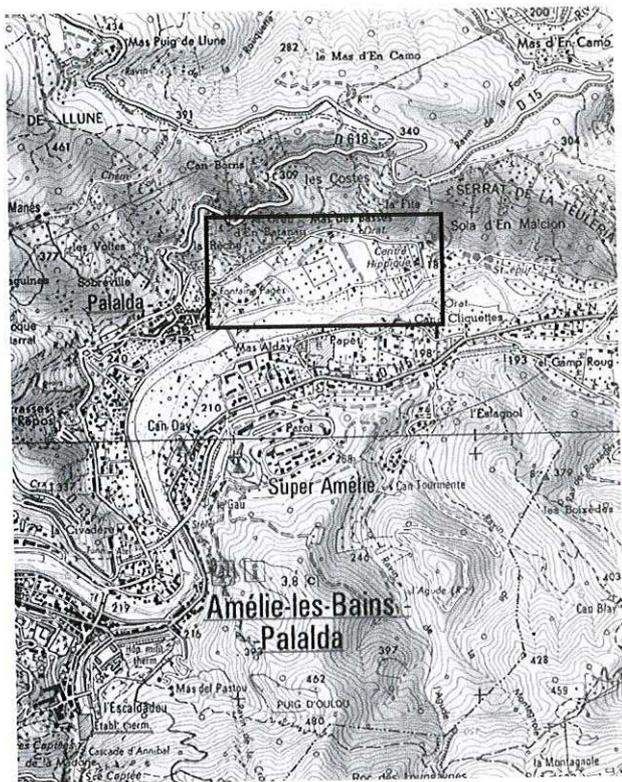


Fig. 1 : emplacement du projet de lotissement sur carte d'état-major

I Entre Tech et dynamiques de versant : géomorphologie et géoarchéologie du Camps de las Basses

Au débouché des gorges d'Amélie (fig. 2), le projet concerne un tronçon assez large de la vallée du Tech, avec un tracé de méandres inscrits, permettant le développement alterné et la préservation de niveaux de terrasses. Établie en rive gauche, orientée plein sud, la zone d'étude est limitée au nord par un versant régulier très raide en forme d'hémicycle, entaillé dans les séries de gneiss pélimitique et des micaschistes du Canigou. Le dénivelé augmente d'est en ouest, passant de 140 m à plus de 250 m. Ce versant est défoncé par deux bassins-versants torrentiels ; leurs cours sont aujourd'hui entièrement rectifiés et canalisés dans leurs parties aval. Entre ces deux organismes s'intercale un micro-bassin dont les eaux sont captées par un petit canal qui rejoint le canal de Palalda.

Cette situation géographique présageait déjà de l'intérêt du site en termes de géomorphologie holocène. La complémentarité des terroirs, l'exposition, ainsi que la nature géologique des terrains, génératrice de sources chaudes et de gisements minéraux auguraient quant à elles un fort potentiel archéologique.

Deux niveaux de terrasse, nappes alluviales grossières mises en place par le Tech, structurent le secteur. Leur faible degré d'altération plaide pour des dépôts jeunes (dernier glaciaire et second Holocène ?). Leur mise en évidence constitue le premier apport et la première piste de ce diagnostic. T2, au nord, est large de 70 m environ, se place en altimétrie entre 199 et 203 m, et est collée contre le substrat rocheux. Constituée de gros blocs faiblement altérés dans une matrice sableuse, elle a été reconnue assez systématiquement sur sa bordure,

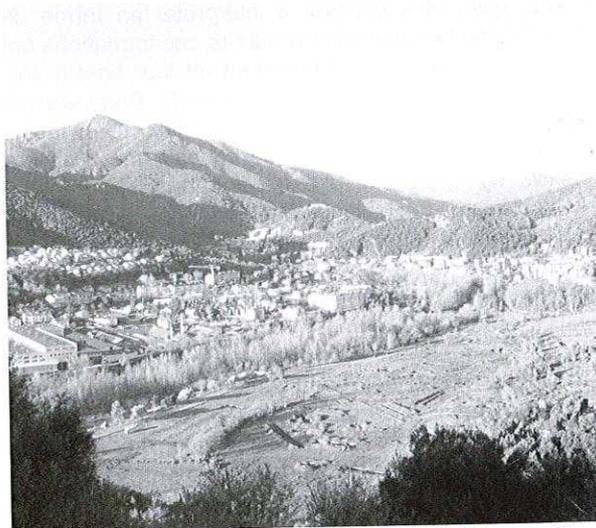


Fig. 2 : vue générale du diagnostic ; à l'arrière-plan, Amélie et Palalda (cliché A. Pezin, I.N.R.A.P.)

masquée sous les apports de versants. T1 se trouve sur le tiers sud de l'emprise ; plus basse de 5 m, large de près de 210 m, elle présente les mêmes caractéristiques que T2 et n'aurait pas été inondée lors de la crue paroxysmique de 1940. Elle est partagée, parallèlement au Tech, par un vaste pierrier. Hors projet, au sud, séparé du plan intermédiaire par un talus de plusieurs mètres de haut qui traduit la dynamique historique d'incision du Tech, un troisième plan alluvial correspond au lit majeur du Tech (T0).

Entre T1 et T2 se développe une importante dépression, colmatée par une épaisseur conséquente de limons clairs, de prime abord assez massifs et dont la base n'a pas été atteinte. Ces limons peuvent être interprétés de deux façons :

- apport unique de type « crevasse splay »
- ou épisodes multiples de type remplissages minéraux d'un paléo chenal.

Or, on note au milieu des formations limoneuses, la présence d'un sol brunifié, lui-même recouvert d'un niveau de plaine d'inondation qui aboutit au profil d'équilibre actuel. La deuxième hypothèse (paléo chenal) paraît donc la plus probable, même si le référentiel manque dans ce type de milieu : on pourrait voir là un (ou des) épisode(s) d'alluvionnement précoce(s) alto-médiéval(-vaux), comme on le voit dans la plaine du Roussillon, épisodes suivis par une phase de stabilité et de pédogénèse (optimum médiéval), avant un deuxième épisode de dépôt(s) au début du Petit Âge Glaciaire.

Ces limons occupent une dépression, fruit d'une incision. La dissection et la mise en terrasse de T2 ont donc été provoquées par le passage du Tech, au pied de cette formation. La position de T1 par rapport à cette dépression est plus ambiguë : barre de chenal, ou terrasse ?

L'étude des cônes de déjection est complexe. Si d'éventuels épisodes anciens du cône du ravin de Costes ont sans doute été érodés par le Tech, les épisodes les plus anciens recoupés du cône du ravin de Rèche sont postérieurs à la mise en place de T2. Paradoxalement, les données postérieures sur les cônes du ravin de Rèche et de la Creu de Brataneu sont mieux

datées, mais plus difficiles à interpréter en terme de paléogéographie, puisque par nature ces formations ont une signification locale, dépendant de leur bassin versant respectif. Le cône de la *Creu de Brataneu* est (re)activé postérieurement au Bronze final III b, tandis que le cône du ravin de Rèche connaît une première réactivation après une phase de stabilité qui englobe l'Antiquité tardive. Replacer ces tendances locales dans un cadre global nécessite cependant la multiplication des observations de ce type sur de petits organismes. La seconde partie du Petit Age Glaciaire voit, enfin, la réactivation des trois cônes.

L'impact du déboisement (sur-pâturage et métallurgie) prend très certainement une part considérable dans la violence des écoulements constatée. Ces observations confirment l'impact des modifications récentes des hydrosystèmes des P.-O.

II Résultats archéologiques

2.1 Une occupation de l'âge du Bronze final III b : *Camp de las Basses I*



Fig. 3 : échantillon de mobilier de la fosse FS3018
(dessins : Fl. Mazière ; D.A.O. : Fl. Mazière, Cl. Labarussiat)

L'ensemble des observations qui concernent cette période permet de zoner, sur la partie haute du projet de lotissement, une surface de 800 m² environ où une cabane et des structures associées ou légèrement plus anciennes (fossé ?) ont été mises au jour.

Il s'agit d'une fosse oblongue de 20 m de long au maximum sur au moins 6 ou 8 m de large, conservée en profondeur sur 0,40 m au moins. Le mobilier recueilli (fig. 3) se compose de petits gobelets à fond ombiliqué, de plats tronconiques, de coupes à bord rentrant et d'urnes à bord déjeté ; les décors réalisés surtout au double trait incisé ou les cordons digités appliqués sur les plus grands récipients sont typiques du Bronze final III b (IXe-Xe s. av. J.-C.). Des objets métalliques quasiment sans référence départementale ou régionale ont été collectés : une hache en bronze à ailerons terminaux, une pendeloque en étain qui appartient sans doute à un ensemble métallique complexe constituant une ceinture. La faune est bien représentée, et dans un bon état de conservation : on note l'absence d'animaux chassés, mais l'abondance d'ovicaprins et de porcins, qui indique des activités d'élevage plutôt que de chasse, ce qui est surprenant dans ce secteur montagneux où la faune sauvage est abondante, encore de nos jours. À signaler la présence de deux valves de coque commune, objets utilitaires ou ornementaux.

Malgré les apparences, le Bronze final III b -et en particulier ses habitats de plein air- demeure une époque mal connue en Roussillon. Les sites sont bien attestés (on en recense une vingtaine) mais les collections résultent souvent de travaux anciens ou de simples collectes de surface. Dans ce contexte, le site d'Amélie constitue une chance unique ; en effet, il présente un état de conservation remarquable et il s'agit d'une occupation de courte durée, homogène et bien datée. La série de mobilier est originale puisqu'elle associe céramiques et objet métalliques, dont des pièces rares voire même inédites : le site devrait donc permettre de préciser l'évolution des cultures matérielles à l'aube de la Protohistoire. Les structures archéologiques sont bien conservées ; elles permettront de comprendre l'organisation et la fonction de ces petits sites de plein air dont le statut soulève encore de nombreuses questions : s'agit-il de hameaux, de fermes, de site d'interface ? Les occupations sont-elles temporaires, durables ? Enfin, nos connaissances sur les relations entre l'homme et la nature sont presque inexistantes pour ces époques anciennes dans ce département : l'apport des premières études sur ce gisement est à ce titre révélateur, car, contre toute attente, cette petite communauté n'a consommé aucun animal sauvage.

2.2 Une occupation d'époque républicaine : *Camp de las Basses II et III*

Sur la terrasse médiane, le seul gisement reconnu en prospection (*Camp de las Basses II*) a été retrouvé et sa datation confirmée. La dispersion du mobilier indique une surface occupée de 70 m de long sur 25 environ de large, et les structures observées (quatre trous de poteaux et une fosse conservés sur 0,10 à 0,20 m d'épaisseur) se concentrent sur 200 m² environ. La rareté des galets et l'absence de tuiles indique un habitat construit en matériaux périssables (terre crue ? poteaux de bois).

Si les amphores représentent près de 50 % du mobilier collecté, elles sont accompagnées d'un cortège de céramiques variées (céramique non tournée, fine et commune oxydante, rare campanienne) ; la faune est quasi absente ; on note la présence de scories (dont plusieurs coulées et d'autres provenant de paroi de four), vestiges qui semblent indiquer une activité métallurgique contemporaine. La série reste cependant trop limitée pour permettre de préciser la datation du site.

Sur la terrasse la plus haute, au pied des falaises, se trouve un amas de blocs de calcaire (*Camp de las Basses III*), de taille hétérogène mais triés sur la pente, et dont certains, assez rares, portent des traces de minerai. En surface de ce niveau, on trouve, souvent posés à plat, de gros fragments d'amphores républicaines. Un lambeau de sol livrant quelques tessons de céramique modelée et un foyer peuvent être contemporains de cette formation. Cet éboulis est interprété comme une halde, constituée de blocs rejetés après enlèvement du minerai, activité qui devait se situer plus haut sur le versant. La datation de cet ensemble, bien que reposant sur une faible série, semble plutôt ancienne (présence de Dr. 1 A).

Par leur chronologie, les vestiges mis au jour à Amélie-les-Bains rentrent bien dans le schéma de créations massives de petites fermes dans le secteur pyrénéen à partir de la fin du II^e s. avant J.-C., et souvent rapidement abandonnées. Des gisements de ce type (installations liées à des exploitations de minerai de fer d'époque républicaine) ont fréquemment été retrouvés en prospection sur le piémont des Albères, mais ne sont pas connus en fouille.

2.3 Une occupation de l'Antiquité tardive : *Camp de las Basses IV*

Habitat et artisanat du fer

Les vestiges d'un petit bâtiment orienté est-ouest (fig. 4), dont le plan semble bien préservé mais pas les niveaux de sol, forment un quadrilatère de 5 m de large (dimensions extérieures) sur une longueur minimale de 2 m et maximale d'une dizaine de m. À l'intérieur, on note la présence lacunaire d'un radier qui forme la base d'un aménagement de sol particulier. D'autres aménagements en matériaux périssables complètent cette architecture datée sur la deuxième moitié du IV^e s. et le V^e s. de notre ère (claire D, verre olivâtre, paléochrétienne estampée...).

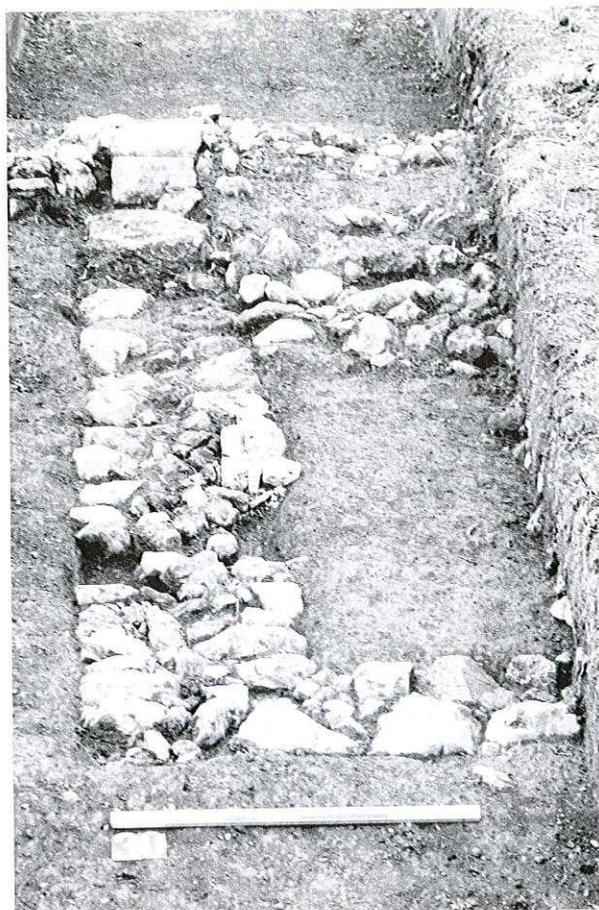


Fig. 4 : Le bâtiment de l'Antiquité tardive (cliché V. Belbenoit, I.N.R.A.P.)

L'abondance de mobilier lié à une activité métallurgique (scories écoulées, laitiers, déchets, briques de foyer ayant pu servir au forgeage, minerai) rend celle-ci certaine sur le gisement, avec transformation de minerai de fer -même si aucun fourneau n'a été repéré lors du diagnostic- et fabrication d'objets.

Il est possible que les bas fourneaux aient en fait été encaissés au pied des falaises, et soient aujourd'hui masqués ou détruits par la route et son puissant talus. Un four à chaux d'époque moderne ou contemporaine est ainsi encastré dans ce talus, un peu plus loin à l'est, et le four de tuilier découvert près du Mas de *Las Basses* (voir 2.5) est installé sur une rupture de pente : cette position permet un chargement facile par la partie sommitale accessible de plain pied, et une alimentation du foyer (et évacuation, en ce qui concerne le métal) plus aisée par la base.

Dans les Pyrénées-Orientales, plusieurs découvertes, en particulier dans la vallée de l'Agly lors des recherches préventives sous l'emprise du barrage de Caramany, indiquent que l'activité métallurgique est bien présente sur des habitats contemporains, pour des productions de type « familial » (fabrication et réparation d'outillage domestique). La taille du gisement d'Amélie-les-Bains plaide plutôt en ce sens, même si le contexte (présence de minerai, abondance de l'eau et du couvert forestier, ventilation, proximité d'une voie de transport) pourrait laisser envisager un autre type de production, plus commercial.

Une nécropole

Scellée par 1 m de colluvions en moyenne, et située à 30 ou 40 m à l'est et en contrebas de l'habitat décrit plus haut, se trouve une nécropole exceptionnellement bien conservée. De plan allongé (environ 40 m de long sur 10 de large) d'ouest en est, elle semble limitée au nord par un aménagement de type mur ou pierrier (SB3059), qui pourrait aussi border une voie antique (VO3107) située en pied de falaise (fig. 5). Au sud, aucune limite physique de la nécropole n'a été mise en évidence.

Si l'on excepte une amphore isolée, deux groupes distincts ont été mis en évidence. Cette division peut s'expliquer par des groupes familiaux différents, un « zonage » dû à la chronologie des sépultures, ou encore un secteur où le recouvrement est plus important. Les sépultures présentent des profondeurs d'inhumations variées, sans recouvrements apparents, ce qui pourrait être un indice de signalisation des sépultures en surface. Plusieurs blocs erratiques de grande taille (0,60 à 0,80 m) ont d'ailleurs été interprétés comme des marquages possibles ; pour cette période, on ne connaît pas de signalisation aussi « rustique », mais le référentiel reste très limité au plan régional.

Fig. 5 : Plan de la nécropole
(relevé : C. Bioul, A. Pezin ;
D.A.O. : C. Cœurret, A.
Pezin, I.N.R.A.P.)

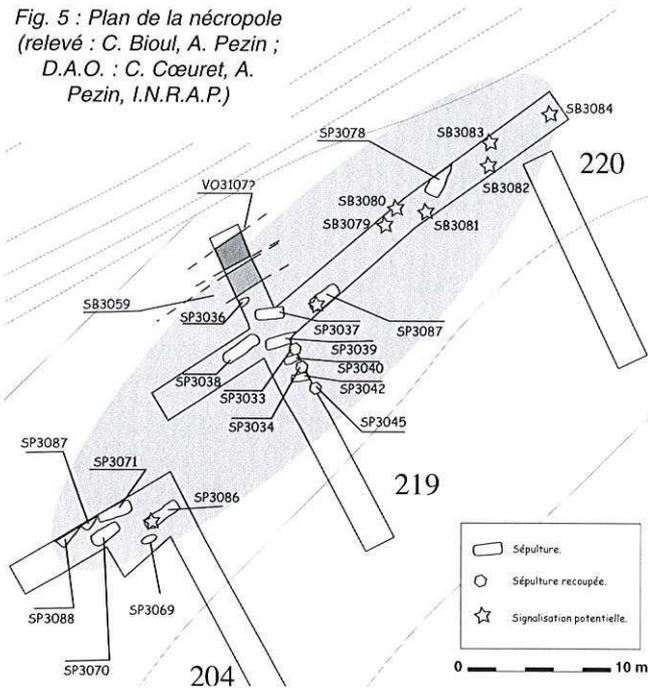


Fig. 6 : SP3037, sépulture d'adulte
(cliché R. Donat, I.N.R.A.P.)

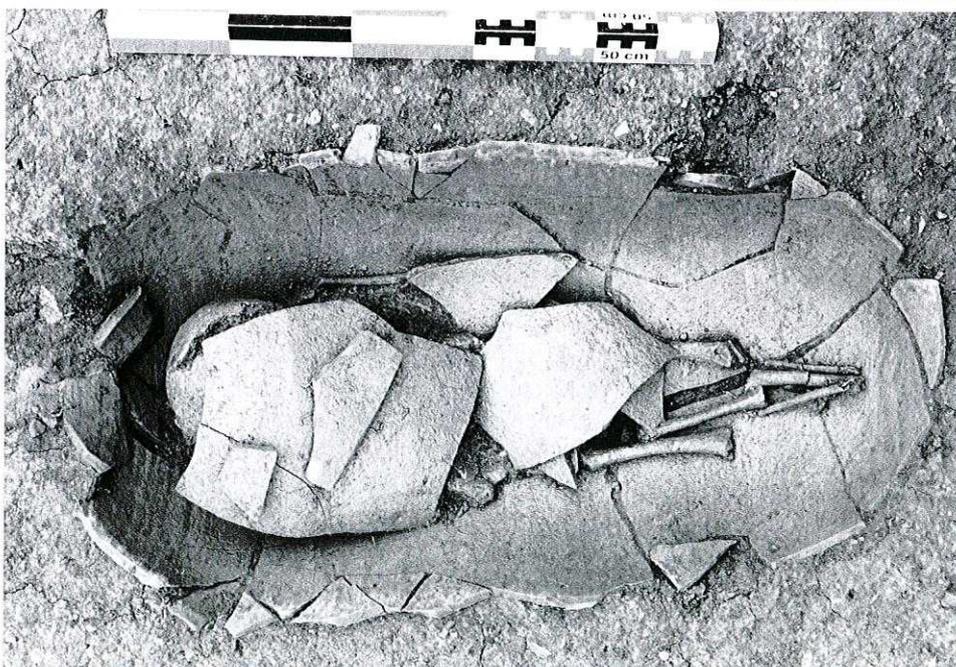


Fig. 7 : SP3005,
sépulture de jeune
enfant
(cliché R. Donat,
I.N.R.A.P.)

Deux tombes -sur les 19 repérées- ont fait l'objet d'une fouille. L'une (SP3037, sujet masculin adulte, fig. 6) se rattache à un groupe assez dense, et la seconde est une sépulture isolée en amphore (SP3005, enfant de 2 ou 3 ans, fig. 7). La datation apportée par des objets en alliage cuivreux (plaque boucle de type « Teba » - fig. 8, bague au chaton en pâte de verre), et par la typologie des sépultures (coffres de pierres couverts de planches, cercueils cloutés, pleine terre, amphores) concorde parfaitement avec celle de l'habitat-atelier métallurgique voisin, soit les IV^e et V^e s. de notre ère.

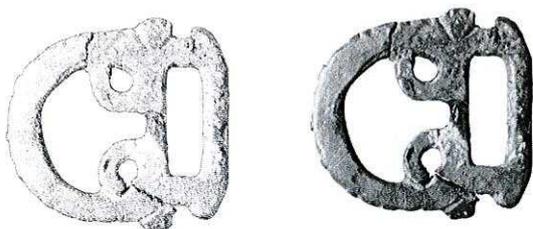


Fig. 8 : Plaque-boucle de type « Teba »
(cliché A. Pezin, D.A.O. Cl. Labarussiat, I.N.R.A.P.)

Un terroir cultivé

Au moins un imposant mur de terrasse témoigne d'aménagements du versant. Un dépôt brun gris sombre, observé sur une surface de près de 600 m², est d'ailleurs interprété comme un secteur mis en culture aux abords du bâtiment, et amendé. Enfin, des fosses de plantation (longueur moyenne : 0,85 à 1 m ; largeur moyenne : 0,13 m ; profondeur minimale 0,20 m) ont été découvertes à proximité. Elles ne contenaient aucun mobilier qui puisse suggérer leur datation. Mais le terrain encaissant a livré un petit lot attribué à l'Antiquité au sens large ; elles sont donc antiques ou post-antiques, sans plus de précision.

Un des intérêts majeurs de ces découvertes réside dans la possibilité de fouiller un gisement dans sa totalité, nécropole et habitat, étude d'un groupe humain et de ses activités sur une courte période chronologique, taux de mortalité, etc. L'excellent état de conservation des vestiges, avec un sol partiellement préservé sous des colluvions et des signalisations de sépultures probables, renforce l'intérêt du gisement.

2.4 Une occupation antique et/ou médiévale sur les berges d'un bras secondaire du Tech : *Camp de las Basses V*

Aux abords du grand pierrier installé sur la terrasse alluviale T1, plusieurs murs de terrasse ont été dégagés. Ils forment systématiquement limite entre des paléosols qui se développent sur leurs côtés nord, et la pente qui descend vers un paléo chenal du fleuve (fig. 9). Leur datation reste ambiguë (antiques ou médiévaux). On retiendra l'hypothèse de berges d'un paléochenal ou d'un bras secondaire du Tech, aménagées, donc, peut-être, dès l'Antiquité. Ces travaux de mises en terrasses autour d'un secteur plus soigné (lié à une activité artisanale ? à un habitat ?) ont pu être destinés à l'installation de petits jardins, comme c'est encore le cas aujourd'hui sur les berges actuelles, à quelques dizaines de m de là.

Un premier colmatage - par des apports massifs de limons- de ce bras du fleuve a pu se produire entre l'Antiquité tardive (?) et la période médiévale. Cependant, dans une fourchette assez lâche entre le Xe s. et la première moitié du XIII^e s., on voit un paléosol se développer au sommet des limons et ce secteur est toujours fréquenté : amendements spectaculaires par l'apport de fumures en provenance d'un site antique (Amélie-les-Bains et/ou un autre site proche), enfouissement d'une carcasse de bovin (fig. 10), creusement d'une fosse-foyer, dépôt d'un assemblage osseux inhabituel avec un nombre important de restes de gros animaux sauvages (cerf, sanglier, ours...) qui soulève de nouvelles questions (chasse aristocratique, ou chasse « aux nuisibles » pratiquée par de simples villageois ? Fonds de cabane ou halte de chasse ?)... Par la suite, de nouveaux dépôts limoneux colmatent définitivement la dépression.

Outre leur chronologie, plusieurs aspects rendent ces découvertes -pourtant peu spectaculaires- très originales : la méconnaissance quasi totale des occupations de cette époque dans l'arrière-pays roussillonnais, en dehors des monuments de type églises ou châteaux, le côté inédit des aménagements de berges antiques ou médiévaux pour notre département, l'assemblage faunique exceptionnel de la fosse FS1058, la possibilité d'analyser les dynamiques d'un bras secondaire du Tech jusqu'ici inconnu...

2.5 Un four de tuilier du bas Moyen Âge : *Camp de las Basses VI*

Sous le Mas de *Las Basses*, isolé de toute autre structure contemporaine, a été mis au jour un four de tuilier (fig. 11) dont l'abandon est daté du XIV^e s. (1 fgt de céramique verte et brune, plusieurs fragments de céramique glaçurée monochrome). Il est conservé sur 0,80 m en moyenne en profondeur et se présente sur un plan rectangulaire (6 m de long sur 4 m de large, orienté nord-sud) ; la fosse d'accès, grossièrement circulaire, a un diamètre de 3,50 m environ pour une profondeur maximale, à l'entrée du four, de 0,30 m. Si sa sole a disparu, le reste de la construction, en murets de galets ou blocs de schiste choisis avec soin et liés à la terre, est bien préservé. Certains murets latéraux portent l'amorce de la voûte qui supportait la sole.

Le creusement est fait au niveau de la rupture de pente dans la terrasse alluviale (sables et galets), qui présente des traces de rubéfaction sur quelques centimètres d'épaisseur. Cette position permet un chargement du laboratoire aisé, de plein pied, et une alimentation du foyer facilitée également.

Ce four semble avoir été construit simplement, avec des matériaux soigneusement choisis, mais pris sur place ; il n'a pas fonctionné très longtemps. Sa production est attestée par des surcuits, aussi bien dans le comblement de l'aire de chauffe que dans l'alandier : il s'agit exclusivement de tuiles courbes de grande taille. On peut supposer qu'il est directement liée à la vie du Mas *Can Malcion* et/ou de ses dépendances, ce qui incite à remonter la création de ce domaine au XIV^e s. au moins.

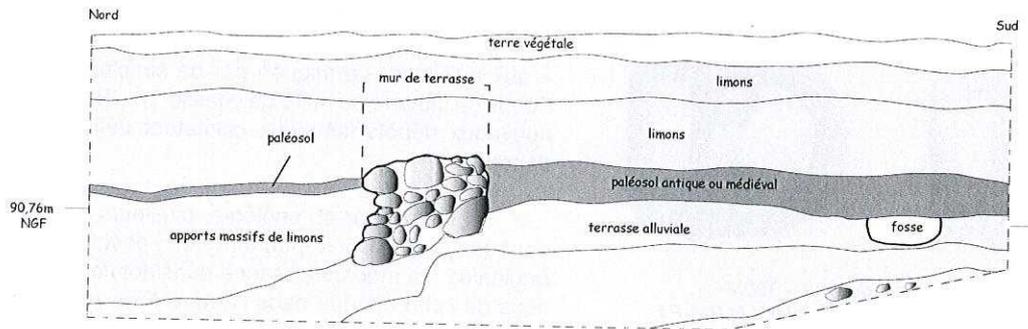


Fig. 9 : Section d'un mur de terrasse installé sur le haut de la terrasse alluviale en bordure sud du paléochenal du Tech. On note les apports de limon colmatant ce dernier, et les paléosols qui se développent pendant des phases de stabilisation (cliché et relevé : A. Pezin ; D.A.O. : Ch. Cœuret, I.N.R.A.P.).

Fig. 11 : Plan du four de tuilier FR1021 (relevé A. Pezin ; D.A.O. Ch. Cœuret, I.N.R.A.P.)

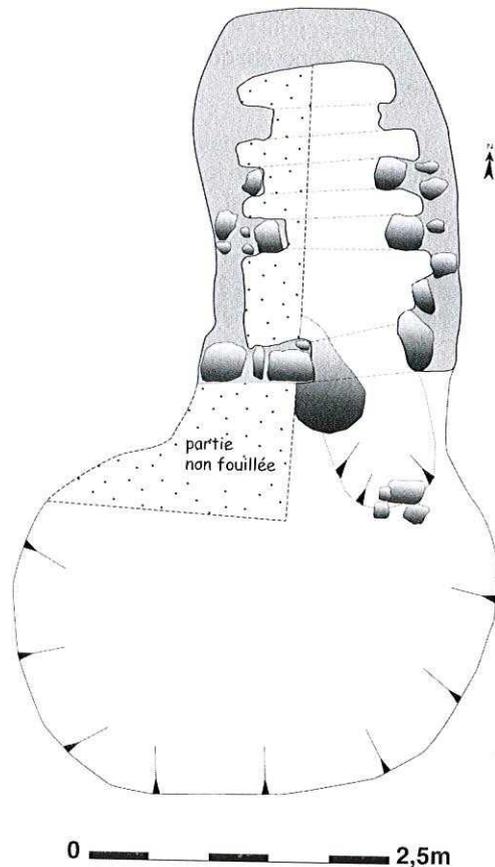


Fig. 10 : FS1055. Carcasse de bovin jetée dans une fosse (cliché E. Henry, I.N.R.A.P.)



2.6 Aménagements et traces agraires modernes ou contemporains

Un nombre important de traces agraires (fosses de plantation circulaires ou carrées, fossés, drains, murs de terrasse) et un ancien chemin ont été mis au jour sur l'ensemble du projet, plutôt concentrés sur la zone basse. Un cliché aérien daté de 1962 témoigne d'une intense mise en culture (nombreux vergers et jardins) de ce secteur de la vallée. Les murs de terrasse repérés (peut-être des tronçons d'un seul mur est-ouest) limitent une zone sous le Mas de *las Basses* ; elle surplombe légèrement la partie basse alluvionnée. Systématiquement construits en galets, avec un seul parement, ils s'appuient sur une rupture de pente de T2 ; un seul mur fait exception, car il est plus large et mieux construit. Il est possible qu'il soit contemporain du four FR1021 tout proche, soit XIVe s., mais sans certitude.

2.7 Deux énormes pierriers : « l'esclapere » et « le roqueter »

L'un d'entre eux (le « roqueter ») a disparu, utilisé pour le ballast de la route voisine ; nous ne pouvons donc pas raisonner sur sa formation. Le cubage de matériaux, d'après les indications orales de M. Hoffman, un riverain, devait approcher les 500 m³.

On peut supposer que le second pierrier, « l'esclapere », a pu être constitué sur un point haut de la berge, et ce, dès les premières occupations de cette zone (Antiquité ou Moyen Âge), sur la base d'une topographie imposée par le fleuve, et par épierrement destiné à faciliter la culture des terrasses mises en culture.

Le seul recoupement effectué (sur une partie qui sera détruite lors de la réalisation du projet de lotissement) montre qu'il a été monté en plusieurs phases, probablement au cours de plusieurs siècles.

Aujourd'hui constitué d'environ 750 m³ de matériaux (1,70 m d'épaisseur moyenne, 4 m de large et 110 de long ; fig. 12), il représentait, avant son démontage partiel, plus de 1000 m³...

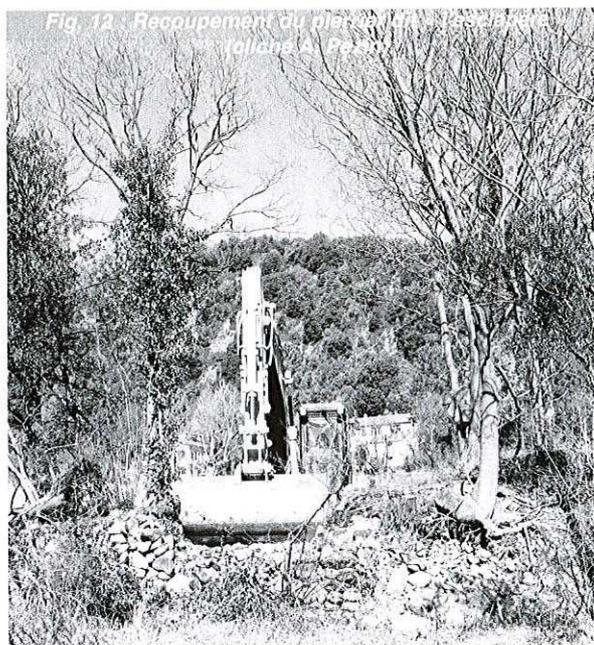
Il est parementé de façon irrégulière sur son pourtour, avec des blocs de grosse taille, souvent équarris.

III Conclusions et perspectives

L'opération de diagnostic sur le projet de lotissement au lieu-dit *Camp de las Basses* a permis la découverte d'une occupation humaine très dense, comme le zonage archéologique le montre (fig. 13), couvrant les périodes de l'âge du Bronze, de la République romaine, de l'Antiquité tardive, du Moyen Âge et de l'époque moderne.

Cette densité s'explique par le contexte topographique ; les zones sur lesquelles les hommes peuvent s'installer et mettre des terres en culture sont rares dans les moyennes vallées fluviales : il s'agit de terrasses plus ou moins étendues en bordure des lits majeurs des fleuves. Or, le vaste terroir de 10 hectares concerné par cette étude est de ce point de vue exceptionnel : exposé au sud, bien irrigué, avec proximité de sources chaudes, de ressources minières, forestières, cynégétiques...

La mise en œuvre de l'étude de tous ces gisements pourrait offrir des pistes novatrices pour les études



d'occupation du sol de cet arrière-pays, en particulier dans ce contexte torrentiel de moyenne montagne et à proximité des villes antiques et médiévales d'Amélie-les-Bains et Palalda.

Ce type de contexte, à l'échelle des formations pédologiques et des sites archéologiques, impose le dépassement des frontières entre disciplines pour laisser place à une approche commune de l'archéologie du paysage. La palette chronologique des gisements découverts au *Camp de las Basses* devrait permettre une approche diachronique fine du paléo environnement de ce petit terroir et de l'impact de l'occupation humaine au fil des millénaires, ce qui en soit est assez rare. L'étude archéozoologique engagée lors du diagnostic ouvre déjà, de ce point de vue, des pistes prometteuses. Ces premiers résultats, et ceux qui peuvent être attendus des fouilles à venir, nous incitent à souligner :

- tout l'intérêt d'un suivi préventif des travaux d'aménagements dans l'arrière-pays dont le potentiel est souvent sous-estimé ; les études d'impact (et les fouilles qui ont suivi) du barrage de Caramany en étaient déjà un bon exemple, et ce diagnostic le confirme de façon spectaculaire ;

- l'intérêt particulier que présentent ces recherches pour la commune d'Amélie-les-Bains, dont le passé prestigieux (ville antique dont les vestiges thermaux sont pratiquement sans équivalents dans le Midi de la Gaule...) n'est connu, encore aujourd'hui, que par les textes ; les résultats de cette opération documentent désormais l'histoire du terroir qui l'environne ;

- l'exemplarité des collaborations entre tous les intervenants pour l'aboutissement, dans les meilleures conditions, de cette expertise, tout en veillant à minimiser son impact sur le projet d'aménagement du territoire projeté.

Bibliographie

PEZIN (A.), WUSCHER (P.) et collaborateurs - AMÉLIE-LES-BAINS (66) Camp de las Basses : occupations humaines de l'âge du Bronze à l'époque moderne, entre fleuve et versant, en moyenne vallée du Tech. DFS de diagnostic, I.N.R.A.P. MED, SRA Languedoc-Roussillon, Montpellier 2005.

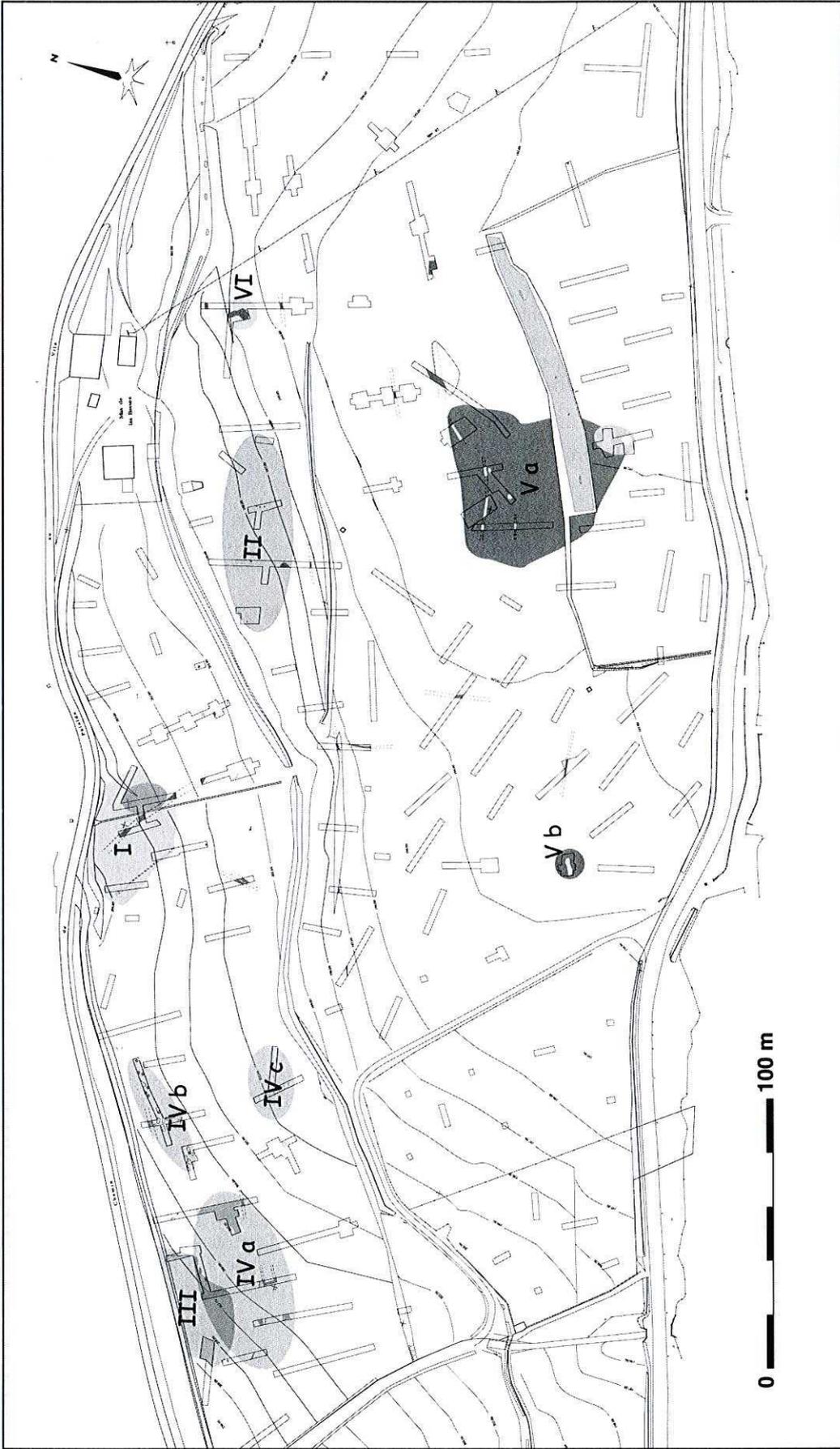


Fig. 13 – Zonage des sites archéologiques mis au jour sous l'emprise du projet de lotissement

(relevé : C. Bioul, F. Armand, A. Pezin ; D.A.O. Ch. Cœuret, A. Pezin – I.N.R.A.P.)

Commune : Villeneuve-de-la-Raho – Complexe golfique

Type d'intervention : Diagnostic archéologique

Équipe I.N.R.A.P. : Annie Pezin (responsable d'opération), Vincent Belbenoit (responsable d'opération-adjoint), Astrid Huser, Serge Bonnaud, Saad Aïssa, Olivier Dayrens (techniciens), Catherine Bioul (topographe), Alain Vignaud (céramologie Pré et Protohistoire)

Collaborateurs : Jean-Michel Carrozza (géomorphologue, Université de Strasbourg),

Descriptif de l'opération

Un projet de complexe golfique de 110 hectares a occasionné une expertise archéologique de ces terrains situés en bordure du Réart, au nord/nord-est du territoire de la commune de Villeneuve-de-la-Raho (fig. 1). L'intervention s'est déroulée sur 2 mois à 2 personnes (sur les mois d'octobre et novembre 2004), par l'ouverture de près de 450 tranchées à l'aide d'une pelle mécanique.

Environ 2/3 de la surface du projet a été traitée avant interruption du diagnostic à la demande de l'aménageur.

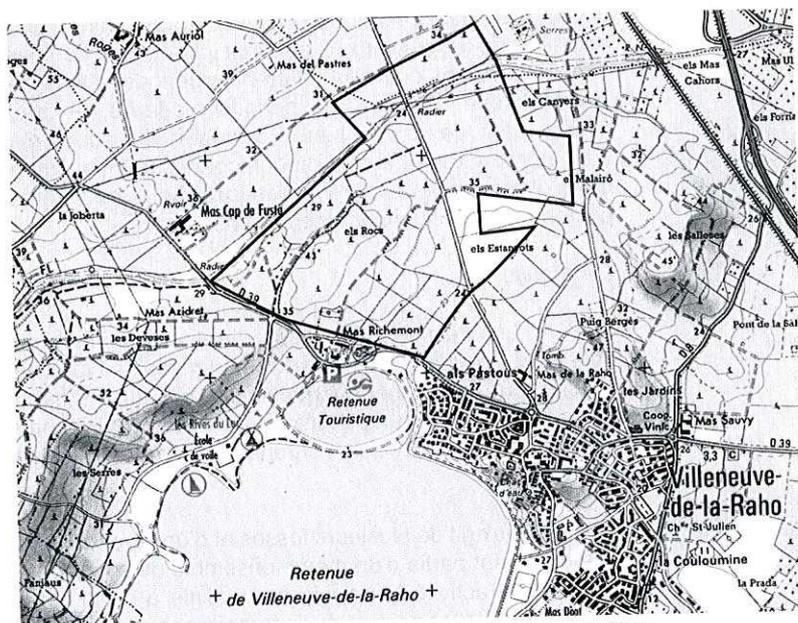


Fig. 1 : Positionnement du projet sur carte EM

Cadre géographique et géomorphologique

La zone d'intervention se trouve dans la plaine du Roussillon, de part et d'autre d'un méandre du Réart, à cheval sur les limites sud de la commune de Perpignan et nord de la commune de Villeneuve-de-la-Raho, à une altitude variable de 23 à 44 m environ en côte NGF.

Les terrains du Pliocène sont représentés par des faciès exclusivement continentaux issus des apports du Tech. Il s'agit de terrains à dominante sableuse grossière, à matrice faible et dans l'ensemble peu cohérents. Ils constituent l'essentiel des collines au sud du projet. Ils

nourrissent un important colluvionnement au moins depuis le début du second Holocène.

Les terrains alluviaux : on distingue 3 ensembles alluviaux. La terrasse Fy2 est attribuée au « Würm récent ». Elle a été mise en place par le Réart, est composée d'éléments grossiers mal triés. Elle est recouverte d'un sol peu épais, pouvant présenter un potentiel de préservation non négligeable. Elle se décompose en fait en deux sous-unités correspondant peut-être à deux épisodes d'alluvionnement distincts, Fy2a et Fy2b. Cette terrasse a été profondément démantelée par l'érosion. Des lambeaux de colluvions issus de son remaniement sont identifiés (Cy2).

La terrasse Fz1 correspond à la basse terrasse Holocène. En fait, il s'agit du lit majeur du Réart, comme l'ont montré les inondations de 1999. Il est composé d'éléments très grossiers, constituant des alternances de zones hautes (barres de chenal) et de zones surcreusées (chenaux de crue).

La terrasse Fz2 correspond au lit mineur actuel du Réart, c'est-à-dire aux alluvions remaniées en hautes eaux ordinaires.

Les terrains colluviaux : ils sont principalement issus du remaniement du Pliocène continental (C3), parfois composés d'un mélange de formations de versant et de formations autigènes carbonatées (C1), qui constitue alors le remplissage des dépressions fermées. L'état actuel du diagnostic confirme bien cette analyse préalable.

Historique des recherches et problématique

Une étude documentaire et une prospection pédestre préalables (Jung, Kotarba, Pezin 2004) synthétisent cette question. Quelques sites étaient connus au préalable en périphérie du projet. La prospection pédestre, réalisée dans de mauvaises conditions de lisibilité, n'a pas permis la découverte de sites avérés, à l'exception d'un gisement d'époque néolithique sur la parcelle AV 31 qui fait partie des zones non expertisées à ce jour.

L'enquête à mener lors de cette opération visait donc à expertiser les secteurs de découvertes d'artefacts diffus, et à tester l'ensemble du projet selon les préconisations du rapport préliminaire par des tranchées traversantes (perpendiculaires au lit du fleuve dans la plaine alluviale), et par des ouvertures de 5 à 10 % sur le reste de la surface, couplées à des sondages profonds dans le versant sud-est qui borde la dépression des Estanyols.

Résultats archéologiques

Une occupation diffuse rattachée à la Préhistoire et à la Protohistoire

Du mobilier diffus, correspondant à de la céramique modelée en fragments souvent très petits et érodés, associée ou non à du torchis, a été observé uniquement à la surface et dans les premiers cm d'épaisseur de niveaux argileux brun sombre qui correspondent à des paléosols. Ces formations ont livré très peu de mobilier (1 tesson tous les 5 m² environ), le plus souvent des vestiges d'époques différentes (de la Pré ou Protohistoire à l'époque médiévale ou moderne).

C'est seulement sur un versant en pente douce en rive droite du Réart que les séries semblent homogènes (présence exclusive de céramique non tournée). Par ailleurs, 14 structures ont été mises au jour sur l'ensemble des tranchées ouvertes ; elles se distribuent en deux groupes typologiques : silos (fig. 2), et fosses à galets chauffés (fig. 3).

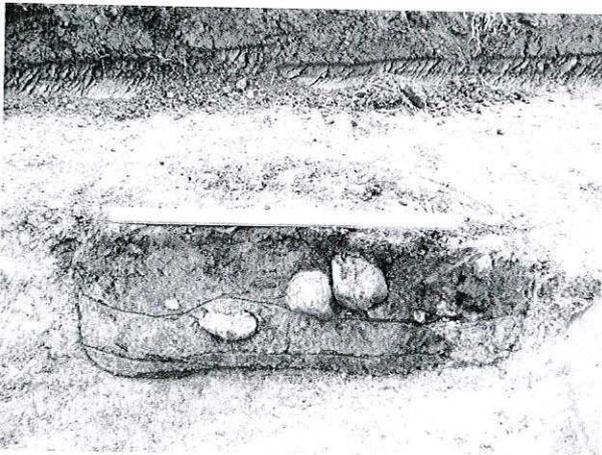


Fig. 2 : Le silo FS4018, recoupé par moitié
(cliché A. Pezin, I.N.R.A.P.)



Fig. 3 : FS2015, fosse-foyer
(cliché A. Pezin, I.N.R.A.P.)

Elles sont en général isolées et assez peu profondes (0,10 à 0,30 m conservés) ; cet état d'arasement témoigne d'une érosion liée aux mises en culture du territoire concerné, couplée à une érosion naturelle des versants vers le fleuve ou vers des dépressions fermées (*Estanyols*, ancien étang du *Barria*). Elles ne contiennent que rarement du mobilier qui puisse permettre des attributions chronologiques précises.

Seule une structure (FS1002, fig. 4) fait exception dans ce répertoire. Ce creusement du sol naturel est comblé de limon souple, sombre, assez anthropisé et peut être interprété comme un fond de cabane en matériaux périssables, par sa taille (surface observée de 35 m² environ), et les vestiges observés (mobilier abondant, présence de meules et charbons de bois, alignement de galets qui est le témoin d'une probable limite aménagée). Il est rattaché chronologiquement à l'âge du Fer (cordon digité péri-orificiel, anses en boudin dont l'une coudée, fonds plats, céramique "tournée" (panse d'un récipient de grand format et longue anse en léger ruban). Un sondage manuel de 2 m² montre un état de conservation résiduel (0,20 m maximum de stratigraphie préservée, sans sol caractérisé).

Comme le suggérait la topographie, la situation et la sédimentation de ces secteurs, situés au nord en bordure du Réart et au sud sud-est, à proximité d'une ancienne zone palustre, il apparaît d'une part que les séries collectées couvrent différentes périodes allant de la Préhistoire récente à la période moderne, et que, d'autre part, ces ensembles, hors quelques structures bien individualisées et a priori homogènes, sont susceptibles d'être déplacés ou remaniés (colluvions, sédiments piégés dans d'anciennes dépressions, etc.).

L'Antiquité

Les vestiges rattachés à l'Antiquité correspondent à du mobilier diffus dans des sédiments de type colluvions, ou au sommet des paléosols décrits plus haut. Par ailleurs, 5 structures, contenant un mobilier très peu abondant et sans précision chronologique ont été mises au jour.

Il s'agit de plusieurs fosses et d'un foyer qui font probablement partie d'un même ensemble de structures, liées à une activité artisanale non définie à ce jour. La typologie du foyer permet de l'interpréter comme un four (fig. 5). Un sondage implanté dans le grand axe de la structure a permis le dégagement d'une partie de la chambre de chauffe (parois du creusement rubéfiées sur 4 à 5 cm d'épaisseur, absence de sole) et de l'aire de chauffe (creusement dans le sol naturel, comblé de limons variés dont certains contiennent de grandes quantités de cendres et charbons). Cependant, aucun indice permettant de comprendre sa destination (domestique ? artisanale ?) n'y a été recueilli. Le rattachement à l'Antiquité se fait à partir de fragments de *tegulae* et de quelques céramiques tournées (fine oxydante, réductrice). Par ailleurs, la présence de deux pesons (dont une ébauche), et de faune, dans ces séries, plaide pour une occupation de type habitat.

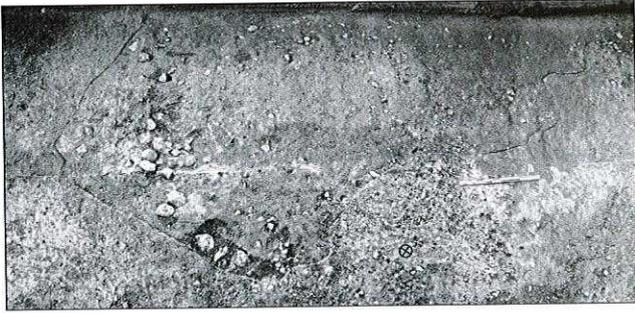


Fig. 4 :
Fond de cabane FS1002
(relevé et cliché A. Pezin, D.A.O.
Ch. Cœuret, I.N.R.A.P.)

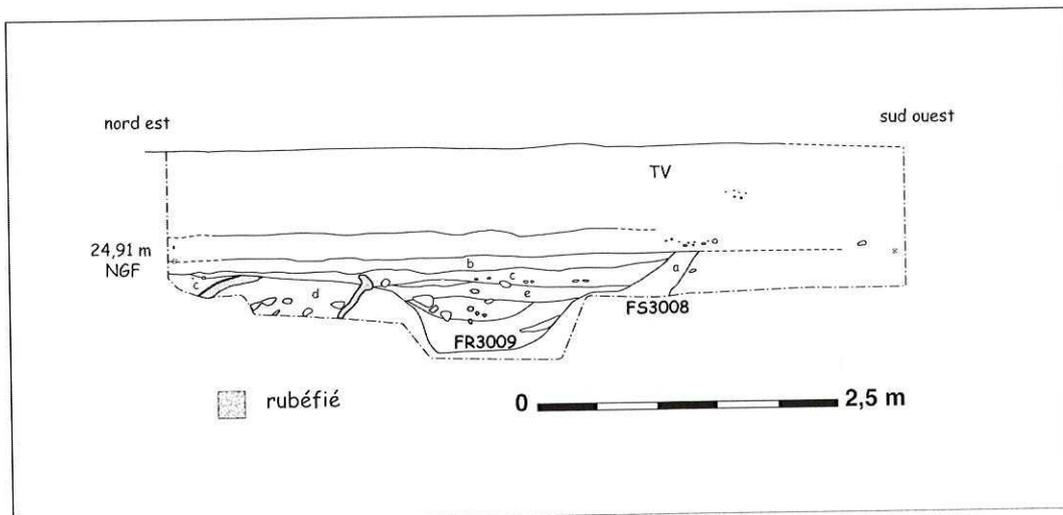
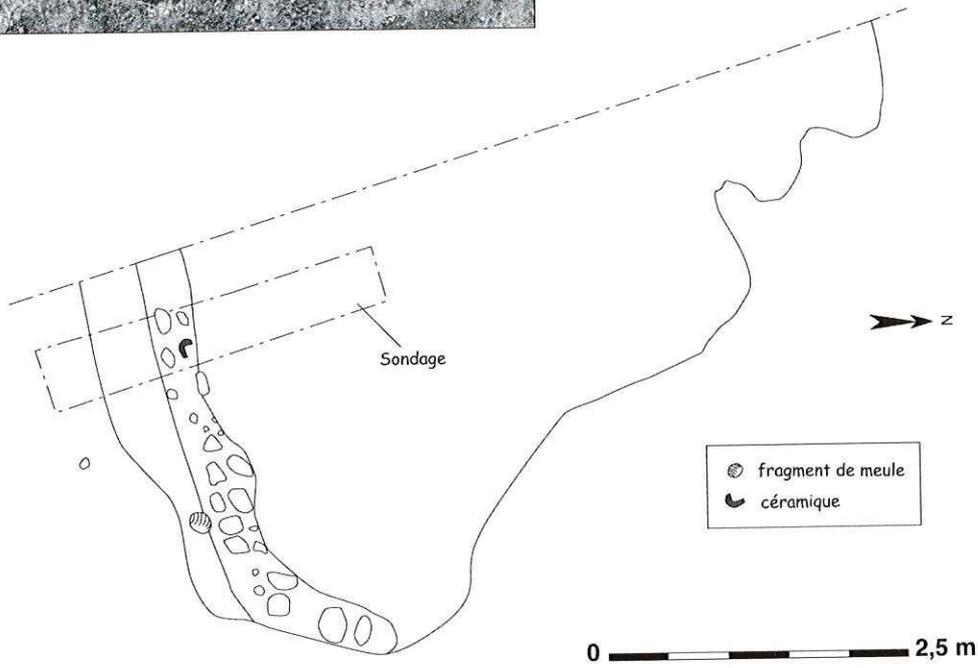


Fig. 5 : Section du four FR3009 (relevé A. Pezin, D.A.O. Ch. Cœuret, I.N.R.A.P.)

Aucune structure liée à une exploitation agricole antique du territoire n'a été repérée à ce jour.

Des traces agraires et parcellaires d'époque ancienne (médiévale ?)

Deux structures (un fossé et deux fosses de plantation) ont été mises au jour, implantées sous une épaisse couche de colluvions, en bordure sud du projet. Elles ont livré un mobilier peu abondant et hétérogène : cér. grise monochrome, cér. fines réductrice (dont 1 tesson d'allure médiévale) et oxydante (1 tesson d'allure antique), terres cuites architecturales dont certaines antiques et d'autres d'allure plus récente.

La poursuite du diagnostic devra prévoir un retour sur ce secteur (vérification de l'orientation du fossé et d'éventuelles plantations sur une longueur conséquente, collecte de mobilier).

Par ailleurs, on peut observer la présence très diffuse de tessons de céramique réductrice d'allure médiévale en surface des paléosols.

La faiblesse de ces témoins nous indique certainement un terroir qui était peu cultivé et/ou fréquenté à l'époque médiévale, pour des raisons qui peuvent être multiples : forêt, pâturages, zones inondées pour les bas de versant...

Occupation d'époque moderne ou contemporaine

Un bâtiment

Les vestiges de deux murs ont été mis au jour sur l'angle sud-est du projet. Conservés sur 1 à 2 assises, installés dans des colluvions d'allure récente, ils délimitent un angle de bâtiment dont les dimensions minimales sont de 35 m de long sur 12 m de large.

Sur les cadastres à notre disposition (napoléonien, actuel) aucune construction ou limite parcellaire ne se superpose à ces vestiges. Il est vraisemblable qu'il s'agisse d'une construction agricole qui a vécu dans cet intervalle (XIXe/XXe s.). Aucun élément de datation n'étaye cette hypothèse.

Des fosses de plantation

Ces vestiges ont été mis au jour en rive gauche du projet.

Stériles en surface, elles ont fait l'objet de fouille fine systématique pour une cinquantaine d'entre elles. Le mobilier recueilli se résume à 1 tesson pour l'ensemble des fosses fouillées.

On peut cependant noter une chronologie relative entre fosses de plantation et fossés (ces derniers étant recoupés par les fosses), ainsi que 2 types de fosses.

Il s'agit d'une part d'un ensemble de 243 creusements appartenant sans doute à un seul ensemble aux caractéristiques suivantes :

- formes rectangulaires systématiques : parois latérales verticales, incurvées sur les extrémités, fond plat ; elles sont souvent légèrement surcreusées aux deux extrémités ;

- dimensions : longueur de 0,44 m à 0,55 m (exceptionnellement au-delà : 0,79 m pour la plus grande), largeur de 0,10 m à 0,20 m, profondeur maximale observée 0,20 m ;

- comblement homogène : limon sableux souple, beige clair (certainement des colluvions remaniés), avec de rares petits graviers et/ou galets.

D'autre part, de 8 fosses rectangulaires de 0,60 à 0,80 m de long sur 0,40 m de large qui correspondent à des plantations d'époque contemporaine.

Par ailleurs, d'autres fosses parsèment le projet. De formes rectangulaires ou circulaires, systématiquement comblées de colluvions remobilisées, elles sont rattachées à des activités agricoles contemporaines et n'ont pas été testées.

Des fossés

Les fossés retrouvés sont présents un peu partout en rive gauche du fleuve, et sur les versants, où, de toute évidence, ils ont rempli une fonction de drainage vers la zone humide des *Estanyols* (voir Jung dans Kotarba 2004). Ils sont comblés de colluvions sablo-limoneuses.

Conclusions

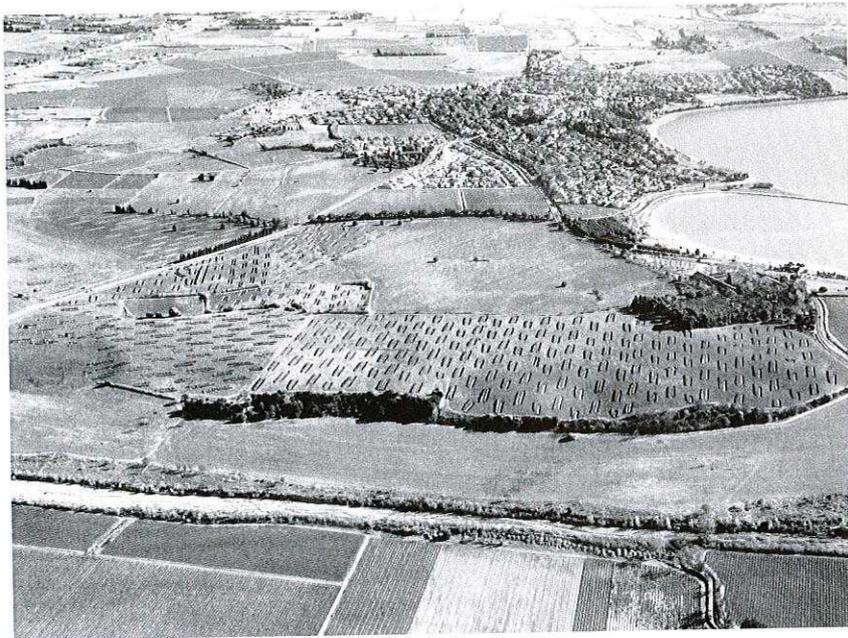
À ce jour, ce diagnostic, le plus important en surface jamais engagé sur une même opération en Languedoc-Roussillon, reste incomplet (fig. 6) ; en effet, près d'un tiers de la surface concernée n'a pas été accessible, pour des raisons diverses. Les secteurs non expertisés sont sensibles (bas de versants colluvionnés, ou zones de découvertes de surface), et donc, les conclusions définitives sur le potentiel archéologique du projet devront attendre le complément d'opération. Cette intervention a toutefois permis de vérifier la présence de vestiges diffus sur l'ensemble du projet, vestiges qui concernent trois périodes (Préhistoire récente/Protohistoire, Antiquité, époque médiévale/moderne).

Pour la Pré ou Protohistoire, il semble avéré que les occupations humaines soient peu importantes (rareté et pauvreté du mobilier) et les vestiges isolés et érodés (structures peu éloquentes) : les pistes évoquées dans les études préliminaires sont donc pour l'instant confortées par la rareté des découvertes.

Pour les périodes historiques, seule l'Antiquité révèle des structures un tant soit peu cohérentes mais avec des datations qui restent délicates à préciser, et des vestiges dans un état de conservation moyen.

L'ensemble des découvertes s'avèrent très arides : en effet, en dehors de structures négatives (fosses, fossés), aucun sol de fonctionnement n'a été mis au jour.

Fig. 6 : Photo aérienne du diagnostic en cours (cliché A. Pezin, I.N.R.A.P.)



Elles permettent toutefois de conclure à une occupation régulière de ce terroir attractif (fleuve, zones palustres en pied de versants bien exposés, probable couvert forestier aujourd'hui disparu, etc.), sous la forme d'habitats saisonniers et/ou pérennes, occupation grandement démantelée par les mises en culture et l'érosion de certains secteurs (rives du Réart en particulier).

Il faut souligner le fait que les structures préhistoriques et antiques apparaissent sur un même plan topographique et avec un état de conservation similaire, à mi-pente d'un versant sud au dessus de la zone humide des Estanyols, et que du mobilier d'époques différentes est présent en surface des paléosols observés ; ces observations impliquent une stabilisation relative de ces versants entre la Préhistoire récente et l'Antiquité, voire le Moyen-Age.

Enfin, on peut espérer un potentiel archéologique sous l'emprise d'un lotissement qui devrait s'encocher à l'est du projet, sur le haut de la cuvette des Estanyols, et ce, pour les raisons évoquées dans le rap-

port d'études préliminaires (bord de dépression hydro-morphe) et du fait de la mise au jour de lambeaux de paléosols sur cette zone, et de quelques vestiges sur le haut du versant.

Bibliographie

Jung, Kotarba, Pezin 2004 : JUNG (C.), KOTARBA (J.), PEZIN (A.) – *Villeneuve-de-la-Raho (Pyrénées-Orientales), Projet d'un complexe golfique*. INRAP, Montpellier, S.R.A. Languedoc-Roussillon, 2004.

Martzluff 1993 : MARTZLUFF (M.) – *Villeneuve-de-la-Raho, un terroir du Roussillon*, 1993, Le Publicateur.

Pezin 2005 : PEZIN (A.) – *Villeneuve-de-la-Raho (66), Complexe golfique – Vestiges d'occupation de la Pré et Protohistoire et de l'Antiquité*. DFS de diagnostic archéologique, INRAP, Montpellier, S.R.A. Languedoc-Roussillon, 2005.

Travaux archéologiques sur la Ligne ferroviaire à Grande Vitesse (LGV) Perpignan - Espagne (diagnostics et fouilles)

Coordination du projet : Véronique Lallemand pour l'Etat (S.R.A. Languedoc-Roussillon), Patrice Alessandri pour l'I.N.R.A.P., Michel Oléo et Lorène Saul Guibert pour l'aménageur de la plate-forme France (Eiffage construction pour groupement T.P. Ferro), Nicolas Tardif pour l'aménageur des installations de raccordement (R.F.F.).

Responsables des travaux préliminaires : Cécile Jung et Carole Puig pour l'étude de photo-carto-interprétation et l'apport des sources écrites, J. Kotarba pour prospections pédestres.

Responsables d'opération pour les diagnostics : Céline Jandot, Jérôme Kotarba, Alain Vignaud.

Responsables d'opération pour les fouilles : Céline Jandot (Banyuls-dels-Aspres, Vignes de l'Espérance 1603), André Raux (Trouillas, Mas Domenech 464), Alain Vignaud (Montesquieu, Trompette Basse 1083).

Collaborateurs scientifiques : Jean-Michel Carozza (géoarchéologie), Aymat Catafau (Moyen Âge), Jean-Pierre Comps (voies anciennes), Jacques Coularou (dessin céramique néolithique), Richard Donat (anthropologie), Michel Martzluff (Paléolithique, typologie et dessin lithique néolithique), Claire Manen (céramique néolithique), Florent Mazière (Protohistoire), Olivier Passarius (Moyen Âge), Thomas Perrin (lithique néolithique), Carole Puig (archéologie agraire médiévale), Daniela Ugolini (Protohistoire).

Intervenants scientifiques de l'I.N.R.A.P. : Patrice Alessandri (bas Moyen Âge et époque moderne), Fabien Convertini (péto-céramologie), Laurent Fabre (anthracologie), Vianney Forest (étude de la faune), Jérôme Kotarba (époque romaine et haut Moyen Âge), Pascal Verdin (phytolhites), Alain Vignaud (Néolithique), Julia Watez (micromorphologie), Patrice Wuscher (géomorphologie).

Intervenants de terrain de l'I.N.R.A.P. : S. Aïssa, V. Belbenoit, S. Bonnaud, A. Bouchette, J.-P. Brulé, L. Dufлот, C. Durand, P. Ecard, G. Escalon, C. Georjon, M. Gluszk, P. Gros, E. Henry, L. Lefèvre-Gonzalès, A. Mezzoud, R. Pellé, E. Plassot, P. Pliskine, A. Raux, S. Raux, K. Raynaud, H. Rodéano, P. Verdin, S. Vondra.

Intervenants de terrain Université de Perpignan : M. Carrère, C. Marsol, J. Tiercelet (étudiantes stagiaires).

Intervenants autres de l'I.N.R.A.P. : Frédéric Audouit, Fabrice Armand et Catherine Bioul pour les levés topographiques, Olivier Boudry, Guilhem Colomer pour les DICT et infrastructures, Rémi Chantant pour hygiène et sécurité, F. Vinolas et C. Coeuret pour infographie.

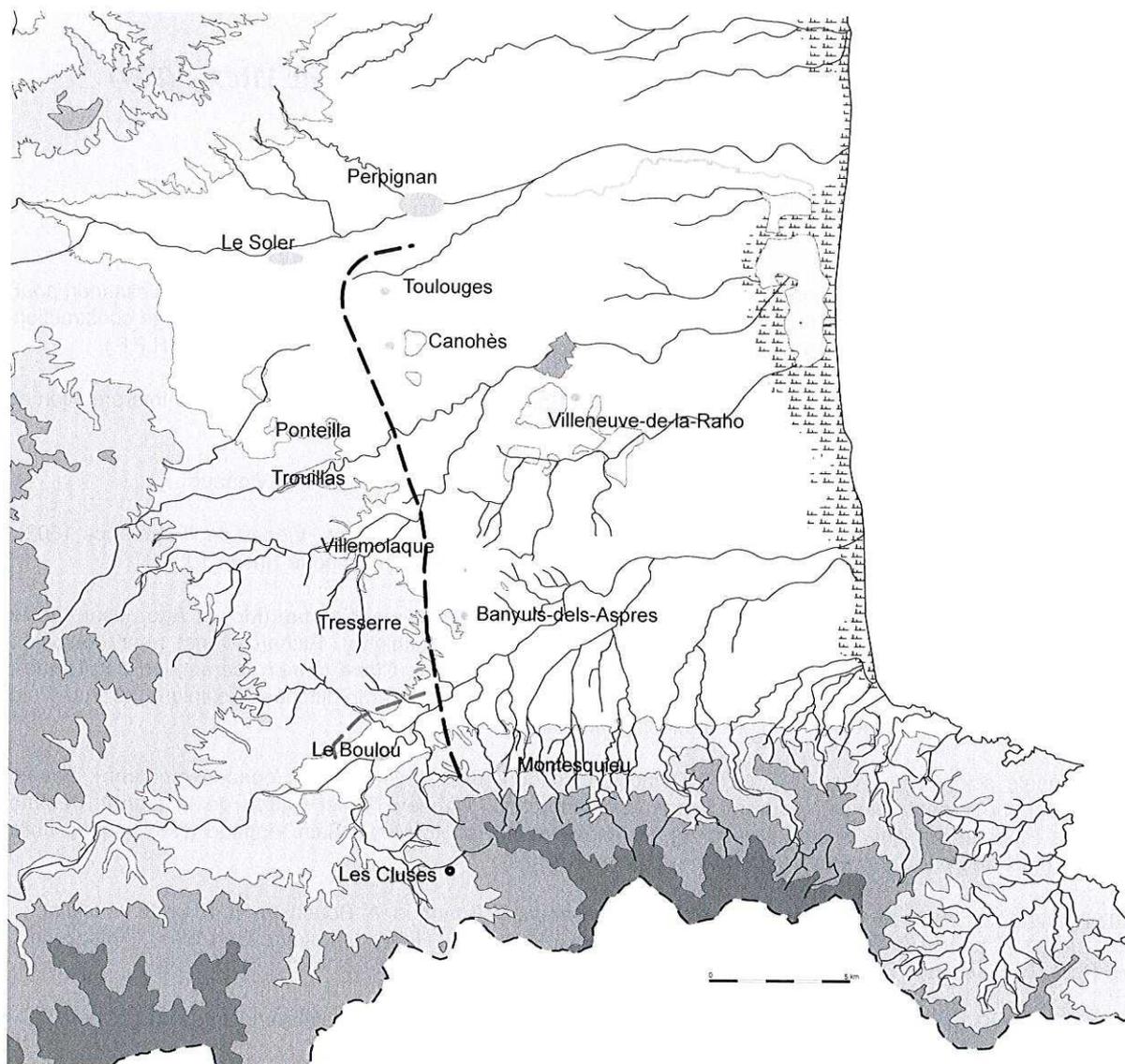
.....

Durant la fin de l'année 2004 et la totalité de l'année 2005, les opérations archéologiques se sont enchaînées sur le tracé de la future ligne LGV. Il s'est agit dans un premier temps de travaux préliminaires comprenant une étude documentaire succincte et une prospection pédestre, puis de diagnostics systématiques sur la totalité des surfaces aménagées, et enfin de fouilles sur les sites détectés où des mesures de protection n'ont pas pu être mises en place. Ces opérations d'archéologie préventive, sur prescription et suivant un cahier des charges émis par les services de l'État, ont été réalisées par l'Inrap en tant qu'opérateur obligatoire pour les diagnostics et qu'opérateur choisi par le maître d'ouvrage pour les fouilles.

Durant l'automne 2005, quelques diagnostics restent encore à réaliser sur des zones restreintes qui n'ont pas pu être libérées plus tôt, ainsi qu'une fouille

sur le site du haut Moyen Âge de *Manresa* sur la commune de Canohès. Sur les fouilles terminées, les travaux d'étude, en bureau ou en laboratoire, des données recueillies sont en cours. En ce qui concerne les travaux de diagnostic, du fait de leur forte cadence sur le premier semestre 2005 et de l'enchaînement des mêmes équipes sur les opérations de fouille, la réalisation des travaux d'étude et de rédaction a été programmée pour début 2006.

Les principales découvertes opérées sur le terrain sont décrites ci-dessous, en parcourant le tracé du nord vers le sud. Les indications données par les différents responsables d'opération sont celles à la sortie du terrain, c'est-à-dire qu'elles doivent être considérées comme provisoires puisque les phases d'étude et de synthèse sont à venir.



Carte du tracé de la Ligne ferroviaire à Grande Vitesse (D.A.O. Jérôme Kotarba, I.N.R.A.P.)

Toulouges

Mas Puig Sec (Alain Vignaud)

Une information orale de J. Poncet, agriculteur d'un certain âge connaissant parfaitement ce secteur, plat, voué aux cultures maraîchères, faisait état du passage d'un « chemin de Charlemagne » sur ce lieu-dit. Ce chemin, bien visible au sud de la voie ferrée où il mène au Mas du même nom (*Puig Sec*), a été recoupé par les voies. De l'autre côté de ces dernières, vers le nord, une limite de parcelle matérialisée sur le plan mais non sur le terrain (parcelle récemment réunifiée), se trouve exactement dans l'axe du tronçon rectiligne précédent, semblant confirmer la pertinence de l'information. À noter, en outre, dans un petit canal d'irrigation grossièrement parallèle à la voie ferrée et donc orthogonal au chemin, au droit de ce dernier, les ruines d'un petit pont construit avec des briques plates (cayroux) et des galets, bien visibles sur les flancs du canal. Il est donc certain, que le chemin, enjambant le canal (XIXe s. ?), se poursuivait vers le nord. Plusieurs

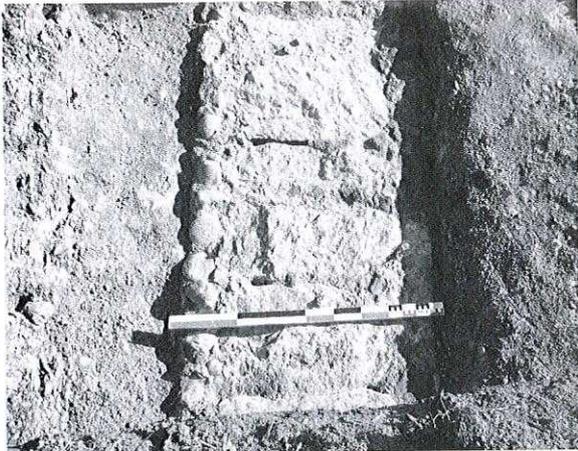
tranchées de sondages menées perpendiculairement à cette voie présumée, s'avaient néanmoins totalement stériles, si ce n'est la mise au jour de petits drains constitués par des tronçons de cylindres de terre cuite, parallèles à la « voie », mais que l'on retrouve également sur l'ensemble de la parcelle.

Malgré ces résultats négatifs, l'on peut cependant estimer qu'il existait bien sur ce secteur un itinéraire dont on ne peut apprécier l'ancienneté.

Le Soler

La Rourède (Alain Vignaud)

Toujours selon les indications de J. Poncet qui en avait connaissance l'ayant vu à plusieurs reprises dans sa jeunesse, à quelques centaines de mètres du point précédent, un canal (drain ?) maçonné était recoupé dans 2 sondages distants de près de 100 m. L'aménagement, installé dans une tranchée, à



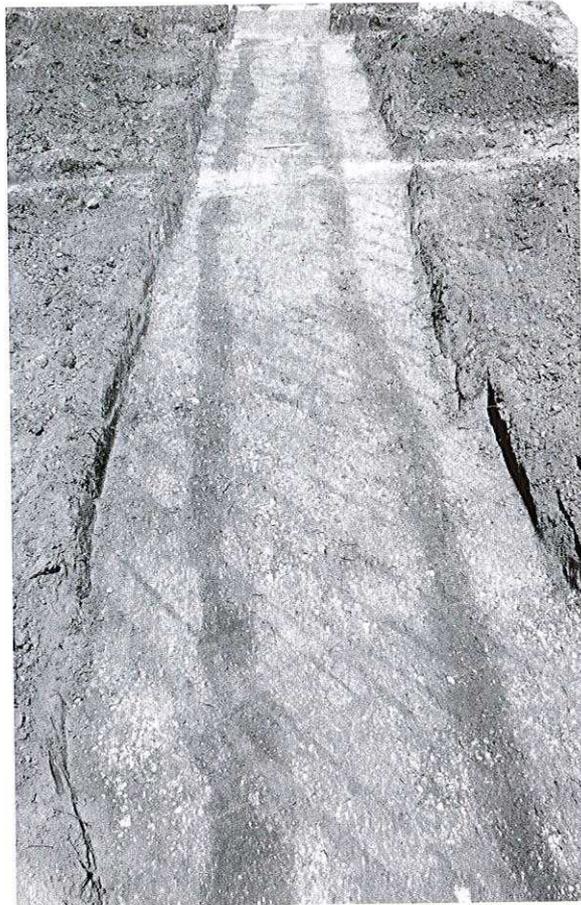
Le Soler, La Rourède. Canal maçonné. Le conduit, occulté, est construit avec des briques pleines de type « cayroux » et recouvert par des petites dalles. L'ensemble est colmaté par des galets et du mortier associé à des fragments de briques (cliché A. Vignaud, I.N.R.A.P.)

1,15 m de la surface, offre un conduit large de près de 0,45 m (dimension intérieure) pour une profondeur minimum de 0,55 m (fond non certifié pour cause d'eau et d'un important dépôt de sédiments). Le fond (?) et les parois sont habillés par des briques pleines de type cayroux, posées à plat, et liées au mortier. La couverture de l'ouvrage est constituée par des petites dalles de pierres différentes (schistes, gneiss, calcaires ...), posées côte à côte, jointives. L'ensemble, à ce niveau supérieur, est latéralement colmaté par des galets liés au mortier, incorporant de même des fragments de brique. L'ouvrage, relativement soigné, orienté nord, nord-ouest, est en léger pendage dans cette direction comme l'indique le net écoulement de l'eau, très claire. Si l'on peut estimer que ce canal mène au grand domaine du début du XIX^e siècle qu'est le Château de Sainte-Eugénie, ou en dernier lieu à la Tet, par contre, la prise d'eau en amont reste une énigme, autant pour M. J. Poncet (responsable des canaux d'arrosage) que pour nous-même. Il semblerait que la présence d'une résurgence ou d'une source pérenne aujourd'hui non localisée, en relation probable avec la Basse, soit à privilégier.

Toulouges

La Jaça (Alain Vignaud)

Sur ce lieu-dit, plat, également dévolu aux cultures maraîchères et fruitières, 2 fossés, rectilignes et parallèles, étaient dégagés en plan sur près de 50 m. de long. Ces négatifs, découverts sous les labours, soit à 0,45 m - 0,50 m de la surface, sont distants, de bord à bord, de 1,50 m en moyenne, sachant que pour cause d'érosion leur largeur varie de 0,20 m à 0,65 m. Entre ces 2 fossés, comme observé en coupe et selon les secteurs, le sédiment est légèrement différent, contenant un nombre plus important de petits cailloux - cailloutis. Toutefois, aucune organisation ou structure n'est perceptible dans cet intervalle. L'on peut estimer que ces vestiges, orientés nord-est sud-ouest, correspondent à ceux d'une voie dont ne subsistent que les fossés bordiers. Le mobilier mis au jour se compose de quelques pâtes claires d'ambiance



Toulouges, la Jaça. Vue du sud et à la base des labours, les 2 fossés, parallèles, matérialisant l'emplacement d'une voie antique (époque républicaine probable) (cliché A. Vignaud, I.N.R.A.P.)

antique, et de 6 tessons d'amphore républicaine. Une monnaie romaine (bronze moyen non encore identifié) a été découverte à proximité de ces aménagements.

Toulouges

Baltaza (Alain Vignaud et Céline Jandot)

Dans cette grande zone plane, correspondant à une terrasse alluviale assez récente plantée en vigne, le diagnostic a permis la découverte d'un site inédit d'époque wisigothique, juste suspecté lors des prospections pédestres. Au nord, les vestiges mis au jour comprennent quelques aménagements probablement liés à l'habitat (silos, puits ...). Au-delà, disséminés sur l'ensemble du lieu-dit, de nombreuses structures témoignent d'une importante mise en culture de ces secteurs (puits, fosses de plantation, creusements linéaires, parallèles, probablement liés aux plantations ou à l'irrigation ...). Plusieurs fossés ou canaux semblent subdiviser cet espace en parcelles. Ces vestiges, dans un état de conservation satisfaisant, ont été reconnus sur près de 6 ha. La fouille d'échantillonnage de quelques structures et le mobilier observé lors des ouvertures à la pelle, permettent d'y voir un ensemble cohérent. Ce mobilier comprend des poteries communes et de la verrerie, datés par J. Kotarba

*Toulouges, Baltaza
Structures agraires
(cliché C. Jandot,
I.N.R.A.P.)*



des VIe-VIIe siècles de notre ère. Ils sont associés à des rondelles découpées dans des fragments de tuiles romaines (pesons ?). Une datation radiocarbone est prévue sur des restes osseux de faune (rejets d'alimentation) trouvés dans le comblement supérieur de l'un des puits. Ce site original ne fera pas l'objet de fouilles préventives, les services de l'État, de concert avec l'aménageur, ayant mis en place des mesures techniques assurant la conservation du site sur lequel la future ligne ferroviaire passera en remblai.

Canohès

Manresa (Jérôme Kotarba)

Installé sur le haut du versant d'une légère colline qui domine une petite dépression, les vestiges découverts appartiennent à un habitat rural sans doute complexe datable pour l'instant de l'époque wisigothique. Le mobilier recueilli est peu abondant et donc il est possible que l'occupation soit un peu plus étalée dans le temps. Les structures observées sont des creusements dans le terrain naturel, parmi lesquels des silos. Ce site qui s'étend sur près d'un demi hectare sera étudié de manière plus approfondie dans le cadre d'une fouille qui aura lieu dans les mois à venir.

Ponteilla

Mas Saint-Nicolas (Jérôme Kotarba)

À proximité de ce mas, sur le versant nord d'une butte, un imposant foyer à pierres chauffées a été découvert. De forme à peu près quadrangulaire, il a 2,5 m de côté. Le terrain encaissant fortement rubéfié montre que le feu a été intensif. Cette structure à rattacher au Néolithique ou à la Protohistoire n'est pas datable avec plus de précision.

Ponteilla

Mas Terrats (Jérôme Kotarba)

Sur un bas de versant proche d'une agouille, nous avons procédé lors du diagnostic à un petit décapage pour étudier en plan différents vestiges. Le plus ancien est une tombe isolée à incinération de l'Âge du Fer. Dans une petite fosse se trouvaient de nombreux ossements humains brûlés associés à des morceaux de vase et à un objet en bronze (rasoir ?). Cette tombe sera étudiée en détail par R. Donat et F. Mazière. Autour, nous avons dégagé plusieurs fossés appartenant sans doute à la délimitation d'une même parcelle. Le mobilier recueilli dans ces fossés montre une utilisation à la fin de l'époque romaine. Ces fossés débouchent en partie basse sur une zone hydro-morphe qui a fait l'objet à la fin de l'époque antique d'une phase de colmatage volontaire. Plus tardivement encore, cette zone sera entaillée pour le passage d'une agouille qui draine une zone humide plus en amont.

*Ponteilla, Mas Terrats, angle de fossés parcelaires de l'Antiquité tardive
(cliché J. Kotarba, I.N.R.A.P.)*



Ponteilla

Les Bagueres 56 (Jérôme Kotarba)

Sur une surface réduite correspondant au futur rétablissement routier de la RD 23, nous avons pu mettre en évidence un groupement de fosses. Il s'agit principalement de silos, mais aussi de fosses plus petites non interprétées et d'une plus grande de forme quadrangulaire qui pourrait être liée à une activité artisanale. Ces différents vestiges ont livré dans leur comblement de nombreux restes variés : fragments de poterie et de verrerie, quelques objets en fer, de nombreux pesons découpés dans des tuiles romaines, des ossements de toutes tailles issus de rejets domestiques, quelques restes de poissons et de coquillages marins, des coquilles d'œuf, des graines carbonisées et de nombreux charbons de bois. Tous ces vestiges d'origine domestique ou artisanale tendent à montrer que l'habitat se trouvait sur place ou à proximité très immédiate. La période d'occupation semble couvrir une bonne partie de l'époque wisigothique (Ve-VIIIe siècle de notre ère). Assez proche du Mas Saint-Nicolas, dont l'origine médiévale est certaine, cet endroit pourrait correspondre à un habitat juste antérieur.

Ponteilla

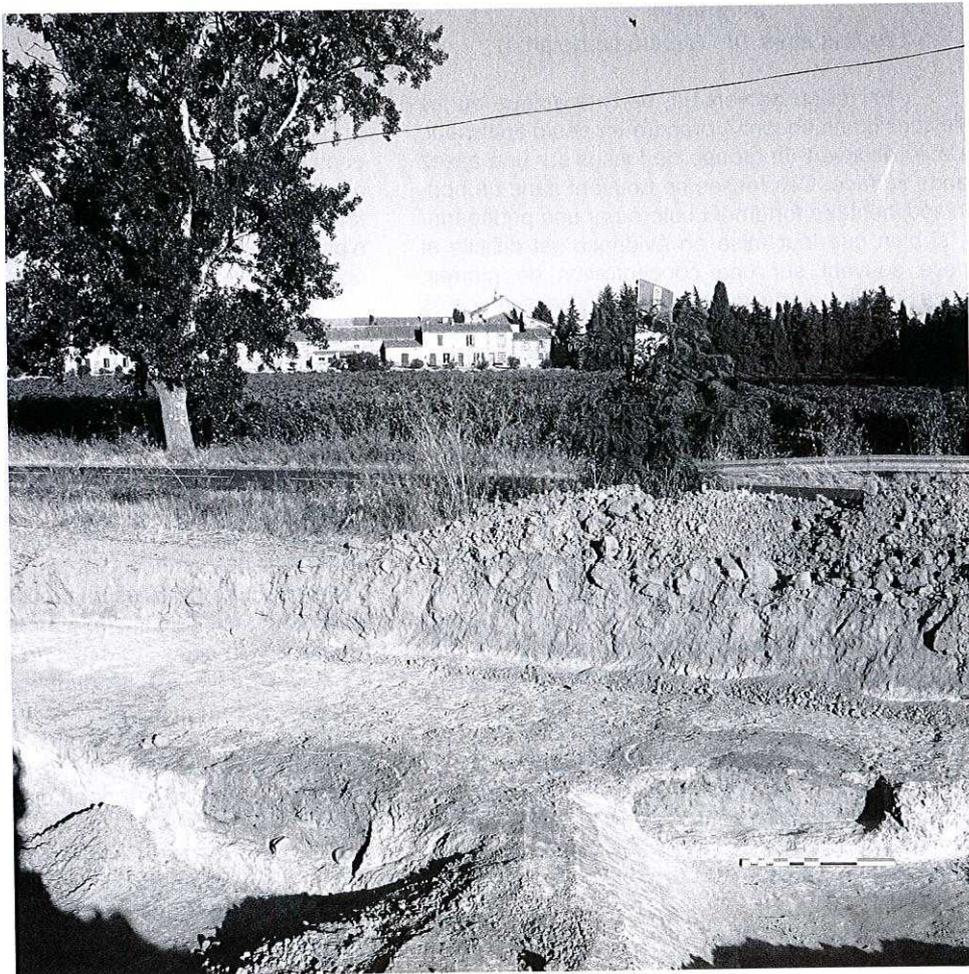
Les Bagueres 141 A (Jérôme Kotarba)

En bas de versant, sous une épaisse couche de colluvions, nous avons découvert deux fosses attribuées au Bronze ancien. Ces creusements de forme irrégulière et leur comblement peu anthropisé sont peu parlants sur la nature de ce site. Le décapage d'une petite surface n'a pas permis la mise au jour d'autres structures.

Ponteilla

Les Bagueres 141 B (Jérôme Kotarba)

En haut de versant, deux silos ont été mis en évidence. Ils sont d'assez grande capacité et assez peu arasés. Par contre, leur comblement n'a pas livré de mobilier, et un petit décapage autour n'a pas permis de découvrir d'autres vestiges associés. Ils sont attribués de manière incertaine au Moyen Âge.



Ponteilla, Les Bagueres 56, deux silos appartenant à un habitat du haut Moyen Age proche du Mas Saint-Nicolas (cliché J. Kotarba, I.N.R.A.P.)

Ponteilla, Les Bagueres 141 B, deux silos isolés retrouvés sur une colline dominant le Mas Saint-Nicolas (cliché J. Kotarba, I.N.R.A.P.)



Ponteilla

Les Bagueres 141 C (Jérôme Kotarba)

En milieu de versant, dans une zone où les colluvions commencent à prendre un peu d'épaisseur, il a été découvert un groupe de fosses sur une assez grande surface. Ces fosses se trouvent dans un horizon sédimentaire fortement coloré par une pédogénèse, si bien que leur mise en évidence est difficile et repose souvent sur une concentration de pierres. Malgré la découverte de quelques tessons modelés insignifiants et d'une meule à va-et-vient qui indiquent bien l'ancienneté de ces fosses, ce site est resté mal caractérisé.

Ponteilla

Les Bagueres Petites (Jérôme Kotarba)

La branche de la zone basse des Bagueres qui se dirige au pied du village est recoupée perpendiculairement à son grand axe par la future ligne. La tranchée continue et assez profonde réalisée n'a pas permis la lecture de grands aménagements liés à son drainage ou à son exploitation. Sur son bord nord, un fossé sans doute antique a été découvert. Sur son bord sud, malgré des recherches spécifiques destinées à retrouver le chemin ancien suspecté, les indices archéologiques sont restés très maigres. On signalera la partie inférieure d'une fosse, sans doute un petit silo, qui contenait deux meules à va-et-vient.

Ponteilla

Camps de la Ribera 69
(Jérôme Kotarba)

En bordure de la dépression des Bagueres Petites, en bas de versant, dans une zone où le terrain encaissant est très sombre, nous avons mis en évidence une dizaine de fosses appartenant à une même plantation de vigne. Ces fosses sont de petite taille et allongées. Cette plantation ancienne n'a pas été datée. Il s'agit du seul endroit où nous avons retrouvé ce type de vestiges sur la commune de Ponteilla. Ce résultat est décevant car la proximité de l'atelier d'amphores romaines de la *Font del Mas*, laissait entrevoir la possibilité de découvrir, pour la première fois en Roussillon, des traces concrètes de vignes antiques.

Ponteilla

Camps de la Ribera 62-63
(Jérôme Kotarba)

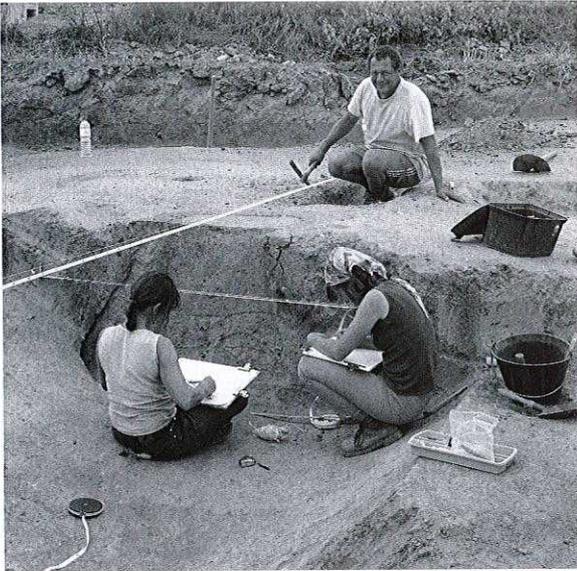
En haut de versant, un petit lot de céramiques communes très usées avait été trouvé en prospection pédestre. Le diagnostic, en partie contraint par le passage d'une ligne à haute tension, y a montré la présence d'un probable fond de petit silo fortement arasé, et d'un trou de poteau. Ces vestiges n'ont pas livré de mobilier permettant de dater cette occupation ancienne.

Ponteilla

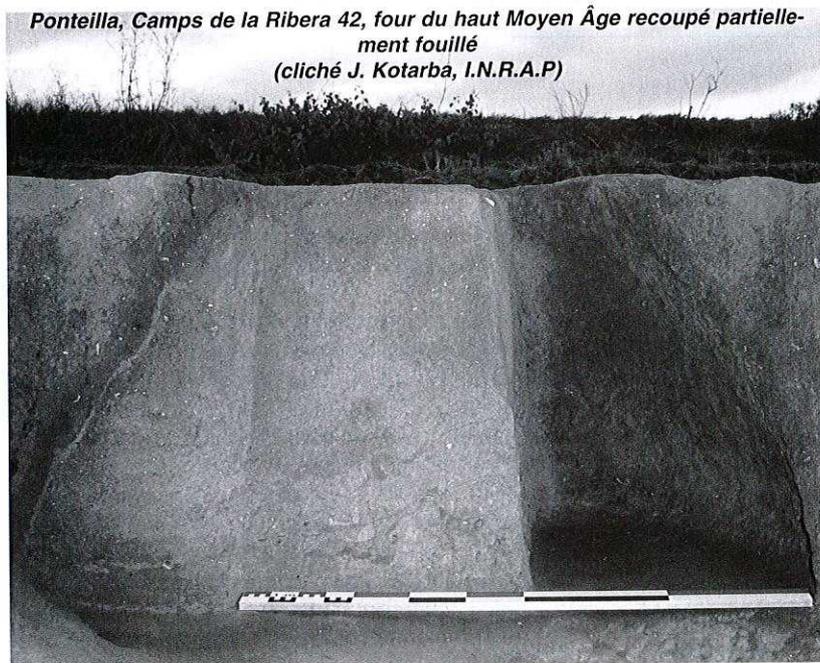
Camps de la Ribera 42
(Céline Jandot et Jérôme Kotarba)

En position haute sur un replat de terrasse dominant la Canterana, le diagnostic lié au rétablissement de la route de Ponteilla à Nyls a permis d'étudier un four et des aménagements qui lui sont associés. Cette structure de cuisson, creusée dans le sédiment encaissant, est constituée, pour la chambre de chauffe, d'une sole circulaire couverte d'un dôme en forme de cloche, reliée par la gueule à un alandier court pourvu d'une large aire de chauffe. L'utilisation de l'ensemble reste domestique (four à pain ?). Une datation archéomagnétique devrait être lancée sur ce four de façon à essayer de cerner au plus près sa date d'utilisation.

Ces vestiges sont en effet certainement en relation avec le site du haut Moyen Âge connu à proximité immédiate (*Camps de la Ribera 1*), habitat groupé probable occupé à la fin de l'époque wisigothique et sans doute jusqu'à l'époque carolingienne.



Ponteilla, Camps de la Ribera 42, le four du haut Moyen Âge en cours de fouille et de relevé
(cliché J. Kotarba, I.N.R.A.P.)



Ponteilla, Camps de la Ribera 42, four du haut Moyen Âge recoupé partiellement fouillé
(cliché J. Kotarba, I.N.R.A.P.)

Trouillas

Mas Domenech 466 (Jérôme Kotarba)

Dans un vaste méandre de la Canterana, en partie sous des alluvions de ce cours d'eau, c'est un habitat groupé médiéval qui a été mis en évidence lors des diagnostics. La rareté des céramiques en surface de cette parcelle faisait que cette présence était quasiment impossible à trouver sans investir de façon forte le sous-sol. Réparti sans doute en petite terrasse, sur ce versant en pente vers la Canteranne, cet habitat était caractérisé par de nombreux creusements de silos dans les zones arasées, mais aussi par des solins de murs en pierres, des niveaux de sols et des structures excavées stratifiées dans les zones les plus

basses. En effet, en bas de pente, cet habitat était recouvert par plus d'un mètre de sédimentation dont des apports plus récents de cette rivière. Les céramiques recueillies ont été déterminées par O. Passarrius qui y a vu un contexte sans doute homogène compris entre le IXe et le XIIe siècle. Dans une étude effectuée avec A. Catafau, et remise au Service de l'Archéologie, ces deux chercheurs ont insisté sur l'importance de cette découverte, sans doute à mettre en relation avec l'un des lieux de peuplement ancien cité aux alentours de Trouillas dans les textes médiévaux. Néanmoins, du fait de ce recouvrement sédimentaire important d'une partie du site, et du passage de la future ligne sur un remblai conséquent permettant sa protection, il a été décidé par l'État que cet endroit ne ferait pas l'objet de fouilles préventives.

Trouillas

Mas Domenech
(Jérôme Kotarba)

Préalablement à nos travaux, un site archéologique avait été enregistré sur l'emplacement de la future ligne. Les fragments de poterie modelée trouvés dans des poches de terrain plus sableux se lisaient en effet très bien dans la terrasse caillouteuse environnante. Le diagnostic a montré qu'il s'agissait en fait d'un niveau de terre déplacé comblant une ancienne zone ravinée. Ces sédiments rapportés ne viennent pas de très loin et sont sans aucun doute en relation avec l'une des autres concentrations de mobilier connue à proximité immédiate.

Trouillas

Mas Domenech 464
(Alain Vignaud pour André Raux)

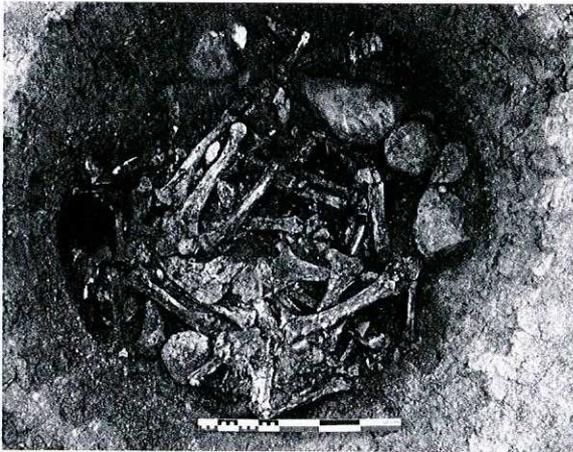
Fouille consécutive au diagnostic (J. Kotarba), au cours duquel avaient été mises au jour

quatre fosses, ayant livré de la faune et de la céramique décorée de type péri-cardial (Néolithique ancien).

Sur cette terrasse à galets dominant la Canteranne d'une quinzaine de mètres, le décapage de près de 1500 m², mettait en évidence douze structures associées à l'habitat (silos, structure de combustion, fosses atypiques). L'on peut estimer ce dernier plus important, sachant que les aménagements découverts, relativement bien conservés, se situent en totalité à l'amorce d'un chenal, ici légèrement encaissé, se développant et s'épanchant plus au nord vers le cours d'eau. En effet, latéralement, vers l'ouest et sur l'emprise, quelques taches de sédiments bruns contenant un peu de mobilier ont été observées. Ces der-

nières correspondent à des bases de fosses totalement arasées, car anciennement en situation plus haute.

Globalement ces structures (les silos) sont réparties en trois groupes, distants d'une douzaine de mètres, pouvant distinguer trois unités domestiques, probables cabanes. Le mobilier et les vestiges mis au jour dans chacune d'entre-elles s'avère relativement abondant, et surtout homogène (céramique estampée ou décorée au peigne, lithique, macro-outillage). Dans deux silos, appartenant à des "unités" différentes, de nombreux restes osseux de faune ont été découverts, dont plusieurs pattes en connexion, de bovidés. Deux datations au radiocarbone sont envisagées à partir de ces restes fauniques, en cours d'étude.



*Trouillas, Mas Domenech (Néolithique ancien)
Fond de silo avec de nombreux restes osseux de bovidés
(cliché A. Vignaud, I.N.R.A.P.)*

Trouillas

Vigne del Cuc 772 (Jérôme Kotarba)

Dans une zone actuelle de bas de versant, qui correspond en fait à une ancienne dépression hydromorphe, nous avons pu mettre en évidence un probable chemin ancien qui la borde. Ce dernier, caractérisé par un apport assez régulier de petits galets, possède une direction qui pourrait relier le Mas Deu au domaine de Casenove. Les rares fragments de poterie recueillis sont peu parlants, mais indiquent tout de même une grande ancienneté.

Villemolaque

La Perolera (Jérôme Kotarba)

Sur un haut de versant puis sur sa pente sud, nous avons pu suivre un fossé assez rectiligne sur près de 150 m de long. Celui-ci est bordé, dans un secteur un peu protégé par une terrasse, par un probable chemin creux. Les quelques vestiges retrouvés dans le fossé et le chemin indiquent une datation d'époque romaine voire peut-être même un peu plus ancienne.



Trouillas, Vigne del Cuc, chemin ancien bordant une zone hydromorphe (cliché J. Kotarba, I.N.R.A.P.)

Banyuls-dels-Aspres

Al Cieurer 27/28 (Jérôme Kotarba)

Sur le dessus d'une petite colline qui borde l'aire de repos du village catalan, nous avons pu suivre sur près de 150 m de long un ancien chemin creux. Dégagé sur plus de 50 m de long, il s'agit d'une légère excavation d'au moins 1,50 m de large qui comprend un niveau homogène de petits galets à sa base. Le mobilier recueilli laisse pour l'instant entrevoir une possible datation protohistorique. Sur ce chemin, une fois que celui-ci est colmaté, une vigne avec trous de plantation oblongs et de petite taille est mise en place. Malgré des échantillonnages sur le sédiment comblant ces trous de plantation, les éléments de datation sont absents.

Banyuls-dels-Aspres

*Al Cieurer 33 A
(Jérôme Kotarba)*

Sur une vaste surface, correspondant au bas de versant, il a été observé de manière régulière des concentrations de charbons de bois et de terre naturelle rubéfiée. Ces éléments, non associés à des traces anthropiques nettes, pourraient correspondre à des chablis et à des racines d'arbres qui se sont consumées en place. Ces maigres indices, repris par le développement d'une pédogénèse, pourraient être les témoins d'arbres anciens détruits par le feu.



Banyuls-dels-Aspres

Al Cieurer 33 B
(Jérôme Kotarba)

Le bas de ce versant renferme les traces d'une petite dépression hydro-morphe. De façon ponctuelle au moins, des éléments d'époque romaine sont associés à son comblement. Il s'agit principalement d'amphores italiennes qui permettent donc de dater cet épisode des IIe et Ier siècles avant notre ère.

Banyuls-dels-Aspres

Al Cieurer 33 C
(Jérôme Kotarba)

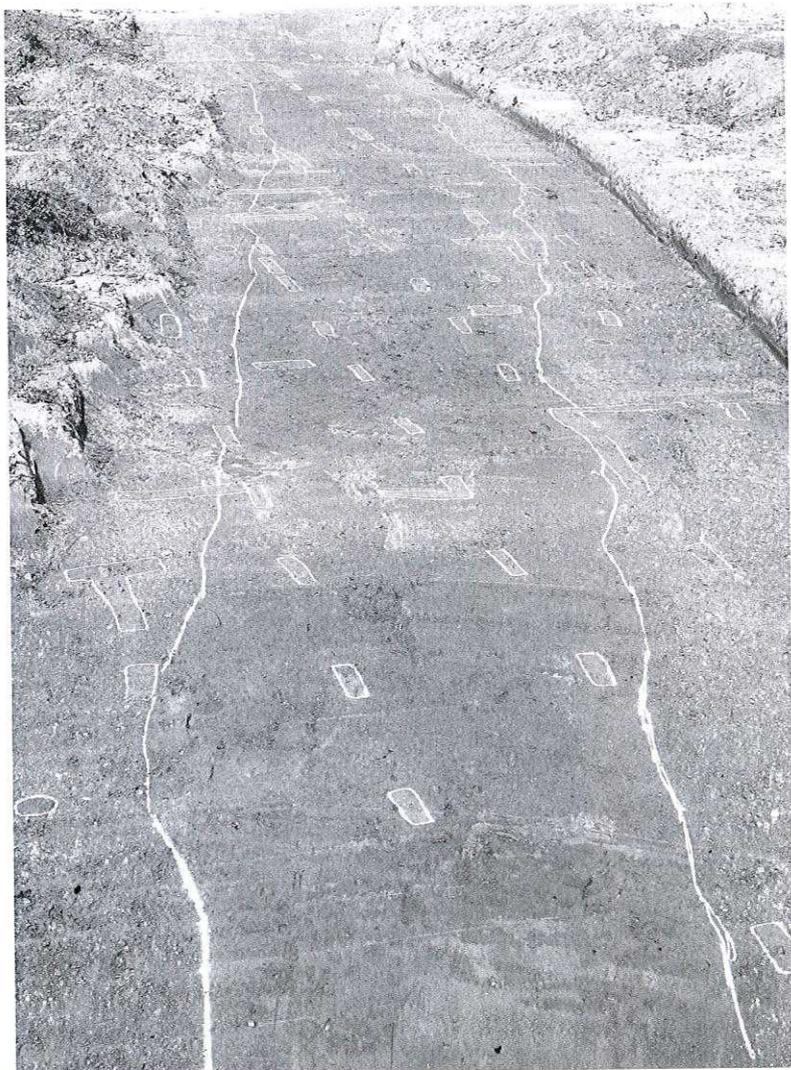
En bas de versant et à l'ouest de la dépression ancienne, nous avons mis en évidence une plantation ancienne de vigne. Elle est composée de trous de plantation réguliers et de petite taille, qui ont pu être suivis sur près de 90 m de long dans un sens et 25 m dans l'autre. Le tamisage des terres comblant ces trous de plantation a montré la présence de petits tessons médiévaux que l'on ne retrouve pas dans les mêmes proportions dans le terrain labouré actuel. Ces indices tendent donc à prouver qu'il s'agit bien d'une plantation d'époque médiévale.

Banyuls-dels-Aspres

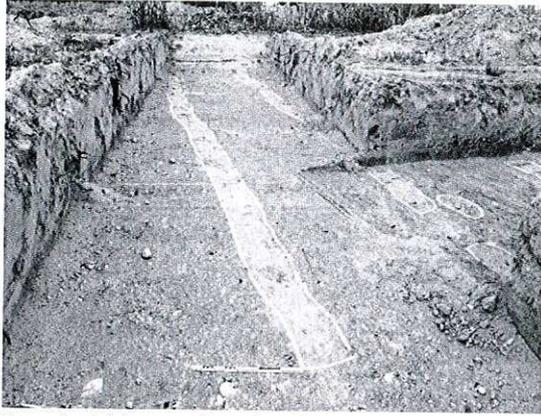
Mas d'en Ramis (Jérôme Kotarba)

Dans ce secteur de Banyuls-dels-Aspres, du fait sur un terrain présentant une petite terrasse, nous avons pu mettre en évidence des plantations anciennes de vigne. Il s'agit d'ensembles bien organisés dont le plus significatif comprenait des lignes continues surcreusées ponctuellement pour la plantation des pieds de vigne. Malheureusement, ce secteur a été rebouché par l'aménageur de manière anticipée pour la création d'une piste, sans que nous n'ayons pu documenter correctement ces plantations anciennes.

*Banyuls-del-Aspres, Al Cieurer 27/28.
Chemin creux sans doute d'époque protohistorique (cliché C. Jandot, I.N.R.A.P.)*



Banyuls-del-Aspres, Al Cieurer 27/28, chemin creux comblé, recoupé par un réseau cohérent de fosses de plantation (cliché J. Kotarba, I.N.R.A.P.)



Banyuls-del-Aspres, Mas d'en Ramis, tranchées et fosses de plantation (cliché J. Kotarba, I.N.R.A.P.)

Banyuls-dels-Aspres

Vignes de l'Espérance (Jérôme Kotarba)

Sur le haut d'une petite colline, un petit habitat d'époque républicaine connu en prospection juste en dehors des emprises de la future ligne, a occasionné des recherches attentionnées. Aucun fossé pouvant délimiter son terroir vivrier n'a été mis en évidence. Seule une fosse tangente à l'habitat connu a été mise en évidence. Son comblement très graveleux n'a pas permis d'observation particulière.

Banyuls-dels-Aspres

Vignes de l'Espérance 940 (Jérôme Kotarba)

À proximité immédiate de là, sur le versant, une plantation ancienne de vigne a été mise en évidence. Sa partie basse, recouverte par un épais niveau de colluvions sableuses, montre que la topographie actuelle comprenant une terrasse marquée n'existait pas au moment où cette vigne a été plantée. Les éléments mobiliers recueillis dans les trous de plantation, outre des indices résiduels d'époque romaine, sont peu parlants.

Banyuls-dels-Aspres

Vignes de l'Espérance 1061/1179 (Jérôme Kotarba)

Dans une zone plane, nous avons mis en évidence une concentration de fosses protohistoriques. Le décapage effectué a permis d'en trouver 8, toutes de plan circulaire. Il pourrait s'agir de silos très arasés, ou bien comme le suggérait F. Mazière, de structures domestiques en relation avec les nombreuses meules à va-et-vient découvertes. L'étude du mobilier céramique associé permet de proposer pour l'instant une datation centrée sur les Ve-IVe siècles avant notre ère. Cet endroit, sans doute lié à un habitat rural, pourrait être contemporain ou très proche dans le temps des autres vestiges protohistoriques trouvés lors des recherches LGV sur les autres parcelles de ce lieu-dit et décrits ci-dessous.

Banyuls-dels-Aspres

Vignes de l'Espérance 1603 (Céline Jandot)

Sur un replat de vigne, en partie est, une occupation protohistorique avait été détectée lors des prospections pédestres. Lors de la réalisation du diagnostic, le site a été cerné par une fenêtre de lecture, cette dernière ayant fait l'objet d'une prescription partielle de fouille, pour la partie ouest, par l'État (la partie est n'étant pas concernée par la destruction, sinon par un remblai conservatoire).

L'occupation, où les sols ne sont pas conservés, est diachronique. Pour la Protohistoire, un habitat, dont subsistent les rejets (céramiques, briques crues, torchis, charbons, graines, poisson) contenus dans les silos exhumés, est attribuable au début du IVe siècle avant J.-C. ; de nombreux vases dont un de stockage ont été retrouvés. Pour le Moyen Âge (X-XIe s.) un ensemble de fosses-silos dessine en plan un ovale représentant l'emplacement d'une ferme arasée.

Le mobilier, peu abondant, était associé à des rejets de graines carbonisées

Banyuls-dels-Aspres

Vignes de l'Espérance 928/929 (Céline Jandot)

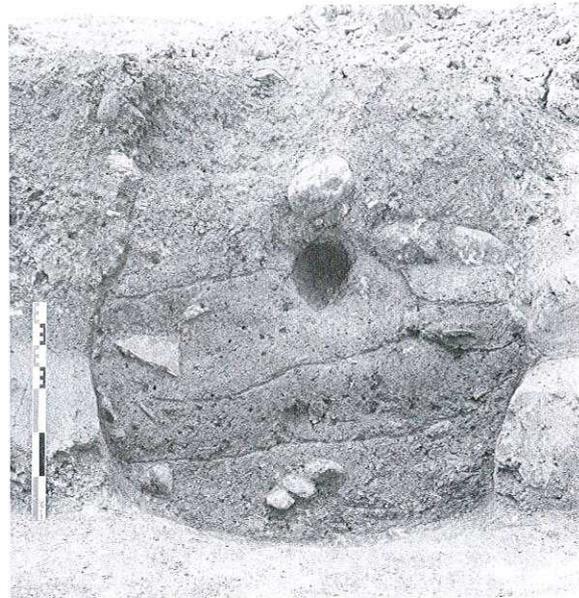
De même envergure que le site des Vignes de l'Espérance 1603 et contemporaine, cette zone de vestiges est située sur un replat cerné de ravins profonds. Cette nouvelle occupation diachronique pour la Protohistoire et le Moyen Âge, a fait l'objet d'une fenêtre décapée dans le cadre du diagnostic. Un ensemble de fosses et silos liés à un habitat proche a été étudié sommairement. L'observation du mobilier permet de se situer dans une même fourchette chronologique que les deux occupations précédentes.

Banyuls-dels-Aspres, Vignes de l'Espérance 1603. Vase médiéval, (cliché C. Jandot, I.N.R.A.P.)

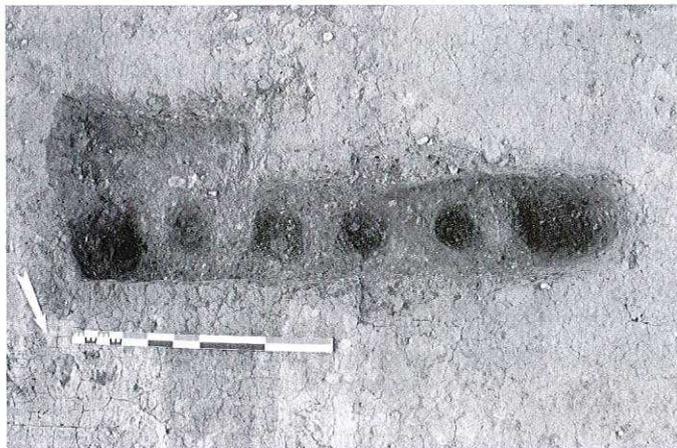




Banyuls-dels-Aspres, Vignes de l'Espérance 1603.
Structure de conservation des denrées
(cliché C. Jandot, I.N.R.A.P.)



Vignes de l'Espérance 928, silo de l'Âge du Fer,
(cliché C. Jandot, I.N.R.A.P.)



Banyuls-dels-Aspres, Vignes de l'Espérance 1603.
Aménagement domestique ou artisanal (cliché C. Jandot, I.N.R.A.P.)

Banyuls-dels-Aspres

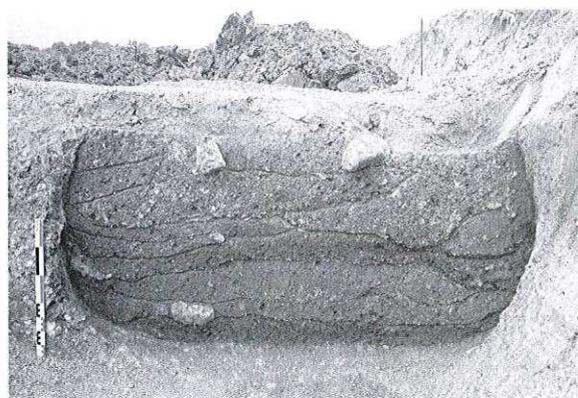
Roure d'en Sauto (Céline Jandot)

Un chemin creux a été observé sur une quinzaine de mètres de long. Il est conservé dans une légère dépression soulignant la limite communale, juste en bordure sud d'une route actuelle. Sans mobilier associé, sa datation reste incertaine. Les recherches menées en collaboration avec J.-P. Comps visaient à mettre au jour à cet endroit une partie de la voie romaine supposée relier *Ruscino* à *Panissars/Le Perthus*, pérennisée au Moyen Âge en servant de limite communale, et utilisée jusqu'au milieu du XIXe siècle.

Tresserre

Mas de la Paille (Céline Jandot)

Dans cette zone de collines, sous un épais niveau de colluvions à l'est des vestiges modernes du *Mas de la Paille*, un puits maçonné circulaire (observable sur le cadastre napoléonien) et une aire de gâchage de chaux ont été mis au jour. Ces éléments sont contemporains du mas. Juste en contrebas, passe le chemin déjà observé. Il a été reconnu par les vestiges de deux fossés bordiers, par un mur de terrasse maçonné bordant une dénivellation et par un radier de pierres. Ces aménagements sont attribuables à la période moderne. Hormis un boulet, aucune structure archéologique en relation avec les batailles d'époque révolutionnaire n'a été retrouvée.



Banyuls-dels-Aspres, Vignes de l'Espérance 928.
Silo médiéval (cliché C. Jandot, INRAP)

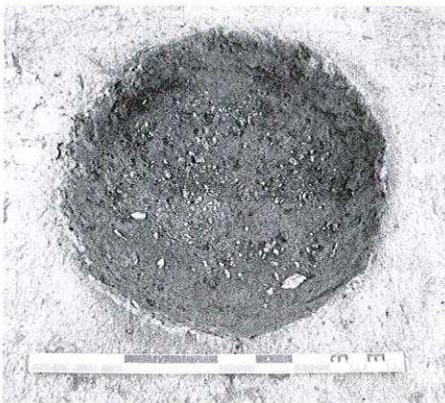


*Tresserre, Mas de la Paille.
Vue générale sur le Mas avec vestiges découverts
(cliché C. Jandot, I.N.R.A.P.)*

Tresserre

Pla de Nidolères (Céline Jandot)

Sur la large terrasse alluviale du Tech en bordure du hameau de Nidolères, un ensemble de fosses-foyers ont été découvertes. Elles sont conservées dans de légères dépressions limoneuses et disséminées sur une grande surface. Leur fonction exacte reste difficile à préciser. Leur datation se situe sur une large fourchette chronologique allant du Néolithique à la Protohistoire.



*Tresserre,
Pla de
Nidolères.
Foyer
domestique
(cliché C.
Jandot,
I.N.R.A.P.)*

Montesquieu-des-Albères *Trompette Basse, fouille (Alain Vignaud)*

Le gisement de Trompette Basse, installé sur une ancienne terrasse alluviale du Tech coulant à près de 300 mètres au nord, avait été détecté lors de la phase préalable de diagnostic (J. Kotarba), par la mise en évidence d'une vingtaine de structures disséminées sur une aire d'environ 3 ha. Lors de la fouille, portant sur une bande de 250 m de long pour 40 m de large correspondant à la base d'une ancienne dépression linéaire et sinueuse, bien sédimentée, près de 80 autres aménagements étaient révélés.

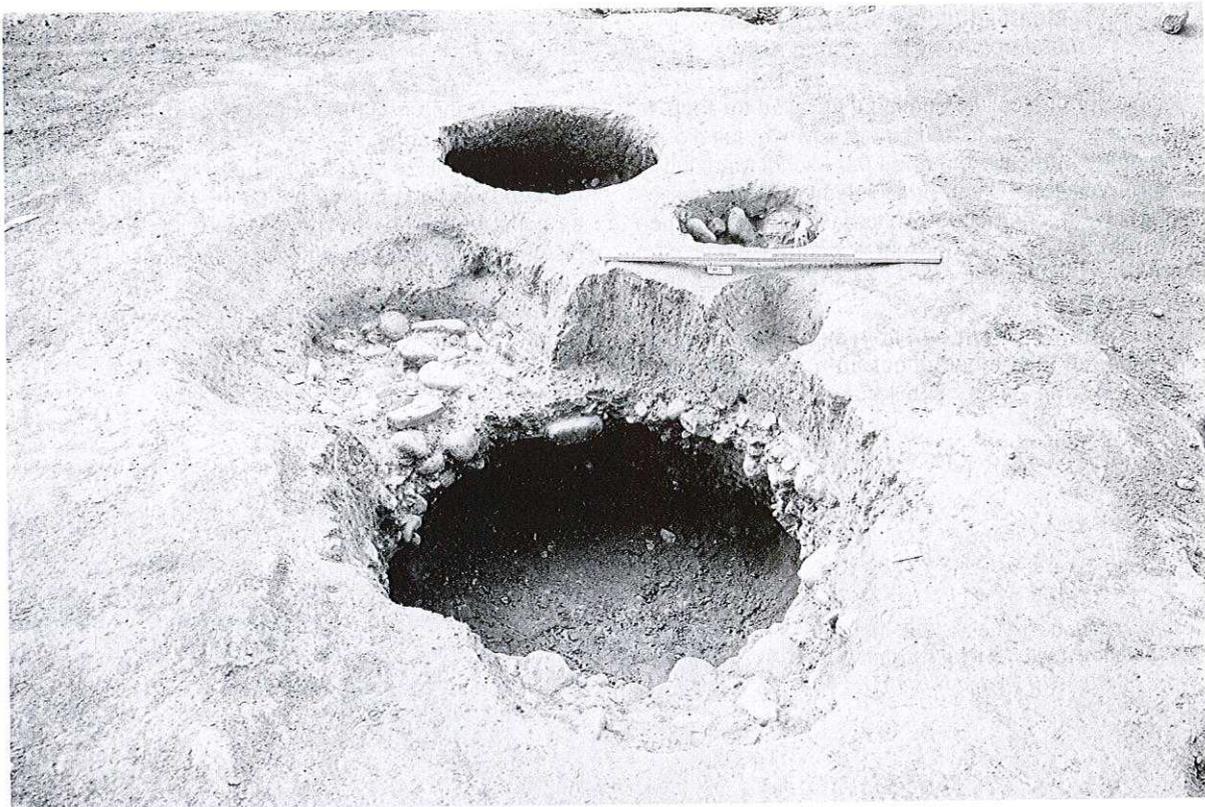
L'ensemble se scinde en 2 zones distinctes : à l'est un secteur « artisanal » où l'on ne trouve exclusivement que des structures de combustion à pierres chauffées, et à l'ouest des aménagements caractérisant l'habitat.

Dans la zone est, les foyers, au nombre de 68, sont de plans et de tailles diverses, probablement subordonnés à leur fonction. Leur usage reste cependant hypothétique. L'on peut supposer que ces structures destinées à restituer sur la longue durée une chaleur douce, étaient utilisés pour le séchage de denrées. La proximité du Tech, et surtout la présence dans certains d'entre eux de galets encochés généralement interprétés comme poids de filets, suggèrent une relation avec la pêche, le poisson.

La partie ouest, bien séparée de la première par une vingtaine de mètres vierges de tout vestige, se rapporte à l'habitat. Ce dernier est représenté par 18 silos à grain tronconiques de tailles diverses, associés



*Montesquieu-des-Albères, Trompette Basse.
Structures de combustion de tailles diverses
(cliché A. Vignaud, I.N.R.A.P.)*



Montesquieu-des-Albères, Trompette Basse.
Unité domestique matérialisée par 2 silos dont l'un grand, à « marches », associés à 2 trous de poteaux
(cliché A. Vignaud, I.N.R.A.P.)

à quelques trous de poteaux. Quatre concentrations de ces aménagements suggèrent la présence d'au moins 4 unités domestiques, cabanes probables.

Le mobilier collecté, dans un ensemble au demeurant homogène où subsistent quelques caractères du Néolithique ancien (grosses et larges anses en ruban), des traceurs du groupe de Montbolo (anses tunelliformes) et du Chasséen ancien (bandeau multi-foré, décor incisé), peut être daté des débuts du Néolithique moyen (4400/4300 av. J. C.).

Au-delà des nombreuses études engagées pour la post-fouille, 4 datations radiocarbone sont prévues, sur les foyers (bien pourvus en mobilier), mais aussi sur le secteur d'habitat.

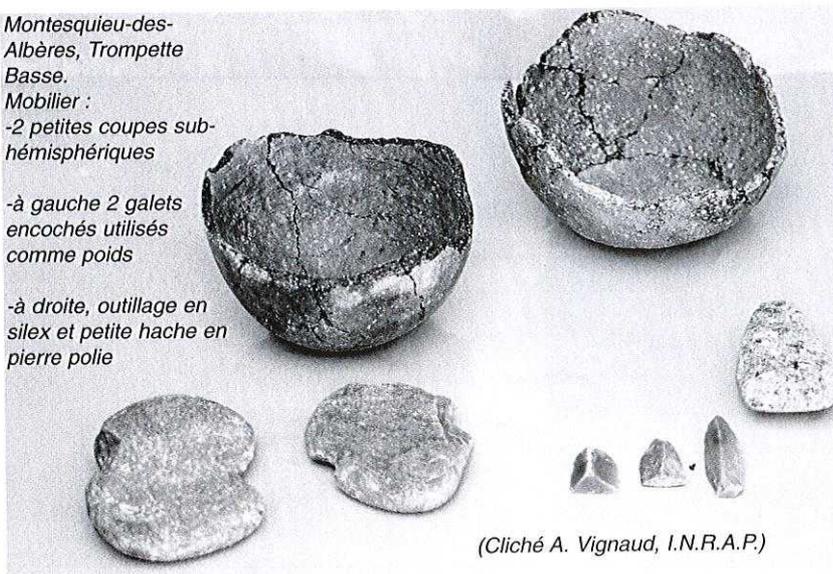
Montesquieu-des-Albères
Trompette Basse
(Céline Jandot)

Montesquieu-des-Albères, Trompette Basse.

Mobilier :
-2 petites coupes sub-hémisphériques

-à gauche 2 galets encochés utilisés comme poids

-à droite, outillage en silex et petite hache en pierre polie



(Cliché A. Vignaud, I.N.R.A.P.)

Au sud de la route départementale 618, dans un contexte de début de piémont, deux foyers circulaires en fosse ont été découverts dans le remplissage limoneux d'un petit ravin. Ils ont une forme particulière, en tronc de cône. Même si leur datation est pour l'instant incertaine, leur position stratigraphique tend à leur donner une assez grande ancienneté. Les fragments de céramique modelée trouvés à proximité, piégés eux aussi dans ce remplissage, appartiennent à la Préhistoire récente.

Montesquieu-des-Albères
Les Esplanes (Céline Jandot)

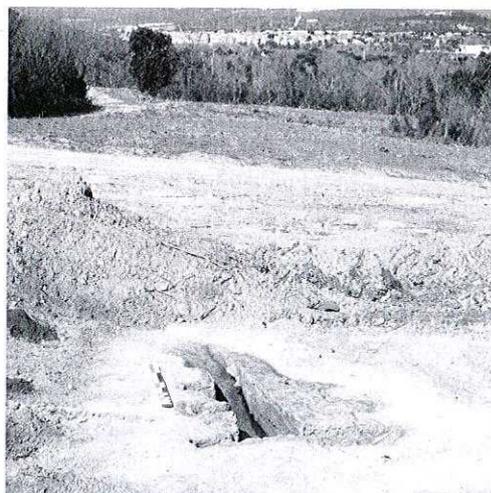
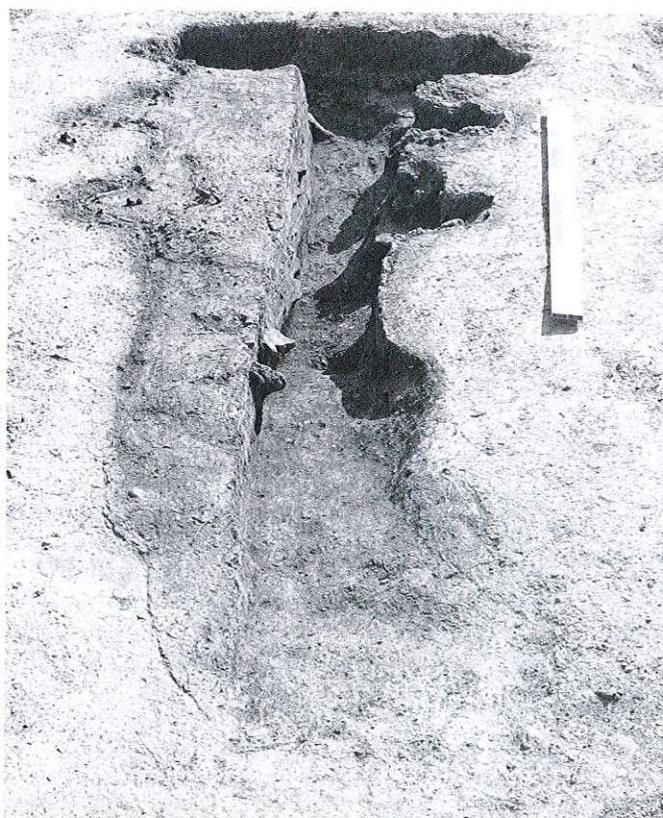
Sur une colline dominant la vallée du Tech, le remplissage complexe d'un petit ravin a fait l'objet d'une étude particulière menée par Michel Martzluff et Patrice Wuscher. C'est principalement la présence d'un fin niveau charbonneux à la base de la séquence qui a retenu leur attention car il pourrait s'agir d'un dépôt très ancien. Des études et analyses à ce sujet sont en cours.

À proximité, et en partie supérieure de cette séquence, un foyer quadrangulaire a été mis au jour. Cette structure, sans mobilier associé, reste non datée.

Montesquieu-des-Albères
Baill Mourène Nord (Céline Jandot)

Dans une petite vallée encaissée, deux fours de taille moyenne ont été découverts. Arasés au niveau des piliers de soutènement de la sole, ils sont construits sur un plan rectangulaire. L'un emploie pour sa construction des pierres et des tuiles courbes tandis que l'autre est simplement creusé dans le substrat. La production de ces fours est sans doute celle de matériaux de construction durant l'époque moderne.

*Montesquieu-des-Albères, Baill-Mourène
Fours pour matériaux de construction
(cliché C. Jandot, I.N.R.A.P.)*



Articles

Éléments pour une histoire de l'archéologie et de la Préhistoire en Pyrénées-Orientales

MICHEL MARTZLUFF
UNIVERSITÉ DE PERPIGNAN
UMR 8555 CNRS-EHESS-UPS-UTM

Avant-propos

L'essentiel de ce texte est issu d'une analyse communiquée au colloque célébrant les 100 ans de la Société Préhistorique française en 2004 et qui devrait paraître dans les actes en 2006 sous le titre : *Les origines du peuplement des Pyrénées-Orientales à la lumière des sociétés savantes et des associations d'archéologie*. Ce retour historiographique s'insère dans un discours sur l'avancée des sciences qui vise à mieux apprécier le rôle qu'ont pu jouer les composantes régionales de ce mouvement dans l'impulsion ou la réception des idées nouvelles. Au titre de l'essor des disciplines naturalistes et de l'archéologie, nous verrons en effet que le Midi languedocien, et plus particulièrement le Roussillon, offrent le paradoxe d'avoir été à la fois avant-gardistes et retardataires. Il ne paraît pas inutile aujourd'hui de se pencher sur les causes profondes de cet esprit innovant et de ces fâcheux retards. C'est pourquoi, compte tenu des enjeux actuels de l'archéologie, il nous a semblé opportun de soumettre sans tarder à un plus large public ces quelques réflexions sur la genèse et le développement de l'archéologie départementale.

La tâche n'est pas facile. Les relations complexes que les acteurs de l'archéologie locale ont pu entretenir avec l'objet de leur passion se compliquent lorsqu'il s'agit d'en mesurer l'impact sur le temps long. Il n'est donc pas simple de faire la part des choses dans leurs contextes et d'estimer la juste place de l'action individuelle ou collective des hommes. À travers la lisibilité plus ou moins claire des traces écrites ou de mémoires plus fugaces, le rôle de ces amateurs, de ces bénévoles ou de ces plus rares professionnels, se combine en effet avec celui des sociétés savantes qui les regroupent. Il se combine surtout, comme on le verra, avec le ressort essentiel que représente l'appui des organismes étatiques et celui des collectivités locales ou bien avec le vide créé par leur désaffection, au gré des aléas de la vie politique. En dépit de ces obstacles, nous avons voulu aller au plus loin de cette démarche, depuis une origine initiée en 1767 jusqu'à notre actualité.

Reconnaissons que la fin du XXe siècle, à partir des années 70, mériterait une analyse plus détaillée. Malgré les premières synthèses déjà publiées par ailleurs, il faudra sans doute revenir là dessus pour affiner notre perception, ce qui pourrait être entrepris dans un prochain bulletin (rôle des revues, des associations locales, des bénévoles etc.). On trouvera en bibliographie les précieuses références sur lesquelles nous nous sommes appuyé pour étayer notre propos et aussi, dans ce même ouvrage, mais sous la plume de Cyr Descamps, un premier historique de l'archéologie sous-marine à travers l'association ARESMAR. Il est bien entendu que la lecture des trois derniers numéros de notre bulletin est tout à fait édifiante pour ce qui concerne l'actualité problématique de ce siècle.

Introduction

Les dernières synthèses des connaissances sur le Roussillon ont mis en lumière une réalité quelque peu singulière concernant les origines de son peuplement (Debénath ; Martzluff ; Claustre, 1999 ; Abélanet, 1992 et 2003). D'un côté, l'historiographie atteste l'ancienneté des investigations archéologiques, mais aussi leurs piètres résultats pour ce qui est d'avoir établi un cadre régional fiable en la matière. De l'autre, des découvertes très originales illustrent les acquis récents de la recherche pré- et protohistorique, par exemple, tout comme la synthèse des fouilles menées depuis un quart de siècle témoigne de la très haute qualité de l'archéologie concernant l'Antiquité ou le Moyen Âge. D'où proviennent les contradictions de cet héritage ?

1. Une affaire d'État : la recherche archéologique de nos origines

Les premières fouilles archéologiques furent réalisées dans la Province du Roussillon sous le règne de Louis XV sur ordre de l'Intendant Louis Guillaume de Bon (Marichal, 2003). Nous sommes alors en 1767 sur le site antique de *Ruscino* et, à vrai dire, ces fouilles précoces illustrent bien mal les idées nouvelles défendues par le comte de Caylus (1692-1765). Ce dernier plaide en effet à l'époque pour que l'archéologie devienne une méthode critique de connaissance appliquée aux Antiquités et indépendante de l'érudition historique, c'est-à-dire une discipline à part entière et non un simple éclairage du texte. Or, en cette seconde moitié du XVIIIe siècle, les comtés catalans sont depuis peu rattachés à la couronne de France et il s'agit de prouver que le site de Château-Roussillon,

d'où ne dépasse du sol aucune ruine antique notable, porte bien le témoignage d'une cité latine des Gaules qu'une frontière passant sur les Pyrénées séparait de la Tarraconaise, en Ibérie. C'est du moins ce que Pierre de Marca, archevêque de Toulouse, avait publié en 1688 dans son *De Marca Hispanica*, après avoir été chargé par le Roi-Soleil de produire les fondements historiques du traité des Pyrénées (1659).

Après cette première initiative, les excavations se poursuivent à *Ruscino* au lendemain de la Révolution, dans des tranchées désordonnées réalisées à partir de 1802 par un sculpteur professant le dessin à l'École centrale des P.-O., dans le but de recueillir, en bon pédagogue qu'il était, quelques modèles pour ses cours. Nous ne savons rien du résultat de ces travaux anecdotiques, comme des premiers, sinon qu'ils ont raté leur effet diplomatique puisque l'Espagne prétend récupérer le Roussillon lorsque ses troupes l'envahissent en août 1815, après la chute de Napoléon 1er.

Par contre, une première relation sur des découvertes monumentales et les mobiliers antiques est immédiatement notée lors des fouilles de 1816, après la visite du préfet de la première Restauration, Villier du Terrage. Ce n'est pas un hasard. Encouragées par l'État, ces fouilles se sont ensuite poursuivies sporadiquement sur la base d'enjeux qui avaient été, en quelque sorte, définis dans un « *Essai sur la statistique des P.-O.* » envoyé au ministre Chaptal en 1801 par le secrétaire général de la préfecture, Jacques Delon. Dans ce texte, ce dernier note que « *l'histoire des peuples qui habitaient anciennement cette contrée est peu connue. On sait seulement qu'elle faisait partie de la Gaule plusieurs siècles avant l'ère chrétienne (...). Ce pays ne sortit de l'obscurité que lorsqu'il passa sous la domination de Rome* ». Il précise que les recherches sur « *les souvenirs que rappellent ces monts fameux que franchirent tour à tour les Celtes, les Carthaginois, les Romains, les Barbares du Nord et ceux de Libye* » et la mise en valeur des monuments pittoresques qu'ils ont produits, attireront certainement les amateurs de villégiature et qu'« *indépendamment des bénéfices considérables qu'elles procureraient (...)* [ces mises en valeur] *deviendraient surtout avantageuses parce qu'elles y naturaliseraient les mœurs douces, l'esprit liant, l'aménité qui font le caractère essentiel et dominant des Français, qualités précieuses dont l'absence se fait souvent remarquer en Roussillon.* » (Delon, 1993, p. 169 et 154). Le « tout tourisme », déjà ! Mais assorti de chauvinisme.

Effectivement, en ce début du XIXe siècle, la recherche des origines du peuplement au nord des Pyrénées catalanes était essentiellement marquée par le sceau d'une identité historique qu'il fallait, d'une certaine façon, recomposer. Mais recomposer en l'associant aux lumières antiques d'un progrès civilisateur et au modèle d'un centralisme impérialiste, renforcé dans la nation française naissante par les circonstances événementielles du moment. Bien sûr, nul n'envisageait encore en Roussillon une connaissance de l'Histoire sans le texte. La Bible restait incontournable et il était encore plus difficile de concevoir une Histoire d'avant le texte, en dépit des expériences de Buffon

pour calculer l'âge de la Terre bien au-delà de celui donné par la Genèse et, faut-il surtout ajouter, malgré l'identification par Antoine de Jussieu, dès 1723, des *céraunies* (les pierres de foudre) comme des armes primitives, lorsque ce médecin de Montpellier, botaniste du Régent à l'Académie des Sciences, fut revenu de l'expédition naturaliste qui l'avait conduit dans la Péninsule ibérique et les Pyrénées. Du reste, ne nous plaignons pas, car la découverte prématurée d'un crâne de pithécantrope en Roussillon au début du XIXe siècle serait probablement passée, sans trop de difficulté auprès, des autorités, pour la preuve logique du peuplement de cette contrée déshéritée par quelques brutes indigènes des temps barbares.

Or, en 1800, nous ne sommes pas très loin de cette possibilité de découverte, comme nous le verrons plus loin. C'est pourquoi, il faut sans doute tenir compte des écarts de mentalité qui nous séparent de cette époque pour apprécier les pesanteurs s'opposant à la reconnaissance du peuplement des origines et le mérite de ceux qui, sur ce bord de la Méditerranée, en ont pressenti l'ancienneté trente ans plus tard. Au demeurant, ce contraste dans les enjeux du passé, oscillant entre science et idéologie, ne joue pas à sens unique puisqu'il existe une certaine recombinaison patrimoniale dans notre actualité que pourrait fort bien illustrer une brochure éditée par le journal *L'Indépendant* en l'an 2000 (Lumley et Merle des Isle, 2000). Disponible au musée de Tautavel, elle présente aujourd'hui l'*Homo erectus tautavelensis* comme l'ancêtre des Catalans, après avoir été un temps celui des Européens et, quoique cela ne corresponde plus à l'état de nos connaissances sur la filiation de l'homme moderne puisque cet anténéandertalien et ses descendants n'ont, semble-t-il, rien à voir avec les cro-manoïdes que nous sommes, le public roussillonnais en tire une grande fierté, tout comme ceux qui le représentent.

C'est au temps des premières fouilles de *Ruscino* que la préfecture prit aussi l'initiative de lancer une *Enquête pour la recherche des Antiquités* (Poisson, 1985). Plusieurs circulaires émises entre 1810 et 1824, proposaient en effet d'effectuer un état des lieux des monuments historiques, mais aussi des sépultures, se plaçant en cela dans la continuité de la périodisation novatrice proposée par le jésuite conventionnel Legrand d'Aussy (1737-1800) pour construire une archéologie nationale. S'il s'agissait en premier lieu de recenser les monuments (pour l'essentiels médiévaux) qui avaient eu à souffrir des aléas de la Révolution, l'*Enquête* - grâce à une active correspondance avec les savants locaux dont les rapports étaient communiqués à l'Académie - favorisait aussi le rassemblement d'une élite intellectuelle pour bâtir une recherche publique de qualité en Roussillon.

Elle engendra finalement un mouvement historiographique, parfois passéiste sous certains aspects, mais dont la pertinence scientifique grandira par la suite lorsque ces élites prirent conscience d'une identité culturelle propre à la région (Poisson, 1985 et 2003). C'est par conséquent une action dont a bénéficié plus tard l'archéologie - plus largement la recherche sur les origines lointaines du peuplement - à travers la

création d'associations savantes et l'édition de leurs publications. Dans les années 1830-1850, on y retrouve d'ailleurs en bonne place bien des érudits sollicités par le préfet pour l'*Enquête*. Il serait même judicieux d'en relever l'héritage chez l'historien Pierre Ponsich (1912-1999), qui fut un temps le secrétaire de Charles Maurras, mais aussi un ardent défenseur de la catalanité et de l'art roman tout comme le précurseur de la Pré- et Protohistoire roussillonnaise au milieu du XXe siècle (Poisson, Grau, 1982 ; Abélanet, 2001).

Dans le sillage de cette *Enquête*, première initiative publique qui avait d'ailleurs abouti à créer en 1821 une éphémère *Commission pour la recherche des Antiquités dans les P.-O.*, le préfet Vaïsse constituait en 1843 une *Commission archéologique départementale*. Il s'agit d'une remarquable avancée puisque cet organisme disposait d'un budget pour les fouilles et tenait des réunions mensuelles assorties de comptes rendus consignés dans un registre (art. 12). Il est vrai qu'à cette date, la Monarchie de Juillet offrait à la promotion de l'archéologie locale un contexte culturel nettement plus favorable. En témoignent la fondation à Perpignan de l'École normale en 1832 et, en 1835, la mémorable visite de Prosper Mérimée qui avait suivi la création de l'*Inspection générale des Monuments Historiques*. C'est aussi en 1835 que Dominique Henry (1778-1850) - chirurgien militaire d'origine provençale révoqué en 1814, puis secrétaire de préfecture et archiviste de Perpignan en 1822, correspondant de la *Société royale des Antiquaires* et du *Comité historique* créé par Guizot au Ministère de l'Instruction publique - publiait une première *Histoire du Roussillon*. Un vent institutionnel nouveau soufflait par ailleurs sur les sciences naturelles depuis le Muséum et les Académies où, après la disparition de Cuvier (†1832) et sous l'impulsion de Geoffroy de Saint-Hilaire, l'idée d'une transformation graduelle des espèces avait sensiblement regagné du terrain. La création d'un *Cabinet d'Histoire naturelle* par la municipalité de Perpignan participait à ces progrès dès 1840, et l'on pourrait sans doute y ajouter le rôle d'une personnalité scientifique aussi illustre que l'astronome François Arago, élu député des P.-O. en 1831, président d'honneur de la *Société philomatique* en 1834 et, tout comme son frère, très lié par la suite au *Cabinet d'Histoire naturelle*.

Dans ce contexte, l'originalité de cette *Commission archéologique départementale* de 1843 fut d'être dotée de missions et de pouvoirs étendus. Les buts qui lui étaient assignés consistaient à « *recueillir les pièces de toute nature se rattachant à l'histoire civile militaire ou religieuse de cette province (...) d'en assurer la conservation et d'en répandre la connaissance* », de surveiller les monuments et mobiliers historiques et les restaurer (art. 1 et 8). Entre autres tâches, elle était « *chargée de réunir les matériaux d'une carte archéologique du département* » (art. 11 et 15) et rédigeait dans ce dessein des circulaires diffusées auprès des maires et des curés des communes (art. 14). En stipulant que les objets des fouilles exécutées par la commission « *sont propriété inaliénable du département* », elle se donnait pour ambition de « *réunir les pièces archéologiques, de les étiqueter*

dans le but de créer un musée départemental » (art. 16). Nous avons là en gestation le premier service départemental d'archéologie, rapidement fossilisé dans l'œuf, hélas ! comme nous allons le voir.

Outre des membres de droit (le maire de Perpignan, le directeur des fortifications et l'ingénieur des Ponts et Chaussées), la liste des membres nommés (art. 6) comprenait surtout des fonctionnaires - dont celui qui en fut probablement l'initiateur, Dominique Henry - ainsi que des notables qui avaient été sollicités dans l'*Enquête*. Il est tout naturel d'y rencontrer des érudits fortunés qui se passionnent pour les progrès de la science, pour l'Histoire et l'archéologie, tel François Jaubert de Passa (1785-1856), riche propriétaire terrien, membre du Conseil d'État en 1806, sous-préfet de Perpignan sous l'Empire et la Restauration, puis président du Conseil général des P.-O. à partir de 1836. Seul membre vraiment actif des premières sociétés savantes d'agriculture en Roussillon entre 1806 et 1829, il est l'auteur de travaux importants sur l'irrigation publiés par la *Société royale et centrale d'agriculture* en 1819 ; appuyé par Cuvier et ami de François Arago, il fut aussi Inspecteur des Monuments historiques, membre de la *Société linnéenne de Paris* et de l'*Institut* (Saquer, 1985).

En nommant par ailleurs une commission consultative regroupant des correspondants de chefs-lieux afin que soient signalés les « *monuments druidiques (...), les tumuli (...), tout ce que le sol peut montrer d'intérêt sous le rapport de l'archéologie et de la géographie ancienne* » (art. 3 et 13) et en instituant trois sous-commissions établies pour la « *recherche des monuments archéologiques (...) des monuments historiques et paléographiques* » et « *des recherches numismatiques* » (art. 9), le règlement de 1843 prévoyait une action en profondeur.

Cependant, cette *Commission archéologique* semble n'avoir œuvré que pour promouvoir les fouilles de *Ruscino* et restait donc cantonnée au cadre identitaire précédemment défini. Ses travaux ne pouvaient que très accessoirement toucher la Préhistoire, non identifiée à l'époque dans le mégalithisme (mis au compte des Celtes) ou dans les tertres sépulcraux. Elle tomba finalement dans l'oubli au milieu de l'agitation politique précédant la révolution de 1848 quand le préfet Vaïsse fut révoqué en 1846, l'année même - et c'est un signe - où Boucher de Perthes fondait la Préhistoire en éditant son premier tome des *Antiquités celtiques et antédiluviennes*, mémoire sur les industries primitives et les arts à leur origine.

Avec elle s'éclipse l'effort institutionnel direct de l'État en faveur de l'archéologie départementale, si l'on excepte toutefois le classement et la restauration des édifices médiévaux. Pour les fouilles, et pendant un long siècle, la voie reste ouverte à la seule initiative privée, le plus souvent motivée par la simple collection d'objets. Celle-ci se déploie principalement dans trois directions : la recherche des sites antiques, celle des dolmens et l'étude naturaliste où la Paléontologie tient une place centrale. Elle s'appuie sur des sociétés d'amateurs et sur leurs revues, plus ou moins adouées par les pouvoirs publics (Collège de Perpignan), et plus rarement soutenues financièrement (Muséum de la ville).

2. Vers l'archéologie citoyenne : l'entrée en jeu des sociétés savantes au XIXe siècle

Entre la première *Société royale d'agriculture*, créée en 1779 par l'Intendant du Roussillon, et la disparition, à son onzième fascicule, du *Bulletin de la Société pour l'agriculture, l'industrie et le commerce du département* (1820-1829), on ne peut pas dire que les organes du pouvoir aient réussi à susciter, sur ce flanc des Pyrénées, une véritable dynamique intellectuelle (Rosset, 1985). Il y eut pourtant plusieurs tentatives pour relancer, sous des formes plus élargies, la première société d'Ancien régime. Réactivée par le Directoire sous l'appellation de *Société libre d'agriculture* (tout un programme), puis par le Consulat sous le nom de *Société d'encouragement pour l'agriculture, l'industrie et le commerce du département*, elle finit par disposer de quelques moyens financiers sous la seconde Restauration. Éditant un bulletin et regroupant jusqu'à une centaine de membres - dont moins d'une dizaine ont par la suite adhéré à la *Société philomathique* - elle ne fonctionna qu'épisodiquement lorsqu'un répit dans la gestion des urgences politiques issues des conflits avec l'Espagne laissait aux autorités le loisir de se pencher sur cette question.

Le faible rayonnement de ces premières sociétés officielles d'érudits, essentiellement tournées vers l'agriculture, doit par ailleurs s'apprécier à l'aune du retard économique d'un département qui a perdu son Université en 1789 et qui reste en marge du modernisme (18 % d'emplois industriels en 1850 et 40 % en 1890). La maîtrise de l'eau reste l'enjeu économique fondamental et la rente foncière du sol pèse sur les mentalités. Les retards de l'instruction renvoient à la pauvreté rurale et les progrès de l'alphabétisation ont été moins sensibles ici qu'ailleurs (en 1876, 70 % d'hommes savent signer de leur nom les registres de mariage contre 75 % dans le reste de la France et 30 % de femmes contre 67 %). C'est d'ailleurs cet archaïsme que l'*Association polytechnique de Perpignan*, fondée en 1879 et affiliée à la *Ligue Française de l'Enseignement*, tente de combattre en œuvrant pour « éclairer les masses populaires » à partir de la IIIe République.

Par ailleurs, la persistance de l'identité catalane dans l'espace français - question dont l'approche n'est pas simple - a sans doute été partie prenante de ce manque d'émulation. Au début du siècle, la langue française était reléguée dans les tribunaux et quelques salons alors que la culture catalane était profondément enracinée dans le peuple et chez la plupart des intellectuels. Les écoles communales ont véhiculé officiellement le catalan jusqu'en 1833 et le clergé bien après, si bien qu'en 1862 une enquête établit que le quart des enfants ne sait ni lire et ni écrire en français. Si Pierre Puiggarí (1768-1854), principal du Collège de Perpignan, correspondant de l'*Enquête* en 1821 et membre de la *Commission archéologique* en 1843, publie en 1852 une grammaire catalane, c'est sans doute parce qu'il est en prise directe avec la diffusion du savoir et qu'il reste très attaché aux racines historiques de sa province dont il a pris - comme bien d'autres - la mesure du sous-développement.

La diffusion locale des savoirs scientifiques et des idées de progrès a donc longtemps buté sur une langue étrangère. Mais les élites roussillonnaises avaient fait pour l'essentiel le choix de la France, qui était par là même et légalement celui du français, y compris pour exprimer leurs critiques. Rappelons ici que c'est Jaubert de Passa qui conduisit la délégation préfectorale s'étant portée en 1815 au-devant des troupes du général Castanos (lequel remettait en cause le Traité des Pyrénées, épisode fameux où le négociant Jean Méric, maire de Perpignan, décida les troupes espagnoles à se retirer en gageant sa fortune). Et c'est aussi le même Jaubert qui dirige l'année suivante les fouilles de *Ruscino*, sous la houlette du nouveau préfet Villier du Terrage (Poisson, 2003). Tout aussi édifiant est l'exemple du bénédictin d'origine catalane, Dom Brial (1743-1828), membre de l'*Académie des Inscriptions* en 1805 et qui avait guidé un renouveau de l'historiographie française à la tête du *Recueil des historiens des Gaules*, car il exigea, à la fin de sa vie, l'usage exclusif du français dans l'école gratuite qu'il fonda en Roussillon (Frenay, 1985). Le fait que les sociétés savantes se soient exprimées en français découle certainement de ces choix.

Nous pourrions d'autre part ajouter aux éléments qui ont pu ralentir durablement le dynamisme intellectuel du département un contexte politique trois fois marqué par la guerre (1793, 1808, 1823) et par l'autoritarisme des pouvoirs publics dans le premier tiers du siècle. Cependant, cette situation évolue sensiblement après l'effervescence libérale de 1830, époque à laquelle des initiatives citoyennes prennent le relais des directives gouvernementales afin d'animer des associations culturelles dont le statut légal reste toutefois précaire. En décembre 1833, un an après la création de l'*Association pour la liberté de la presse* dont il est trésorier, le pharmacien perpignanais Joseph Farines répond aux sollicitations de quelques intellectuels pour appuyer la fondation d'une *Société libre des beaux-arts, sciences et belles-lettres* qu'il nomme *Société philomathique de Perpignan* (Descamps, 2005).

Dans son *Discours sur la Société*, il proclame que « L'époque de l'émancipation intellectuelle des provinces est venue, et c'est assez faire comprendre que c'est aux enfants du Roussillon qu'appartient la gloire de faire connaître le Roussillon pour préparer, par ce moyen, les voies d'amélioration de la position de tous et l'augmentation de la somme de bien-être du plus grand nombre (...) c'est par l'association que l'humanité progresse. » (Grau, 2004). Baptisée *Société des Pyrénées-Orientales, sciences, belles lettres, arts industriels et agricoles* en 1839, l'association prend son nom actuel de *Société agricole, scientifique et littéraire des P.-O.* en 1842, lorsque ses rangs grossissent d'une notabilité plus conservatrice et qu'elle reprend à son compte l'héritage physiocratique de l'Ancien régime. Elle édite ses travaux dans *Le Publicateur des P.-O.* (1832-1837), dans une chronique intitulée en 1834 *Bulletin des travaux de la Société Philomathique de Perpignan* ; le *Bulletin de la Société Philomathique de Perpignan*, puis le *Bulletin de la S.A.S.L.* lui succéderont (Capeille, 1914 ; Campanau, 1933 ; Claustres 1966 ; Guiter, 1976 ; Noell, 1976 ; Belledent, 2000).

Après avoir développé une intense activité au sein de la *Société* jusqu'à 1836, date de sa dernière communication pour le *Bulletin*, Farines quitte ses activités de recherche pour se lancer dans une carrière politique en tant que conseiller municipal de Perpignan. Ce sont probablement des tensions avec ses collègues, lors d'un profond désaccord avec Marcel de Serres à propos des puits artésiens, qui ont motivé cette décision (Descamps, 2005). Toutefois, il appuie - en tant qu'édile - la renaissance du *Cabinet d'Histoire naturelle*, institution créée en 1770 dans les locaux de l'ancienne Université et disparue avec elle en 1789. En 1840, le chirurgien Louis Companyo (1789-1871) prenait la tête de ce *Cabinet municipal d'histoire naturelle*, devenu Muséum de la ville par la suite (Bourgat, Belledent, 1983 ; Bourgat, 1996). Jusqu'à la fin du XIXe siècle, les comptes rendus manuscrits de la S.A.S.L. permettent de suivre pas à pas les efforts faits dans le département pour participer aux progrès de la science. La *Société* touche de nombreux correspondants ruraux et les travaux publics ou agricoles, qui modifient sensiblement le paysage à partir du Second Empire, amènent le signalement de nombreuses découvertes. Mais l'on n'y perçoit guère de propositions pour ce qui est de faire reculer l'antiquité du peuplement plus loin que la colonisation romaine et que les « *monuments druidiques* », lesquels avaient fait l'objet en 1835 d'une première notice de Joseph Jaubert de Réart (1792-1836). Ce savant, maire de Ponteilla, inspecteur des Monuments Historiques, fut d'ailleurs le premier président de la *Société philomathique* entre 1834 et 1836, date d'une disparition prématurée.

Les débats touchent cependant les grandes questions du siècle avec la discussion des thèses de Darwin en plusieurs séances houleuses entre 1863 et 1864. L'existence de l'Homme au Tertiaire, qui reçut le soutien de l'Abbé Bourgeois dès la seconde session du *Congrès d'archéologie préhistorique de Paris* en 1867 et qui est encore pendante au *Congrès de Lisbonne* en 1880 (Cotteau, 1889), est débattue avec passion à la S.A.S.L., cette même année 1867 où une publication sur la malheureuse affaire de l'hémimandibule de Moulin-Quignon (un faux vendu par des ouvriers à Boucher de Perthes en 1863) provoqua un tumulte qui interrompit la séance. C'est bien la preuve qu'il existait en Roussillon un parti favorable à la haute ancienneté des origines de l'humanité et que Louis Companyo, très attaché au catastrophisme de Cuvier, avait du mal à le maîtriser (Duran, 2003).

Pour ce qui est de la Préhistoire, quelques découvertes sortent cependant du lot pendant cette période et furent consignées dans le *Bulletin*, préfigurant la recherche future. Le « crâne de Saint-Paul-de-Fenouillet » en fait partie. En 1851, Companyo signale un crâne trouvé par des ouvriers dans une brèche où les faunes sont « *de race récente* » et le range avec un peuplement contemporain du dernier déluge (Companyo, 1851). Étudié en 1907 par Charles Deperet, paléontologue d'origine perpignanaise qui y décèle des caractères archaïques proches des néandertaliens (Deperet, Jarricot, 1908), ce vestige disparaît ensuite : il n'en reste qu'une photographie et une localisation imprécise. Mais s'il s'agit bien de la brèche

de la route du pont de la Fou sur l'Agly, qui est en réalité une couche argilo-caillouteuse cimentée par les dépôts d'une source jaillissant des falaises calcaires dans des travertins, ce crâne est sans doute plus récent car ce remplissage livra à Jean Abélanet des tessons modelés (communication orale).

La vaste grotte du *Moli de Vent*, à la gare d'Estagel, fut ouverte en 1893 par la voûte avec un tir de mine lors du creusement de la voie ferrée Rivesaltes-Quillan. Les travaux furent arrêtés pendant quelques jours dans la zone du porche et une fouille de sauvetage y fut conduite sous les auspices de la S.A.S.L. par le docteur Albert Donnezan (1847-1932), aidé par maître Bauby, notaire d'Estagel et Maurette, l'assistant de Charles Deperet à la faculté de Lyon. Cette galerie livra en deux couches une faune où furent identifiés le renne et un matériel archéologique attribuable aujourd'hui pour partie au Chalcolithique (ossements humains, vases campaniformes) et pour l'autre au Paléolithique supérieur (une aiguille à chas, des os rainurés, des lames de silex). La fouille eût le mérite d'être rapidement publiée dans le *Bulletin de la S.A.S.L.* (Donnezan, 1895), puis à Paris lors du *Congrès Archéologique de France* (Donnezan, 1906). Ces travaux sont restés dans les annales de l'archéologie roussillonnaise - et pour près d'un siècle - comme l'exemple précoce d'une véritable fouille d'urgence ayant également fondé, mais avec du retard cette fois, une reconnaissance locale du Paléolithique.

3. Les rendez-vous manqués des naturalistes avec les origines de l'humanité

Le département des Pyrénées-Orientales a pleinement participé à l'essor de la géologie et de la Paléontologie au moment où la Préhistoire était un enjeu des sciences naturelles. D'ailleurs, dans la prise de conscience d'une haute antiquité de l'Homme, nous savons qu'il n'y a pas eu, loin s'en faut, de décalage entre les pionniers du Midi méditerranéen et ceux qui ont bénéficié d'un terrain plus favorable, entre Somme et Dordogne, pour fonder la Préhistoire. Ainsi, lorsque Casimir Picard entreprend en 1828 à Abbeville les recherches qui le conduisent à mettre publiquement en relation devant la *Société d'émulation*, le 20 novembre 1835, les « *haches de silex* » avec des faunes disparues, le pharmacien narbonnais Paul Tournal a commencé ses fouilles dans la Grande grotte de Bize, près d'un affluent de l'Aude. Il comprend très vite, dès 1828, que l'association des faunes disparues et des ossements humains de la stratigraphie peuvent faire douter du fait qu'il n'existe pas d'homme antédiluvien, et il est bien plus catégorique à cet égard en 1834. Dans une *Notice sur les ossements fossiles des cavernes du département du Gard*, le nîmois Jules de Christol présente à l'Académie des Sciences des arguments de même nature en 1829. Si les preuves qu'ils avançaient étaient trop faibles ou erronées, l'un et l'autre avaient raison sur le fond. Ces preuves, elles existaient pourtant bel et bien en Roussillon et il s'en fallut de très peu qu'elles fussent découvertes.

En effet, dans le département des Pyrénées-Orientales, c'est à cette même époque que Joseph Farines découvre à Tautavel, dans la grotte d'*Argou*

(cat. *Argó*, devenu Arago), des faunes fossiles (rhinocéros) et des galets brisés (Abélanet, Descamps, 1999 et 2003 ; Descamps, 2005). Dans un article des *Annales des Sciences naturelles de Paris*, daté de 1829 et co-signé avec Marcel de Serres, alors professeur de géologie à l'Université de Montpellier, puis dans le *Compte rendu des séances de la Société philomathique* de 1834, il rapporte ces vestiges au résultat d'un déluge (*diluvium*). Pourtant, le pharmacien n'avait pas manqué de noter une contradiction entre la faible usure des ossements « entraînés » dans la grotte par les eaux et leur fragmentation extrême, tout comme pour les pierres qui s'y trouvaient systématiquement mélangées. Nous savons aujourd'hui que cette industrie acheuléenne a principalement exploité les galets de quartz qui produisent une grande quantité de débris au débitage (Byrnes, 2002), ce qui la rendait pratiquement indécélable à l'époque. Bien sûr, il est impossible de regretter cette méprise, eu égard aux destructions irrémédiables qu'eût certainement infligé au site la découverte à l'époque de ses fossiles humains. Mais l'on mettra au compte de l'ironie du sort le fait que Farines, membre correspondant de la *Société de Pharmacie de Paris*, de la *Société d'Histoire naturelle de Montpellier* et de la *Société linnéenne de Bordeaux*, tout comme Marcel de Serres, créateur de l'expression « *Paléontologie humaine* » en 1853, soient passés aussi près d'une découverte majeure pour fonder la Préhistoire et qu'ils soient restés définitivement abusés, alors que Tournal, comme Christol, étaient membres de la *Société philomathique de Perpignan* en 1834.

Par la suite, et comme en bien des régions d'Europe, d'autres « *cavernes à ossements* » des Pyrénées-Orientales, vidées de leurs remplissages pour enrichir les collections paléontologiques, ne purent offrir un appui conséquent au cadre général de la Préhistoire qui s'élaborait par ailleurs, faute d'y avoir formellement identifié des restes humains avec leurs frustrés industries. La longue persistance des idées catastrophistes, en particulier à Perpignan autour du *Cabinet d'Histoire naturelle*, offrait une explication commode à la présence d'ossements d'herbivores fragmentés au fond des grottes par le *diluvium* ou l'*al-luvium*.

C'est le cas pour le réseau karstique de Fuilla où se trouve - entre autres - la grotte du Figuier et le riche gisement magdalénien du « Trou souffleur » (Sacchi, 1986). Les recherches y ont amené très tôt des découvertes archéologiques mal interprétées dans « *les brèches à ossements* » (Itier, 1837). Il est vrai que la stratigraphie du vaste porche d'une des cavités du réseau troglodyte, éventrée par l'aménagement d'une route, s'appuie sur une terrasse alluviale würmienne. C'est donc ce retard idéologique qui amène le docteur Albert Donnezan à se plaindre du « *manque de sérieux* » des recherches roussillonnaises au *Congrès archéologique de France* de 1906, lorsqu'il y présente les résultats de ses fouilles de 1893 à la grotte du *Moli de Vent*. Il faut dire qu'il avait pu prendre toute la mesure de ces lacunes avec les découvertes faites de l'autre côté de la frontière, à moins de 50 km de là, dans la région de Gérone, en *Empordà*, lorsque Pere Alsiu i Torrent avait identifié

des industries osseuses et lithiques associées au renne dans ses fouilles de la *Bora Gran* en 1871 et publié en 1887 la mandibule néandertalienne de *Banyoles* (Canal, Soler, 1976 ; Marotto, 1993).

4. Le substrat géologique : un handicap pour la Préhistoire ancienne

Le bilan des recherches naturalistes menées dans les P.-O. au XIXe siècle est très riche et il est bien illustré par des publications très présentes au plan national (Noell, 1976). Mais il montre aussi que ces recherches furent surtout fécondes pour les étages épicontinentaux de la fin du Tertiaire, en particulier grâce aux découvertes paléontologiques du Serrat d'en Vaquer à Perpignan qui font encore aujourd'hui de ce gisement l'un des statotypes du Néogène (Bourgat, 1996). Il ne pouvait guère y avoir de rapport entre cette recherche focalisée sur le Pliocène et les origines de l'humanité en Europe, quoique les premiers singes sans queue, le *Pliopithecus* trouvé dans le Gers en 1831 par Édouard Lartet, par exemple, puis le *Dryopithecus* exhumé plus tard dans les pré-Pyrénées centrales, aient soulevé beaucoup de passions, y compris à la S.A.S.L., à l'époque des discussions sur la présence de l'homme au Tertiaire. Malheureusement, bien que ces primates intéressent toujours la phylogénèse des hominidés et que l'on vienne d'en découvrir un fossile très bien conservé au sud des Pyrénées (*Pierolapithecus catalanicus* en 2004), on sait aujourd'hui que le haut des strates miocènes d'où ils proviennent (vers 13 millions d'années), présente une lacune en Roussillon. Cet étage fut raviné lors de l'assèchement de la Méditerranée (épisode messinien, vers 6 millions d'années). Seule la base, épaisse de 200 m à Canet, est restée profondément enfoncée sous les empilements synclinaux du Pliocène marin, d'une puissance de 600 m, et n'apparaît que très ponctuellement sur les marges de la plaine dans des épandages grossiers, telle la « *série rouge* » du Tech (Calvet, 1996).

Heureusement, les conditions défavorables du substrat naturel sont, en Pyrénées-Orientales, moins radicales dans le Quaternaire pour empêcher d'y percevoir l'ancienneté du peuplement humain. Hélas ! des handicaps existent cependant dans la géologie du Pléistocène et concernent à la fois le substrat minéral et les dépôts alluviaux des périodes glaciaires. Soulignons tout d'abord l'extrême rareté des roches dures à cassure lisse du type silex, qui gisent en position secondaire sur de rares sites des Corbières catalanes ou du Canigou sous la forme de rares petits nodules ou de blocs fissurés impropres à la réalisation de grands outils. Les industries paléolithiques taillées dans ces matériaux présentent donc en Roussillon un caractère diminutif notable (Martzluff, 1996). Le matériau le plus abondant, largement disponible sous forme de galets dans les formations alluviales, est représenté par différentes variétés de quartz, les meilleures ayant une fracture d'aspect saccharoïde. Dans le bassin de l'Agly, une marne grise indurée présente des qualités pour la fabrication de l'outillage lourd, mais elle est très sensible à l'érosion chimique dans le sol, si bien que la plupart des outils fabriqués

au Paléolithique dans ce matériau sur le site de la Caune de l'Arago - et ils sont nombreux - sont des fantômes qui tombent en poussière lorsqu'ils sont exhumés à la fouille.

Ces quartz roussillonnais omniprésents ont été presque exclusivement utilisés jusqu'au Paléolithique supérieur, puis pendant le Mésolithique. Ils sont restés la base d'un outillage de fortune jusqu'à l'Âge du Bronze ancien. En réalité, ces matériaux ne permettent guère à la technique de s'affranchir de leur piètre aptitude à la taille et impliquent la récurrence de techniques de débitage basiques, donnant une allure archaïque aux productions lithiques de toutes les périodes, ce qui n'en facilite pas l'étude lorsqu'ils sont trouvés en surface. Ces industries en quartz, si nombreuses sur les terrasses alluviales de la plaine, ne furent donc identifiées que fort tard et encore le furent-elles fautiveusement par André Creus (1906-1990) après la seconde guerre mondiale, lorsque cet instituteur de Cabestany, membre de la S.A.S.L. et de la *Société préhistorique française*, reconnut un Acheuléen sur les vieilles terrasses de la Têt. Ainsi, entre 1948 et 1955, les procès verbaux de la S.A.S.L. font-ils état de la présentation de ses découvertes, auxquelles ne croyaient d'ailleurs guère l'abbé Breuil, Laplace et d'autres préhistoriens qui avaient pu en examiner des échantillons (Creus, 1949 et 1955). Dans les années soixante, Jean Abélanet réexamine ces collections et confirme qu'il s'agit pour la presque totalité de vieux galets éolisés, des *dreikanter* (Abélanet, 1991 a). Mais cette démarche lui permet d'identifier une vraie *pebble culture* sur les mêmes sites, donnant corps aux premières études sur l'occupation paléolithique des terrasses (Collina-Girard, 1976).

Pour ce qui est des formations géologiques quaternaires, il faut dire qu'elles se présentent sous forme de placages très peu épais, coiffant le Néogène et déconnectées des formations glaciaires, haut perchées en montagne, par des segments de vallées pentus et fortement ravinés, si bien qu'il est impossible en Roussillon de les mettre en relation avec les moraines frontales des glaciers qui les ont produites. Cette connexion ne serait d'ailleurs pas facile, puisque seules les deux dernières glaciations sont vraiment identifiables sur le relief montagnard au-dessus de 1200 m (au-dessus de 2200 m d'ailleurs pour le second Pléniglaciaire würmien) et qu'il existe en plaine, en dessous de 500 m, cinq niveaux de terrasses, certaines démultipliées en deux ou trois épisodes. De plus, leurs alluvions acides sont azoïques (sans restes de faunes qui assureraient une chronologie). Leur datation problématique repose donc sur l'altitude relative de ces formes de relief et sur leur état d'altération. Les industries paléolithiques trouvées *in situ* ne peuvent guère solutionner l'épineux problème chronologique, car elles sont généralement mélangées avec des artefacts déplacés par le ravinement (Calvet, 1996 ; Martzluff, 2004). Dans le lit majeur des fleuves, très étendu près du littoral, de fortes épaisseurs d'alluvions charriées par les crues holocènes (après 10 000 ans) ont presque partout masqué les formations mises en place après le premier Pléniglaciaire (60 000 ans). Les prospections collectives, conduites par l'*Association archéologique des P.-O.* depuis une ving-

taine d'années pour documenter la carte archéologique des zones urbanisables de la plaine du Roussillon, ont confirmé cet état de fait, en montrant que le Paléolithique supérieur faisait pour l'instant totalement défaut sur cet espace (Martzluff, 1998).

5. Après 1945, le renouveau du XXe siècle

La reprise des fouilles à *Ruscino* et leur publication par le sous-directeur du Musée de Narbonne, Alphonse Thiers († 1913), résume toute l'archéologie du début du siècle. Alors que l'activité de la S.A.S.L. cesse entre 1915 et 1923, Pré- et Protohistoire restent engluées dans le champ de la simple collection d'objets jusqu'en 1945. Si quelques rares fouilles amènent alors à connaître un peu mieux la Protohistoire, l'Antiquité et le plein Moyen Âge du Languedoc, la Préhistoire a pris un retard certain. Le Roussillon préhistorique, que Pierre Vidal (1848-1929) publie dans la nouvelle revue *Ruscino* en 1921, fait la synthèse des acquis du siècle précédent, restés d'actualité faute de recherches plus méthodiques, en particulier sur le Néolithique et le mégalithisme. Le maigre répertoire d'une vingtaine de dolmens y représente d'ailleurs moins du sixième de ce qui est connu aujourd'hui (133 monuments), principalement grâce aux prospections de Jean Abélanet.

Cependant, un nouvel élan est donné à la connaissance des périodes antéhistoriques pendant la seconde guerre mondiale avec les fouilles de Pierre Ponsich à Montou, où ce dernier découvre un milieu clos du Néolithique moyen en 1943, puis par la publication des fouilles de sauvetage qu'il avait réalisées en 1938 sur un Champ d'urnes, à Millas, d'abord dans une note du *Bulletin de la S.A.S.L.* en 1944, puis dans le premier numéro des *Études roussillonnaises*, en 1951. Mais l'essor des recherches de l'après-guerre s'inscrit d'abord dans le cadre de la nouvelle réglementation de 1941 (dite « loi Carcopino »), validée par la République en 1945 et mise en œuvre par le Ministère de l'Éducation nationale, puis par celui de la Culture fondé par André Malraux dans les années soixante. Désormais, c'est l'État qui ordonne les fouilles et exerce son contrôle sur celles-ci. Quant à la propriété des mobiliers, elle est soumise au droit commun (Code civil) et reste donc à celui qui possède le sol, sauf s'il s'en dédie ou en cas de découverte fortuite, ce qui serait un comble pour une opération d'archéologie. Ce n'est donc plus le coup de pioche qui offre la propriété des vestiges à son inventeur. Mais les mentalités auront du mal à évoluer, l'actualité nous offrant le triste spectacle de pratiques d'un autre âge dans le maniement illégal du détecteur de métaux, par exemple.

C'est ainsi qu'en 1949, Jean Abélanet reçoit la première autorisation de fouille donnée pour la grotte du *Pas Estret* où il identifie des outillages microlithiques de l'Épipaléolithique dans les mailles fines de son tamis. Tout cela est très nouveau. D'ailleurs cette première fouille méthodique fut vite ruinée par les piochages peu scrupuleux d'un collectionneur local, René Ribes, clandestin par le fait, et qui, pareillement, sonda à la hussarde la Caune de l'Arago dans les années 50, passant très près du premier fossile humain découvert

par la suite. Après avoir quitté précipitamment le Roussillon pour des motifs obscurs, ce dernier devint conservateur du Musée de Trois-Rivières (Canada) où sont aujourd'hui abritées « ses » collections (Martzluff, 2003 a).

Le cadre où s'exercent - non sans difficultés donc, comme nous venons de le voir - ces nouveaux principes et ces nouvelles trajectoires, est également balisé par un effort croissant des collectivités publiques et des institutions de l'État. Après 1955, vont dans ce sens les encouragements que Max Escalon de Fonton, Directeur des Antiquités du Languedoc-Roussillon (devenu depuis Service régional de l'Archéologie), prodigua à Henry de Lumley et à Jean Guilaïne (Lumley 1976 ; Guilaïne, 1995 et 2005), deux jeunes préhistoriens méridionaux qui feront carrière au CNRS, organisme qui est également une jeune institution dynamique fondée quelque 16 ans plus tôt à la veille de la seconde guerre mondiale. Vont pareillement dans ce sens la renaissance de l'Université de Perpignan dans les années 60 (un enseignement d'archéologie préhistorique est dispensé par Jean Abélanet dès 1975, une chaire créée en 1995) ainsi que les efforts consentis par les institutions nationales entre 1994 et 2001 pour organiser l'archéologie sur des bases professionnelles plus larges (Martzluff, 2003 a).

Cependant, l'archéologie locale a longtemps souffert d'un manque cruel de moyens : elle reposait sur la bonne volonté d'une petite poignée de passionnés. Or c'est justement le rôle accru de l'État et les nouveaux impératifs techniques et financiers des fouilles modernes qui incitèrent quelques amateurs éclairés à fonder de nouvelles associations de bénévoles organisées par la loi de 1901. Il s'agissait - et ce n'était pas trop tôt ! - de mieux connaître la vie quotidienne des peuples anciens et de mieux en protéger les moindres vestiges. Diffuser auprès du public la connaissance d'un patrimoine « ancestral » qui s'avérait de plus en plus riche en Roussillon ne pouvait que faciliter les deux premiers objectifs. Attelés à ces tâches complémentaires, ces pionniers prirent conscience que, pour réaliser leur mission, il fallait s'ouvrir sur l'extérieur et tisser des liens étroits avec les services de l'État pour les seconder. Ces objectifs étaient au fond ceux que les autorités préfectorales avaient assignés aux initiatives patrimoniales du pouvoir dans les P.-O. jusqu'en 1846. Mais ils étaient désormais vécus comme une exigence par de plus nombreux d'intellectuels, au premier chef par ceux qui tenaient à défendre collectivement leurs racines régionales avec le souci du bien commun, selon l'exemple de Joseph Farines. Elles supposaient toutefois un investissement conséquent que le bénévolat ne pouvait en totalité couvrir et c'est pourquoi ces amateurs ont milité auprès des pouvoirs publics et des élus, à la fois pour protéger les sites ou conserver les mobiliers, mais aussi pour le recrutement de bons professionnels dans des structures pérennes. Pourtant, à bien y regarder, à peine une grosse génération séparait ces pionniers des temps de la flibuste, époque où le « lobbying » des sociétés savantes et les associations d'amateurs d'archéologie avaient fait ajourner un premier projet de loi sur les fouilles, soutenu au

Parlement, le 25 novembre 1910, par Aristide Briand et Paul Doumergue (Martzluff, 2003 a et b).

En réalité, c'est la municipalité de Perpignan qui produisit financièrement un premier effort institutionnel avec le recrutement, en 1948, de Georges Claustres (1910-1997) pour les fouilles de *Ruscino*, gisement qu'exploitait déjà depuis deux ans (pour son compte et sans autorisation) cet amateur venu de l'Aude, où il avait fouillé sur le site pré-romain d'Ensérune (Descamps, 1997). Le deuxième emploi fut pourvu à Tautavel trente ans plus tard, avec la nomination par décret ministériel de Jean Abélanet qui devint le conservateur en titre du Musée, mais qui émargea aux fonds de la commune. Georges Claustres, qui gérait bénévolement la bibliothèque de la S.A.S.L. (Claustres, 1966), et qui était par ailleurs correspondant de la *Société préhistorique française*, fit donc longtemps office d'archéologue départemental. C'est ainsi qu'il a parcouru ce territoire pour fouiller occasionnellement des sites antiques, mais aussi protohistoriques (Champs d'urnes des Hospices, de la Pave, *oppidum* de Llo), voire paléolithiques (sondage dans la grotte du « Trou souffleur »), récupérant ça et là des collections issues de trouvailles diverses, dont il notait soigneusement la provenance.

Parmi les amateurs qui œuvrèrent à cette époque pour qu'émerge, depuis la plus lointaine origine et jusqu'au Moyen Âge, une connaissance publique plus consistante des peuples disparus, se détachent trois noms. Il y eut d'abord Pierre Ponsich, déjà cité, et qui, aidé par Jean Abélanet, fut l'initiateur du premier dépôt archéologique départemental au palais des Rois de Majorque de Perpignan. Il fonda l'*Association de sauvegarde du patrimoine archéologique et historique du Roussillon (A.S.P.A.H.R.)* et une revue (*les Études roussillonnaises*), toutes deux encore en activité aujourd'hui. Il y eut aussi Roger Grau, appuyé par son ami Louis Bassède et dont les fouilles, aidées par le club d'archéologie de la *Fédération des œuvres laïques*, firent connaître l'importance de la cité d'Elne pour le Roussillon (Abélanet, 1991 b ; Grau, Poisson, 2003). Cet enseignant contribua lui aussi à créer un dépôt de fouilles et un Musée dans cette ville, gérés par la *Société des amis d'Illiberis* qu'il créa. Quant à Jean Abélanet, plusieurs fois mentionné, son apport incontournable dans presque tous les domaines de l'archéologie, plus particulièrement dans l'étude de l'art rupestre post-glaciaire qui est le sujet de son doctorat, a récemment été honoré à l'initiative de l'*Association archéologique des P.-O.* (Guilaïne, 2005 ; Martzluff, 2005). Plusieurs thèses traitant de Préhistoire en Pyrénées (Guilaïne, Sacchi, Collina-Girard, Martzluff) ont tiré de ses découvertes une partie non négligeable de leurs matériaux. Son action à la tête d'associations et, après 1989, au nouveau dépôt archéologique départemental, a toujours accompagné bénévolement les progrès de l'archéologie. D'ailleurs, tout autant que par leurs découvertes, c'est dans le rôle d'animateurs d'un collectif de passionnés que ces chercheurs locaux de grande culture ont eu le plus grand mérite, celui d'avoir revitalisé l'archéologie pyrénéenne et de l'avoir installée sur les rails du progrès quand elle était encore fortement imprégnée par l'héritage individualiste d'un temps où la frontière entre la

science et le braconnage de la pièce archéologique restait très floue.

Dans les années 70, alors que la S.A.S.L. cantonnait ses travaux à l'archive écrite, car d'autres groupes plus dynamiques avaient pris le relais des recherches archéologiques de terrain, les fouilles de *Ruscino* repriront sur des bases plus méthodiques sous la direction de Guy Barraol (Directeur des Antiquités historiques du L.-R.), puis d'un nouvel archéologue recruté par la municipalité de Perpignan (Marichal, 2003). Les associations de Préhistoire fondées à cette époque reçurent également une impulsion venue de l'extérieur grâce à des chercheurs du CNRS. Le *Centre d'études préhistoriques catalanes* (C.E.P.C.), créé en 1974 à l'initiative de Jean Guilaine et de Dominique Sacchi, avec Jean Abélanet et tous les préhistoriens amateurs du département, lié par convention à l'Université de Perpignan en 1977, a publié une revue (*Travaux de Préhistoire catalane*) qui a servi, par des échanges, à constituer la riche bibliothèque du dépôt archéologique départemental. Françoise Claustre, ayant pris le relais de Pierre Ponsich à la grotte de Montou, a contribué à créer le Musée de Bélesta (avec, à sa direction, une archéologue expérimentée, Valérie Porra) et a fondé le *Groupe de Préhistoire du Vallespir et des Aspres* (G.P.V.A.). Cette association anime l'archéologie dans le bassin du Tech autour d'un dépôt archéologique et d'un Musée, avec un agent du patrimoine recruté par la municipalité de Céret.

Dans cette rétrospective, mentionnons pour mémoire les fouilles menées depuis 1964 à la Caune de l'Arago par une équipe que dirige Henry de Lumley. Si un cadre associatif (*Les amis de l'homme de Tautavel*) avait été mis en place pour gérer certaines subventions, le produit des fouilles conservées dans le dépôt avec d'autres collections de toutes périodes, d'ici et d'ailleurs, tout comme le personnel scientifique professionnel en poste, est aujourd'hui géré par une institution nationale : le *Muséum d'Histoire naturelle* (ce dernier pouvant donc exercer ses droits sur les mobiliers). Le *Centre européen de recherches préhistoriques* (C.E.R.P.), association loi de 1901 créée au moment de l'agrandissement du Musée en 1992 et de la création du dépôt, travaux par ailleurs largement financés par les collectivités territoriales, est lié par convention à l'Université de Perpignan depuis 2004. Cette association se situe à la marge des regroupements de bénévoles œuvrant dans les P.-O., parce qu'elle se présente comme une structure universitaire institutionnelle dont les objectifs de recherche sont continentaux, voire planétaires.

Même si elles n'ont que peu touché à la Préhistoire, nous ne saurions sous-estimer d'autres associations créées par des amateurs au XXe siècle. Certaines ont bénéficié de l'appui d'une collectivité locale, léguant leur collection pour créer un musée. C'est le cas pour le Musée Puig et l'*Association numismatique du Roussillon* (Argelliès et alli, 1958). Une mention spéciale doit également être faite pour l'*Association de recherches sub-aquatiques et sous-marines* (A.R.E.S.M.A.R.) qui occupe un créneau exigeant de hautes compétences techniques. Dirigée avec maîtrise par Cyr Descamps et animée par des

bénévoles, dont notre collègue Georges Castellvi, cette association milite pour la création d'un musée spécialisé. Un des ces fouilleurs, Michel Salvat, fut récemment recruté par la municipalité pour animer le dépôt de fouilles de Port-Vendres.

Mais bon nombre de ces groupes de chercheurs, nés pour la plupart après la seconde guerre mondiale, ont déjà disparu. Citons à ce titre le travail éditorial de Robert Lapassat (1920-1998) qui a publié les foisonnantes activités préhistoriques du *Conflent spéléo-club* (C.S.C.) en créant *Conflent*, revue qui fut ensuite une tribune importante pour la recherche archéologique départementale, toutes périodes confondues. D'autres associations existent encore qui sont liées à un dépôt de fouilles (*FORUM*, à Saint-Paul-de-Fenouillet par exemple), ou qui œuvrent dans une micro région, telle la jeune *Association de sauvetage du Patrimoine archéologique de la vallée de la Rom* (ASPAVAROM) dirigée par Georges Castellvi. Sur les hautes terres de Cerdagne, soulignons le rôle que joue Pierre Campmajo depuis une trentaine d'années, non seulement par ses travaux sur la Protohistoire et l'art rupestre, mais encore pour avoir fondé le *Groupe de recherches archéologiques et historiques de Cerdagne* (G.R.A.H.C.), qui gère un dépôt de fouilles à Saillagouse et participe à l'organisation biennale du *Colloque international de Puigcerdà*. Ce groupe a soutenu les fouilles de Christine Rendu sur la haute montagne d'Enveitg, travaux qui ont magistralement mis en valeur la longue durée de l'occupation pastorale depuis le Néolithique et ont valu à Christine son recrutement au CNRS et, dernièrement, la médaille de bronze de cet organisme.

Cependant, parmi ces initiatives locales, le rôle de l'*Association archéologique des P.-O.* (A.A.P.-O.) se distingue par l'objectif qu'elle s'est assignée dans la droite ligne des illustres précurseurs du XIXe siècle : fédérer les archéologues œuvrant en Roussillon pour créer un service départemental de l'archéologie (Martzluff, 2003 b). Son premier président fut Philippe Rosset, directeur des archives départementales. Dès sa fondation sur le site de *Ruscino*, en 1982, Cyr Descamps pour le C.E.P.C., Françoise Claustre pour le G.P.V.A., Pierre Campmajo pour le G.R.A.H.C., Roger Grau pour les *Amis d'Illibéris*, Pierre Ponsich pour l'A.S.P.A.H.R. et Jean Abélanet, pour l'A.A.P.-O., signèrent une requête commune adressée au président du Conseil général pour demander le recrutement de deux archéologues. Trois ans plus tard, cette association organisait des *Assises départementales de l'archéologie* présidées par Guy Barraol, inspecteur général de l'Archéologie, André Nickels, directeur des Antiquités du Languedoc-Roussillon, un représentant du maire de Perpignan et Guy Malé, président du Conseil général, réunion où se pressèrent pas moins de 392 participants. Outre la gestion des collections et de la bibliothèque du dépôt archéologique, ce collectif a nourri pendant 20 ans la *Carte archéologique nationale* de ses recherches méthodiques. Ce n'est certainement pas étranger au fait que ce soit l'un de ses principaux animateurs, Jérôme Kotarba, qui est aujourd'hui chargé de diriger la publication de la *Carte archéologique des Gaules* pour ce département.

Pour la Préhistoire, au moins deux découvertes remarquables s'inscrivent à son actif. Les prospections conduites en 1984 au *Pla de Vall en So*, sur un secteur menacé par une plantation de résineux de l'O.N.F., ont amené Jean Abélanet à reconnaître le style paléolithique des gravures du rocher de Fornols, à Campôme : paradoxe d'un département qui ne connaît pas d'art rupestre figuratif en milieu souterrain, mais qui est le seul dans l'hexagone à afficher en pleine lumière les bouquetins et isards du Tardiglaciaire (Sacchi *et al.*, 1988). En 1986, l'A.A.P.-O. lance des prospections dans la vallée de l'Agly, sur le site d'un barrage financé par le Conseil général, découvrant de nombreux gisements. En 1994, à l'issue de fouilles de sauvetage conduites sur une dizaine d'entre eux par l'association et par l'A.F.A.N - organisme para-étatique de fouilles qui venait de se créer -, ces opérations ont révélé la variabilité des rites sépulcraux au Néolithique moyen : sépulture collective de type Montbolo dans la grotte de Bélesta, située à moins de dix kilomètres de là, inhumations et incinérations dans les coffres chasséens de Caramany (Vignaud *et alii*, 1998). Parmi d'autres découvertes sur ce vaste chantier, il faut également citer celles d'habitats ruraux de l'Antiquité, fouillés pour la première fois en Roussillon.

Conclusions

Dans la recherche archéologique sur les anciens peuplements du Roussillon, l'impulsion donnée par l'État et les collectivités publiques a été déterminante, bien qu'une première orientation destinée à recomposer une identité nationale ait pour longtemps focalisé les recherches vers la seule Antiquité romaine à *Ruscino*. Alors que cet effort institutionnel s'estompait pour un siècle entre 1846 et 1946, et qu'une société savante dynamique existait depuis 1833 à l'initiative d'hommes épris de libertés et de progrès, la recherche de terrain restait soumise aux aléas de l'initiative individuelle et à la passion pour la collection d'objets. C'est ainsi que l'archéologie classique a végété jusqu'à ce qu'un nouveau dynamisme vienne de l'Aude voisine après 1900, tandis que la Préhistoire prenait un retard que peuvent expliquer l'influence idéologique prolongée du catastrophisme au sein de la *Société Agricole Scientifique et Littéraire* et du *Cabinet d'Histoire naturelle* de Perpignan, ainsi qu'une difficile approche du substrat géologique, peu favorable aux études sur le Quaternaire.

Finalement, on ne connaît les ruines de *Ruscino* qu'après la première guerre mondiale et c'est après la seconde qu'émerge la Protohistoire, avec la publication de la fouille du Champ d'urnes de Millas par Pierre Ponsich et celle du riche corpus de l'art rupestre post-glaciaire par Jean Abélanet. La

Préhistoire suit de près, avec l'identification de la culture néolithique éponyme de Montbolo, typique des Pyrénées catalanes, et sa publication par Jean Guilaine, puis avec la mise au jour de l'*Homo erectus tautavelensis* et la création du Musée de Tautavel. La découverte des gravures magdaléniennes en plein air de Fornols prouve encore par la suite à quel point notre région peut nourrir la science de faits originaux. C'est donc très récemment que cette extrémité des Pyrénées a vraiment pris toute sa place dans le concert de l'archéologie nationale et c'est à l'opiniâtreté de quelques amateurs éclairés que nous devons les découvertes les plus spectaculaires.

Mais cette volonté serait restée vaine si les services institutionnels ne l'avait pas encouragée, ce qui fut le cas à la fin du XXe siècle. Ce l'est moins aujourd'hui. Avec bonne volonté, ces précurseurs ont ouvert la voie aux équipes de recherches qui ont fourni un apport non négligeable à la connaissance du peuplement de la Méditerranée occidentale. Ils ont créé des dépôts archéologiques reconnus par l'État, des musées, fondé des revues et des associations de bénévoles qui transmettent aujourd'hui plus collectivement cette mémoire. Depuis 1982, par ses travaux de terrain, l'*Association archéologique des P.-O.* est probablement la société qui a le plus contribué à faire progresser nos connaissances sur la répartition géographique des peuplements anciens. En animant le dépôt archéologique départemental et en diffusant les connaissances sur toutes les périodes auprès du public roussillonnais, elle a participé en bonne place au développement de l'archéologie.

Toute la question est désormais de savoir si ce mouvement associatif - qui a du mal à se renouveler - aura les épaules assez larges pour porter cet héritage, au moment où la faiblesse des services administratifs chargés de faire appliquer la nouvelle loi fait peser de lourdes menaces sur le patrimoine archéologique et où le désengagement financier de l'État fait planer de sombres perspectives sur l'avenir des Sciences humaines. Rien n'est moins sûr.

Les collectivités territoriales ont déjà fait preuve d'un bel effort pour développer l'archéologie du Pays catalan. Alors que, bon gré, mal gré, elles sont aujourd'hui investies de nouvelles charges économiques et culturelles, il semble assez logique que l'A.A.P.-O. puisse rester leur interlocuteur naturel. Quand au dévouement associatif pour le bien public, cher à Josep Farines, on ne peut pas dire qu'il soit au « Hit parade » des valeurs que reçoivent actuellement en partage les jeunes générations. C'est sans doute ce qui doit donner aux bénévoles plus de force dans leur volonté de ne pas baisser les bras.

Bibliographie

- ABÉLANET J. (1991 a) - André Creus - Notice nécrologique. *Conflent*, 172, Prades, p. 3-4.
- ABÉLANET J. (1991 b) - Une vie exemplaire : Roger Grau (1915-1988). *Travaux de préhistoire catalane*, (Vol. 7 du C.E.P.C.), Université de Perpignan, p. 7-12.
- ABÉLANET J. (1992) - *Autrefois les hommes... Préhistoire du pays catalan*. Éd. du Trabucaire. Perpignan, 206 p..
- ABÉLANET J. (2000-2001) - Hommage à Pierre Ponsich. *Études Roussillonnaises*, 18, Canet-en-Roussillon, p. 11-44, 1 fig..
- ABÉLANET J. (2003) - Bilan des recherches menées dans les Pyrénées-Orientales entre 1980 et 2003. La Préhistoire et la Protohistoire. *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, 18, (Regards sur 20 ans d'archéologie en Roussillon, journées de Peyrestortes, avril 2003), Perpignan, p. 65-67, 2 fig.
- ABÉLANET J., DESCAMPS C. (1999) - Les premières recherches à la Cauna de l'Arago (Tautavel). *Bulletin de la Société Préhistorique Ariège-Pyrénées*, 54, p. 5-14.
- ABÉLANET J., DESCAMPS C. (2003) - La Cauna de l'Arago (Tautavel) avant 1964 : pré-histoire des recherches. *Elne. Ville et territoire. L'historien et l'archéologue dans sa cité* (2e rencontre d'Histoire et d'Archéologie d'Elne, 30 oct.-1er nov. 1999), éd. Amis d'Illiberis, Elne, p. 333-344.
- BELLEDENT F.-G. (2000) - La ville et le pouvoir intellectuel : les sociétés savantes au XIXe siècle. *La Ciutat i els poders La ville et les pouvoirs* (coll. Artemis. ICRECS-Presses Universitaires de Perpignan), Perpignan, p. 479-485.
- BOURGAT R. (1996) - Le Cabinet d'histoire naturelle. *L'Université de Perpignan au XVIIIe siècle*, Presses Universitaires de Perpignan, p. 155-169.
- BOURGAT R., BELLEDENT F.-G. (1983) - Notice historique sur le Muséum d'Histoire Naturelle de Perpignan. *Bulletin de la S.A.S.L. des P.-O.*, 91, p. 137-155.
- BYRNE L. (2002) : *Caractéristiques technologiques et typologiques des outillages lithiques du Pléistocène moyen de la Cauna de L'Arago (Tautavel, Pyrénées-Orientales)*. Thèse, Université de Perpignan, 277 p..
- CALVET M. (1994) - *Morphogenèse d'une montagne Méditerranéenne, les Pyrénées-Orientales*. Thèse Paris I, éd. BRGM, 3 vol, 1177 pages, 323 fig., 290 clichés, 6 pl.
- CAMPANAUD L. (1933) - Rapport sur la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales fait au Congrès de la Fédération Historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon ... Perpignan le 21 mai 1932. *Bulletin de la S.A.S.L. des P.-O.*, 57, p. 9-17.
- CANAL J., SOLER N. (1976) - *El Paleolític a les comarques gironines*. Girona, 191 p. 135 fig.
- CAPEILLES (1914) - *Dictionnaire de biographies roussillonnaises*. Imp. J. Comet, Perpignan, 724 p.
- CLAUSTRES G. (1966) - Table des noms d'auteurs et matières par ordre alphabétique des 80 tomes de la SASL, 1835-1966. *Bulletin de la S.A.S.L. des P.-O.*, 80, 2e part., p. 15-177.
- COMPANYO L. (1851) - Considérations sur les ossements fossiles trouvés dans le Roussillon et sur deux têtes humaines. *Bulletin de la S.A.S.L. des P.-O.*, p. 250-260.
- ARGELLIÈS R. *et alii* (1958) - Musée numismatique Joseph Puig. *Tramontane*, 413 (n° spécial), 1958, 70 p., planches.
- COLLINA-GIRARD J. (1975) - *Les industries archaïques sur galets des terrasses quaternaires de la plaine du Roussillon (P.-O., France)*. Thèse, Marseille, 407 p., 106 pl.
- COTTEAU G. (1889) - *La Préhistoire en Europe*. Éd. Baillière, Paris, 313 p. et ill.
- CREUS A. (1950) - Paléolithique inférieur dans la région de Cabestany. *Congrès d'Histoire de France méridionale*, 1949, éd. Fédération historique du Languedoc, Valence, p. 50.
- CREUS A. (1955) - Paléolithique ancien en Roussillon. *Bulletin de la S.A.S.L. des P.-O.*, 70, p. 93-112.
- DEBÉNATH A. ; MARTZLUFF M. ; CLAUSTRE F. (1999) - Avant l'Histoire, de Tautavel à Bélesta. *Nouvelle Histoire du Roussillon*, (J. Sagnes dir.), éd. Trabucaire, Perpignan, (trois articles : A. Debénath : *Les origines du peuplement : le Paléolithique ancien*, p. 16-23, 2 fig. ; M. Martzluff : *Les hommes nouveaux du dernier glaciaire : vers un âge d'or des sociétés de chasseurs*, p. 24-34, 5 fig. ; F. Claustre : *Le monde paysan avant l'histoire, les premiers producteurs*, p. 35-44, 2 fig.), p. 13-35.
- DELON J. (1993) - *Le Roussillon après la Révolution*. (1801, rééd. dans *Bulletin de la S.A.S.L. des P.-O.*, 101, Perpignan).
- DEPERET Ch., JARRICOT J. (1908) - Le crâne préhistorique de Saint-Paul. *Bulletins et Mémoires de la Soc. d'Anthropologie de Paris*.
- DESCAMPS C. (1997) - Georges Claustres, pionnier de l'archéologie en Roussillon. *Études Roussillonnaises*, 15, Canet-en-Roussillon, p. 9-18.
- DESCAMPS C. (2005) - Joseph Farines, le véritable découvreur de la Cauna de l'Arago (Tautavel). *Roches*

- ornées, roches dressées. *Les hommes et leur terre en Pyrénées de l'est* (actes du colloque en hommage à Jean Abélanet, 2001, Martzluff dir.), A.A.P.-O.-P.U.P., p. 324-341, 1 fig.
- DONNEZAN A. (1895) - Grotte d'Estagel. *Bulletin de la S.A.S.L. des P.-O.*, 36, Perpignan, p. 82-108 : ill.
- DONNEZAN A. (1906) - Les fouilles des cavernes et des monuments mégalithiques du Roussillon. Congrès Archéologique de France (Carcassonne-Perpignan), 73e session, Paris, p. 441-463.
- DURAN J.-P. (2003) - Épistémologie et caractéristiques de la recherche préhistorique dans les Pyrénées-Orientales au XIXe siècle. *Études Roussillonaises*, 20, Canet-en-Roussillon, p. 11-19.
- FRENAY E. (1985) - Les Blancs et les Rouges (1815-1870). *Le Pays Catalan* (J. Sagnes dir, S.N.E.R.D., Pau), 2 t., p. 671-712.
- GRAU M. (2004) - Perpignan la saint-simonienne. *Perpignan une et plurielle* (R. Sala et M. Ros dir.), éd. Trabucaire, Perpignan, p. 433-450.
- GRAU M, POISSON O. dir. (2003) - *Elne. Ville et Territoire. L'historien et l'archéologue dans sa cité. Hommage à Roger Grau*. 2e rencontre d'Histoire et d'Archéologie d'Elne, 1999, Société des Amis d'Illibéris, Elne, 515 p.
- GUILAINE J. (1995) - Retour sur un itinéraire catalan. *Cultura i medi de la prehistòria a l'edat mitjana. 20 anys d'arqueologia pirinenca. Xe Col.loqui internacional de Puigcerda*, 1994, Institut d'estudis ceretans, Puigcerdà, p. 37-42.
- GUILAINE J. (2005) - Entre historiographie et souvenirs : Jean Abélanet et les racines du Roussillon. *Roches ornées, roches dressées*. Introduction au colloque, (Actes du colloque en hommage à Jean Abélanet, 2001, M. Martzluff dir.), A.A.P.-O.-Presses Univ. de Perpignan, p. 35-38.
- GUITER H. (1976) - La société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales. Histoire moderne contemporaine et Histoire des sciences (Actes du 100e Congrès national des Sociétés Savantes, Paris 1975) , Paris, p. 351-358.
- ITIER (1837) - Sur les calcaires et les cavernes à ossements de Villefranche-de-Conflent et Vicdessos. *Bulletin de la Société Philomatique de Perpignan*, p. 77-83
- LUMLEY H. de (1976) - Les civilisations du Paléolithique inférieur en Languedoc méditerranéen et en Roussillon ; Les civilisations du Paléolithique moyen en Languedoc méditerranéen et en Roussillon. *La Préhistoire Française*, T. 1-2. (Lumley H. dir., éd. du C.N.R.S. Paris), p. 852-874, 14 fig. et p. 1006-1026, 16 fig.
- LUMLEY H. de, MERLE DES ISLES M.-R. (2000) - *Le Musée de Préhistoire. Dans les pas du premier catalan. Il y a 450 000 ans Tautavel* (supplément à *L'Indépendant* du 8 avril 2000, rééd. 2004), Perpignan, p. 26, 2 fig.
- MARICHAL R. (2003) - Ruscino et l'archéologie. *Les origines de Ruscino (Château-Roussillon, Perpignan, Pyrénées-Orientales). Du Néolithique au Premier Âge du Fer*, éd. CNRS, (Marichal, Rebé dir.), *Monographies d'Archéologie Méditerranéenne*, 16, p. 11-29, 17 fig..
- MAROTO J. dir. (1993) - La mandibula de Banyoles en el context dels fòssils humans del Pleistocè. *Cypsela*, Sèrie monogràfica, 13, Centre d'Investigacions Arqueològiques de Girona, 194 p., ill.
- MARTZLUFF M. (1996) - Mutation du débitage lithique lors des séquences azilienne et sauveterrienne des Pyrénées catalanes. *La vie préhistorique*. Société Préhistorique Française, éd. Faton. Dijon, p. 86-93.
- MARTZLUFF M. (1998) - La fin des temps glaciaires dans les Pyrénées-Orientales : originalités et problèmes. El mon mediterrani despres el pleniglacial (18 000-12 000 BP), (Actes del col.loqui Internacional de Banyoles U.I.S.P.P., 1995), *Cypsela*, Sèrie monogràfica, 17, Centre d'Investigacions Arqueològiques, Girona, p193-200, 3 fig.
- MARTZLUFF M. (2003 a) - Archéologie et citoyenneté : entre bénévoles et professionnels, que sont les amateurs roussillonnais devenus ? *Elne. Ville et Territoire. L'historien et l'archéologue dans sa cité* (2e rencontre d'Histoire et d'Archéologie d'Elne en hommage à Roger Grau), 1999, M. Grau et O. Poisson dir., Société des Amis d'Illibéris, Elne, p. 445-457, 1 fig.
- MARTZLUFF M. (2003 b) - Œuvrons ensemble pour un véritable service départemental de l'archéologie. *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, 18, (Regards sur 20 ans d'archéologie en Roussillon, journées de Peyrestortes, avril 2003), Perpignan, p. 57-63, 5 fig..
- MARTZLUFF M. (2004) - Perpignan. Petit Clos, Formation sédimentaire contenant des industries du Paléolithique ancien-moyen sous un site antique. *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, 19, (Notices de fouilles), Perpignan, p. 36-40, 4 fig.
- MARTZLUFF M. (2005) - Jean Abélanet, pionnier de l'archéologie en Pyrénées catalanes. Biographie et bibliographie de Jean Abélanet. *Roches ornées, roches dressées*. Introduction au colloque, (Actes du colloque en hommage à Jean Abélanet, 2001, M. Martzluff dir.), A.A.P.-O., P.U.P., p. 23-33, 3 fig..
- NOELL R. (1976) - *Essai de bibliographie roussillonnaise des origines à 1906*. Éd. Terra Nostra, Prades.
- POISSON O. (1985) - L'enquête pour la recherche des Antiquités dans les P.-O., 1810-1824, territoire, patri-

moine, mentalité. Le Roussillon dans la première moitié du XIXe. *Bulletin de la S.A.S.L. des P.-O.*, 93, p. 165-221.

POISSON O. (2003) – Agriculture, politique et patrimoine : François Jaubert de Passa (1785-1856). *L'historien et l'archéologue dans sa cité. Hommage à Roger Grau* (2e rencontre d'Histoire et d'Archéologie d'Elne), 1999, Société des Amis d'Illibéris, Elne, p. 395-400.

POISSON O., GRAU M. dir. (1987) - Mélanges d'archéologie, d'histoire et d'histoire de l'Art. *Études roussillonnaises offertes à Pierre Ponsich*. (« Autour d'une œuvre », plusieurs auteurs.), éd. Le Publicateur, Perpignan, p. 13-42.

ROSSET P. (1985) – Aux origines de la Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales. Le Roussillon dans la première moitié du XIXe. *Bulletin de la S.A.S.L. des P.-O.*, 93, p. 25-34.

SACCHI D. (1986) - Le Paléolithique supérieur du

Languedoc occidental et du Roussillon. *XXI^e supplément à Gallia Préhistoire*, éd. du C.N.R.S., Paris, 1986, 248 p. 74 fig., 8 pl.

SACCHI D., ABÉLANET J., BRÛLÉ J.-L., MASSIAC Y., RUBIELLA C., VILETTE P. (1988) - Les gravures rupestres de Fornols-Haut, Pyrénées-Orientales. *L'Anthropologie*, 92-1, Paris, p. 87-100.

SAQUÉ J. (1985) - Jaubert de Passa (1785-1856). Pour une nouvelle approche d'un grand méconnu de l'histoire roussillonnaise. Le Roussillon dans la première moitié du XIXe. *Bulletin de la S.A.S.L. des P.-O.*, 93, p. 43-72.

VIGNAUD A., DUDAY H., JANIN T., FERRIER C. (1988) - La nécropole néolithique du camp del Ginebre de Caramany (P.-O.). *Tombes, nécropoles, rites funéraires préhistoriques et historiques* (J.Guilaine et J. Vaquer dir.), Centre d'anthropologie des sociétés rurales, Toulouse, p. 19-30, 2 fig.

Plein feux sur l'ARESMAR

CYR DESCAMPS
PRÉSIDENT DE L'ARESMAR

La création d'une Association pour les Recherches sous-marines en Roussillon (ARESMAR) est le résultat de la collaboration instaurée entre les archéologues effectuant des fouilles sous-marines à Port-Vendres, et les géologues de l'Université de Perpignan œuvrant dans le Laboratoire de Recherches en Sédimentologie et Marine.

Les fouilles de Port-Vendres ont commencé dès les années 1970 ; un cadre associatif avait été mis en place à partir de 1984, l'A.D.A.S.M. ou *Association pour le Développement de l'Archéologie Sous-Marine en Languedoc-Roussillon* mais n'a fonctionné que quelques années. Quant aux travaux de sédimentologie marine, ils ont constitué, dès la création de l'Université de Perpignan dans les années 1960, l'image de marque du département de Géologie.

tions et toute manifestation de caractère scientifique ou culturelle ».

Le Journal Officiel a publié la création de l'ARESMAR le 31 août 1988 alors que venait de se terminer la seconde campagne de fouilles sur le site antique de Port-Vendres « La Mirande » et que plusieurs opérations d'études de l'érosion littorale avaient été effectuées. Il s'agissait en quelque sorte de la reconnaissance administrative d'un groupe de recherche déjà bien actif.

Bientôt vingt ans de vie associative

Lors de sa création, l'ARESMAR comptait moins de vingt membres ; sa croissance a été régulière puisque le cap des 50 membres a été passé en 1991, celui des 100 en 1999 et celui des 150 en

Une partie de l'équipe de l'ARESMAR autour de Cyr Descamps (Cliché GuC/ARESMAR, 2005).



C'est donc en 1988 que s'est réunie l'assemblée constitutive d'une nouvelle association pour regrouper, dans le département des Pyrénées-Orientales, tous ceux qui pratiquent la plongée à des fins de recherches scientifiques. L'acronyme *ARESMAR* a été proposé par Pierre Giresse, professeur de géologie, et s'est avéré particulièrement bien choisi : Jean Abélanet, l'inventeur de la grotte préhistorique de Tautavel, nous a fait savoir que c'était du catalan, dont la traduction pourrait être : *maintenant, c'est la mer !*

L'article 2 des statuts précise : « cette association a pour objet la promotion des recherches scientifiques exécutées dans le milieu subaquatique concernant l'archéologie, la géologie, la biologie et les sciences connexes, et la diffusion des résultats de ces recherches par des publications, conférences, exposi-

2003 : l'Association compte aujourd'hui 155 membres et occupe le premier rang régional, en Languedoc-Roussillon, pour la recherche sous-marine en général, et les fouilles archéologiques subaquatiques en particulier. Le siège social de l'Association est à l'Université de Perpignan, dans les locaux du *LEGEM* (Laboratoire d'Etude des Géo-Environnements Marins). L'équipe de l'ARESMAR est matériellement et humainement basée à Port-Vendres depuis 1989, dans le préfabriqué de la place de l'Obélisque. Ce vaste bâtiment, bien pratique par sa proximité des quais, a été mis à notre disposition par la municipalité « pour un an, peut-être deux, car il doit être détruit ». Dix-sept ans après, il rend encore de grands services aux plongeurs qui y entreposent, à l'année, leur matériel de plongée et de fouilles et créent, en été, une joyeuse animation lorsque la campagne de fouille bat son plein.

Financièrement, notre association vit de la cotisation de ses membres et de subventions. Parmi celles-ci, la contribution de Port-Vendres est la plus régulière et la plus substantielle, en particulier depuis l'année 1998, quand les découvertes de blocs architecturaux sculptés dans la rade ont transformé en fouille programmée ce qui n'était auparavant que des prospections-sondages. D'autres collectivités nous ont aidés et nous aident, la ville du Perthus, la ville de Perpignan, le Conseil Régional, la Fédération Française d'Etudes et de Sports Sous-Marins. Sans compter les contrats passés avec la SNCF, le Conseil Général des Pyrénées-Orientales ou, pour la sédimentologie, l'Université de Perpignan. Sans omettre de mentionner, pour les opérations archéologiques soumises à autorisation, le concours du Ministère de la Culture (Département des Recherches Archéologiques Subaquatiques et Sous-Marines).

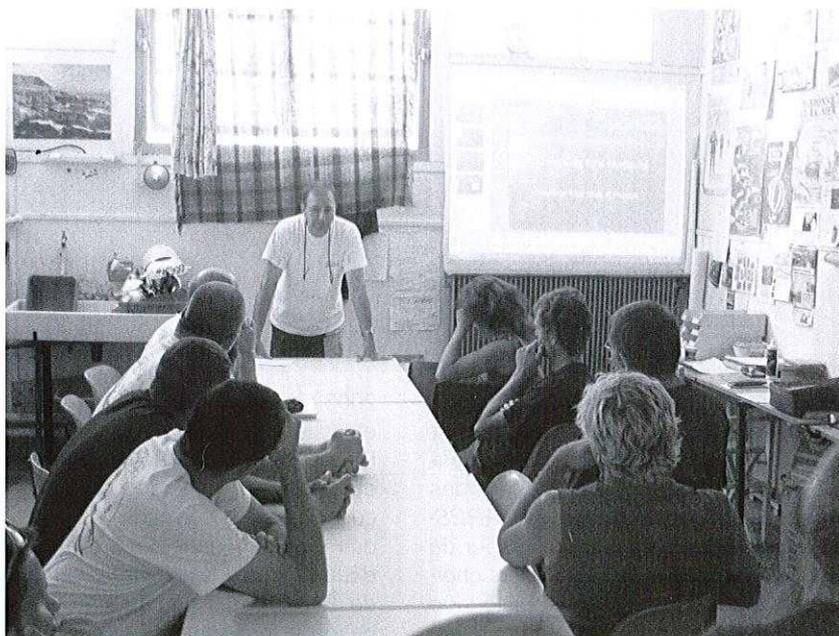
En 2005, l'ARESMAR possède trois embarcations (dont deux pneumatiques) et autant de moteurs hors-bord, des équipements individuels pour une douzaine de plongeurs, des motopompes pouvant actionner quatre unités de dévasage, du matériel photo-vidéo et informatique etc. Sans compter le mobilier pour fournir le gîte et le couvert à une équipe qui dépasse, à certaines époques, les vingt membres.

Les grands chantiers de l'ARESMAR

Chaque année, les plongeurs de l'ARESMAR participent à des opérations de recherche en mer, soit en venant renforcer des équipes déjà en place, soit en ayant la maîtrise d'œuvre de ces opérations. Nous

a acquis une expertise reconnue qui l'a fait intervenir sur tout le littoral sableux de la Région, d'Argelès-Le Racou à Palavas-les-Flots. La première fouille programmée menée par notre équipe a été celle de l'épave antique de *La Mirande*. Au bout de six campagnes (1987-1992) 1344 plongées avaient été effectuées, totalisant 1040 heures de travail sous-marin. Un petit caboteur de la fin du 1er siècle avant notre ère avait raconté son histoire : chargé de près de 200 amphores et de plaques de marbre, il avait fait naufrage à l'entrée de la rade de Port-Vendres par des fonds de 16 m. On a pu non seulement retrouver les circuits commerciaux auxquels il participait, mais observer des éléments très rarement conservés comme l'aile protégeant la rame-gouvernail, la barre actionnant celle-ci ou une perceuse à archet, véritable « Black et Decker » du charpentier de marine de l'époque. Un film a été tourné lors de l'avant-dernière campagne, en 1991, par Cyril Tricot dont il a constitué le coup d'envoi d'une carrière qui mène maintenant notre ami et sa société *Eau Sea Bleue* dans toutes les mers du globe.

De 1994 à 1997, l'équipe a été mobilisée par une fouille d'un type très spécial puisqu'elle s'est passée en eau douce, et à une profondeur respectable (-27 m). Il s'agissait d'inventorier le puits du fort de Bellegarde, qui surveille depuis trois siècles et demi la frontière franco-espagnole au Perthus. Un mobilier hétéroclite et souvent émouvant a été remonté, permettant de rentrer dans le quotidien d'une garnison qui n'a abandonné les lieux qu'après la première guerre mondiale. Là aussi un film, dû au talent et à l'audace de Paco Gutierrez et Jean-Charles Ribes a été tourné



Un briefing dans le local de l'ARESMAR (Casernes de l'Obélisque, Port-Vendres). (Cl. JK ARESMAR, 2005)

évoquerons uniquement ces dernières, en mentionnant quand même que des chantiers prestigieux comme celui du phare d'Alexandrie (la 7ème Merveille du Monde !) on compté à chaque campagne deux ou trois membres de notre Association. Et en rappelant, pour ce qui est des recherches géologiques, ou plus précisément de dynamique sableuse, que l'ARESMAR

et reste le témoignage d'une entreprise peu banale, en attendant la publication de l'histoire du Fort racontée par son puits.

En 1995 ont été entrepris des sondages, dans la rade de Port-Vendres, au pied de la Redoute-Béar. Cette recherche, initiée par une déclaration en

1986 de céramiques antiques faite par de futurs membres de l'ARESMAR, était prévue pour deux ou trois campagnes. Elle a duré une décennie et fourni des résultats surprenants (comme souvent en archéologie) et spectaculaires, au point d'attirer les médias nationaux (*Archaeologia*, *Thalassa*, *Le Monde*). En effet, dans ce secteur dangereux du littoral, puisqu'un navire qui voulait s'abriter au fond de la rade devait virer de bord à proximité de rochers agressifs, ce ne sont pas moins de trois niveaux archéologiques superposés qui ont été retrouvés.

Le plus profond, et donc le plus ancien, est celui d'un naufrage d'un navire à amphores vinaires de la fin de la République romaine. Plus ancien témoignage d'une fréquentation du *Portus Veneris* à ce jour. Le second est celui d'un naufrage, ou délestage, d'une embarcation de la fin de l'Antiquité (Ve siècle) chargé d'amphores orientales et de blocs d'un temple tétrastyle du début de l'Empire (1er siècle). Après avoir pensé qu'il pouvait s'agir de débris du temple de Vénus à l'origine du nom du port catalan, nous optons maintenant pour la récupération de blocs calcaires sur un champ de ruines à l'Est du golfe du Lion. Le bilan est lourd au sens propre du terme : plus de dix tonnes de galets et blocs calcaires, dont 105 sculptés, un bonne partie en marbre. Les amphores, ou plutôt amphorettes, attestent un commerce trans-méditerranéen d'Orient en Occident dont on ne soupçonnait pas l'ampleur et la persistance à une époque aussi tardive.

Le troisième niveau, le plus récent, est marqué par de la céramique médiévale arabo-andalouse, incursion sarrasine dont on ne sait s'il s'agit d'une razzia ou d'une visite pacifique et commerciale.

La fouille est terminée depuis 2003 mais le potentiel archéologique sous-marin de Port-Vendres est loin d'être épuisé. Une campagne de prospection-inventaire a eu lieu en juillet-août 2004 dans le secteur côtier compris entre les redoutes Béar et Mailly et des vestiges allant du second siècle avant notre ère au XIXe siècle ont été localisés. Un an plus tard, de nouveaux sondages dans le même secteur ont abouti à ce qui est le rêve de ceux qui creusent pour recueillir des vestiges du passé (pas forcément des archéologues) : la découverte d'un trésor ! L'affaire a fait grand bruit dans les médias locaux et même nationaux.

Il s'agit d'environ 1200 monnaies en bronze et argent, la plus ancienne datant de l'empereur Commode (190 après J.-C.) mais la plus grande partie des pièces a été frappée à la fin du troisième siècle, époque troublée où les soldats choisissaient pour empereur leurs propres chefs.

Lundi 8 août 2005

Journée Portes Ouvertes sur les FOUILLES SOUS-MARINES



Michel STREHAIANO, maire de Port-Vendres
et le Conseil Municipal,

Georges CASTELLVI, Cyr DESCAMPS, Michel SALVAT
responsables des fouilles,

et les plongeurs de l'ARESMAR
Association pour les Recherches Sous-Marines en Roussillon

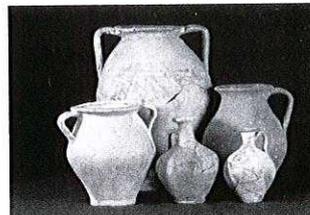
vous invitent

à une journée Portes Ouvertes sur les fouilles archéologiques

DE LA RADE DE PORT-VENDRES

De 9h à 12h30
et de 15h à 18h

Base de fouilles
(place de l'Obélisque)



Un apéritif amical offert par la Municipalité
sera servi dans les jardins du Dôme à 18h30

Affiche pour la journée annuelle Portes-Ouvertes sur les fouilles
(ou écoutilles ouvertes...)

Ainsi trouve-t-on des monnaies de Tetricus, empereur auto-proclamé en Gaule (270-274 ap. J.-C.). Le compte-rendu de cette campagne est à lire dans ce bulletin sous la plume de Georges Castellvi, Sabine Got-Castellvi et Michel Salvat.

Premières fouilles sous-marines dans le port antique de Tyr (Liban)

L'équipe de l'ARESMAR est occupée par un nouveau défi : fouiller dans les eaux libanaises, à Tyr ! Cette vieille cité phénicienne est jumelée avec Perpignan ; au titre de ce partenariat, une équipe de l'Association (quatre participants) s'est rendue sur place, en automne 2003, pour prendre contact avec les autorités et évaluer les besoins et les possibilités locales. Un rapport et une importante imagerie (photo et vidéo) ont été communiqués à la Direction Générale des Antiquités du Liban, avec demande de sondages. Celle-ci a délivré une autorisation de recherches dans un des deux ports que possédait la ville dans l'Antiquité, le port sidonien, ainsi dénommé car orienté vers la cité voisine de *Sidon* (aujourd'hui Saïda). Une équipe renforcée (sept membres de l'ARESMAR) a rejoint sur place deux plongeurs libanais pour réaliser

ce que l'*Indépendant* du 30 octobre 2004 n'a pas hésité à qualifier de « *grande première mondiale pour des Perpignanais* ». Il s'est effectivement agi de la toute première fouille sous-marine jamais autorisée au Liban.

Deux sondages ont été pratiqués. Le premier, implanté contre une chaussée immergée repérée dans les années 1930 par le père Antoine Poidebard, pionnier de l'archéologie aérienne et sous-marine dans la région, a mis en évidence une structure insoupçonnée : un mur de 3 m de hauteur formée de cinq assises de blocs pesant chacun près d'une tonne. La moitié des blocs porte des marques de carrier, qui n'ont pas encore été identifiées. En premier examen, ce môle servant à la protection du port mais aussi au transbordement des cargaisons – est pré-romain ; il pourrait dater des VIIe-VIe s. av. J.-C., l'âge d'or de la ville phénicienne.

Le second sondage, à quatre-vingt mètres du précédent, a permis d'explorer, sur quatre mètres carrés au départ, les deux premiers mètres des dépôts. Des centaines de tessons d'amphores et d'autres

céramiques ont été recueillis dans ce qui paraît être un dépotoir plutôt qu'une zone de naufrage. Les archéologues ont été comblés lorsqu'ils ont découvert un niveau contenant une trentaine de statuettes anthropomorphes en terre cuite, dont quinze intactes. Il s'agit de *tanagras*, objets votifs de tradition hellénistique (IVe-IIe s. av. J.-C.). Le niveau stérile n'a pas été atteint, et la couche archéologique dépasse probablement les deux mètres de puissance.

La mission prévue en octobre 2005 pour poursuivre les investigations a été annulée quelques jours avant le départ, en raison d'un contexte politique potentiellement explosif. Mais l'équipe de l'*ARESMA*R reste mobilisée pour aider ses partenaires à connaître, protéger et mettre en valeur un passé prestigieux. Et tous les espoirs sont permis à Tyr : de l'Âge du Bronze aux Ottomans, en passant par les Phéniciens, les Perses, les Grecs, les Romains, les Byzantins, les Arabes, les Croisés, les Mamelouks et les Ottomans, cinq millénaires d'histoire maritime attendent d'être explorés.

La Préhistoire paléolithique du Maroc

Récents développements

LUC WENGLER

PROFESSEUR UNIVERSITÉ DE PERPIGNAN

Si les préhistoriens vont rechercher les vestiges de notre plus ancien passé dans les grottes et sites européens ou les contrées chaudes et plus ou moins arides de l'Afrique de l'Est, au Maroc, c'est en pleine ville de Casablanca que plusieurs chantiers de fouilles ont révélé les racines du plus ancien peuplement de ce pays. Comme dans tous les cas, pour retrouver les traces de ces populations, il faut rechercher les terrains géologiquement contemporains des périodes que l'on souhaite explorer en choisissant les lieux susceptibles d'avoir été fréquentés par les hommes préhistoriques et préservés par des conditions favorables d'enfouissement. À cet égard, le littoral Casablancais est un lieu tout à fait privilégié où un ensemble de formations côtières couvrant la fin des temps tertiaires et le quaternaire a été parfaitement conservé.

En fait, le littoral atlantique marocain entre Khenitra au Nord et Safi au Sud se caractérise par un modelé de grands cordons allongés, plus ou moins continus, et parallèles à la côte actuelle. Ces cordons sont d'anciennes dunes grésifiées d'origine marine et éolienne qui atteignent un développement important dans la région de Casablanca et fossilisent d'anciennes lignes de rivage. Un soulèvement lent et plus ou moins régulier de la Meseta depuis plus de 6 millions d'années a porté les formations pliocènes les plus anciennes à 180 m de hauteur, les autres s'éta-geant en contrebas jusqu'au niveau actuel de l'océan. L'étude de ce système a commencé dès 1917 avec G. Lecoindre (1918, 1926, 1952) puis d'autres auteurs s'y sont attachés, J. Bourcart, G. Choubert, J. Marçais, M. Gigout et surtout P. Biberson et C.E. Stearns avant qu'une équipe franco-marocaine dirigée par J.-P.

Raynal et F.-Z. Sbihi-Alaoui en reprenne l'étude en 1978. L'histoire de ces recherches se confond avec celle de la stratigraphie du Quaternaire marocain et avait abouti dans les années 1960-70 (Biberson, 1961, 1971) à l'établissement d'un cadre chronostratigraphique qui servait de référence à l'ensemble du Maghreb en corrélant l'ensemble de 5 étages marins avec les 5 « étages pluviaux » continentaux. Remis en cause une première fois par C.E. Stearns (1978), il a fait aujourd'hui l'objet d'une révision qui tient compte des nouvelles découvertes et de la multiplicité des niveaux de stationnement marin. Ce système (tabl. 1) revient aux subdivisions classiques du Plio-pléistocène (Lefèvre, 2000 ; Lefèvre et Raynal, 2002). Il est basé sur la reconnaissance de séquences sédimen-

| "Étages classiques" | Lithostratigraphie | Biostratigraphie (5) | Chronostratigraphie |
|---------------------------------|-----------------------------------|----------------------|---------------------------|
| Ouljien (1) | Formation de Reddad Ben Ali | | Holocène |
| | Formation de Dar Bou Azza | | Pléistocène supérieur |
| Anfatien (2) | Formation de Kef Haroun | BF | Pléistocène moyen |
| | | OAJ | |
| | Formation d'Anfa | 4 | |
| | | 3 | |
| | | 2 | |
| Maarifien (2) | Formation d'Oulad Hamida | 1 | Pléistocène inférieur |
| | | 4 | |
| | U.M.S. de Gandour Ben Habib | 3 | |
| | | 1 | |
| Messaoudien (2) | U.M.S. de Dar Bou Chaïb Ben Caïla | ± 1 Ma | |
| | | 2 | |
| | U.M.S. de Sidi Messaoud | | |
| Moghrébien (3) | U.M.S. D'Ahlal Oughlam | ± 2,5 Ma | Pliocène |
| | U.M.S. d'Oulad Malik | | |
| | U.M.S. de Dehar Mouhak | | |
| Moghrébien (3) Fouratien (4) | U.M.S. de Mediouna | Lissasfa ± 5,5 Ma | Miocène final (Messinien) |

© Lefèvre Raynal 2001

(1) Gigout (1949)
(2) Biberson (196

(3) Choubert (1957-65)
(4) Stearns (1978)

(5) travaux D. Geraads (1993, 1995, 1998)

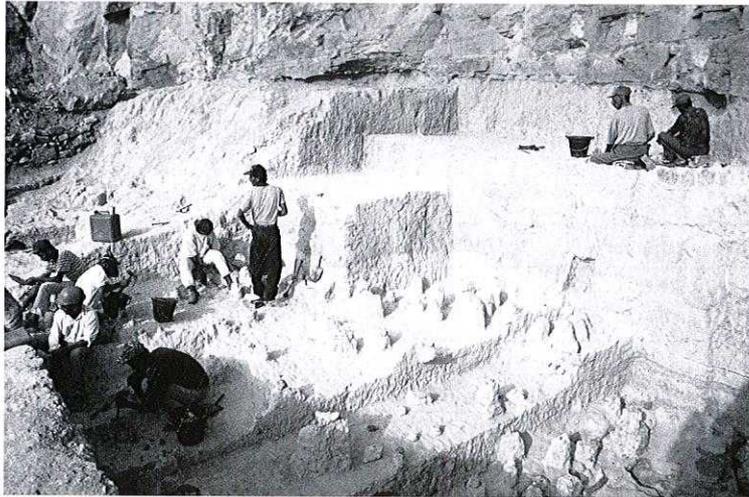
Tabl. 1 - Litho-chronostratigraphie des formations plio-pléistocènes de la région de Casablanca

taires majeures et corrélé avec les variations de niveau de l'océan mondial en relation avec les modifications globales du climat au cours du Plio-quaternaire déduites de l'étude des carottes marines et glaciaires.

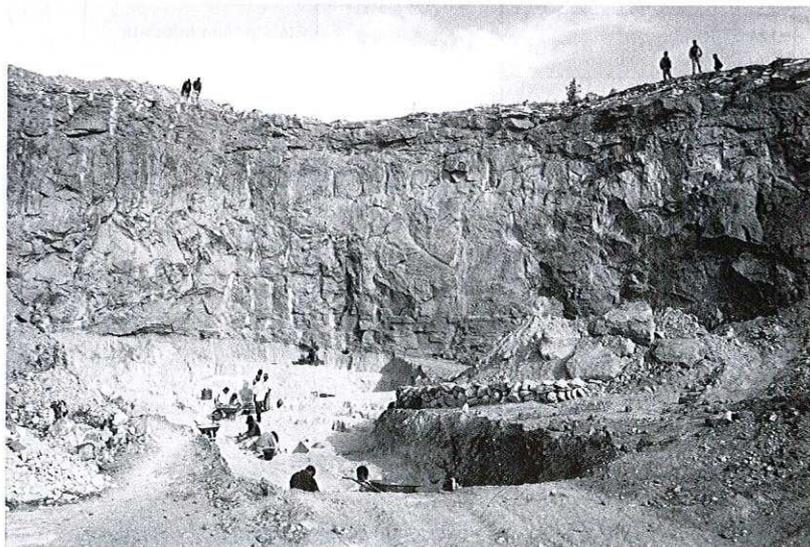
La région de Casablanca s'est trouvée privilégiée, en raison de son dynamisme économique. La construction du port et son extension dès 1907 à partir de l'ancienne cité d'Anfa et aujourd'hui l'urbanisme galopant qui dévore les terrains alentours ont nécessité l'ouverture de nombreuses carrières. Le suivi des fronts de taille a permis d'étudier le détail des formations sédimentaires tout en révélant un riche patrimoine préhistorique contenu dans des formations superficielles et dans des grottes, creusées dans les dunes grésifiées et fossilisées par des dépôts postérieurs, que l'extension des carrières a mises au jour. C'est ce contexte particulier, où le progrès révèle l'ancien et le condamne à brève échéance par ses impératifs économiques, qui a fait de Casablanca une référence

mondialement connue. De cette histoire, nous ne retiendrons que les derniers développements, qui replacent les sites récemment fouillés dans le contexte des recherches actuelles sur le peuplement et les cultures préhistoriques du Nord de l'Afrique.

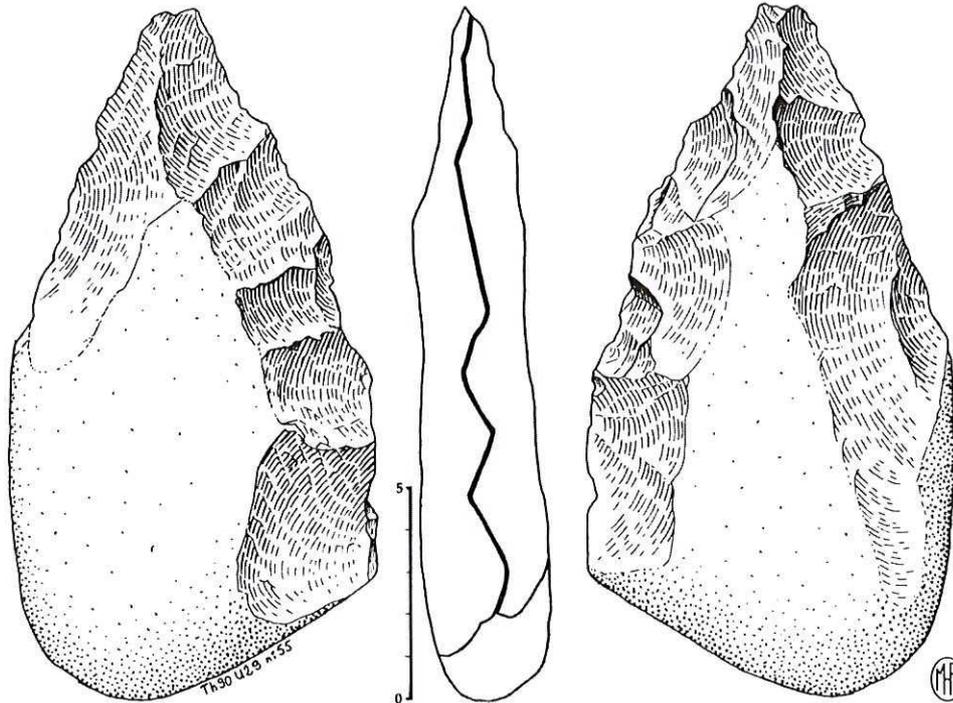
Les plus anciennes cultures humaines se manifestent par la présence de galets aménagés (*Pebble culture*) que l'on avait signalés en plusieurs endroits à Rabat et Casablanca. En fait, il s'avère que les objets en question ne sont que des géofacts résultant des chocs naturels entre galets, tandis que dans certains sites de la forêt de la Mamora près de Rabat, il ne s'agit que de formations superficielles contenant à l'état remanié des galets aménagés issus de sites atériens beaucoup plus récents (Paléolithique moyen). Des galets aménagés sont en effet présents dans de très nombreuses cultures et leur caractère "archaïque" n'est qu'un leurre qui n'a aucune incidence sur leur âge. Dans la région de Casablanca, les sites les plus anciens, au delà d'un million d'années, ne contiennent



Fouilles de l'unité L1 dans la carrière Thomas 1 à Casablanca (photos L. Wengler)



Biface partiel à talon réservé en quartzite sur galet plat de l'unité L1. Carrière Thomas 1, Casablanca (Raynal et al., 2002)



que de la faune et jusqu'à présent aucune trace d'activité humaine n'a pu y être mise en évidence. Cependant, d'autres gisements du Maroc contenant de la *pebble culture* doivent être examinés avant de conclure que l'homme n'a atteint l'Ouest du Maghreb qu'à partir d'un million d'années.

Le site de Casablanca le plus ancien fréquenté par l'homme est celui de l'unité L dans la carrière Thomas 1, daté d'environ 1 million d'années. Il s'agit de dépôts sableux carbonatés correspondant à un ancien lac ou à un ancien marigot périodiquement exondé au débouché d'un paléo-oued et fréquenté par les *Homo erectus* qui y ont débité des galets de quartzites et quelques silex afin de réaliser des éclats à partir de nucléus discoïdes et polyédriques. Les outils les plus remarquables sont des bifaces, souvent à talon réservé, des pics triédriques, quelques hachereaux, des polyèdres et des chopping tools (Raynal et Texier, 1989 ; Raynal et al., 2002). Cette panoplie, classique à l'Acheuléen ancien, témoigne d'activités de grosse boucherie et de cassage des os par les hommes dont les déchets, mal conservés, comportent des restes d'hippopotame, de gazelle (*G. atlantica*), de cheval (*Equus sp.*), d'éléphant (*Loxodonta*) et d'un suidé (*Kolpochoerus*) qui confirme l'ancienneté du site (Geraads, 2002).

Dans cette même carrière se trouve la grotte à Hominidés creusée dans des dépôts un peu plus récents. C'est dans celle-ci que fut découverte en 1969 une hémi-mandibule et plus récemment en 1994, 95 et 96 trois nouveaux restes dentaires que l'on attribue à un *Homo erectus* évolué ou *Homo sapiens* archaïque (Hublin, 1992). Ce sont les restes humains les plus anciens actuellement connus au Maroc. Ils sont mêlés à de la faune et à une industrie de

l'Acheuléen moyen dominée par des galets retouchés. L'ensemble est en position secondaire et a été introduit dans la cavité par le ruissellement probablement à partir de l'entrée, si bien que la partie fouillée n'a pas révélé de paléosurface d'habitat. La faune comporte de nombreux restes de carnivores (ours, hyènes, lycas, lions et *Canis*), du phoque, de l'hippopotame, du phacochère, des bovidés, des gazelles, des alcéaphinés, du zébrin, un éléphantidé, un singe (*Theropithecus cf oswaldi*) et de la microfaune dominée par des gerbillidés (Geraads et al., 1980 ; Geraads, 2002). Les Hominidés, qui fréquentaient l'entrée de cette cavité vers 600-700 000 ans d'après les datations, vivaient dans un milieu aride de savane, non loin de l'embouchure d'un cours d'eau se jetant dans l'océan.

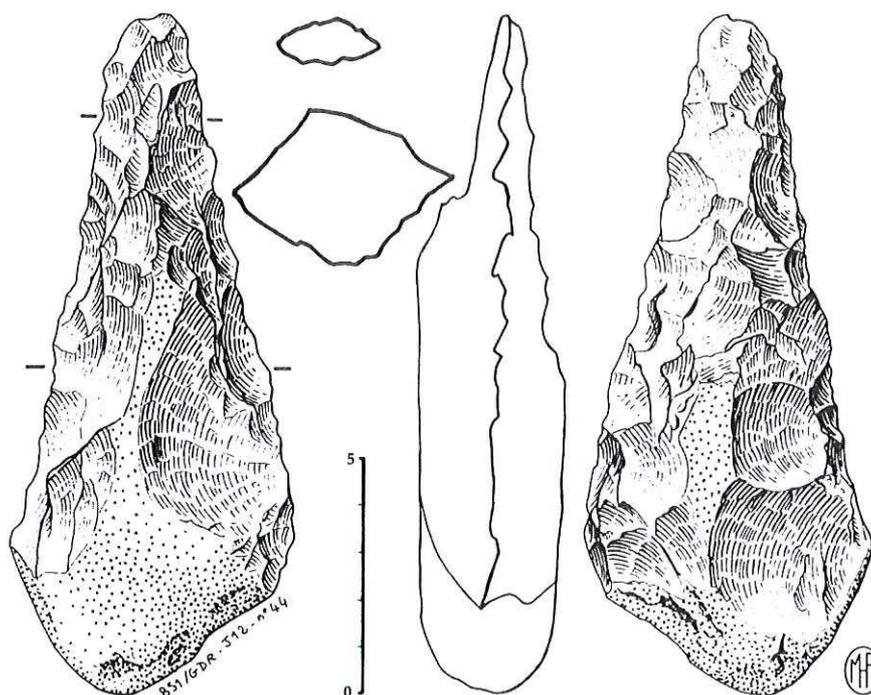


Grotte à Hominidés de la carrière Thomas 1 à Casablanca (photo L. Wengler)

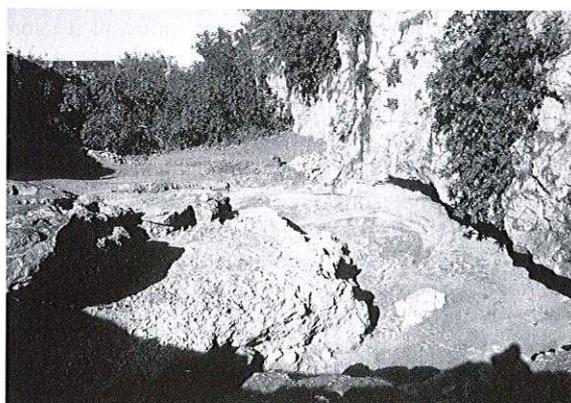
Sensiblement à la même époque, les hommes ont fréquenté une autre cavité découverte lors de l'exploitation de la carrière Oulad Hamida 1. L'abondance des restes de rhinocéros blanc (*Ceratotherium simum*) trouvés en fouille dans la partie inférieure du remplissage suggère la proximité d'un site de chasse spécialisé fréquenté par les hommes, dont aucun reste n'a encore été retrouvé dans les 70 m² fouillés qui ne représentent qu'une petite surface de la grotte des rhinocéros (Raynal *et al.*, 1993). Ils y ont taillé de nombreux nucléus pour obtenir des éclats tranchants selon un mode discoïde ; les pièces bifaciales sont généralement plus grandes qu'à l'Acheuléen ancien, les hachereaux plus rares et les

ans. Un autre jalon, qui semble se positionner à la fin de l'Acheuléen moyen, est constitué par le niveau de base du Cap Chatelier à Sidi Abderrahmane Cunette et par la grotte des Ours, dont les fouilles ont été reprises dernièrement sur 64 m², en avant du pied de falaise surcreusé par l'érosion marine qui constitue cette cavité fouillée initialement par P. Biberson (1961b). Elles ont livré une importante série d'objets lithiques et quelques restes d'ours, de gazelles et d'antilopes remaniés par la mer, la grotte étant située vers 400-450 000 ans (limite entre les stades 12 et 11) en bord de plage. Les roches débitées sont des galets et des blocs de quartzite locaux dont les hommes ont tiré de nombreux éclats en utilisant plusieurs méthodes de

Grotte des Rhinocéros (carrière Oulad Hamida 1), Petit biface lancéol à talon réservé sur quartzite, Casablanca (Raynal *et al.*, 2002).

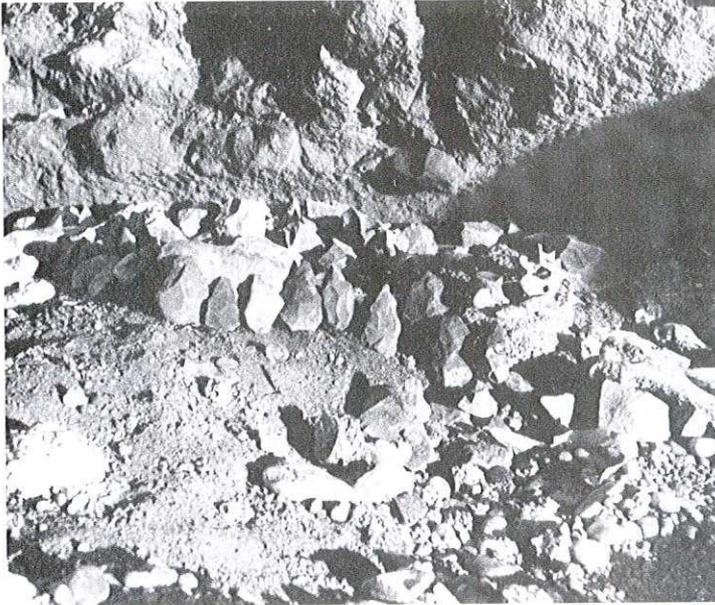


outils sur éclats ne représentent que 3,5 % de l'ensemble des pièces. On trouve parmi ceux-ci des coches, des denticulés, des racloirs et des outils composites. L'ensemble suggère des activités de boucherie et de broyage des os pour en extraire la moelle, source de matières grasses. La faune associée est très riche et comporte quelques carnivores (*Canis*, *Lycaon*, *Ursus bibersoni*, *Panthera leo* et des hyènes), un phacochère, le zébrin, l'oryx, un chameau, des bovidés et des gazelles ainsi qu'une riche microfaune. Là encore, tous les indices suggèrent que la cavité se trouvait non loin de l'océan, dans un milieu de savane sèche et ouverte et qu'elle a été occupée vers 600 000 ans.



Site de la grotte des Ours à Sidi Abderrahmane Cunette (Casablanca) avant la reprise des fouilles (photo L. Wengler)

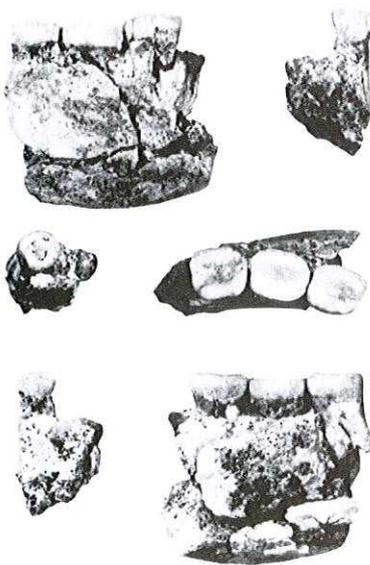
D'autres sites de l'Acheuléen moyen sont connus dans la carrière de la STIC, dans celle de Sidi Al Kadir-Hélaoui et au site B de Sidi Abderrahmane Grande Exploitation, où il a anciennement été dénommé « clacto-abbévillien ». Ces sites non datés se situent d'après le contexte géologique vers 500 000



Résultat d'une journée de fouilles à la grotte des Ours à Sidi Abderrahmane Cunette (Casablanca) lors des travaux de P. Biberson (Biberson, 1961)

débitage : polyédrique, discoïde, clactonien. Les bifaces sont souvent réalisés sur éclat et ont des profils asymétriques (Mohib, 2001).

L'Acheuléen supérieur est surtout représenté par les résultats des fouilles anciennes dans les carrières de Sidi Abderrahmane, notamment par ceux obtenus dans la grotte des Littorines aujourd'hui détruite. Malheureusement sa position stratigraphique précise dans l'ensemble des formations quaternaires n'est pas parfaitement claire et on la situe approximativement vers 400 000 ans. Une grande quantité de bifaces souvent lancéolés sur quartzite local furent découverts lors de sa fouille dirigée par P. Biberson. Leurs bords sont plus régularisés et finis au percuteur



Fragments de la mandibule d'*Homo sapiens* archaïque de la grotte des Littorines (Biberson, 1956)

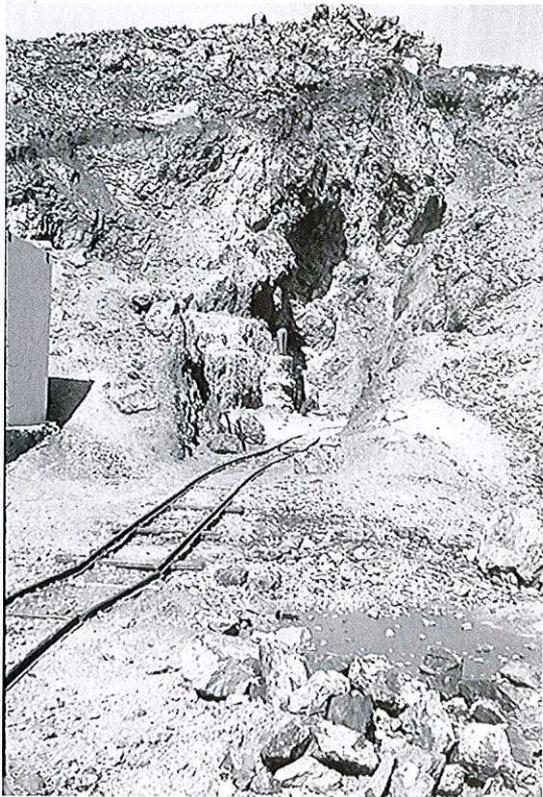
tendre. Parmi les différentes méthodes de débitage, le débitage Levallois avec l'élaboration d'une convexité sommitale et la préparation des plans de frappe sur les nucléus est bien attesté alors qu'il n'était que balbutiant à la fin de l'Acheuléen moyen. C'est dans la grotte des Littorines qu'en mars 1955 P. Biberson (1956) découvrit deux fragments de mandibules appartenant à un *Atlantrophe* qui correspond aujourd'hui à un *Homo sapiens* archaïque.

Au Cap Chatelier, dont la partie supérieure a été récemment datée vers 350 000 ans, une partie des éclats sont minces et prédéterminés grâce à la méthode Levallois. La dimension des bifaces diminue et les hachereaux sont rares, tandis que les outils sur éclat deviennent prédominants avec de nombreux types dont les racloirs, les coches et denticulés et les outils composites. A Sidi Abderrahmane Extension, les éclats prédéterminés sont encore plus présents tandis que les débitages polyédrique et discoïde perdent de l'importance. On assiste peu à peu à la standardisation de la production des éclats employés dans les tâches communes, notamment pour couper. Les outils retouchés sur éclat, eux aussi, deviennent de plus en plus abondants. Les bifaces sont de plus en plus élaborés, leur taille a diminué et ils sont souvent réalisés à partir de gros éclats en quartzite, ce qui permet d'en maîtriser plus aisément l'épaisseur et la forme. Celle-ci évolue vers l'amande avec des bords convexes. Les hachereaux perdent encore de leur importance, cependant cela peut être simplement lié à des activités plus légères de boucherie. Cet ensemble daterait d'environ 200 000 ans (stade isotopique 7).

L'ensemble des sites actuellement connus dans la région de Casablanca offre un panorama exceptionnel sur l'évolution de l'Acheuléen et des hommes en Afrique du Nord-Ouest. Les recherches en cours préciseront encore le cadre environnemental de cette histoire et l'ouverture de nouvelles carrières ne tardera probablement pas à apporter de nouvelles découvertes qui compléteront ces données. Néanmoins, il s'avère que cet ensemble est d'ores et déjà aussi important pour le dernier million d'années que les grands sites d'Afrique de l'Est que sont les formations alluviales de l'Awash et de l'Omo en Ethiopie, ou celles du lac Turkana au Kenya, bien que leur histoire remonte encore plus loin dans les racines de notre humanité.

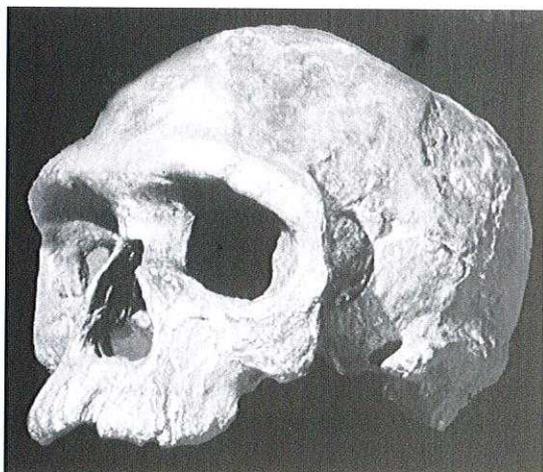
C'est dans ce creuset acheuléen qui voit l'avènement des *Homo sapiens* archaïques que se forge l'ensemble culturel suivant représenté par le Moustérien et l'Atérien caractérisant le Paléolithique moyen de cette région. À l'heure actuelle et dans l'ensemble du Maghreb, nous ne connaissons pas de site archéologique qui nous permette de savoir dans le détail comment s'opère cette transition supposée entre le Paléolithique inférieur et moyen. Le site mous-

térien le plus ancien, daté à ce jour d'environ 120 000 ans (Grün et Stringer, 1991), est le Djebel Irhoud près de Safi. Il s'agit d'une ancienne grotte découverte fortuitement par une exploitation minière de barytine en 1961. Sa renommée est surtout liée au fait que l'on y a découvert dans les années 60 des restes humains dont 2 crânes parfaitement conservés que E. Ennouchi, professeur de Paléontologie à l'Université de Rabat, avait décrit comme appartenant à des néandertaliens (Ennouchi, 1962, 1963, 1968, 1969).



Carrière du Jbel Irhoud en 1969 lors de la fouille de J. Tixier (photo J. Tixier)

Crâne de l'homme du Djebel Irhoud
(*Homo sapiens* archaïque)



L'étude de nouveaux fragments découverts ultérieurement montre que l'ensemble de ces restes présente des caractères archaïques hérités des *Homo erectus* et se rangent parmi les *Homo sapiens* archaïques (Hublin et al. 1987 ; Hublin, 1992).

L'industrie avait été malencontreusement recueillie dans des conditions assez sommaires et une fouille très limitée, effectuée en 1967 et 69 par J. Tixier et R. de Bayle des Hermens, a permis de mieux connaître la stratigraphie du remplissage qui semble s'être mis en place durant un laps de temps assez court. Ces fouilles ont fourni une série plus limitée d'artefacts attribuables à un Moustérien typique riche en racloirs. Le débitage Levallois y est largement employé et a fourni de très nombreux éclats qui ont servi de support à toute une panoplie d'outils où les racloirs représentent près de 50 % des pièces. Les encoches et denticulés sont également assez abondants ainsi que les pointes moustériennes. Les bifaces sont absents et même si quelques galets sont retouchés, cette industrie se démarque nettement de l'Acheuléen antérieur. Aucune sépulture n'a pu être mise en évidence et les vestiges très partiels des 5 humains recueillis, dont ceux d'un enfant, n'étaient pas forcément contemporains. Ils gisaient, disséminés au milieu des artefacts lithiques et des reliefs de repas, parmi lesquels ont été identifiés (Thomas, 1981 ; Amani, 1991 ; Geraads et Amani, 1998) des fragments d'œuf d'autruche et divers ossements d'aurochs, rhinocéros, zébrin, âne, gazelle, antilope, bubale, gnou, porc-épic et lièvre et de la microfaune (Jeager, 1970, 1975). Ces grottes ont aussi été fréquentées par des carnivores comme la panthère, l'hyène tachetée et le chacal. L'ensemble de cette faune d'aspect moderne, où se mêlent nombre d'espèces d'affinités saharo-éthiopiennes avec quelques éléments eurasiatiques, évoque un milieu ouvert, assez sec mais non steppique, à couvert arbustif largement disjoint sur les reliefs environnants.

D'autres données récentes proviennent du Maroc oriental où la grotte du Rhafas à 1000 m d'altitude dans les Monts d'Oujda, offre actuellement une stratigraphie de 4,5 m entre environ 120 000 et 60 000



Grotte du Rhafas, près d'Oujda dans le Nord du Maroc oriental (photo L. Wengler)



Fouilles dans les niveaux moustériens de la grotte du Rhafas (photo L. Wengler)

ans. Il s'agit donc d'une séquence exceptionnellement longue pour la région, et dont la base n'est pas encore connue. Elle permet de suivre l'évolution du Moustérien et son passage à l'Atérien grâce à de nombreuses couches archéologiques dont certaines ont conservé de véritables sols d'habitat (Wengler, 1993).

Les ensembles lithiques recueillis sont presque exclusivement constitués d'éclats et contiennent très peu de lames. Ils sont proches de ceux du Jbel Irhoud, mais permettent de déceler des fluctuations discrètes au cours du temps. Sur le plan technologique, le débitage Levallois avec des enlèvements et des préparations centripètes est nettement prépondérant (Wengler, 1995). Les outils retouchés sont préférentiellement réalisés sur les éclats Levallois et comportent de nombreux racloirs extrêmement variés. L'augmentation de leur proportion aux dépens des

coches, denticulés et autres outils permet d'assister à l'évolution d'un Moustérien typique vers un Moustérien peu différent du type Ferrassie où les racloirs peuvent constituer jusqu'à 90 % des outils retouchés. Cette évolution n'est pas linéaire, elle se fait selon des oscillations périodiques qui se corrélient avec les variations climatiques et notamment celles de caractère humide mises en évidence par l'étude de la flore (Wengler et Vernet, 1992). Cette influence du milieu semble également agir sur la dimension des éclats recherchés, ainsi lorsque le milieu apparaît plus froid et humide à cette altitude, les éclats taillés par les hommes

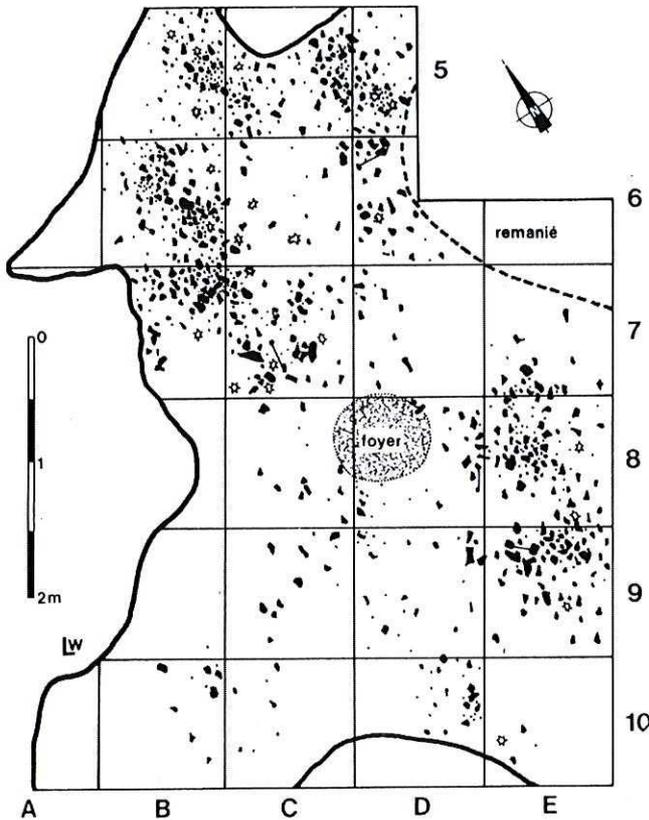
préhistoriques sont généralement de plus grande taille. Malheureusement, on n'arrive pas à connaître les motivations qui poussaient les hommes dans cette voie. Cependant, au-delà des choix culturels propres à ces populations et qui touchent l'ensemble du Maghreb, on constate que le milieu joue effectivement un certain rôle et influence ces choix, ce que l'on supposait, mais que l'on n'arrivait pas à cerner jusqu'à présent.

Les sols d'habitat, dégagés dans la partie supérieure du remplissage, montrent une certaine structuration de l'espace. Un foyer en cuvette non empierré et non bordé de pierres occupe le centre de la cavité, qui a des dimensions modestes, les activités se déroulent sur tout l'espace disponible et non pas juste autour du foyer comme c'est souvent le cas en

Racloirs de divers types du niveau 6ab de la grotte du Rhafas (photo L. Wengler)



Europe. Celles identifiables sont marquées par des amas de débitage de quelques mètres carrés mêlés d'os fragmentés et parfois brûlés qui ne sont que des déchets de cuisine. Elles sont séparées par des zones de circulation ou de repos où les vestiges sont rares (Wengler, 2001). L'étude de ces sols d'habitat permet parfois de pénétrer dans l'intimité du groupe en montrant qu'il s'agissait d'un individu droitier assis probablement en tailleur qui avait débité les nucléus à cet



endroit précis. Ils attestent aussi de l'occupation périodique de la grotte dans la zone du porche par des groupes d'individus probablement peu nombreux qui pratiquaient la chasse aux grands mammifères (phacochères, gazelles, bubales, zébrins, rhinocéros blanc, aurochs...) mais qui pouvaient aussi s'approvisionner en viande sur des cadavres d'animaux.

L'étude des roches qu'ils ont taillées montre qu'ils s'approvisionnaient sur un vaste territoire d'au moins une quarantaine de kilomètres de rayon essentiellement tourné vers le Sud et l'Ouest, même si l'essentiel de la matière première provenait des alentours immédiats de la cavité comme le quartzite vert. Mais ce qui est plus intéressant fut la découverte dans tous les niveaux étudiés d'une petite quantité de calcédoine blanche translucide qui provenait de la région de l'oued El Haÿ à environ 80 km de distance de la grotte. De la même manière, on a pu montrer qu'à une période contemporaine, des groupes de Moustériens fréquentaient cette dernière région et avaient laissé sur leurs sites de campement une petite quantité de roche provenant des Monts d'Oujda dans la zone où se situe la grotte du Rhafas. Cet ensemble de faits montre d'une part, que ces

groupes de chasseurs-cueilleurs nomadisaient sur un vaste territoire de plus de 100 km du Nord au Sud, et d'autre part qu'ils effectuaient des migrations probablement saisonnières entre le nord, domaine de la forêt méditerranéenne de thuyas et de pins des Monts d'Oujda, et les Hauts Plateaux du Sud occupés par les steppes à alfa et armoise (Wengler, 1990). Enfin l'absence de roche venant de la chaîne de montagne des Béni Snassen séparant au nord cette région de la zone côtière méditerranéenne donne une idée de la frontière septentrionale de ce territoire.

Sol d'habitat du niveau 6 ab de la grotte du Rhafas (Luc Wengler)

Ces Moustériens ont certainement occupé tout le Maroc, mais leurs traces sont rares et souvent discrètes dans plusieurs grottes des Béni-Snassen, du Moyen-Atlas et de la Meseta côtière ou dans des sites de plein air bien souvent démantelés par l'érosion comme dans la région de Guelmin au sud-ouest du Maroc, dans la bande côtière steppique qui marque la marge du Sahara. Là, les sites sont concentrés en bordure des oueds comme l'oued Noun où ces hommes venaient chasser du gros gibier et n'hésitaient pas dans ce cas à tailler comme leurs très lointains ancêtres acheuléens quelques rares et grands bifaces ainsi que des pics trièdres qui leur servaient dans leur activités de boucherie.

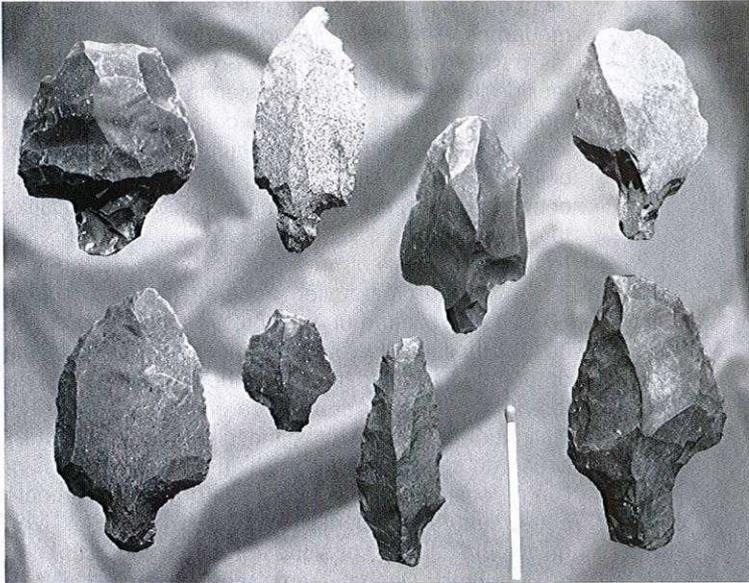
C'est dans ce contexte culturel du Moustérien que parfois apparaissent quelques outils dont la base porte des retouches qui l'amincissent et la retrécissent en formant un pédoncule.

Mais ces inventions sporadiques restent souvent sans lendemain. Toutefois, entre 80 et 70 000 ans au Rhafas, ces pièces commencent à prendre une certaine importance, puis elles vont se développer jusqu'à atteindre rapidement plus de 12 % de l'outillage. Dès lors, on ne parlera plus de Moustérien mais d'Atérien.



Vallée de l'oued Noun dans la région de Guelmin, sud-ouest marocain (photo L. Wengler)

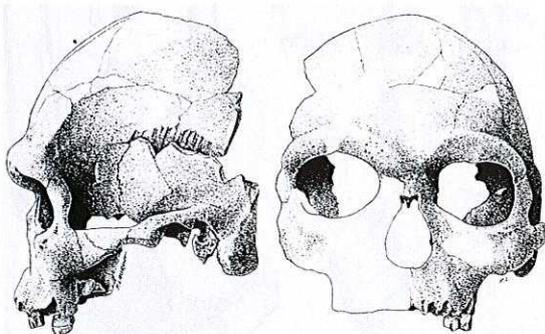
L'évolution commence dans ce cas par une invention technologique, la réalisation de pédoncules destinés à faciliter l'emmanchement des pièces, qui a cette fois du succès et se généralise (Wengler, 1997) vers 70 000 ans, lors d'une phase plus humide contemporaine du premier grand refroidissement qui touchera l'Europe au Würm. Cependant, si l'on fait abstraction des pédoncules, la structure de l'outillage reste pro-



Pièces pédonculées de l'Atérien ancien (niveau 2) de la grotte du Rhafas (photo L. Wengler)

fondement moustérienne ; le Proto-atérien et l'Atérien ancien ne sont donc que des faciès d'un Moustérien qui évolue. Il semble que ce phénomène se soit produit à différents endroits du Maghreb et à différents moments à partir de 90 000 ans ; cependant, les données dont on dispose sont encore très partielles.

Cette culture atérienne, dont on a inventorié de nombreux sites très souvent de surface, est encore très mal connue, car l'on ne dispose que de très peu de stratigraphies longues qui permettraient d'en suivre l'évolution au cours du temps. Au Maroc, les études en cours sur les grottes du littoral atlantique dans la région de Témara, comme El Haroura II et surtout El Mnasra, devraient apporter des données importantes d'autant que c'est dans cette région, à Dar es Soltane II (Debenath, 1975) que l'on a trouvé les premiers



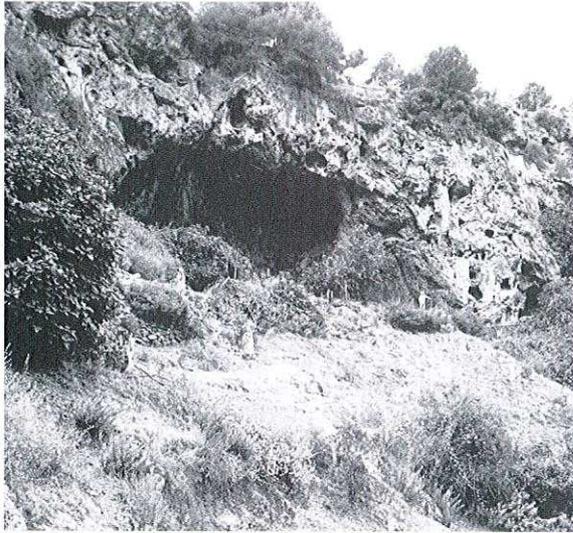
Crâne partiel de Dar es Soltane II (A. Debenath, dessin P. Laurent)

restes humains atériens, qui présentent des caractères voisins avec ceux du Djebel Irhoud et sont des *Homo sapiens* pré-modernes. A El Mnasra (ancienne grotte du Casino), des pièces travaillées sur os ont été récoltées en fouilles, montrant que les Atériens utilisaient un outillage en os.

Leur industrie lithique évolue avec une diminution du nombre des racloirs au profit des outils de type paléolithique supérieur comme les grattoirs. On sait également que des pointes pédonculées bifaciales apparaissent dans les stades « évolués », ainsi que des pièces foliacées bifaciales ; cependant, au Maroc oriental, des pièces semblables sont présentes en très petit nombre dès le Moustérien et ne sont donc pas caractéristiques de ce stade de l'Atérien. Le débitage Levallois persiste, mais il semble parfois perdre de son importance au profit d'un débitage polyédrique ou laminaire suivant les cas. Dans certaines régions du Maghreb, un véritable débitage laminaire prismatique apparaît, dans d'autres, comme au Maroc oriental, celui-ci n'est pas inconnu, mais il est très peu utilisé. L'industrie reste, cependant, profondément marquée par les caractères moustériens ancestraux, mais par son originalité et ses différences par rapport au Moustérien dont elle est issue, elle acquiert le statut de culture ou

plutôt d'ensemble culturel tellement on constate de différences entre les sites éloignés. Des faciès régionaux existent, mais leur origine et leur évolution dans le temps et l'espace nous sont encore inconnues. Même si certains auteurs anciens se sont évertués à mettre en évidence une évolution de l'Atérien, il faut bien reconnaître aujourd'hui que les données sont encore fragiles et trop fragmentaires pour tenter pareil exercice, si ce n'est localement sur des bases stratigraphiques solides, car l'Atérien se développe sur plus de 50 000 ans et occupe un espace très vaste allant de la Lybie à l'Atlantique et de la Méditerranée au Sud du Sahara.

La culture qui lui succède présente des caractères tout à fait différents et débute au Maroc vers 22 000 ans BP dans la grotte de Taforalt, anciennement fouillée par J. Roche (1963) tout comme d'ailleurs à Tamar Hat en Algérie (Delibrias et Roche, 1976). Il s'agit de l'Ibéromaurusien dont le gisement éponyme, les abris de la Mouillah près de Marnia, est située en Algérie non loin de Taforalt. Elle se caractérise principalement par l'abandon total du débitage Levallois et la production de lames et de lamelles. L'outillage comporte surtout des lamelles à bord abattu associées à quelques grattoirs, coches, denticulés et outils divers dont des pièces esquillées. L'outillage sur os existe, mais n'est pas très abondant, il comprend quelques percoirs et de très rares harpons. Les outils en pierre sont de taille modeste, voire microlithique, et sont principalement réalisés à partir de lames et surtout de lamelles débitées au percuteur



Grotte de Taforalt : porche et stratigraphie
(photo L. Wengler)

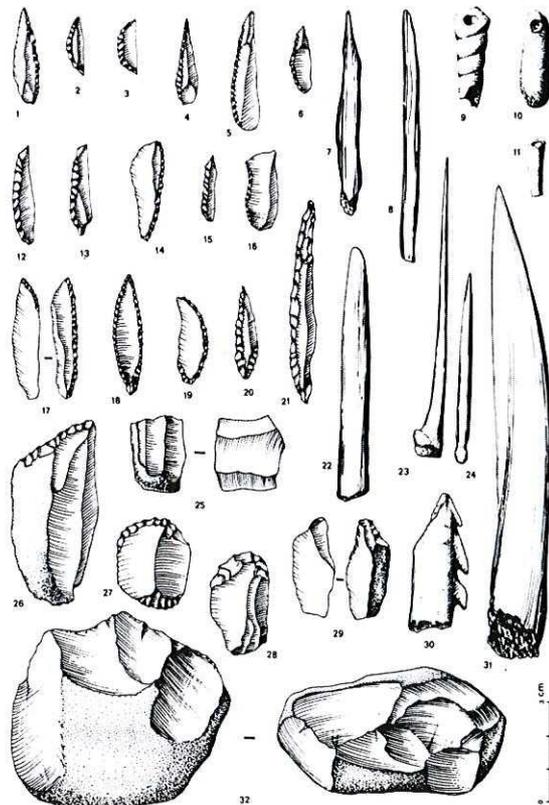


tendre. On a donc, du moins en apparence, une rupture profonde entre les techniques de débitage et la typologie de l'Atérien et de l'Ibéromaurusien. Il en est de même sur le plan artistique. En effet, l'art mobilier est presque totalement inconnu dans l'Atérien. Quant à l'Ibéromaurusien, on y connaît quelques éléments de parure constitués de coquillages percés et 3 objets mobiliers en pierre gravés auxquels il faut ajouter à Tamar Hat et à Afalou Bou Rhumel en Algérie quelques figurines modelées en argile cuite (Hachi, 2003).

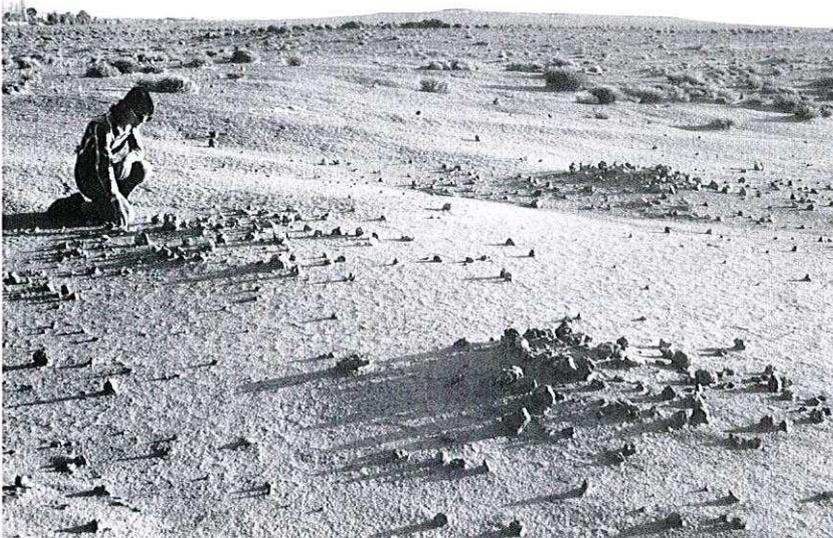
Cet ensemble de données et le fait qu'à Taforalt les derniers niveaux atériens sont séparés de la base de l'Ibéromaurusien par un *hiatus* chronologique de plusieurs milliers d'années, tout comme sur le littoral atlantique, près de Rabat, dans la grotte des Contrebandiers, laissèrent penser que les Ibéromaurusiens étaient des envahisseurs venus probablement de l'Est (Roche 1976). Aujourd'hui les données acquises sur de nouveaux sites du Maroc oriental montrent que ce hiatus n'existe pas et correspondait seulement à un stade de la recherche. De plus, des arguments d'ordre typologique et technologique vont dans le sens d'une transition possible de l'Atérien vers l'Ibéromaurusien, comme semble également l'indiquer le matériel archéologique atérien provenant du site de Sidi Saïd en Algérie, qui présente une forte

réduction des pièces. Si d'autres gisements viennent confirmer ce cas de figure, nous serions face à une évolution culturelle sur place des populations autochtones au moment où le milieu, relativement proche de l'actuel, connaît une nouvelle crise climatique marquée par une recrudescence d'humidité qui favorise l'extension des forêts méditerranéennes aux dépens des zones steppiques arides. Il se produirait également une évolution biologique des *Homo sapiens* pré-modernes vers les *Homo sapiens* modernes représentés par le type cro-magnôïde de Mechta-Afalou porteur de la culture ibéromaurusienne. Ces populations ibéromaurusiennes sont bien connues surtout dans leur phase récente par plusieurs nécropoles, dont celle de Taforalt (Ferembach, 1962), où plus d'une centaine d'individus pratiquant l'avulsion des incisives furent inhumés.

L'Ibéromaurusien apparaît pendant plus de 20 000 ans comme une culture très stable où seules des fluctuations discrètes marquées par des variations du pourcentage des lamelles à bord abattu et des différents types à l'intérieur de ce groupe permettent de distinguer une phase ancienne, classique et récente. A cause de son aspect microlithique et en un temps où l'on ne connaissait pas encore sa grande ancienneté, cette culture fut qualifiée d'Epipaléolithique, alors qu'aujourd'hui elle constitue le Paléolithique supérieur du Maghreb. De nouveaux sites dont celui d'Ifri El Baroud dans le Rif oriental (Eiwanger, 2001) qui présente une stratigraphie importante, devraient prochainement apporter de nouvelles données sur cette culture.



industrie ibéromaurusienne de la grotte de Taforalt
(Camps, 1974)



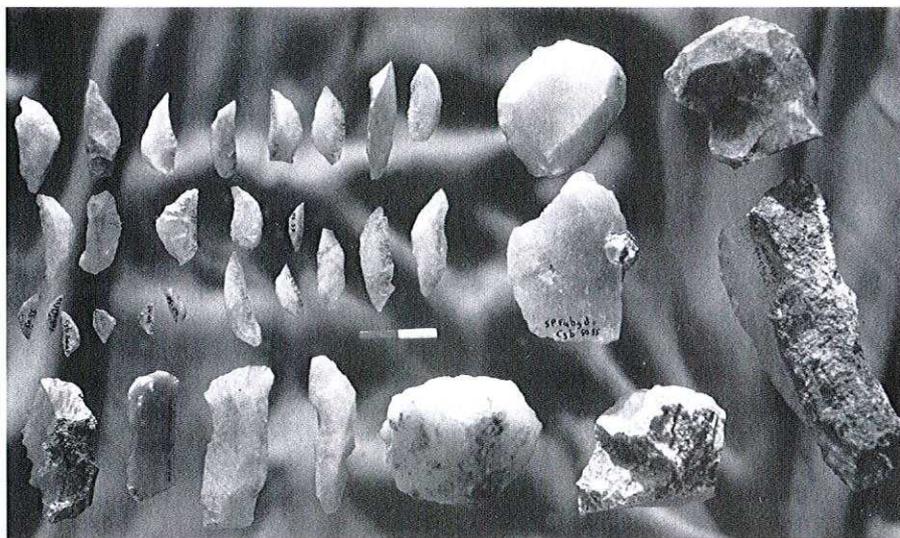
Site des Foyers (Ibéromaurusien) sur les bords de l'oued El Haÿ (photo L. Wengler)

La fin de l'Ibéromaurusien est très mal documentée au Maroc, car les terrains contemporains et postérieurs ont subi une intense érosion jusqu'au début de la phase biostasique qui marque l'optimum climatique de l'Holocène. En conséquence, sur des niveaux ibéromaurusiens reposent en discordance

des niveaux sédimentaires contenant du Néolithique moyen, voire ancien, alors que chronologiquement la place existe pour que vienne s'intercaler un Epipaléolithique.

Alors que les populations ibéromaurusiennes sont parfaitement installées dans la région, vers 10 000 ans BP, dans un contexte de fin de période humide (Wengler et al., 1994), on assiste peu à peu à une modification de la structure de l'outillage. Dans un fond ibéromaurusien parfaitement dominé par les lamelles à bord abattu et un débitage lamellaire, on constate l'augmentation progressive des grattoirs sur éclat tandis que des microlithes géométriques et particulièrement des segments prennent plus d'importance avec les coches et les denticulés tout en restant encore minoritaires. Vers 9500 ans BP et jusqu'à 8500 ans BP, les grattoirs deviennent de plus en plus omniprésents avec quelques grands éclats de préparation des nucléus tandis que le reste de l'industrie diminue en taille avec le développement de pièces hypermicrolithiques comme des segments de l'ordre du centimètre. Des armatures particulières à base bitronquée apparaissent de même que des triangles et des trapèzes. Nombre de ces pièces portent des traces d'ocre rouge.

Site de la Piste, zone de l'oued El Haÿ, industrie kérémiennne sur calcédoine (photo L. Wengler)



des niveaux sédimentaires contenant du Néolithique moyen, voire ancien, alors que chronologiquement la place existe pour que vienne s'intercaler un Epipaléolithique.

Au Maroc oriental, dans la région de l'oued El Haÿ, où des terrains alluviaux de l'Holocène ancien sont parfaitement conservés dans la tranche de temps entre 12 et 8000 ans BP, on a pu replacer grâce à la géomorphologie et aux datations par le radiocarbone un certain nombre de sites de plein air dans une stratigraphie précise et retracer l'évolution de la fin de l'Ibéromaurusien (Wengler et al., 1999).

Cette nouvelle culture, le Kérémien, qui résulte de l'évolution de l'Ibéromaurusien, était connue plus à l'Est, en Algérie, dans la région de Tiaret (Cadenat et Vuillemot, 1944) sur les Hauts Plateaux, mais son origine était inconnue de même que son évolution vers un Néolithique régional connu plus au sud dans la grotte de Tendrara. Ces Kérémiens, dont nous ne connaissons pas les manifestations artistiques ni l'industrie sur os, étaient des chasseurs-cueilleurs qui ne pratiquaient pas l'élevage. Les restes de faune sont tous attribués à des animaux chassés où dominent l'aurochs, le bubale, les gazelles et le mouflon.

Cet exemple qui résulte des développements récents de la recherche marque la fin de l'histoire paléolithique dans une région précise, mais il montre aussi l'ampleur des connaissances à acquérir dans un pays remarquable qui progresse très vite. Depuis les premières traces de peuplement vers 1 million d'années, les divers gisements visités nous ont permis de suivre

la lente évolution de l'*Homo erectus* vers l'homme moderne et quelques étapes de son histoire culturelle depuis l'Acheuléen ancien jusqu'à l'aube du Néolithique avec les incertitudes des recherches en cours et les vides que les prochaines découvertes ne manqueront pas de combler.

Bibliographie

- AMANI F., 1991. *La faune de la grotte à Hominidé du Jebel Irhoud (Maroc)*. Thèse Université de Rabat, 229 p.
- BIBERSON P., 1956. Le gisement de l'Atlantrophe de Sidi Abderrahman (Casablanca). *Bull. Arch. Marocaine*, t. I, p. 39-92.
- BIBERSON P., 1961 a. *Le cadre paléogéographique de la Préhistoire du Maroc atlantique*. Publ. Serv. des Antiquités du Maroc, 16, Rabat, 235 p.
- BIBERSON P., 1961 b. *Le Paléolithique inférieur du Maroc atlantique*. Publ. Serv. Antiq. Maroc, fasc. 17, 544 p.
- BIBERSON P., 1970. Index-cards on the marine and continental cycles of the moroccan Quaternary. *Quaternaria*, t. 13, p. 1-76.
- CADENAT P. et VUILLEMOT G., 1944. La station préhistorique de Kef el-Kerem (Jebel Nador). *Bull. Soc. Géog. Arch. d'Oran*, t. 65, p. 52-65.
- DEBENATH A., 1975. Découverte de restes humains probablement atériens à Dar es Soltane, Maroc. *C. R. Acad. Sc. de Paris*, t. 281, p. 875-876.
- DELIBRIAS G. et ROCHE J. 1976. Datations absolues de l'Épipaléolithique marocain. *Bull. Arch. Marocaine*, t.10, p. 11-24, 1 tabl.
- ENNOUCHI E., 1962 a. Un crâne d'homme ancien au Jbel Irhoud (Maroc). *C. R. Acad. Sc. de Paris*, t. 254, p. 4330-4332.
- ENNOUCHI E., 1962 b. Un néanderthalien : l'homme du Jbel Irhoud (Maroc). *L'Anthropologie*, t. 66, p. 279-299.
- ENNOUCHI E., 1963. Les néanderthaliens du Jbel Irhoud (Maroc). *C. R. Acad. Sc. de Paris*, t. 256 J p. 2459-2460.
- ENNOUCHI E., 1968. Le deuxième crâne de l'homme d'Irhoud. *Ann. Paléontol.*, t. 54, p. 117-128.
- ENNOUCHI E., 1969. Présence d'un enfant néanderthalien au Jbel Irhoud (Maroc). *Ann. Paléontol.*, t. 55, p. 251-265.
- EIWANGER J., 2001. Recherches archéologiques dans le Rif oriental. Projet de coopération INSAP/KAVA. *1ères journées nationales d'Archéologie et du Patrimoine*. Société Marocaine d'Archéologie et du Patrimoine, Rabat, vol. 1 Préhistoire, p. 82-89.
- FEREMBACH D., 1962. *La nécropole épipaléolithique de Taforalt (Maroc oriental)*. Edit. Edita, Casablanca, 175 p., 6 pl. photos.
- GERAADS D., 2002. Plio-pleistocene mammalian biostratigraphy of Atlantic Morocco. *Quaternaire*, 13, 1, p. 43-53.
- GERAADS D., BERIRO P., ROCHE H., 1980. La faune et l'industrie des sites à *Homo erectus* des carrières Thomas (Casablanca, Maroc). Précisions sur l'âge des Hominidés. *C. R. Acad. Sciences*, Paris, D, 291, p. 195-198.
- GERAADS D., AMANI F., 1998. Le gisement moustérien du Jebel Irhoud, Maroc : précisions sur la faune et la paléoécologie. *Bull. Arch. Marocaine*, Rabat, 18, p. 11-18.
- GRUN R. et STRINGER C. B., 1991. Electron spin resonance dating and the evolution of modern humans. *Archaeometry*, t. 33, n° 2, p. 153-199.
- HACHI S., 2003. Aux origines des arts premiers en Afrique du Nord. *Mém. CNRPAH*, Alger, ns n° 6, 173 p.
- HUBLIN J.-J., 1992. *L'émergence des Homo sapiens archaïques : Afrique du Nord-Ouest et Europe occidentale*. Thèse de Doctorat d'Etat ès Sciences, Université de Bordeaux I.
- HUBLIN J.-J., TILLIER A.-M. et TIXIER J., 1987. L'humérus d'enfant moustérien (*Homo 4*) du Jbel Irhoud (Maroc) dans son contexte archéologique. *Bull. et Mém. de la Soc. d'Anthrop. de Paris*, t. 4, sér. 14, p. 115-142.
- JEAGER J.-J., 1970. Découverte au Jbel Irhoud des premières faunes de rongeurs du Pléistocène inférieur et moyen du Maroc. *C.R. Acad. Sciences*, Paris, t. 270, p. 920-923.
- JEAGER J.-J., 1975. *Evolution des Rongeurs, du Miocène à l'actuel, en Afrique Nord-Occidentale*. Thèse, Université de Montpellier.

- LECOINTRE G., 1918. Sur quelques gisements fossilifères récents des environs de Casablanca. *C. R. Acad. Sciences*, Paris, CLXVII, p. 375.
- LECOINTRE G., 1926. *Recherches géologiques dans la Meseta marocaine*. Mémoire de la Société des Sciences naturelles du Maroc, 14, 158 p.
- LECOINTRE G., 1952. *Recherches sur le Néogène et le Quaternaire marins de la côte atlantique du Maroc*. Mémoires du Service Géologique du Maroc, 99, t. 1, Stratigraphie, 197 p.
- LEFEVRE D., 2000. *Du continent à l'océan. Morphostratigraphie et paléogéographie du Quaternaire du Maroc atlantique. Le modèle casablancais*. Thèse d'habilitation à diriger des recherches, Univ. Montpellier 3, vol. 3, 2ème partie, p. 100-308.
- LEFEVRE D., RAYNAL J.-P., 2002. Les formations Plio-Pléistocènes de Casablanca et la chronostratigraphie du Quaternaire marin du Maroc revisitées. *Quaternaire*, 13, 1, p. 9-21.
- MOHIB A., 2001. *L'Acheuléen de la grotte des Ours à Sidi Abderrahmane (Casablanca, Maroc) dans son contexte régional (fouilles anciennes et récentes)*. Thèse de l'Institut National des Sciences de l'Archéologie et du Patrimoine, Rabat, 348 p.
- RAYNAL J.-P., TEXIER J.-P., 1989. Découverte d'Acheuléen ancien dans la carrière Thomas 1 à Casablanca et problème de l'ancienneté de la présence humaine au Maroc. *C. R. Acad. Sciences*, Paris, 308, série II, p. 1743-1749.
- RAYNAL J.-P., GERAADS D., MAGOGA L., EL HAJ-RAOUI A., TEXIER J.-P., LEFEVRE D., SBIHI-ALAOUI, F.-Z., 1993. La grotte des Rhinocéros (Carrière Oulad Hamida 1, anciennement Thomas III, Casablanca), nouveau site acheuléen du Maroc atlantique. *C. R. Acad. Sciences*, Paris, 316, série II, p. 1477-1483.
- RAYNAL J.-P., SBIHI-ALAOUI F.-Z., MAGOGA L., MOHIB A., ZOUAK M., 2002. Casablanca and the earliest occupation of North Atlantic Morocco. *Quaternaire*, 13, 1, p. 65-77.
- ROCHE J., 1963. *L'Épipaléolithique marocain*. Didier, Paris, 2 vol., 262 p.
- ROCHE J., 1976. Cadre chronologique de l'Épipaléolithique marocain. In : G. Camps, *Chronologie et synchronisme dans la Préhistoire circum-méditerranéenne*, colloque II, 9e congrès de l'U.I.S.P.P., Nice, p. 153-167.
- STEARNS C. E., 1978. Pliocene-Pleistocene emergence of the Moroccan Meseta. *Geological Society of American Bulletin*, 89, p. 1630-1644.
- THOMAS H., 1981. La faune de la grotte à Néandertaliens du Jebel Irhoud (Maroc). *Quaternaria*, Rome, 23, p. 191-217.
- WENGLER L., 1990 c. Territoire et migrations humaines durant le Paléolithique moyen. Le cas du Maroc oriental. *Sahara*, t. 3, Milan, p. 35-44.
- WENGLER L., 1993. *Cultures préhistoriques et formations quaternaires au Maroc oriental. Relations entre comportements et paléoenvironnements au Paléolithique moyen*. Thèse de Doctorat d'Etat ès Sciences, Université de Bordeaux I, 2 tomes, 1433 p.
- WENGLER L., 1995. Levallois technology in the Middle Paleolithic of eastern Morocco. In : H.L. Dibble et O. Bar-Yosef Ed., *The definition and interpretation of Levallois technology*. Monographs in World Archaeology n° 23. Prehistory Press, Philadelphia, p. 315-331.
- WENGLER L., 1997. Le passage du Moustérien à l'Atérien. *L'Anthropologie*, Paris, t.101, n°3, p. 448-481.
- WENGLER L., 2001. Settlements during the Middle Paleolithic of the Maghreb. In : N. Conard Ed., *Settlement dynamics of the Middle Paleolithic and Middle Stone Age*. Kerns Verlag, Tübingen, Allemagne, p. 65-89.
- WENGLER L. et VERNET J.-L., 1992. Vegetation, sedimentary deposits and climates during late Pleistocene and Holocene in Eastern Morocco. *Palaeogeography, Palaeoclimatology, Palaeoecology*, Amsterdam, t. 94, p. 141-167.
- WENGLER L., VERNET J.-L. et MICHEL P., 1994. Événements et chronologie de l'Holocène en milieu continental au Maghreb. Les données du Maroc oriental. In : *Échelles des variations chronoclimatiques quaternaires et réponses des environnements*. Coll. INQUA-AFEQ Quaternaire 1, 15-18 Mars 1994, Montpellier, *Quaternaire*, t. 5, n°3-4, p. 119-134.
- WENGLER L., G. DELIBRIAS, J. EVIN et G. FONGTUGNE, 1999. Chronologie 14C des cultures préhistoriques et des événements paléoclimatiques dans l'Est du Maroc. In : *14C et Archéologie*, 3e Congrès international, 6-10 Avril 1998, Lyon, *Revue d'Archéométrie* n. sp. et et *Mém. de la SPF*, t. XXVI, p. 371-379.

Le gisement paléolithique de plein air antéwürmien d'Espira-de-Conflent

BLAIZE YVES, BLAIZE MARIE, BLAIZE LOUISE

Historique

C'est en 1989 que Jean Tosti, directeur de la revue d'Ille et d'ailleurs (revue publiant des monographies de villages), avait programmé pour le 3ème trimestre la commune d'Espira-de-Conflent. Il nous avait demandé d'en assurer la présentation géographique (Blaize, 1989). C'est au cours de ce travail, sur le terrain, au lieu-dit *Safranassos*, que nous avons recueilli quelques éclats manifestement taillés de main d'homme.

En 1990, nous avons conduit Alain Fournier sur le site. Géologue en poste au C.N.R.S., il patronnait Lucy Wilson qui, dans le cadre d'une thèse de 3ème cycle, recherchait l'origine des roches taillées par l'homme de Tautavel et que l'on trouvait dans l'industrie de la Caune de l'Arago (de Lumley *et alii*, 1979). Alain Fournier reconnaît, dans les dépôts néogènes du bassin de Vinça et à Espira où elle abonde, une « roche brune jaspée ».

En mars 2003, nous revenons sur le site avec Michel Martzluff, Maître de conférences à l'Université de Perpignan et Bernard Laumonier, géologue à l'École des Mines de Nancy. Les vignes avaient été récemment labourées par P. Soler, viticulteur à Espira qui avait racheté les parcelles en friche à des fins de replantation en 1995. Nous y ramassons 2 outils, un bec burinant alterne et un burin multiple. Louise Blaize, après les pluies abondantes du printemps suivant, récoltait une quarantaine d'éclats, divers nucléus, le premier biface. À la fin, c'est 300 pièces environ qui seront recueillies. À ce jour, le lot compte 448 pièces.

La terrasse rissienne

L'industrie est présente sur toute la terrasse fluviale qui se développe sur près d'un kilomètre au nord-ouest d'Espira et qui domine d'une quinzaine de mètres le lit de la Lentilla, terrasse classée a1c « terrasses moyennes, 10, 35 m, à gros éléments peu roulés » dans la notice explicative de la *Carte Géologique de la France*. Les secteurs épargnés par l'érosion latérale portent un sol d'altération puissant de 50 à 80 cm, datable de l'Inter Riss-Würm (Klimck, 1970). Les argiles rouge safran emballent des graviers altérés et ne contiennent pas d'industrie.

Celle-ci apparaît dans les lits de galets sous-jacents lorsqu'ils affleurent, soit sur les sols décapés par l'érosion naturelle (ou les engins mécaniques), soit dans les coupes visibles dans les différents ravins. L'industrie en stratigraphie est contemporaine de la formation de la terrasse et peut être datée du Riss III.

L'industrie

Elle a principalement exploité la matière première abondante dans cette terrasse : une roche brune jaspée très minéralisée. Présente sous forme de galets, certains de forte taille, c'est une roche sédimentaire ayant subi une charge en oxydes et hydroxydes de fer, puis une silicification. Ce matériau provient vraisemblablement du démantèlement des séries primaires métamorphisées bordant le Canigou. Elle présente des variations dans l'intensité de couleur comme des variations dans la silicification. Elle peut être de teinte brune, ocre, veinée de noir, noire tachetée de rouge sang. Ces jaspes sont accompagnés de fer alluvionnaire et de lydienes uniformément gris-noir (phtanites ?).

L'industrie est taillée à 96 % dans ces roches jaspoïdes, à 4 % dans les quartzites et quartz filoniens. Elle est généralement roulée et présente des cassures et des stigmates de chocs provoqués par le charriage. Elle peut être gélivée. Certaines pièces sont cependant d'aspect assez frais, mais elles sont patinées. D'autres sont usées à différents degrés jusqu'à l'abrasion complète des arêtes séparant les enlèvements (15 pièces qui ne figurent pas dans le décompte ci-dessous). Il semble peu vraisemblable qu'il y ait une contemporanéité entre tous ces éléments.

Le décompte typologique fait apparaître 336 éclats, 16 galets ou fragments, 19 blocs, 62 débris. On compte 20 nucléus :

- 7 à enlèvements unipolaires (fig. 1, n°3)
- 1 issu d'un éclat (fig. 1, n°7)
- 2 à enlèvements bipolaires
- 5 nucléus levallois (fig. 1, n°4)
- 2 nucléus à enlèvements bifaces (fig. 1, n°8)
- 4 sont atypiques

La majorité des éclats (82 %) est de petite taille (< à 6 cm). Sur 336 éclats, 185 talons sont reconnaissables :

- 64 % lisses
- 21 % dièdres
- 5,5 % facettés
- 9 % corticaux

Il n'y a que 6 lames, 1 pointe levallois du 2ème ordre (fig. 2, n°17) et une lame levallois (fig. 2, n°18). Il n'y a pas de pointes moustériennes.

Sur de grands éclats, débités sur enclume, on compte 4 pièces bifacoïdes :

- 1 biface partiel épointé (fig. 1, n°1)
- 1 biface assymétrique (fig. 1, n°2)
- 1 biface épais à tranchant latéral rectiligne (fig. 1, n°9).

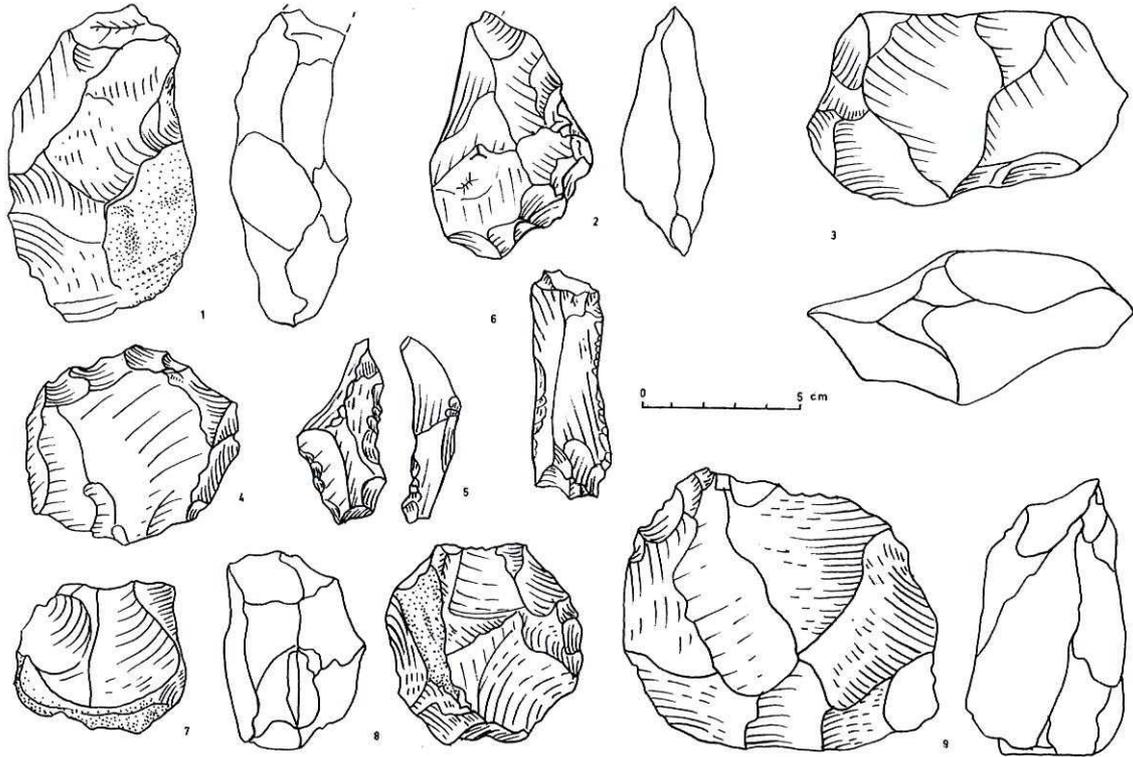


Figure 1
(dessin Yves Blaize)

Dans le groupe des outils archaïques, l'indice des denticulés est fort (36 %).

On distingue :

- des racloirs denticulés convexes (fig. 2, n°4)
- 1 racloir convergent denticulé (fig. 2, n°5)
- 1 racloir simple concave sur lame denticulé
- 1 racloir partiel denticulé
- 2 discoïdes denticulés (fig. 2, n°2, n°3)
- 1 racloir double biconvexe denticulé en quartzite (fig. 2, n°20).

On peut aussi distinguer des denticulés par encoches clactoniennes et encoches retouchées (4) dont :

- 3 encoches retouchées (fig. 2, n°6)
- 5 becs par encoches clactoniennes adjacentes ou par encoche clactonienne adjacente à 1 bord retouché (fig. 2, n°8)
- 1 bec double par encoches clactoniennes et retouches épaisses (fig. 2, n°19)
- 3 becs burinant alternes (fig. 2, n°11 et 12), 1 pointe de Tayac.

Le groupe moustérien est mal représenté. Les racloirs sont de mauvaise facture, épais, peu retouchés. La retouche peut être mince, épaisse, abrupte, denticulée ; il n'y a pas de retouche Quina.

On dénombre 6 racloirs :

- 1 racloir simple convexe (fig. 2, n°1)
- 1 racloir simple concave (fig. 2, n°7)
- 1 racloir double biconcave à talon aminci denticulé (fig. 1, n°6)
- 1 racloir convexe concave (fig. 1, n°5).

Dans le groupe Paléolithique supérieur figurent 3 grattoirs :

- 2 carénés (fig. 2, n°9 et 10)
- 1 grattoir latéral à museau (fig. 2, n°16)
- 2 burins typiques dont 1 burin multiple (fig. 2, n°14)
- 1 burin dièdre d'axe, 1 troncature (fig. 2, n°13).

Parmi les divers, on remarque 2 rabots, 2 sortes de chopping-tools sur grands éclats et les 4 bifaçoïdes déjà mentionnés plus haut. Il n'y a pas de choppers et pas de boules polyédriques.

Conclusion

Ce lot de 48 outils représente 9,3 % de l'industrie et se répartit donc en 19 denticulés (39,5 %), 9 encoches (18,7 %), 6 exemplaires pour le groupe moustérien (12,5 %), 6 exemplaires dans le groupe paléolithique supérieur (12,5 %), 8 dans les divers (16,6 %).

Ces chiffres sont donnés à titre indicatif et seront susceptibles d'être modifiés avec les trouvailles ultérieures. Il faudrait en effet enrichir le lot pour mieux caractériser cette industrie. Les trouvailles sporadiques prouvent que le gisement s'étend sur près d'un kilomètre depuis le correch de Santa Maria jusqu'au ravin du Castellás. Mais le champ des recherches reste limité dans ce terroir en voie d'abandon ; les

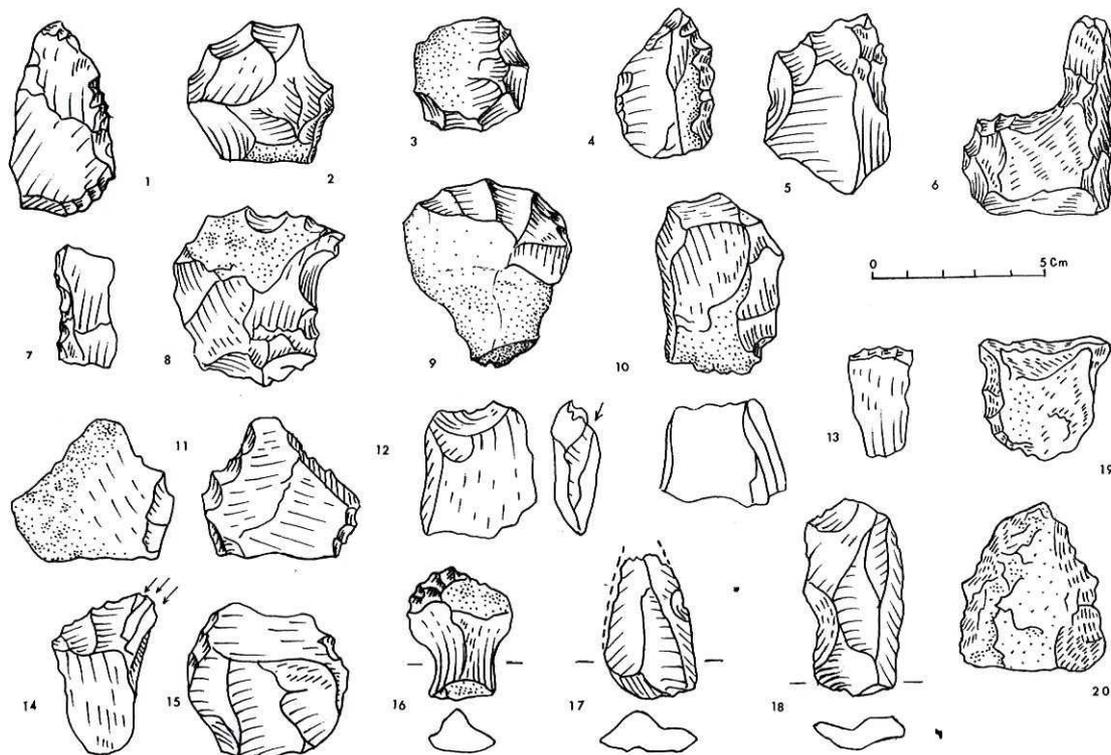


Figure 2
(dessin Yves Blaize)

friches et les ravins sont envahis par les broussailles et les bosquets de chênes. Il resterait la possibilité d'effectuer un sondage à l'endroit des premières

découvertes où l'industrie paraît un peu plus concentrée. L'entreprise, bien qu'aléatoire mériterait d'être tentée.

Bibliographie

BLAIZE Yves, 1989. Espira-de-Conflent : le cadre géologique et géographique, le terroir, les lieux-dits. *D'Ille et d'ailleurs*, 17, p. 5-9.

COLLINA-GIRARD Jacques, 1975. *Les industries archaïques sur galets des terrasses quaternaires de la plaine du Roussillon (P.-O.)*, Thèse de Doctorat, Marseille, 407 p., 106 pl.

LUMLEY (de) Henry *et alii*, 1979. Les industries lithiques de l'Homme de Tautavel, *Dossiers de l'archéologie*, n°36, p. 60.

KLIMCK E., 1970. *Carte Géologique de la France 1/80 000e*, 2e édition, notice explicative, Prades, p. 18.

Narbonne et la mer dans l'Antiquité

ERIC DELLONG

Comment définir la ou les relations que peut entretenir une cité comme Narbonne avec la mer ? Première colonie de citoyens fondée en Gaule (118 av. J.-C. si l'on en croit la tradition), Narbonne n'est pas à l'époque romaine, une cité franchement maritime mais estuarienne, au carrefour de routes commerciales terrestres (voie Domitienne et voie d'Aquitaine) et à la tête d'un espace lagunaire plus largement ouvert sur la mer qu'aujourd'hui. Bien qu'éloignée de la mer, Narbonne n'en demeure pas moins reliée à elle. Le titre de cette communication suggère des interactions multiples entre ces deux acteurs : mouvements et établissements de populations, échanges de produits issus du commerce, rapport de la population avec la mer et ses ressources notamment etc. Après une présentation rapide du littoral Narbonnais, ont été présentés au cours de cette communication deux aspects jugés représentatifs de cette question : celui du ou des ports antiques de Narbonne et celui de l'exploitation des ressources maritimes.

domaine lagunaire. Immédiatement à l'ouest enfin, se substitue à la lagune un étroit couloir de faible altitude contreboutant sur les piémonts des collines calcaires des Corbières Maritimes, limite occidentale du bassin Narbonnais.

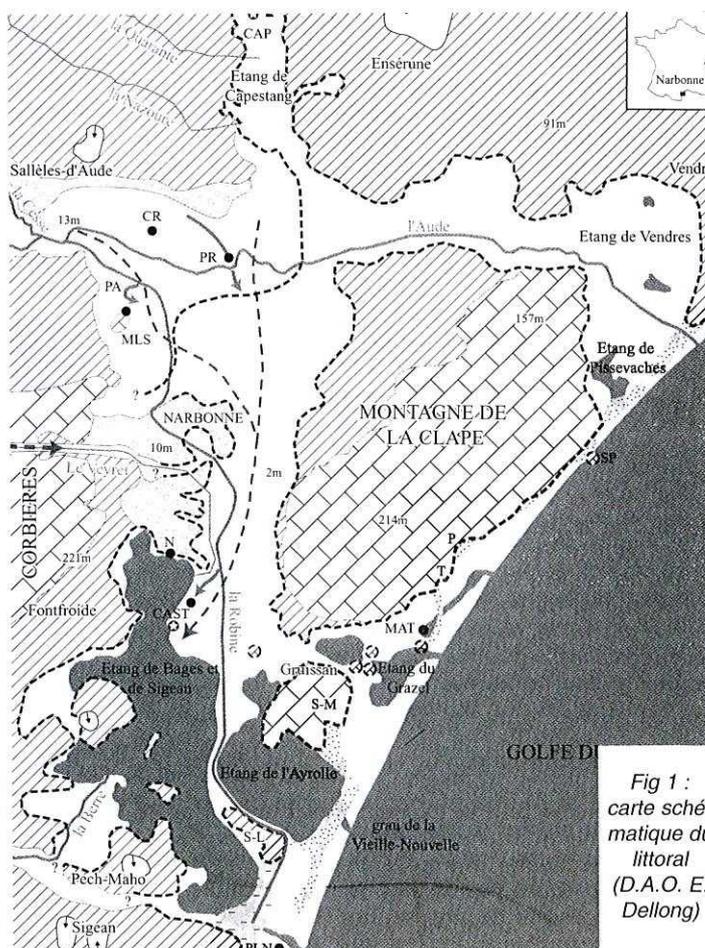
Il faut bien reconnaître au littoral Narbonnais son statut de « carrefour », qualificatif privilégié que lui confère sa configuration de couloir. Long couloir étroit orienté nord-sud dans le cadre de la plaine littorale, encadrée par la mer et les massifs des Corbières puis du Minervois ; couloir est-ouest correspondant à la plaine alluviale de l'Aude, le littoral subit, de par la proximité de la mer, des vents violents, fréquents et continus plus de 300 jours par an : vent marin venant de la mer, apportant nuages, pluies et humidité, Vent-du-Nord ou Cers, venu de l'intérieur des terres. Ce vent orienté nord-ouest emprunte souvent, à plus de 100 km/h, la dépression centrale en perdant son humidité à l'approche du littoral.

Une configuration topographique originale

Le littoral Narbonnais

Narbonne est à la tête d'un espace littoral bien caractérisé formé de trois grands ensembles géographiques (fig. 1) : au nord, il s'agit de la vaste basse plaine de l'Aude, tout entière soumise à l'alluvionnement du fleuve, depuis Sallèles-d'Aude en amont, jusqu'aux cabanes de Fleury, à son débouché. Elle s'inscrit dans une certaine mesure, dans la continuité du domaine lagunaire sud, mais apparaît dans un stade de colmatage beaucoup plus avancé que le précédent, lié en grande partie, sinon de manière exclusive, aux atterrissements du fleuve Aude. Immédiatement au sud de Narbonne, le domaine lagunaire domine un paysage littoral, caractérisé, à son extrémité orientale, par un étroit lido au contact de la mer. Il laisse immédiatement la place, vers l'ouest, à un vaste complexe d'étangs et de marécages à plantes caractéristiques.

La faible altitude qui caractérise le domaine lagunaire Narbonnais n'est troublée que par la présence du massif de la Clape qui, bien que se rattachant par sa nature aux piémonts collinaires, n'en demeure pas moins, par sa position, compris dans le



Ce littoral apparaît en définitive comme un point de rencontre, un « carrefour » vers lequel trois routes majeures convergent : « celle qui, depuis le Rhône se dirige vers les Pyrénées, celle que concrétise l'Aude en direction de l'Aquitaine et celle que la mer conduit presque aux portes de Narbonne par les étangs » (M. Gayraud, 1981, p. 41). Point de rencontre et aboutissement des flux du sud espagnol, de l'Italie et de l'ouest aquitain, le littoral Narbonnais offre une position de choix dans le domaine du commerce, à l'origine probable de la fondation de Narbonne.

Les rivages Narbonnais dans l'Antiquité : état des lieux

Toute la communauté scientifique s'accorde sur le fait que le paysage narbonnais a largement évolué depuis l'Antiquité, qu'il s'agisse de la couverture végétale, de la morphologie côtière, des rivages intérieurs ou du cours de l'Aude. Il suffit d'ailleurs de comparer la carte actuelle à des cartes des XVI^e - XVIII^e siècles, pour se rendre compte de l'extrême mobilité du rivage.

Le littoral Narbonnais et sa lagune intérieure sont en voie « inexorable » de colmatage. Ce comblement, dont l'acte de naissance peut être fixé au Néolithique, s'est traduit : par la constitution d'un lido sableux isolant la mer de la lagune intérieure, ces dernières ne communiquant entre elles que par des graus étroits et fluctuants ; la division de la lagune, vaste plan d'eau situé en retrait de la mer, en bassins plus ou moins réduits, sous l'effet de facteurs multiples : la profondeur du bassin, les apports sédimentaires (alluvions fluviales ou ruisseaux etc.) ; par le recul de la ligne de rivage (qui ne dépend pas uniquement de la profondeur des bassins) et la fluctuation de la morphologie fluviale (évolution des cours des fleuves, fermeture et constitution de méandres, changements de débouchés fluviaux dans la lagune). Toutes ces manifestations sont la conséquence de mécanismes complexes, fluctuants et interagissants, eux-mêmes dépendants de paramètres multiples. Ils expliquent d'une certaine manière, la complexité et la rapidité de ce phénomène environnemental.

Pour ce qui est de l'Antiquité (VI^e s. av. J.-C. et le VI^e s. apr. J.-C.), l'historiographie considère, traditionnellement, trois phases de l'évolution littorale. La première, comprise entre le VI^e et les III^e - II^e s. av. J.-C., est celle que connaissent les *oppida* littoraux. Les rivages se caractérisaient ainsi selon certains par l'absence de cordon littoral. La seconde phase, mieux connue que la précédente, correspond à la formation du cordon littoral. Elle débute, peut-être, entre le III^e et le II^e s. av. J.-C. et aboutit, au I^{er} siècle apr. J.-C. à la création d'une vaste lagune, le « *lacus Rubresus* » communiquant avec la mer par l'intermédiaire de graus. S'insérant « *grosso-modo* » dans la période comprise entre la fin du II^e s. apr. J.-C. et le Haut Moyen Âge, le troisième et dernier stade correspond à une phase d'alluvionnement et de comblement important du bassin Narbonnais, parallèlement (ce qui est paradoxal ?) à un épisode transgressif.

Longtemps basée sur l'étude exclusive des textes anciens et des supports cartographiques plus récents, la recherche sur la physionomie du paysage ancien s'oriente aujourd'hui vers la multiplication des études géomorphologiques et paléoenvironnementales.

En Narbonnais, elles se concrétisent par des opérations de sondages (tarière à main, sondages au carottier) couplées ou non à des opérations de fouille archéologique (fouilles programmées ou opérations de sauvetage, de plus en plus nombreuses). Le renouveau méthodologique qui touche cette discipline depuis le début des années 1990, avec les travaux de P. Ambert et de M. Guy, a permis d'attester l'existence dans l'Antiquité, aux portes de la ville, d'un plan d'eau plus ou moins marécageux ; il a suggéré l'origine artificielle du chenal de la Robine passant à Narbonne et mis en évidence l'existence, plus que probable, d'aménagements fluviaux : une berge du fleuve en ville (Saint-Loup) et en bordure d'étang dans le secteur de Mandirac.

Mais à l'image des deux millénaires que couvre la période, le chemin à parcourir pour appréhender la réalité du paysage antique et médiéval reste encore long.

Narbonne et ses ports

Le port est un lien essentiel qui unit la ville à la mer. En dépit des progrès incontestables réalisés depuis ces 25 dernières années, l'image du complexe portuaire de la cité de Narbonne reste des plus lacunaires. Il faut bien avouer aujourd'hui, que le seul véritable avant-port antique connu et avéré, reste la Nautique (fig. 3). L'aménagement de la Nautique a pu s'opérer dès le II^e s. av. J.-C., période de fondation de la nouvelle colonie (fig. 2, 4). Les indices chronologiques ont été retrouvés en milieu aquatique ; mais les investigations entreprises en milieu terrestre n'ont pas encore révélé de vestiges antérieurs au I^{er} s. av. J.-C. Il est vrai aussi que la zone la plus intéressante



Fig 2 : amphore gréco-italique, en cours de dégagement sur le site de la Nautique (cliché A.N.T.E.A.S)



Fig. 3 : vue aérienne de la Nautique (cliché J.-M. Colombier)

du site est aujourd'hui urbanisée. Quoi qu'il en soit, la fréquentation optimale du site s'observe de manière très nette entre - 40 et 70, date à laquelle il est abandonné au profit d'un port non encore localisé. Faut-il supposer que dès 70 l'alluvionnement de l'Aude, qui se jette alors à proximité, est si important qu'il perturbe la navigation et oblige la canalisation ou du moins la rectification d'un de ses bras ? Ce ne serait qu'à partir du IIIe s. apr. J.-C. que le bras de l'Aude des environs de Mandirac aurait pris la direction de Gruissan.

Selon le schéma proposé par Y. Solier et M. Guy, dès lors, des ports maritimes supposés (Le Bouis, Tintaine) ancrés au pied et à l'abri du massif de la Clape auraient pu, pour les périodes les plus tardives, prendre le relais de la Nautique (Y. Solier *et alii*, 1981). Situés près de Gruissan, ils auraient ainsi facilité le transbordement depuis de bateaux de haute mer, jusque sur des allèges qui empruntaient une étroite passe pour se diriger vers le fleuve. Les arguments proposés par Y. Solier sont certes intéressants, mais les sites archéologiques n'ayant pas encore fait l'objet de fouilles, il s'avère difficile d'infirmer ou de confirmer cette hypothèse.

Il est aujourd'hui certain que la partie nord de l'étang de Bages-Sigean, immédiatement au sud de la ville, comprise entre l'anse des galères et la plaine de Mandirac a joué un rôle bien plus important qu'on ne l'a supposé dans la configuration portuaire de Narbonne. L'emplacement du port intermédiaire, s'il existe, celui qui a pu être en service entre 70 (date de l'abandon de la Nautique) et l'Antiquité Tardive, reste à rechercher : s'agit-il du port fluvial ou d'un avant-port situé à proximité du cordon littoral ? Et si, tout simplement, le port se situait aux environs de la Nautique ?

Quant au port fluvial, s'il a vraisemblablement existé, il reste encore à rechercher : dans les parages du site de Malard, à l'est de la ville ? En bordure de la Robine ? Ou en amont du pont des marchands, près du moulin du Gua ?

Des ressources maritimes largement exploitées

Très tôt les rivages du Narbonnais ont fait l'objet d'une exploitation humaine. La pêche, tout comme le ramassage de coquillages, sont des activités bien attestées par l'archéologie sur les sites proto-historiques de la région. Les attestations restent plus rares sinon confuses lorsqu'il s'agit d'aborder la question de la pêche en haute mer, de l'exploitation du sel ou de l'élevage des coquillages à l'époque romaine.

Pêche et ostréiculture antiques

Il existe, parmi les reliquats du produit de la pêche retrouvés sur les sites archéologiques de la région, deux types de restes de poissons : soit les fragments sont retrouvés épars dans des niveaux d'habitats, au même titre que les fragments de céramiques ou les restes de mammifères, il s'agit alors de déchets rejetés après consommation. Lorsqu'ils sont retrouvés dans des contenants, il s'agit de « conserves » qui auraient dû être consommées et qui ont pu être transportées et (ou) échangées. Dans ce



Fig. 4 : construction immergée de la Nautique : queue d'aronde et poutres en bois (cliché A.N.T.E.A.S)

cas, elles ne sont pas datées avant la seconde moitié du I^{er} siècle av. J.-C. A Narbonne, ces conserves sont attestées sur plusieurs sites de la région : au Clos de la Lombarde dans zone résidentielle de *domus* périurbaines du Haut-Empire et à Port la Nautique, port de la cité du début du I^{er} s. apr. J.-C.

Sur le littoral Narbonnais, on devait pratiquer la pêche des muges « fossiles », enterrées et aveuglées par le sel que « les indigènes harponnaient sous deux ou trois pieds de vase ». Polybe situe cette pêche entre les Pyrénées et le fleuve *Narbo*, Strabon dans un étang près de Ruscino et Pomponius Mela près de Leucate et de la fontaine de Salsulae. Depuis une haute époque, on a su utiliser des roseaux pour confectionner des nasses de formes diverses, des pièges et des filets mais aussi les accessoires indispensables au pêcheur : paniers, épuisettes... Les rares vestiges qui nous sont parvenus laissent donc dans l'ombre quantité de procédés, de savoir-faire et de secrets jalousement gardés par leur détenteurs. La pêche traditionnelle adopte des techniques bien appropriées avec une multitude de méthodes. Pour la petite pêche, celle de tous les jours, les moyens utilisés étaient essentiellement des lignes, des filets à poste fixe et des filets mobiles.

En fait, les techniques n'ont pas changé mais il y a eu une évolution dans leur utilisation : l'on peut en effet distinguer deux types de pêches, l'une « passive », l'autre « active ». La pêche active nécessite la présence de l'homme et son action auprès de l'instrument pêchant : fouènes, lignes montées, harpons, hameçons et leurres. Sur les sites archéologiques gallo-romains, la partie de la ligne la plus souvent retrouvée est l'hameçon. La ligne, l'appât, le type de montage, le lest et éventuellement la canne ne laissent souvent aucune trace. La pêche passive regroupe toutes les méthodes procédant du piégeage : filets, nasses, lignes de fond travaillant de nuit etc, elle supplée ou complète la pêche active. L'arsenal halieutique des Narbonnais comprenait sans doute des engins relevant de techniques passives, c'est à dire d'engins pêchant seuls et dégageant le temps de vaquer à d'autres occupations. Ces matériaux (nasses, filets...) fabriqués à partir de fibres végétales et de matières organiques périssables ne nous permettent pas d'aborder facilement le problème de leur existence et de leur utilisation durant les périodes les plus anciennes.

L'étude des restes fauniques et plus particulièrement ichtyologiques n'a été que très rarement pratiquée dans la région qui nous concerne. A Narbonne, la première analyse de restes ichtyologiques a été réalisée par M. Stenberg en 1989, pour un secteur particulier de l'*oppidum* de Montlaurès (M. Stenberg, 1992). Au delà de l'évolution des modes alimentaires, tous les indices rassemblés au cours de ces études, aussi ténus soient-ils, suggèrent un peuplement ichtyofaunique globalement proche du nôtre, au sein duquel se détachent domaine lagunaire et maritime. La lagune a constitué, très tôt, une importante source d'approvisionnement non seulement pour les popula-

tions implantées sur ses rives, mais aussi pour la cité, dont on peut légitimement penser qu'elle a suscité un essor de la demande. On peut penser que cette activité (forte demande, spécificité de la pêche en lagune) a pu favoriser la sédentarité et le regroupement de populations de pêcheurs. Bages et Gruissan par exemple ne représenteraient-ils pas un écho lointain de spécialisations déjà bien amorcées ?

Les installations liées à une "industrialisation" de la pêche pressenties en certains points du littoral, restent à rechercher. Seule la multiplication des études permettra de mieux caractériser les particularités géographiques et chronologiques : cas de la Lombarde par exemple, qui reflète un quartier luxueux, à l'inverse de sites ruraux... Mais les analyses manquent pour établir des comparaisons. Quelles espèces ont disparu ? Quel a été l'impact de l'homme sur l'évolution du peuplement ?

Une ostréiculture narbonnaise ?

Sur le littoral, il ne fait aucun doute que bon nombre de coquillages (consommés ou non), retrouvés en cours de fouilles ou de prospections, proviennent du ramassage en bord de lagune. Parmi ces coquillages, huîtres et moules étaient durant l'Antiquité des mets forts recherchés : c'est ce que nous apprennent Oribase et Ausone. Ainsi, selon ce dernier, « Les huîtres - sont - connues par les festins des nobles et les dépenses des dissipateurs » (1) alors que la moule est « un des mets délicieux goûté des nobles et un aliment de peu de dépenses au foyer du pauvre ». Il ajoute (2), « (...) on ne va pas la chercher au sein d'une mer orageuse, en bravant des périls qui en doubleraient le prix ; mais au bord des eaux, quand la vague s'est retirée, on la recueille sur le rivage, parmi les algues dont elle a la couleur ».

Pourtant, quelques indices convergent pour attester l'existence d'une ostréiculture narbonnaise. C'est ainsi qu'Ausone vante les huîtres que Narbonne engraisse à Port-Vendres et qu'il compare mais pour les mettre au second rang, à égalité avec celles de Marseille, aux coquillages de Bordeaux. Oribase au IV^e siècle, cite un fragment du médecin grec du I^{er} siècle Xénocrate qui avait écrit un traité *Des aliments fournis par les animaux* et selon lequel à Narbonne, on mettait les huîtres dans des réservoirs où elles se gonflaient au printemps d'une humeur blanche et laiteuse. Ce texte, mieux encore que celui d'Ausone, atteste non seulement que l'on pratiquait le ramassage des huîtres sauvages mais aussi que l'on procédait à un véritable élevage afin de les consommer sur place ou de les commercialiser (3).

Des travaux effectués au nord de Narbonne, au niveau du boulevard 1848 ont révélé sur une superficie de 250 m² deux « amas contigus de déchets débordant cette superficie qui comprenaient des écailles d'huîtres déposées en lits et homogènes ». Ce dépotoir, localisé en 1964 sur le côté Nord du boulevard de 1848, situé à 20 m de distance de l'avenue de l'Hérault, était constitué de strates uniformes de

coquilles (variant de 5 à 20 cm d'épaisseur) et dont la hauteur totale pouvait être supérieure en certains points à 1,50 m. Ces couches d'huîtres alternaient avec des couches de terre. Plusieurs hypothèses relatives à ce gisement ont été proposées : témoigne-t-il de la présence de *tabernae*, cabarets ou établissements débitant pour la dégustation sur place des huîtres du pays ? S'agit-il d'entreprises commerciales spécialisées dans la vente en gros et l'exportation des huîtres en provenance des *ostrearia* voisins (l'écaillage est nécessaire au moment de la mise en amphore du mollusque) ? Quoi qu'il en soit, la stratification homogène et régulière des différentes couches témoigne sans aucun doute de l'aspect saisonnier de l'opération : « les huîtres étaient mises en conserve dans des amphores après enlèvement de l'écaillage supérieure et même sans doute après écaillage complet ainsi que le montre le dépôt de coquilles d'huîtres de l'îlot de Santa Maria à l'entrée de Diane à Aleria (...) » (F. Benoit, 1965).

Un triage systématique de valves de coquillages opéré à la nautique (2003) a permis de remarquer des valves d'huîtres percées. Cet indice, qui demande à être confirmé par de nouvelles découvertes, suggère que des valves d'huîtres étaient utilisées comme support pour la fixation des naissains d'huîtres. Nous ne savons pas par contre comment s'effectuait le détachement lorsque le naissain avait atteint une longueur de 2 à 3 cm et comment s'effectuait l'élevage proprement dit. L'affinage se faisait comme le souligne Xénocrate dans des réservoirs « où elles se gonflaient au printemps d'une humeur blanche et laiteuse ».

Les huîtres repérées en prospection ou ayant fait l'objet d'analyses correspondent toutes à *Ostrea edulis* ou huître plate. Cette huître a été presque entièrement décimée par deux épizooties (Martelliose, Bonamiose) et remplacée par des huîtres du Portugal et du Japon. L'huître qui a besoin d'éléments nutritifs témoigne sans aucun doute d'importants apports d'eau douce (proximité du débouché de l'Aude). Nous ne savons pas par contre jusqu'à quand cette huître a perduré dans la lagune.

L'exploitation du sel dans l'Antiquité

De tous temps le sel a constitué un composant essentiel de l'activité humaine. Dans la vie domestique il représente une part importante de l'alimentation courante, joue un rôle dans la conservation de la venaison, du poisson, la préparation de la viande. Utilisé dans l'élevage, il permet la nourriture du mouton ou d'un point de vue industriel, le traitement des peaux. Les traces liées à la production du sel sont inconnues dans les pays méditerranéens où seules des installations de salaison ont fait l'objet d'études, notamment en Afrique du Nord. Pourtant, toute une série d'arguments convergent pour prouver et caractériser l'antiquité de l'exploitation saline à Narbonne.

Le caractère indigent des informations dont nous disposons, suggère peut-être une exploitation

qui n'avait pas encore atteint un degré de spécialisation suffisamment avancé ou pour dire autrement, « une forme particulière d'industrie ». (A. Dupont, 1958, p. 7) « Les salines de la région de Narbonne, dont l'existence est révélée dès le début du IXe siècle, et qui sont certainement les plus importantes, les plus actives et, dans tous les cas, les mieux connues. Jusqu'au XIIIe siècle, elles font l'objet d'accords, de transactions, de donations, qui permettent de saisir mieux qu'ailleurs certains aspects de l'exploitation et de la technique du sel ». (A. Dupont, 1958, p. 9)

Il faut dire que la région de Narbonne présentait un potentiel très important : la forte teneur en sel des eaux, une évaporation intense favorisée par l'action du soleil et des vents dont on a vu le rôle qu'ils pouvaient jouer dans le façonnage de la lagune, la présence d'une longue série d'étangs peu profonds, séparés de la haute mer par un cordon littoral auxquels on peut ajouter des étangs intérieurs en voie de colmatage notamment celui de Capestang ou de Vendres.

Dans le domaine alimentaire, le sel (4) occupe dans la région narbonnaise une place plutôt ambiguë : les vestiges archéologiques attestant une exploitation ou une consommation de sel de type antique étant en fait fort rares (5). Non loin du littoral Narbonnais, Strabon cite près de *Ruscino* un pays de Salines (6). Quant à Sidoine Apollinaire, il mentionne bien des salines entre les îles et les étangs de Narbonne mais leur localisation demeure difficile à préciser : « *Salut Narbonne, riche de santé, belle à voir dans ta ville et ta campagne à la fois avec tes murailles... tes îles, tes salines, tes étangs ; tu es la seule qui puisse à juste titre être vénérée comme tes Dieux Bacchus, Cérès, Palès, Minerve, grâce à tes épis, tes vignes, tes pâturages, tes pressoirs à olives* ». Le seul témoignage archéologique attestant l'exploitation antique du sel dans la région, correspond à l'épithaphe d'un saunier (*salinator*) trouvée aux alentours de la campagne d'Estarac (7). Sa localisation reste malheureusement imprécise : les seules indications sur son origine résident dans un Procès Verbal de la Commission Archéologique de Narbonne daté du 1er juillet 1864, procès verbal selon lequel elle (l'inscription) « *aurait été découverte il y a un grand nombre d'années près d'Estarac sur l'ancienne Voie Domitienne, (...) mais qui été conservée depuis cette époque dans la maison d'un maçon* ». Le support de cette inscription correspond à un marbre blanc, fracturé ; elle se présente de la manière suivante : *V(ivus) L. Salonius L.P.L(ibertus) / Buccio sibi et / (obito) L. Salonio L.P.L(iberto) / Hilario salinatori*.

La présence d'une exploitation du sel antique dans la région au Ier siècle apr. J.-C. est donc indéniable : elle devait sans doute donner un *sal facticius* parce qu'il nécessite l'intervention de techniques (par opposition au *sal nativus* qui se trouve dans les dépôts naturels) (8). Le terme même de *salinator* a donné lieu à plusieurs interprétations (9) : la terminaison en *-tor* conviendrait plutôt à *qui salem fecit* (10). Le dédicant était donc sans doute un saunier travaillant à l'explo-

tation des salants et à la production du sel. Affranchi tout comme son compagnon de mêmes maîtres, il pouvait être l'employé d'un patron (11).

On peut supposer comme l'a déjà fait R. Dion puis F. Benoit (F. Benoit, 1962), que les ecclésiastiques ont pris le relais des exploitations gallo-romaines. Dans cette perspective, la localisation des anciennes salines pourrait indiquer une grande ancienneté. Les textes médiévaux permettent d'isoler des lieux privilégiés de cette exploitation, dont on peut supposer la continuité avec les sites antiques.

Les techniques proprement dites, ne devaient sans doute pas changer de celles de l'Antiquité : le 29 mars 990, la vicomtesse Adélaïde de Narbonne donne aux chanoines de Saint-Just un certain nombre de salines situées « *in scalas* », *cum illorum salarios, coortorios, agulias et omnibus, suis officinis et areis* (HGL V, col 320-324). Les partènements (*coortorii*) ; les aires salantes (*planicia, tabulatae salinarum*) étaient délimitées par de petites digues de terre (*scamna*). De petits canaux ou aiguilles (*agulias*) assuraient les échanges d'eau entre aires, mer et(ou) étangs. Il ne s'agissait pas de vastes salines de rendement élevé, telles qu'elles se développeront à partir du XVe siècle à Mandirac, Peyriac ou Sigean : plusieurs sauniers concessionnaires de petites œuvres (carré de salaison) se chargeaient de la récolte et du transport du sel. La relation qu'entretiennent certains sites lagunaires avec des gisements de sel est à souligner.

Conclusion

Ces quelques exemples pris à travers la question des ports de Narbonne ou l'exploitation des ressources maritimes, traduisent bien le lien intime qui unit la cité de Narbonne à la mer. Un lien rendu pourtant difficile par l'éloignement progressif de la cité de la mer que seul le canal de la Robine parviendra à maintenir.

L'acharnement avec lequel les Narbonnais maintiendront ce cordon ombilical, témoigne de l'importance de cette relation.

Notes

- (1) Ausone, *Lettres, IX à Paulus*.
- (2) Ausone, *Lettres, VII, à Théon*.
- (3) Cf. AUS, *Epist, XVIII, 5, 26-28*. Ausone décrit le simple ramassage sauvage dans la lettre VII « *au bord des eaux, quand la vague s'est retirée... parmi les algues* », Cf. ORIB, II, 58, 96.
- (4) Ce « *sel produit constant des marais salants du littoral, nécessaire à la nourriture des hommes et du bétail, aux usages industriels (tannage) et aux salaisons de poisson qui en dépendent* », F. Benoit, 1959.
- (5) Peut-être faut-il lier cette rareté de vestiges à l'absence, dans une exploitation saline, d'infrastructures durables.
- (6) Cf. Strabon, IV,1,6.
- (7) Cf. C.I.L., XII, 5360 ; P.V du 1^o juillet 1864, p. 224.
- (8) Cf. Pline, *H.N.*, XXXI, 73 et 81 ; Varron précise en opposant le *sal fossius* et le *sal maritimus* (R. R, I, 7,8).
- (9) Pour F. Benoit il s'agit de fermiers du sel exploitant les récoltes que les salines procuraient à l'Etat. Cf. Benoit, 1959, p. 95 ; Benoit, 1965. D'autres y ont vu des marchands de sel Cf. A. Lebegue, *H.G.L.*, XV, p. 190 n°220 ; Bonnet, 1951, p. 41
- (10) Cf. Gayraud, 1981, p. 545 et Will, 1962.
- (11) Cf. Gayraud, 1981, p. 545 ; notons que comme le souligne l'auteur aujourd'hui, le régime des propriétés des salins Narbonnais est encore inconnu.

Bibliographie

A. Dupont, 1958 : A. Dupont, Exploitation du sel sur les étangs de Languedoc, *Annales du Midi*, 70, p. 7-25.

F. Benoit, 1962 : F. Benoit, *Les abbayes du sel*, Delta, p. 17-33.

F. Benoit, 1965 : F. Benoit, *Recherches sur l'hellénisation du Midi de la Gaule*, Aix en Provence, Publication des Annales de la Faculté des Lettres, 355p., 16 fig., 50 pl.

M. Gayraud, 1981 : M. Gayraud, Narbonne antique des origines à la fin du IIIe siècle, *R.A.N.*, sup. 8, 591p.

Y. Solier *et alii*, 1981 : Y. Solier *et alii*, Les épaves de Gruissan, *Archeonautica*, 3, p. 8-264.

M. Stenberg, 1992 : M. Stenberg, *La faune et l'ichtyofaune de Montlaurès (Aude), campagne de fouilles 1990*, Rapport d'étude, déc. 1992 (inédit).

Le bacinet de Banyuls

SYLVAIN VONDRA
ARCHÉOLOGUE I.N.R.A.P.

L'ouvrage de MM. Lacombe-Massot et Tocabens intitulé *L'Albera 2000 ans d'histoire, et plus...*, présente à la page 131 un très intéressant casque médiéval qui, vu son état de conservation, attirera rapidement notre attention. Désirant observer la pièce de plus près, un contact fut établi avec M. Bruno Cabarrocas, propriétaire de cet objet, qui accepta volontiers de nous laisser procéder à une petite étude.

Cet objet est issu d'une découverte fortuite intervenue sur le territoire de Banyuls-de-la-Marenda. Bien qu'assez courant dans les vitrines de musées européens, ces types d'armement proviennent habituellement de collections privées, mais leur découverte lors de fouilles sont très rares.

Cet élément d'armure défensive bien connu des amateurs d'armement médiéval porte le nom de « bassinnet » ou « bacinet ». Comme on peut le voir le modèle découvert possède la forme si particulière de ces casques en demi-olive qui, une fois posé sur la tête, protégeait le front, les tempes et descendait sur la nuque ne laissant de visible que les yeux, le nez et la bouche. La hauteur depuis le timbre (ou partie sommitale) jusqu'à la nuque possède une dimension de 28 cm, tandis que la circonférence au plus large de cette protection de tête affiche les 64 cm (Pl. 1, fig. 2). Sur la face, il est possible d'observer deux trous d'un diamètre avoisinant 1 cm, installés verticalement et séparés de 11 cm l'un de l'autre (Pl.1, fig.1). Même si sa conception présente une certaine simplicité, ce baci-

net construit apparemment d'une seule plaque de fer martelée dénote d'un grand savoir-faire de la part de l'armurier.

Sur toute la partie basse, on peut observer des sortes de petits « pitons » percés d'un trou et qui sont alignés à intervalles irréguliers sur le pourtour de ce casque depuis les tempes jusqu'à la nuque. Ces éléments, au nombre de treize, portent le nom de *vervelles* ou *vertevelles* (Pl.2, fig.3). En observant attentivement cette partie, il est intéressant de noter que le fer a conservé les traces d'une protection installée sur les bords du bacinet. Certainement de cuir, elle semble avoir effectué un décor à festons sur tout le pourtour du casque, d'ailleurs les restes sont encore bien visibles le long de la tempe gauche ainsi que le long de la nuque (Pl.2, fig.1 et 4).

Sur la partie médiane de ce bacinet, de chaque côté, on peut observer les pivots ayant servi à recevoir une visière mobile que l'on pouvait enlever complètement grâce aux fiches des charnières (Pl.2, fig.2 et 5). Cette protection faciale, nommée *mesail* ou *mursail* synonyme de museau, se profilait, en effet, comme le museau d'une bête. La région supérieure de cette visière portait généralement deux fentes transversales ouvertes dans deux saillies légères et constituait la vue ; la région inférieure dénommée *ventaille* était en forme de bec pointu avec trous ronds et petits chevrons ajourés, puis au-dessous du bec la visière se continuait en demi-cylindre et rejoignait le bas du

Planche 1

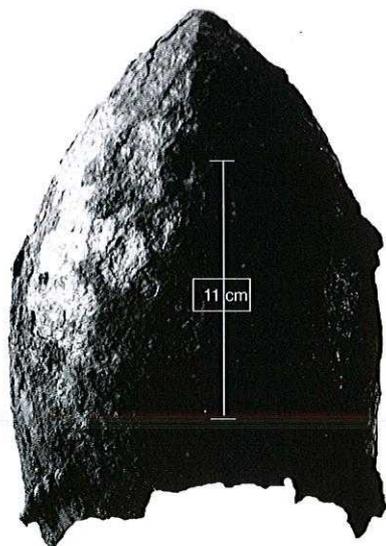


Fig 1 : Le bacinet de face

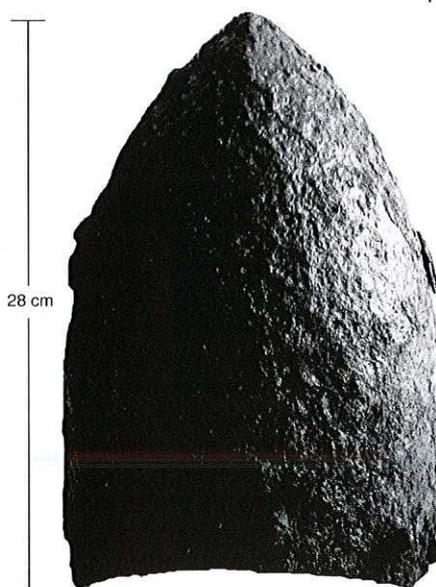


Fig 2 ; Le bacinet, face antérieure



Fig. 2 : Détail de la charnière du mézail

Fig. 1 et 4 : Détail des vervelles et traces de cuir



Fig. 3 : Le bacinet de profil



Fig. 5 : Vue de la charnière droite et des vervelles

Photos : S. Vondra

timbre. Ainsi, actionnée du haut vers le bas, elle permettait au combattant de la lever ou de la baisser au gré de sa volonté lors de son engagement dans la bataille (Pl.3, fig.1).

Le bacinet verrait son origine dès le commencement du XIV^e siècle (1). Les modèles de cette période apparaissent comme une simple protection de tête sur laquelle se superposait une autre protection bien plus impressionnante qui se nommait le grand heaume. Cette forme ogivale si particulière du bacinet semble avoir été conçue pour mieux résister aux coups de masse, d'épée, et de lance qui n'avaient que peu d'effet contre ces surfaces polies.

Mais l'ultime perfectionnement apporté au bacinet, consista au renforcement de la défense de gorge. Celle-ci fut assurée tout d'abord par un camail constitué de centaines d'anneaux de fer accrochés aux bords inférieurs du bacinet par le biais des *vervelles* ou *vertevelles* sur lesquelles on accrochait les

mailles du bord du camail. On les y fixait ensuite solidement au moyen d'un passant de cuir ou d'un lacet terminé par une aiguillette que l'on enfilait successivement dans les trous de toutes ces vervelles. Le plus souvent le camail était cousu sur une courroie de cuir percée de trous dans lesquels passaient les vervelles, et qu'on fixait ensuite au moyen du passant ou lacet. Le camail de mailles retombant sur les épaules du chevalier sur lesquelles il s'étalait, lui défendait le cou, et les épaules.

C'est vers la fin du XIV^e siècle que l'évolution du bacinet va progresser et se compléter par l'adjonction du *mézail* ou encore *ventaille* qui est, comme nous l'avons déjà vu, une visière amovible et pivotante du haut vers le bas. De remarquables modèles complets sont visibles dans certains musées comme ceux de Londres au *Royal armouries* (Pl. 3, fig. 4) et dans la *Wallace Collection* (Pl. 3, fig. 3). Autre exemple intéressant, est celui du Gisant du chevalier Walther von

Hohenklingen mort en 1386. il nous présente le défunt coiffé de son bacinet, tandis que le mézail, détaché, est posé près de sa tête (Pl.3, fig.6).

Plus tard, au XVe siècle, lorsque la partie haute du camail sera remplacée par des plaques d'acier cerclant le col ainsi que la gorge, celui-ci prendra le nom de Grand bassinnet. Il est intéressant de noter par ailleurs, que des modèles ont le gorgerin totalement solidaire du bacinet pour un poids dépassant les 5 kg comme celui conservé au Musée militaire de Montjuic de Barcelone (Pl. 3, fig. 5), et celui conservé au Palais ducal de Venise, présenté au centre *Fontana d'or de Girona* lors de l'exposition de septembre 2004 intitulée « *Viure a palau mitjana segles XII - XIV* ».

Bien que les bacinets manufacturés à Milan étaient les plus renommés et que leur importation active en Europe n'est plus à prouver, nous savons que de

nombreux armuriers italiens avaient quitté leur pays d'origine et s'étaient installés en France pour pratiquer leur activité. D'ailleurs, une étude récente met en évidence qu'une certaine corporation de ces artisans était concentrée dans la région de Tours au XVe siècle (2) rappelant que la production de ces articles pouvait également se faire sur place. Cependant, ici, pour le bacinet de Banuyls sans une intervention en laboratoire, il est difficile d'affirmer si ce bacinet peut être d'origine ou de manufacture italienne. Mais, bien que ce type de protection soit bien connu durant les célèbres batailles de Crécy et de Poitiers au XIVe siècle, le bacinet était également porté sur les champs de bataille en Catalogne nord ou sud. Hormis le bacinet de Banuyls, plusieurs éléments le prouvent, comme la découverte récente d'une tête de gisant casquée lors des fouilles de l'ancien couvent Saint-François de Perpignan.

Plus au sud, une série de gisants présente des militaires casqués du bacinet. Dans l'église du

Planche 3

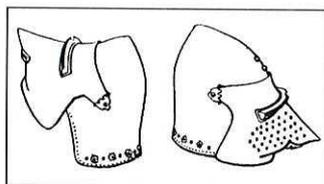


Fig. 1 : Le bacinet et l'articulation du mézail. (Ashdown 1995 : 172).



Fig. 2 : Gisant conservé dans l'église Santa Maria de Bell-lloc à Santa Coloma del Queralt (Conca de Barbera). (Photo : S. Vondra)



Fig. 3 : Le bacinet et son camail vers 1380. (Wallace Collection - London) (Zeller 1976 : 18)



Fig. 4 : Bacinet d'origine nord italienne, vers 1390. Royal Armouries - London (Bull 1991 : 66)



Fig. 5 : Grand bacinet du 15e siècle avec colletinde métal. Barcelone, Musée de Montjuic. (Photo : S. Vondra)



Fig. 6 : Gisant de Walther von Hohenklingen + 1386 noter le bacinet et le mézail représenté près de la tête. (Schweizerisches Landesmuseum - Zurich) (Bull 1991 : 67)



Fig. 7 : Gisant conservé dans l'église du couvent St Francesc de Vilafranca del Penedès. (Photo : S. Vondra)

couvent *Sant Francesc de Vilafranca-del-Penedès (Alt Penedès)*, on peut observer le tombeau d'un militaire inconnu daté de la fin du XIVe ou du début du XVe siècle possédant ce type de casque avec les charnières de ventaille mais sans le mézail (Pl. 3, fig. 7). C'est le cas également pour le tombeau de Pere de Queralt, mort en 1370, conservé dans l'église *Santa Maria de Bell-lloc de Santa Coloma de Queralt (Conca de Barbera)* (Pl. 3, fig. 2). Malheureusement détruit, le monument funéraire d'origine sculpté par Bernat d'Anglesola présentait également le personnage visage nu, coiffé d'un bacinet possédant la rondelle de ventaille.

Notes

(1) Viollet-le-Duc 1992, t.2, 236.

(2) Painsonneau 2004, p. 20.

Bibliographie

Ashdown 1995 : ASHDOWN (C.-H.), *European arms and armor*, Barnes & Noble Books, New-York, 384 p.

Bull 1991 : BULL (S.), *An historical guide to arms and armour*, Tony North, Farnborough, 224 p.

de Riquer 1968 : DE RIQUER (M.), *L'arnès del cavaller. Armes i armadures catalanes medievals*, Ariel, Barcelona, 239 p.

Fino 1995 : FINO (L.-F.), *Les armées françaises lors de la guerre de Cent ans*, (extrait de *Gladius*, tome XIII, 1977), in *Armes et armées au Moyen Age*, Centre d'Archéologie Médiévale, Strasbourg, 138 p.

Funcken 1977 : FUNCKEN (L. & F.), *Le costume, l'armure et les armes au temps de la chevalerie*. Tome 1 : *Du huitième au quinzième siècle*, Casterman, Tournai, 156 P.

Lacombe-Massot, Tocabens 2000 : LACOMBE-MASSOT (J.-P.), TOCABENS (J.), *L'Albera 2000 ans d'histoire et plus*, Sources, Perpignan, 400 p.

Maindron 1890 : MAINDRON (M.), *Les armes*, Ancienne maison Quantin, Paris, 343 p.

Painsonneau 2004 : PAINSONNEAU (S.), *Fabrication et commerce des armures. L'armurerie tourangelle au XVe siècle*, A.E.D.E.H. Histoire et patrimoine, Paris, 134 p.

Viollet-le-Duc 1992 : VIOLLET-LE-DUC (E.), *Encyclopédie médiévale*, Inter-livres, Lonrai, 1992.

Zeller 1976 : ZELLER (A.), *Armes occidentales*, Editions Princesse, Paris, 150 p.

Importance historique et archéologique du cadastre dit « napoléonien »

JEAN ABÉLANET

Archéologues et historiens ne semblent pas encore avoir pris conscience de l'importance, dans leurs recherches, du cadastre ancien de nos communes.

Par la loi des 16 et 23 septembre 1791, l'Assemblée Constituante décréta une contribution foncière répartie par égalité proportionnelle sur les propriétés en raison de leur revenu net. Elle émit donc le vœu de la réalisation d'un cadastre parcellaire. Sous le Consulat, la loi du 15 septembre 1807 décréta l'établissement de ce cadastre communal. Ce travail dura jusqu'en 1850. L'exécution en fut confiée à des armées de géomètres et d'arpenteurs : délimitation des territoires communaux par triangulation (certains cadastres mentionnent encore les points et les lignes de visées), puis mesurage des parcelles par arpentage, etc. Une matrice était destinée à conserver des données, accompagnées des noms des propriétaires contribuables.

Ces géomètres ont fait un véritable travail de cartographie et de toponymie, car ils ont recueilli, du moins les plus consciencieux, le maximum des toponymes connus et usités à cette époque. Il faut savoir que, contrairement à l'époque moderne où l'essentiel de la vie économique s'est concentré dans l'espace urbain, avant la révolution industrielle de la deuxième moitié du XIXe s., l'économie était essentiellement rurale ; aussi, la moindre parcelle de terre, même ingrate, avait son utilité, ne fut-ce que pour le parcours des troupeaux d'ovins par exemple. C'est pourquoi le ravin, la moindre colline, le moindre rocher avait reçu un nom.

Les enquêteurs n'ont certainement pas eu le temps – ou la compétence – de recourir aux documents d'archives, papiers terriers ou chartes médiévales, qui à l'occasion de donations, de ventes ou de contestations, faisaient état des limites des fiefs, des paroisses ou des simples propriétés. L'enquête a dû être principalement orale. N'étant pas nécessairement d'origine catalane, ils ont transcrit à la française les toponymes locaux tels qu'ils les ont recueillis de la bouche des autochtones, avec toutes les déformations inévitables. Les « *colomines* », présentes dans beaucoup de villages, devenues les « *escouloumines* » par exemple. Autre exemple significatif : un mystérieux toponyme marquant, au cadastre d'Estagel, le confront avec le territoire de Calce, a été transcrit : « *Serrat l'Armanacaire* ». Il est devenu au cadastre de Calce « *Serrat de la Manaquaire* ». Quelle est la bonne forme à retenir ?

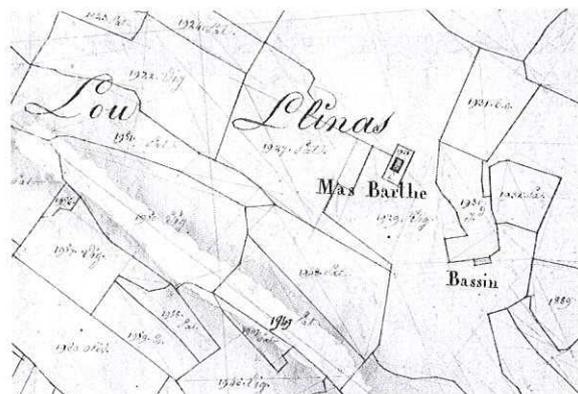
Les cadastres rénovés, d'époque récente, n'ont malheureusement pas conservé tous ces toponymes anciens, ne retenant que les principaux encore

en usage. Il en est de même pour les cartes au 1/25000e de l'*Institut Géographique National*. C'est pourquoi il serait dommage de négliger ces cadastres anciens, d'autant qu'ils ont fixé un moment révolu de l'état physique, économique, onomastique (noms des anciennes familles, propriétaires de maisons et mas isolés) et toponymique de nos villages.

Le cadastre d'Estagel

Prenons l'exemple de la commune d'Estagel, dont nous avons fait le dépouillement du cadastre ancien : nous y avons relevé un grand nombre de renseignements dignes d'intérêt.

Sur les limites du territoire, existaient 11 *pilons* (bornes maçonnées à chaux et sable), plus une borne en pierre brute, borne dite « *d'Arnaud de Joseph Triquera* » (à retrouver), deux amas de pierres, servant de bornes, l'un avec le territoire de Tautavel, l'autre avec celui de Latour-de-France. L'activité économique ressort du nombre de fours à chaux, 7, ou de briquetteries, 5 au moins, un moulin est signalé. Un portion du territoire était consacrée à la culture du lin, comme en témoigne le toponyme « *Llinàs* » au sud de l'agglomération, ce qui implique une activité de tissage artisanal.

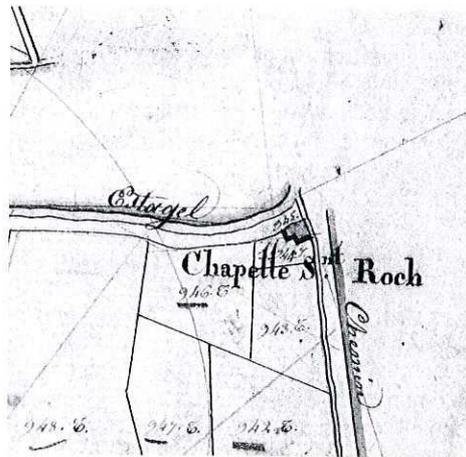


Cadastral napoléonien d'Estagel : Lou Llinas
(cliché J. Ruiz, A.D.P.-O.)

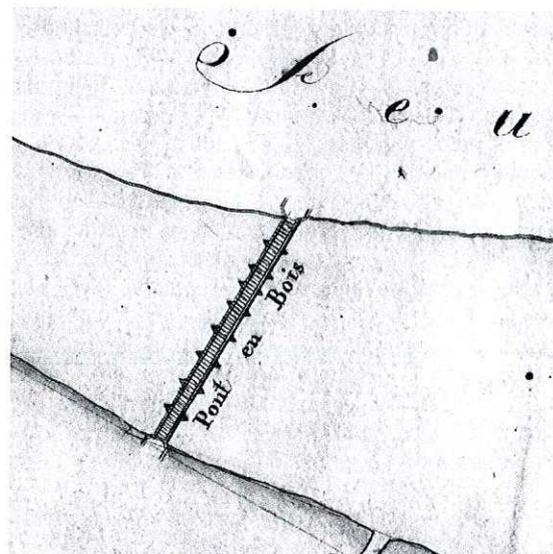
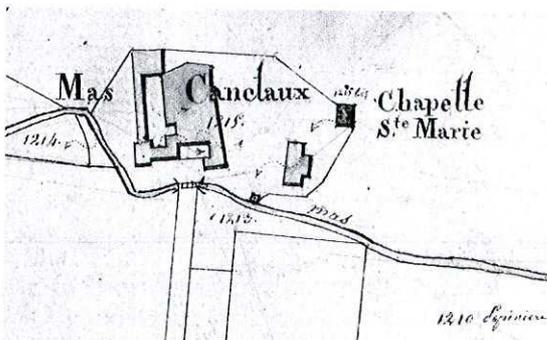
Une autre activité, liée aux métiers des tisserands, est suggérée par le nom de lieu « *Los carmassis* » : c'est là que poussait le chêne-kermès (*quercus coccifera*, *garcola* en catalan), dont l'insecte parasite, une petite cochenille rouge, était collectée pour obtenir le « carmin », une excellente teinture rouge, qui avait fait, aux XIVe-XVe s. la réputation des draps de Perpignan.

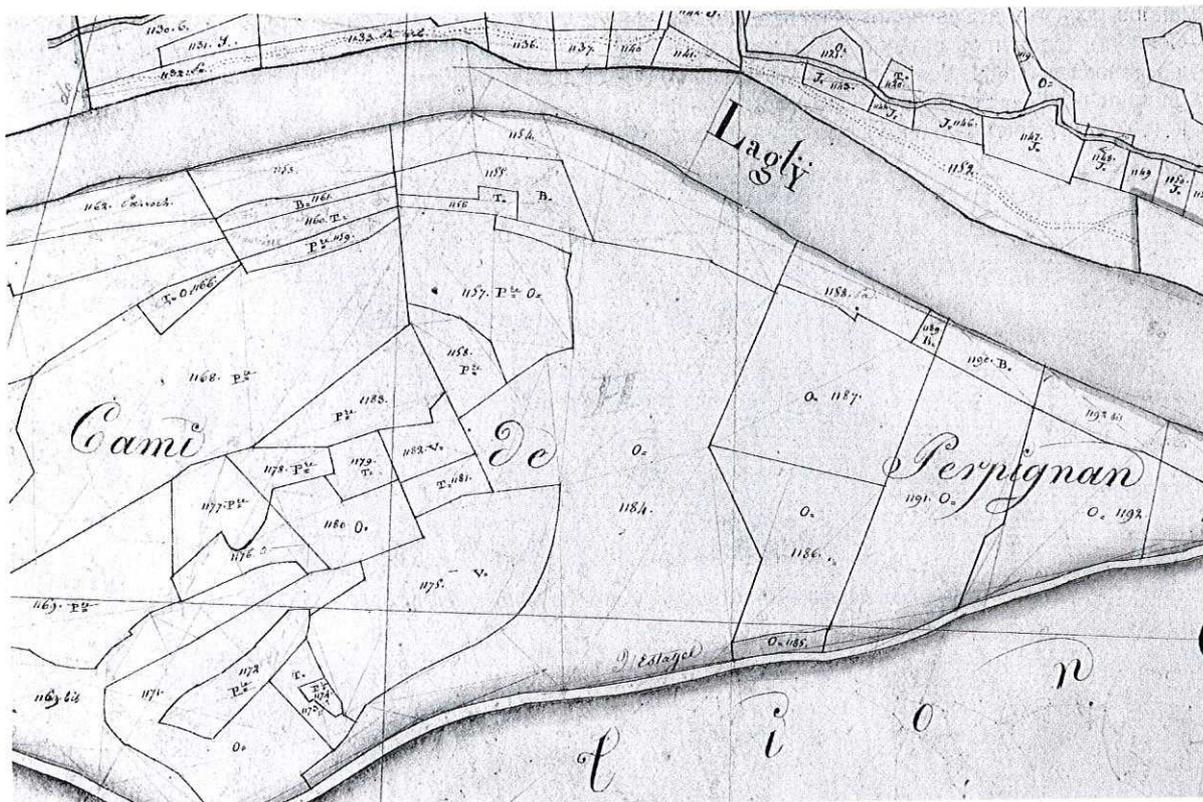
Outre un moulin, on note l'existence de trois chapelles, en plus de l'église paroissiale dédiée à Saint-Etienne, la chapelle Saint-Roch ou Monserrat, sur la route vers Latour-de-France, la chapelle Saint-Vincent, sur la colline dominant à l'Est le village et la chapelle Sainte-Marie au Mas de Jau, mas qui est aussi appelé Mas Conclaus. Les « Potences » sont localisées près de la route de Maury. Le pont actuel, sur la rivière de Maury, n'existait pas et le passage se faisait à gué ; quant au pont sur l'Agly au nord du village, il était en bois et le plan en est porté sur le cadastre ancien. « *El cami de Perpinya* » n'était pas la route actuelle, mais le vieux chemin, actuellement perdu, dont on aperçoit les restes aménagés sur le rocher en bordure de l'Agly, en contrebas de la départementale 117.

Un certain nombre de lieux portent le nom de leur propriétaire, ce qui permet de connaître quelques vieilles familles d'Estagel : « *Serrat d'en Llimousy, la Barraca Mollet, Rec d'en Mouixe* (Mouche), *Correc d'en Guillot, Mas Batlle, Correc de l'Andriu, Mas del Rei, Rec d'en Fourtou, Pla d'en Barrida, Coma d'en Bile, Serrat d'en Bigorre, la Font d'en Baixas* ». Apparaissent aussi quelques noms de métiers : « *Serrat del Bugader, Coma del Baster* (fabriquant de bâts), *Trauc del Vaquer* », etc. Nous avons mentionné plus haut l'énigmatique toponyme « *Serrat de l'Armanacaire* ». Le suffixe *-aire* (catalan) qui équivaut au suffixe français *-eur*, indique ordinairement le métier (*tupinaire* : le portier), la fonction (*cantaire* : le chanteur), une spécialité (*trabucaire* : armé du tromblon, le *trabuc*), une qualité ou un défaut (*xerraire* : le



Cadastre napoléonien d'Estagel : la chapelle Saint Roch, la chapelle de Montserrat, le mas Conclaus (de Jau), et le pont en bois sur l'Agly (clichés J. Ruiz, A.D.P.-O.)



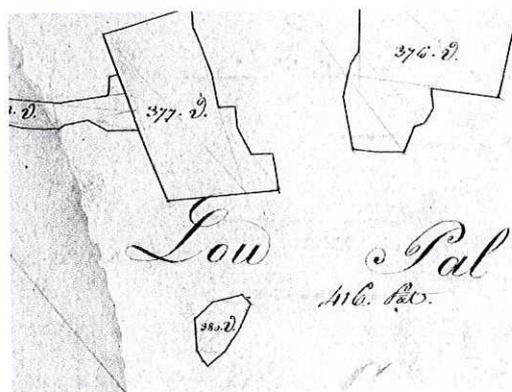


Cadastré napoléonien d'Estagel : le chemin de Perpignan (cliché J. Ruiz, A.D.P.-O.)

bavard). Faut-il déceler dans *Armanacaire*, le terme catalan *Almanac* (Almanac en français), qui est attesté dès le XIV^e s. ? Emprunté à l'arabe *al-manakh* (la lune, le mois), il désignait les calendriers, oraux (en proverbes et sentences) ou écrits, indiquant les jours des fêtes et des foires et permettant, à partir des observations lunaires, de prévoir le temps ainsi que les jours propices aux travaux agricoles ou autres activités rurales. Ce *Serrat* d'Estagel avait-il une particularité qui aurait servi de repère pour la connaissance du temps qu'il va faire ou de la marche des saisons ? Ou plutôt le propriétaire dont il porte le surnom avait-il des connaissances spéciales ou des écrits qui lui permettaient de conseiller les gens au sujet des saisons, des travaux à exécuter en rapport avec les phases de la lune ? En consultant la *Gran Enciclopèdia Catalana* éditée à Barcelone, j'ai constaté qu'il existait dans la région montagneuse de la province de *Valencia* un nom de lieu proche de celui d'Estagel : l'*Almanquer*.

Autre toponyme inexplicable, le lieu-dit « *Vinyes de Marbigo* », qu'on ne peut expliquer par aucun rapprochement. La liste des toponymes d'Estagel est particulièrement riche : *Rubials* (sans doute des terres rouges), *Coma de Brame la Fam*, *Coma de la Lleytera* (*la llitera* : l'euphorbe), *Lo Pal* (sans doute, un pieu planté en guise de borne sur la limite nord du territoire), *Gironella*, *Fornelau* (?), *les Tombes* (le cimetière wisigothique connu), *la Pesquita* (le petit vivier), *la Resclausa* (petit barrage alimentant le canal d'arrosage), *los Adsets* (?), *Peyra Brouix*, *els Barrencs* (*barranc* : puits naturel dans les calcaires), *els Cassanells*, *la Bridana* (*la breda* : le prunelier), *cor-*

rec de la Mandra (*la mandra*, c'est le renard femelle, mais aussi une femme paresseuse), *coll dels Pixadors* (*pixador* : pisseur, désigne, au figuré, une source de petit débit).

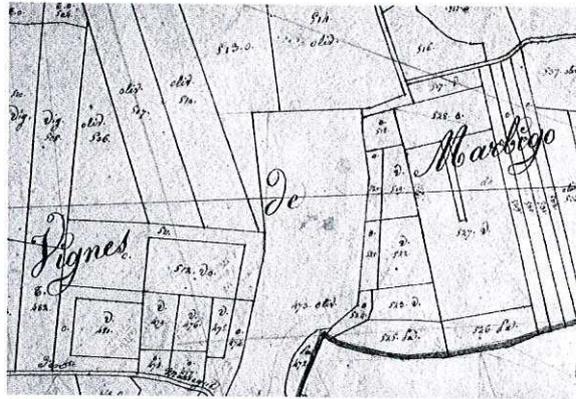


Cadastré napoléonien d'Estagel : Lou Pal (cliché J. Ruiz, A.D.P.-O.)

Un nom particulièrement pour le préhistorien, c'est « *la borne du Camp de l'Ariquet* », marquant le confront nord du territoire d'Estagel avec ceux de Tautavel et de Cases-de-Pène. Le cadastre de Tautavel, au même endroit, porte mention de la « *Borne du champ de Lariquet* ». On pourrait prendre ce mot pour un nom de propriétaire, mais à l'évidence, il s'agit du diminutif du terme *arca*, attesté plus d'une quarantaine de fois dans la toponymie des Pyrénées catalanes, sous les formes *Arc*, *Arca*, *Arques* (au pluriel), mais aussi *Arqueta* (à Collioure), *Arqueto* (en

langue occitane, à Cassagnes, Planèzes, Pézilla-de-Conflent), toponymes presque toujours localisés sur les limites territoriales des anciennes paroisses ou seigneuries médiévales. Et ce précieux toponyme signale toujours l'existence d'un dolmen préhistorique pré-

sent, ou disparu, ou encore à découvrir. D'où le puissant intérêt à dépouiller les plus anciens cadastres de nos communes.



Cadastre napoléonien d'Estagel : vignes de Marbigo (cliché J. Ruiz, A.D.P.-O.)

Conférences et sorties 2005

Conférences et sorties 2005 (comptes-rendus)

Certaines conférences en 2005 ont donné lieu à des comptes-rendus très développés et très complets. Nous avons choisi de les publier dans la rubrique des articles (L. Wengler : la Préhistoire paléolithique du Maroc ; E. Dellong : Narbonne et la mer dans l'Antiquité). D'autres, plus synthétiques ouvrent cette rubrique ou en sont absentes (les comptes-rendus ne nous sont pas parvenus à temps).

ENTRE LANGUEDOC ET ROUSSILLON, 1258 – 1659. FORTIFIER UNE FRONTIÈRE ?

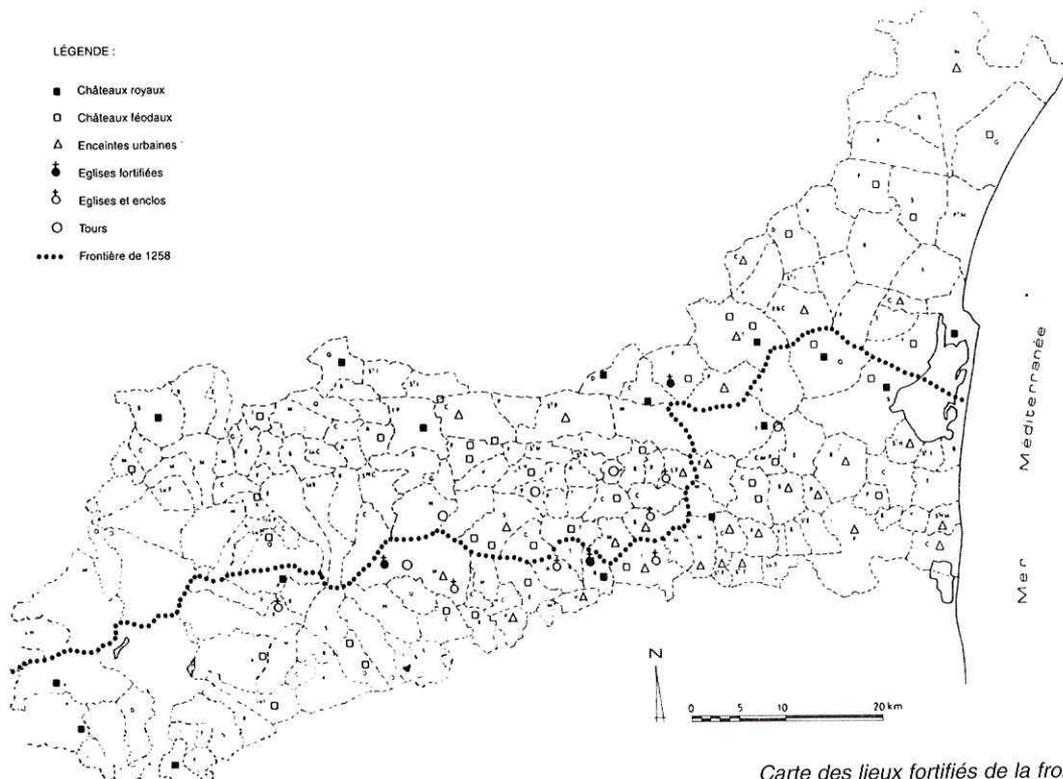
Par Lucien Bayrou
(conférence du 9 avril 2005)

La conférence présente l'étude collective sur les fortifications de l'ancienne frontière fixée par le traité de Corbeil en 1258, entre Languedoc et Roussillon et leur évolution jusqu'au traité des Pyrénées, en 1659.

Pendant quatre siècles la région méridionale des Corbières est une marche-frontière hérissée de fortifications dont les ruines scandent encore le paysage. Forteresses royales, châteaux féodaux, villages, églises et monastères sont fortifiés.

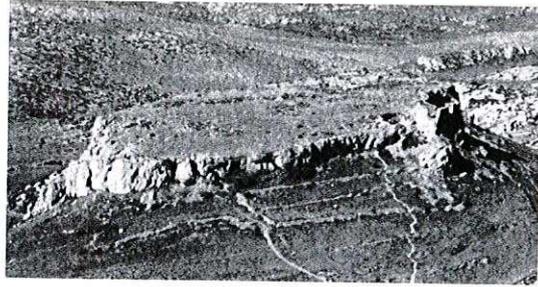
Après avoir évoqué les cadres géographique et historique, l'organisation administrative et technique des chantiers de construction, sont exposés les effectifs des garnisons, l'inventaire des vivres, armement et munitions, afin de comprendre le fonctionnement des ouvrages.

Des exemples, sous forme de photographie aériennes, sont cités : ainsi Leucate s'oppose à Salses, Opoul à Aguilar, Peyrepertuse et Quéribus à Tautavel, etc.



Carte des lieux fortifiés de la frontière

Dix huit ans avant le traité de Corbeil, le roi de France fait bâtir Peyrepertuse et fait fortifier d'autres sites après 1258. Ces constructions adoptent des caractéristiques communes et un vocabulaire architectonique issu du domaine royal, formant ainsi un ensemble homogène, reflet délibéré de mise en défense et de surveillance de la nouvelle province. Au sud, l'Aragon améliore les sites existants et sous les rois de Majorque Tautavel et surtout Perpignan sont construits. Au XVe s., les fortifications sont adaptées au développement de l'artillerie. Le retour des Comtés de Roussillon et Cerdagne à l'Espagne en 1493 se traduit essentiellement par la construction de la forteresse de Salses.



Opoul : vue générale (photo A. Mayans)

La lutte des deux monarchies, en particulier en Italie, entraîne la présence d'ingénieurs italiens dans l'entourage des rois. On assiste à l'application de la fortification bastionnée de part et d'autre de la frontière. Encore hésitante à Leucate ou à la citadelle de Charles Quint à Perpignan, elle se perfectionne dans la grande enceinte de la citadelle de Philippe II, toujours à Perpignan, ou encore au bastion Montmorency à Leucate sous Louis XIII.

Cette étude vient de faire l'objet d'une publication d'un volume de 448 p., cartonné, abondamment illustré (cartes, dessins, photos couleurs), 55 franco : Les Amis du Vieux Canet, 2 rue du Pardal, B. P. 27, 66145 Canet en Roussillon.

En Cerdagne ...

C'est en Cerdagne que les membres de l'A.A.P.O. ont choisi de faire, le dimanche 22 mai, leur traditionnelle sortie annuelle dans le département. Au programme : la moraine glaciaire d'Angoustrine, la visite du site protohistorique et médiéval de la Coume Païrounell et la filature toujours à Angoustrine. L'après midi, le musée du granit et des tailleurs de pierre de Dorres.

À 10 heures précises, le car amenant les excursionnistes se trouvait au point de rendez-vous sur les hauteurs de la rive gauche de la rivière Angoustrine tout près de la borne frontière 36 qui marque la frontière entre le territoire français de la commune d'Angoustrine et celui de l'enclave espagnole de Llivia.

On se trouve là sur la moraine glaciaire latérale déposée par l'avancée extrême du glacier et dont Michel Martzluff en spécialiste, mais aussi en tant qu'enfant du pays, nous expliqua l'origine et l'évolution. Il ne faut pas les confondre avec celles des fameux chaos de Targasonne, de Dorres et des Escaldes qui sont tout autres et où notre guide fit, il y a déjà longtemps, ses toutes premières découvertes archéologiques.

VISITE DES CHAOS GRANITIQUES DE CERDAGNE
INITIATION À LA LECTURE DU PAYSAGE, À L'EXPLOITATION ET À
L'AMÉNAGEMENT DU SUBSTRAT PAR LES PICAPEDRERS

La première halte de cette journée avait été prévue le matin sur la moraine frontale du glacier d'Angoustrine qui permet une vue d'ensemble vers le nord sur le piémont du massif du Carlit et la zone des chaos (cf. fig. 1). Cette formation collinaire comporte également les vestiges de carrières itinérantes de taille du granit et du paysage bocager appuyé sur cette activité. L'arrivée tardive du bus affrété par notre association dans un nuage de fumée noire et la pâleur

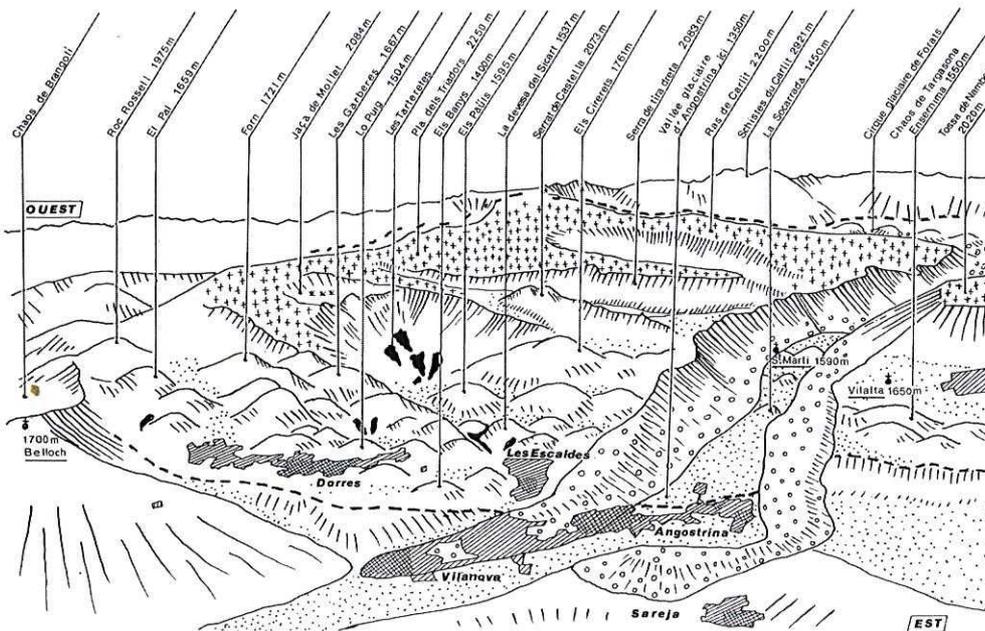


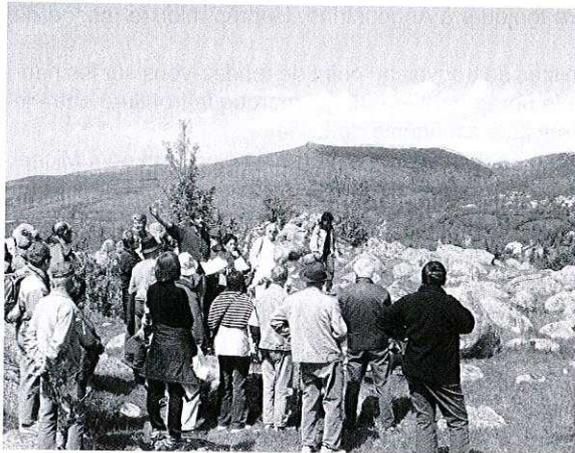
Figure 1

CHAOS GRANITIQUES DE TARGASONNE ET DE DORRES, VUE SUD-NORD

(Schéma M. Martzluff d'après un cliché aérien de F. Claustre)

- — — Contact entre les schistes et les granites du socle
- ++++ Substrat granitique sur les surfaces d'érosion
- ~ ~ ~ formations morainiques
- Champs de pierres : tarteres
- Dépressions limoneuses et terrasses alluviales
- ▨ Espace urbanisé après 1930 et avant

des voyageurs à leur descente fit craindre le pire pour la suite. Les incidents techniques ayant contraint le chauffeur à changer de véhicule pour prendre un engin dont les freins hydrauliques rendaient l'âme, avaient en effet soumis à rude épreuve le stoïcisme stomacal de bon nombre de participants. Mais l'air vif des cimes dans cette belle journée printanière de Cerdagne leur permit de subir avec succès une deuxième épreuve : un exposé condensé sur le pay-



Vue générale sur la vallée d'Angoustrine
(photo G. Lannuzel)

sage complexe des chaos et sur son aménagement par l'homme. C'est en hommage au courage et à la bienveillante attention de nos collègues que nous remettons ici une petite couche de ces notions peu digestes de façon à ce que ce moment mémorable laisse une trace.

Le substrat minéral et quelques éléments de géomorphologie

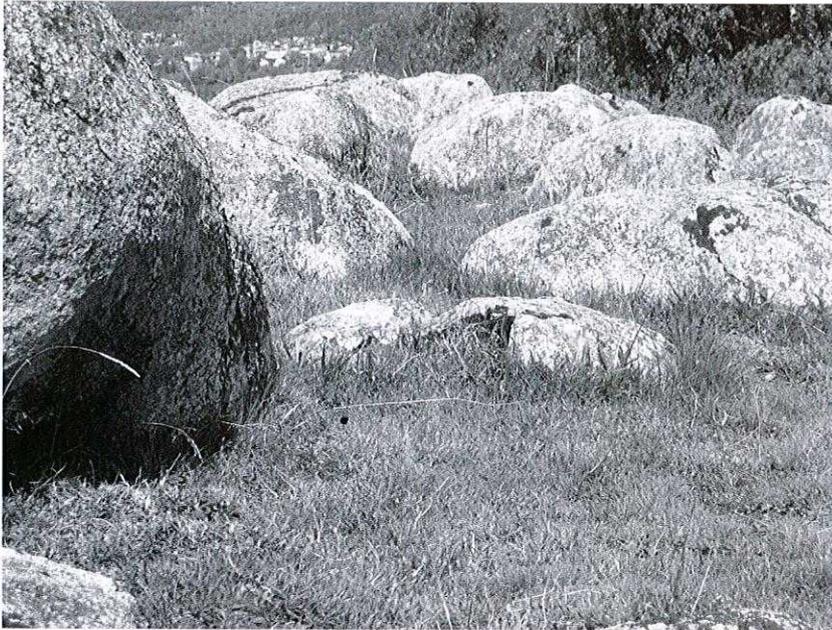
La géologie du secteur est complexe. De façon schématique, on peut dire que les schistes de l'Ère primaire (série de Jujols) apparaissent au sud et au nord, de part et d'autre d'un vieux socle primaire où se mêlent d'autres intrusions plutoniques liées à l'orogénèse pyrénéenne. Ce batholite de roches granitoïdes qui s'est lentement refroidi pendant plusieurs millions d'années, puis a subi diverses transformations (réchauffement, fractures), a soumis les roches sédimentaires comprimées sur ses marges (schistes, quelques bandes calcaires et des grès) à un intense métamorphisme dans les zones de contacts (cf. pointillés sur la fig. 1). L'un de ces contacts se trouve sur la zone axiale de la chaîne (hauts sommets du Carlit et Col Rouge), l'autre en bordure de la haute plaine de Cerdagne (collines érodées de Llivia, Belloch et secteur oriental d'Angoustrine). Le massif cristallin, après avoir été aplani par l'érosion avant la surrection des Pyrénées, fut ensuite soulevé et l'on retrouve les traces de cette de pénéplaine sous les crêtes schisteuses du Carlit (représentées par des croix sur la fig. 1).

Dès les périodes sub-tropicales de la fin du Crétacé et au début du Tertiaire, des processus d'altération chimiques sous l'effet de l'humidité ont défoncé le plan granitique en créant de profondes cuvettes remplies d'altérites et de boules de roche saine en voie de désagrégation dans leur gangue sableuse perméable. Le soulèvement et la bascule du socle à la fin du Tertiaire ont érodé le matelas des arènes granitiques, remplissant le bassin sédimentaire cerdan et créant sur ce piedmont méridional (*La Solana*) les reliefs ruiniformes des chaos. Une fois mis au jour, les dômes et les boules de la roche mère granitique ont été en effet immunisés de l'érosion par ruissellement. Ces chaos typiques, semblables à ceux du Sidobre (Tarn) et jamais bouleversé par l'érosion glaciaire, ont été conservés jusqu'à nos jours dans les communes de Targasonne, d'Angoustrine, de Dorres et d'Enveitg. Ils représentent les précieuses reliques de ces temps très anciens.

Durant l'Ère quaternaire, après 2 millions d'années, les interstades chauds continuent le travail d'érosion sur le batholite cristallin, provoquant le rapide dégagement de dômes rocheux en pain de sucre (*puigs*), l'entassement des boules dans les talwegs (*tarteres*) et la formation de dépressions argileuses humides (*mollets*) dans les chaos. Cependant, seuls les deux derniers épisodes glaciaires (Riss et Würm) ont laissé leurs empreintes géomorphologiques sur ce versant. Lors du premier Pléniglaciaire würmien (entre 70 et 50 000 ans), le glacier d'Angoustrine, alimenté par les vents dominants qui accumulaient la neige dans le cirque du Carlit, a traversé vers le sud la zone des chaos, entaillant profondément le socle granitique (au centre de la fig. 1). Au cours du second Pléniglaciaire, un premier recul modeste du glacier intervient autour de 30-25 000 ans BP, libérant le secteur du village actuel, suivi d'une régression plus généralisée autour de 26-24 000 ans BP, avec une limite des glaces pour la langue de la vallée d'Angoustrine autour de 1900 m (secteur de *Pradeille*), dans une ambiance toujours très froide mais de plus en plus sèche. Après 16 500 ans BP, au Tardiglaciaire, les glaciers ont totalement disparu (Delmas 2005), ce qui peut expliquer la présence d'un site magdalénien de plein air à Montlléu, près de Puicerdà, en Basse Cerdagne. Ce campement de chasseurs de chevaux établi à 1130 m d'altitude est en effet daté de 15 000 ans BP. Ces épisodes de recul du glacier se sont accompagnés de la mise en place, dans la vallée d'Angoustrine, d'une terrasse alluviale et des petits lacs sous-glaciaires. Les flancs de cette vallée sont bordés par les placages morainiques latéraux ayant déposé les boules de granit arrachées en profondeur. Ces dernières sont donc hétérogènes, contrairement à celles des zones de chaos. En contrebas de la moraine frontale du glacier (*Les Queres*), un cône détritique fluvio-glaciaire s'étend vers Llivia.

Le rôle des *picapedrers*

Le paysage bocager de Cerdagne, plus particulièrement sur le flanc septentrional de ce haut bassin, procède de cette ambiance très particulière des



Boules de granite (photo G. Lannuzel)

« pays du granite » de l'Ouest européen. À l'évidence, le travail des tailleurs de pierre y est pour beaucoup, car il a pesé dans le façonnage du modelé de détail (murs des champs, routes, ponts, canaux, barrages, habitat vernaculaire ...). C'est là l'origine de notre démarche pour en connaître les modalités.

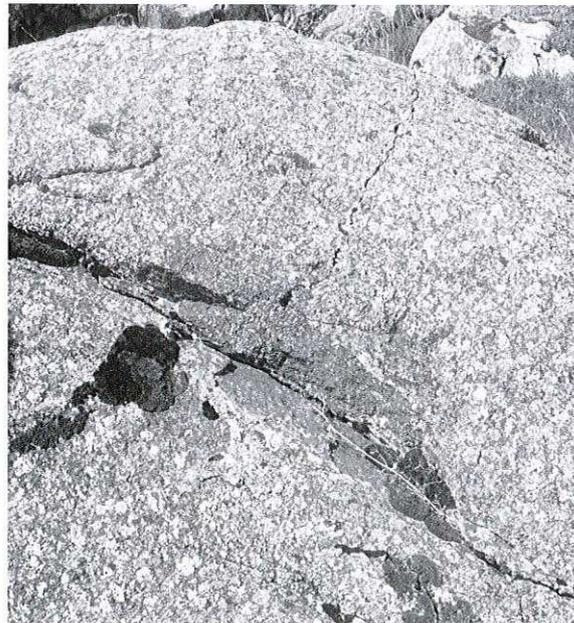
Curieusement, les carrières d'extraction antérieures au XXe siècle sont toutes situées dans les zones de chaos, difficiles d'accès, loin et en amont des villages (*Devesa del Sicart* à Dorres, *Ensenirme* à Angoustrine) alors que presque tous ces villages sont bâtis sur le socle cristallin. En fait, le débitage s'opérait en ces lieux sur des roches qualifiées de « tendre » débitées avec de larges emboîtures et des coins en bois, et façonnées au pic car moins cassantes et plus faciles à travailler. Après 1900, les granites sont plus facilement exploités autour des villages par de nombreuses équipes, dans la zone de contact avec les schistes et sur les moraines d'Angoustrine. Le débitage utilise alors les petites emboîtures et des coins de fer dans des granites qualifiés de « durs ». Cette innovation due à l'apport d'ouvriers italiens venus construire la ligne du train jaune, fut dynamisée par les changements économiques du temps. Ces savoirs nouveaux ont permis aux carriers locaux de reconnaître un fil (*la fulla* : feuille) dans la pierre dite « dure » pour pouvoir extraire des volumes parallélépipédiques dans des boules, ce qui n'était pas évident.

La connaissance de ces savoirs techniques, essentiellement basée sur l'enquête auprès d'un des derniers picapedrers traditionnels encore en activité dans les années 80, Michel Balaguer d'Angoustrine, posait cependant un problème. Pour les géologues, le granite est une roche isotrope (elle peut se tailler également dans toutes les directions) et possède en principe, surtout dans le même secteur, les mêmes qualités de dureté. L'empirisme des tailleurs de pierre était-il sans fondement ou correspondait-il à une réalité dans la composition des roches locales ? C'est dans le

dessein d'élucider cette question que nous avons procédé à des études pétrographiques sur lames minces avec l'aide de Jean-Claude Aloïsi et Jean-Paul Barrusseau (géologues à l'Université de Perpignan), puis de Bernard Laumonier (École des Mines de Nancy).

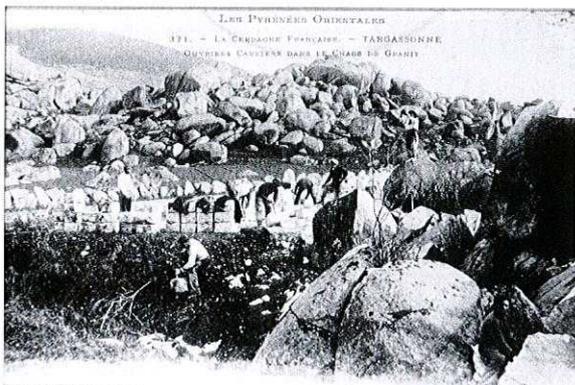
Une première série d'échantillons n'a rien donné de probant. Cependant, il fut décidé de procéder à une deuxième série de prélèvements, mais en opérant dans le sens que donnaient les carriers au fil de la pierre. Un travail universitaire sous la direction de J.-C. Aloïsi et J.-P. Barrusseau (E. Issahkian, 2001) permettait de découvrir des lignes de microfractures et de microbulles orientées (les cracks) qui peuvent expliquer la meilleure propagation de l'onde de choc

dans les granites « durs ». Ces granites sont donc aussi durs que les autres mais plus fragiles dans un certain sens, celui de la *fulla* qu'il est très difficile de reconnaître à la surface des roches.



Bloc de granite avec des traces d'extraction (photo G. Lannuzel)

À l'inverse, les granites des carrières situées dans les zones de « roches tendres » sont bien isotropes. Ils possèdent cependant des cristaux qui sont en moyenne plus gros que ceux des autres secteurs. La plus grande surface de contact entre ces cristaux pourrait donc expliquer leur moins grande cohésion car, bien entendu, ils ne sont pas plus tendres sur



Les picapedrers au travail

l'échelle de Mohs, mais moins cassants selon des lignes de clivages établies. Plus compacts, ils seraient aussi plus friables, en fait un peu moins cohérents.

Les savoirs des *picapedrers* reposaient donc sur une bonne connaissance empirique du substrat minéral, le problème étant que la transmission de ces savoirs n'a pas donné de traces écrites. Ces traditions sont aujourd'hui perdues et, sans le témoignage de Michel Balaguer, décédé depuis, nous n'aurions scientifiquement jamais compris pourquoi des hommes allaient tailler au loin pendant deux siècles une roche qu'ils avaient sous les pieds près de chez eux. Nous n'aurions pas compris non plus pourquoi, brusquement après 1900, ces mêmes hommes ont exploité les boules dispersées en limite des chaos et sur la moraine d'Angoustrine. Nous aurions sans doute expliqué ces observations de terrain par de tout autres raisons (propriété des carrières sous l'Ancien régime, goût pour un type de produit, couleur de la roche, etc.).

Michel Martzluff

BIBLIOGRAPHIE

Calvet, 1994 : CALVET (M.). *Morphogenèse d'une montagne Méditerranéenne, les Pyrénées-Orientales*. Thèse Paris I, éd. BRGM, 3 vol, 1177 pages, 323 fig., 290 clichés, 6 pl..

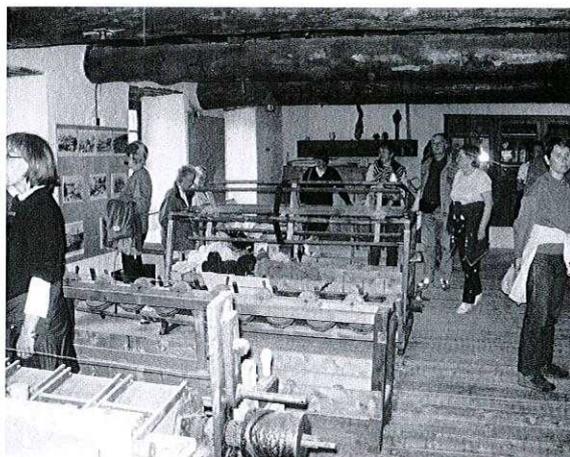
Delmas, 2005 : DELMAS (M.). La déglaciation dans le massif du Carlit (P.-O.) : approches géomorphologique et géochronologique nouvelles. *Quaternaire*, 16, p. 45-55.

Martzluff, 1988 : MARTZLUFF (M.). *Les hommes du granite dans les Pyrénées Nord-catalanes*. Texte bilingue catalan/français, éd. Terra Nostra-C.R.E.C. n°63, Prades, 128 p., 52 fig., 93 clichés, 1 carte.

Martzluff, 1998 : MARTZLUFF (M.). « Le paysage bocager de Cerdagne : approche archéologique d'un impact de la société paysanne sur le substrat minéral ». *Le paysage rural et ses acteurs*, actes du Colloque du C.R.Hi.S.M. de l'Université de Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan, Collection Études, p. 229-244, 5 fig.

Issahkian 2001 : ISSAHKIAN. *Le granite de Cerdagne. Texture, structure et exploitation*. Mémoire sous la direction de Aloïsi et Barrusseau, Faculté des Sciences, Université de Perpignan, 33 p., ill.

LA FILATURE D'ANGOUSTRINE LE MUSÉE DU GRANIT DE DORRES

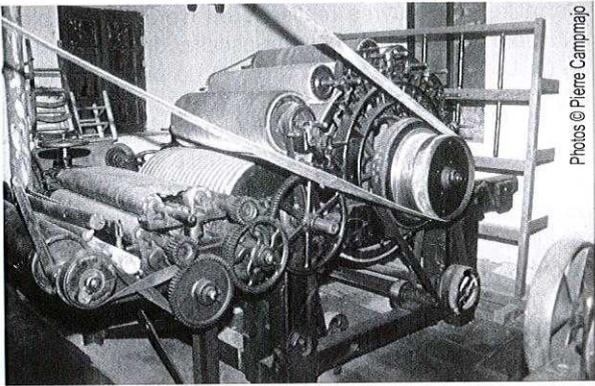


La filature d'Angoustrine (photo G. Lannuzel)

Après cette étape géologique nous avons fait un bond spectaculaire dans le temps pour nous rendre à la filature d'Angoustrine où nous avons pu admirer les métiers à tisser, les cardeuses, les repasseuses, la *drousse* et la *Madeixadora*, machine manuelle qui servait à confectionner les écheveaux de laine. Le tout fonctionnait grâce à la force de l'eau dont nous pûmes voir la grande roue entraînant un grand axe aux mille poulies où chaque machine venait puiser sa force motrice au moyen de grandes courroies.

Cette filature, nous la devons à un certain Mariano Carrère et à son épouse, née Perarnaud, qui la construisirent en 1870. A leur mort, la filature revint à leur fille Bonaventure Carrère. Elle l'obtint par le tirage au sort des « *rodolins* », petits papiers roulés où le nom des biens à partager est inscrit et que les héritiers tirent à tour de rôle. À la mort de Bonaventure, la filature échut à son fils Pierre Pau qui, n'étant pas filateur mais paysan, partit faire un apprentissage de deux ans à la filature Lafont de Niaux (Ariège). Nous sommes en 1921. Plus tard ses enfants, Jean et Denise Pau, héritèrent à leur tour de la filature qui continua à fonctionner jusqu'en 1970, année où ils se retirèrent des affaires. La filature aura donc tourné 100 ans tout ronds. Aujourd'hui, propriété de la commune d'Angoustrine, la filature est un des fleurons de son patrimoine au même titre que l'église romane Saint André et son célèbre autel votif d'époque romaine, dédié à Jupiter, qui se trouve dans le cimetière. Ajoutons à cela les nombreux monuments, portails, linteaux de porte et de fenêtre, et le monument aux morts, taillés dans le granite local par des « *picapedrers* » de la commune.

Le temps passant et les gens de la plaine mangeant tôt, il était temps de se restaurer. Bien que les bons restaurants ne manquent pas en Cerdagne, en bons excursionnistes expérimentés nos hôtes avaient prévu un repas sur l'herbe sachant par avance

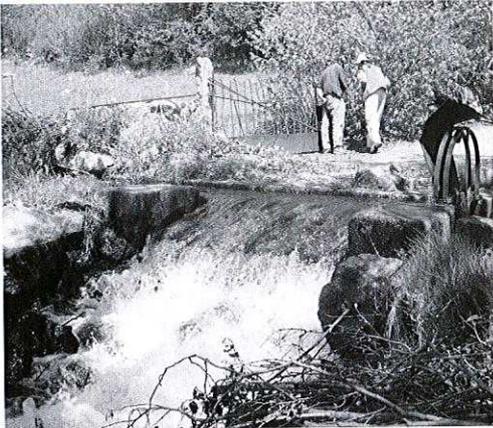


Photos © Pierre Campmajo

La drousse

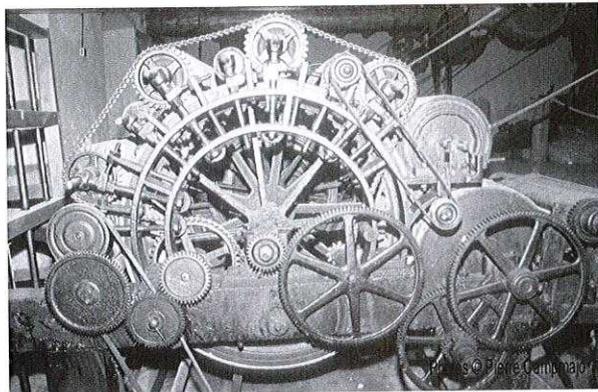


La famille Carrère propriétaire de la filature



Le ruisseau servant à entraîner les machines de la filature
(photo G. Lannuzel)

La Madeixora : machine à fabriquer les écheveaux de laine
(photo P. Campmajo)

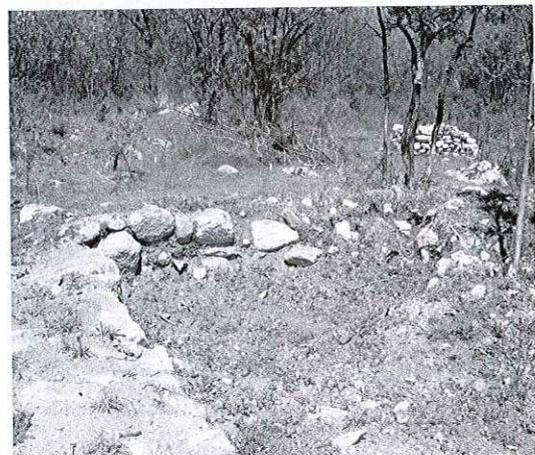
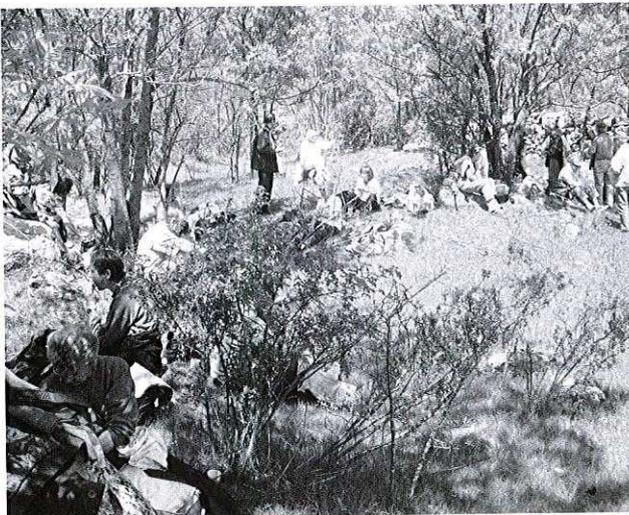


qu'en Cerdagne il fait toujours beau. Nous nous restaurâmes sur le site de la *Coume Païrounell* où 1000 ans avant nous les habitants du lieu faisaient déjà de même.

Un repas champêtre, quand le soleil est là, est toujours une fête. Chacun sort alors de son « *sarrou* », souvent une bourse en plastique, d'une glacière pour les plus sérieux, voire d'un panier en osier pour les puristes, les victuailles hâtivement préparées la

veille. Par expérience il faut toujours se mettre à côté de ceux qui ont une glacière ou un panier en osier. Ce sont eux qui n'oublient jamais la bonne bouteille, la tarte maison et le tire bouchon. Certains ont même sorti la nappe à carreaux et, oh merveille, le café.

Après ces agapes champêtres, sans même prendre le temps de faire la sieste, la visite reprit. L'un d'entre nous (Pierre Campmajo) décrit, avec force détails, les trouvailles faites sur le site l'an passé, des céramiques du IV^{ème} siècle avant J.C. et les restes



Repas sur le site de la *Coume Païrounell*
(photo G. Lannuzel)

du village médiéval dont nous savons aujourd'hui, grâce à une mesure C14, qu'il date du VIII^e siècle après J.C.

Du haut d'un rocher, Christine Rendu nous fit découvrir à la jumelle les hauts pâturages de la montagne d'Enveitg situés entre 1900 m et 2400 m d'altitude, parfaitement visibles au loin derrière le sanctuaire du Belloch de Dorres. C'est là haut qu'elle a élaboré sa célèbre problématique pastorale, appuyée, pour les travaux pratiques, par l'équipe du Groupe de Recherches Archéologiques et Historiques de Cerdagne dont les membres ont depuis les mains calleuses tant l'herbe de la montagne est dure à enlever à la pioche. Cette problématique est reprise depuis par les nombreuses équipes de pastoralistes archéologues alpins, catalans, pyrénéens. Sa thèse sur le sujet fut reconnue par le C.N.R.S. comme un chef d'œuvre au point que la célèbre institution l'admit en son sein.

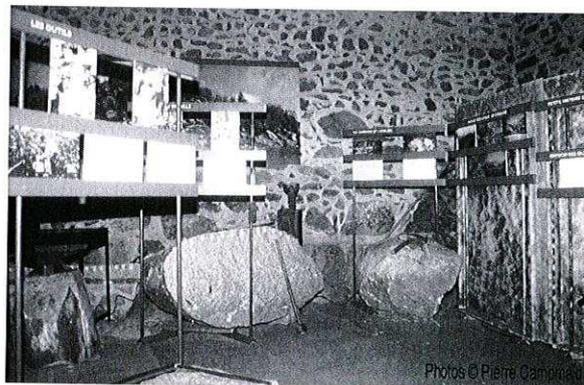
L'après-midi était consacré à la visite du musée du granit et des tailleurs de pierre à Dorres. Ce musée a vu le jour en 1997 sous l'impulsion du maire de l'époque Jean Gordia, dernier tailleur de pierre de la commune. Le musée retrace l'origine des premiers « picapedrers » et de leur dynastie. L'espace muséal fait la part belle aux carrières situées dans le chaos granitique de Dorres et des Escaldes, aux techniques

de taille, aux œuvres réalisées en Cerdagne et bien plus loin encore, tel le célèbre escalier de la cathédrale de Lourdes auquel nos tailleurs de pierre apportèrent leur contribution.

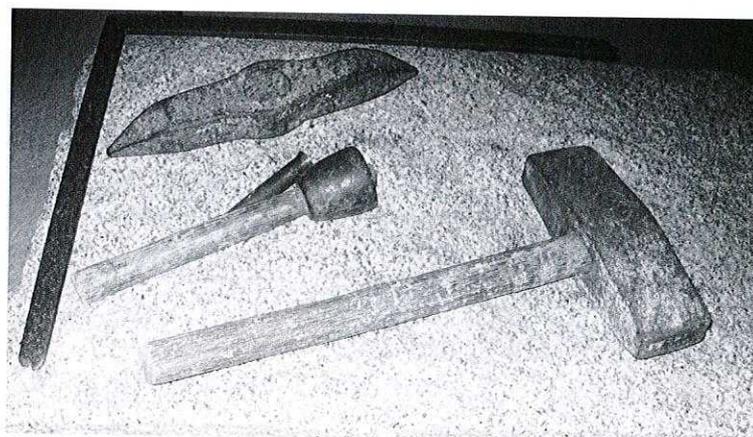
Michel Martzluff, dont on connaît l'apport considérable sur la question a publié en son temps l'ouvrage « *Les hommes du granit dans les Pyrénées nord-catalanes* ». Il nous a fait un commentaire fort érudit sur le sujet. Le côté social des « picapedrers » a été traité par nous même. En effet pour la création du musée, nous avons dû consulter tous les registres communaux conservés en mairie depuis l'an 1800. Ce sont ainsi 200 ans de l'histoire de Dorres qui ont pu être étudiés.

Bref, une journée plus qu'agréable, instructive pour tous. Merci aux organisateurs de l'excursion d'avoir choisi la Cerdagne. C'est toujours un grand honneur de recevoir des gens de qualité.

Pierre Campmajo



Musée du granit de Dorres : à gauche, meules en granit à l'entrée du musée (photo G. Lannuzel) ; en haut, le musée (photo P. Campmajo) ; en bas, quelques outils des tailleurs de pierre (photo G. Lannuzel)



À Barcelone ...

Le 11 juin l'AAPO était de sortie à Barcelone. Soyons modestes, il restait dans le bus quelques places vides. Il y aura lieu d'ailleurs de s'interroger sur la baisse tendancielle de la fréquentation à nos excursions : épuisement des sites ? épuisement de nos habitués ? épuisement des organisateurs ? ou bien les trois raisons à la fois ?

Quoiqu'il en soit, à 11 h nous étions à pied-d'œuvre, c'est à dire au pied du rempart romain. Visite de la porte décumane et de l'aqueduc, *plaça Nova*, du *decumanus maximus*, *carrer del Bisbe*, de l'emplacement présumé du forum, *plaça St Jaume* et des 4 colonnes rescapées du temple d'Auguste, *carrer Paradis*.

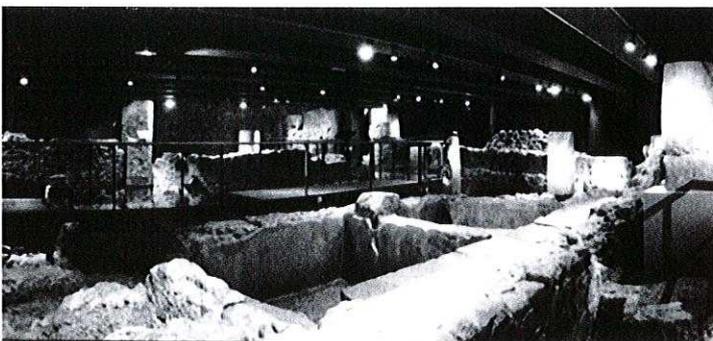
À 12 h, nous étions exacts au *Museu d'Historia de la Ciutat*. Après un bref historique illustré, une descente au sous-sol nous permet de reculer dans le temps de quelque 20 siècles et de découvrir un quartier de la *Barcino* romaine, tel que les fouilles l'ont mis au jour. Un quartier très vivant et très actif avec ses ateliers : laverie et teinturerie, fabrique de *garum*, installation vinicole... Le temps nous manqua pour poursuivre plus avant durant l'époque wisigothique et médiévale. Comme toujours en pareil cas, chacun se jura de revenir... puis courut se restaurer à la fortune du pot.

À 15 h, comme par miracle, deux groupes s'étaient reformés, l'un en partance pour la Bulgarie, qui exposait à la *Caixa Forum* les trésors des Thraces, l'autre pour Pompéi qui étalait ses richesses au *Museu Maritim*.

À 17 h, l'affaire était dans le sac et les archéologues dans le bus.

N. B. Ceux qui jugeraient par trop sommaire cette relation des choses, trouveront avantage à se reporter aux textes qui suivent, garantis de meilleure tenue.

Jean-Pierre Comps



Vue d'ensemble des fouilles au sous-sol du *Museu d'Historia de la Ciutat*.

BARCELONE ROMAINE ET WISIGOTHIQUE

Le contexte historique

Sur les gobelets de Vicarello (ou vases apollinaires), on peut voir que Barcelone n'est pas située sur le tracé principal de la voie romaine, du *Summum Pyraeneum* à Dertosa. Les gobelets datent du Principat d'Auguste : à cette époque, *Barcino* n'existe pas ou représente peu de choses.

Sur la côte *Iluro* (Mataro), *Baetulo* (Badalona) avaient été créées à la fin du I^{er} s avant notre ère ou au début du I^{er}. Restait un vide qu'il fallait combler et c'est la création de *Barcino* :

COLONIA IVLIA AVGVSTA FAVENTIA PATERNA BARCINO

Barcelone est une création augustéenne. On peut peut-être avancer les dates de 15-13 ou 8 avant notre ère, années où Auguste vint en Hispanie.

Il ne s'agit pas seulement de créer une ville mais de mettre en valeur tout un espace : la plaine de Barcelone entre le Besòs et le Llobregat. Aussi la création de la ville s'accompagne de la construction d'une centuriation et d'un réseau de chemins.

La centuriation : création de lots distribués à des colons civils ou à des vétérans.

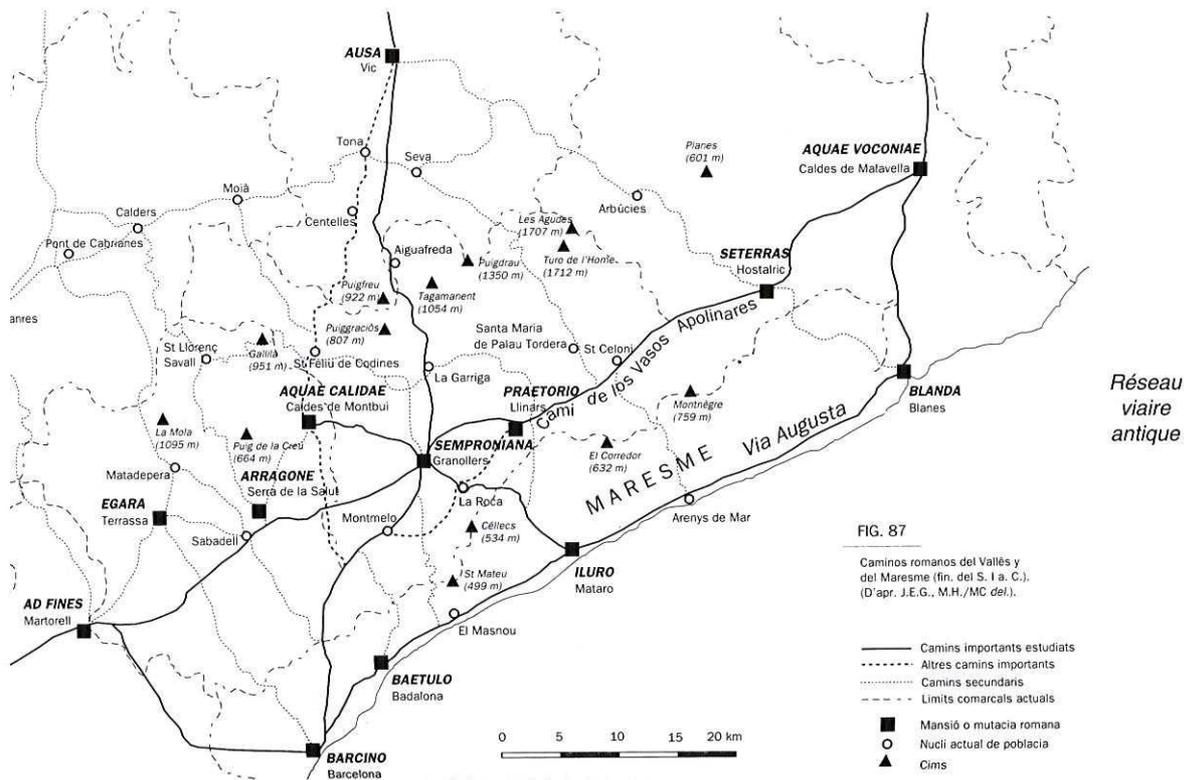
La voirie : raccordement au tracé principal à Martorell, dont le pont sur le Llobregat est aussi une création augustéenne. L'arc du pont marque la limite du territoire de *Barcino* et de *Tarraco*.

La mise en valeur de cette région est perceptible aussi dans l'installation de nombreuses *villae* qui se spécialisent dans la production de vin, lequel est ensuite expédié par voie de terre ou par mer : il y avait un port de mouillage à l'embouchure du Llobregat. Ainsi s'expliquent les nombreux tessons d'amphores Pascual I et Dressel 2/4 que nous trouvons en prospection sur nos sites roussillonnais.

La ville

Fondée sur une petite colline, près de la mer : le mont Taber.

Le rempart avait la forme d'un octogone qui s'adaptait au relief de la colline. Il délimite une superficie un peu supérieure à 10 ha pour une population estimée à 1000 h. Une petite ville : Narbonne 100 ha, 35 000 h, selon M. Gayraud.

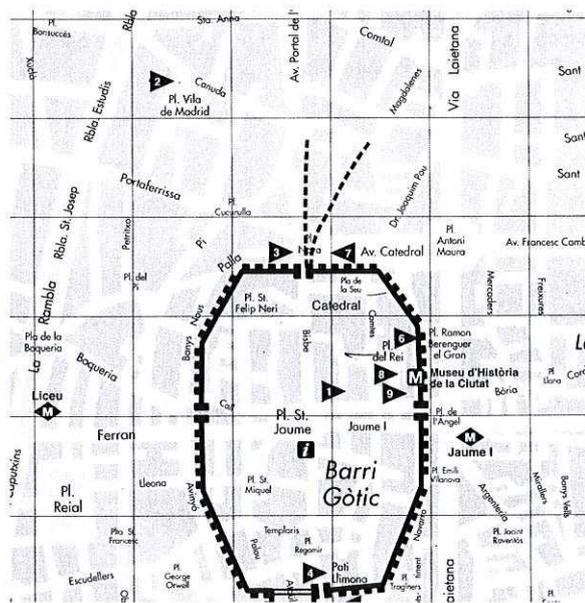


La muraille a été bâtie à deux périodes différentes. Une première muraille date de la fondation avec un fossé qui la précède : 2 m d'épaisseur. C'est un peu un rempart honorifique comme à Nîmes. On peut en voir le parement intérieur, au *Pati Llimona*, 3 rue Régomir ou à l'intérieur de la *casa de l'Ardiaca*. Mais comme à Nîmes, quand les choses deviennent sérieuses, c'est à dire quand on a réellement besoin de se protéger, il faut reprendre les fortifications. Ce fut le cas à la fin du IIIe ou au début du IVe s. de notre ère. À Nîmes, on rétrécit l'enceinte, à Barcelone, on conserve la même superficie et donc on renforce la muraille existante en la doublant à l'extérieur d'une autre enceinte et pour cela on utilise les matériaux qui tombent sous la main, en les retaillant si c'est nécessaire : des fragments de monuments publics ou funéraires, de sculptures, des inscriptions... Le fossé est agrandi, et le rempart est doté de 76 tours, la plupart quadrangulaires. Vers la mer, on a ajouté un petit édifice carré dont on ignore la fonction exacte.

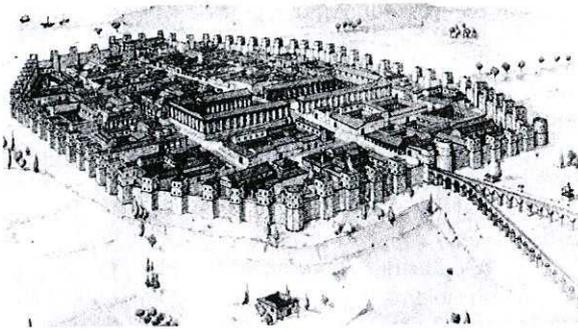
Le plan de la ville est très classique, imité comme très souvent de celui d'un camp militaire : deux rues principales qui se croisaient à angle droit, le *decumanus maximus* et le *cardo maximus*, délimitant des pâtés d'édifices desservis par des rues secondaires parallèles ou perpendiculaires. La vieille ville a conservé le plan originel. Les deux portes decumanes s'ouvraient, l'une à la *plaça Nova* et l'autre à la rue Régomir, reliées par le *carrer del Bisbe*, le *carrer de la Ciutat* et le *carrer Regomir*.

Le *cardo maximus* correspondait au *carrer de la Llibreteria*, à la *plaça Sant Jaume* et au *carrer del Call*. À chaque extrémité s'ouvrait une porte. Les portes étaient triples : une ouverture centrale laissait passer les charrettes et les animaux et deux portes latérales étaient destinées aux piétons.

Normalement au croisement des deux voies principales se trouvait le Forum, centre politique, religieux et économique de la cité, où se concentraient les principaux édifices publics. Celui de Barcelone est mal connu, il semble avoir été décentré vers le nord. Près de la *plaça St Jaume*, on a retrouvé des thermes. Il faut noter que sur la *plaça St Jaume*, on trouve face à face, la mairie de Barcelone et la *Généralitat*, les centres de décision importants n'ont quasiment pas bougé depuis l'époque romaine. Un temple hexastyle et périptère (35 x 17,50 m) était élevé sur le point le plus haut de la colline, il était dédié à Auguste, ou plus exactement aux empereurs divinisés (10 rue Paradis).



Empreisa de l'antiga Barcino



Restitution de Barcino

La ville était alimentée par deux aqueducs qui entraient dans la ville par la porte NO, plaça Nova. L'arrivée de l'un d'entre eux a été reconstruite.

Jean-Pierre Comps

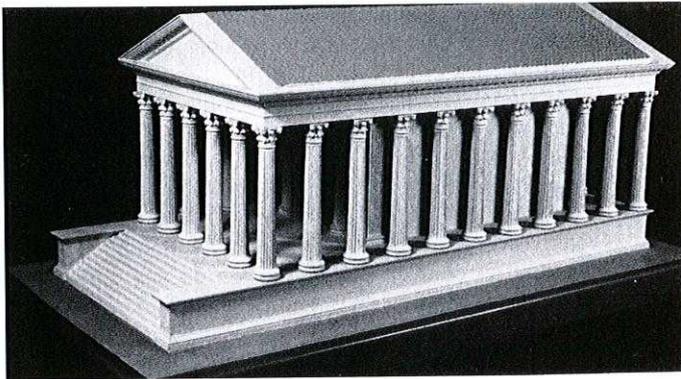
BIBLIOGRAPHIE

Voies romaines du Rhône à l'Ebre : via Domitia et via Augusta, Documents d'Archéologie Française, 61, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1997, 302 p.

Roma a Catalunya, Institut Català d'Estudis Mediterranis, Barcelona 1992, 200 p.

Del Roma al Romànic, Historia, Art, Cultura de la Tarraconense Mediterrània entre els segles IV i X, Enciclopèdia Catalana, Barcelona 1999.

Site internet : www.liceus.com/cgi-bin/toua/0200.asp
Barcelona romana, una passejada per l'antiga Barcino, Turisme de Barcelona.



Maquette du temple d'Auguste

L'ensemble épiscopal (du Ve au VIIe s.)

Pas d'information sur le IVe siècle. Mais on peut dire que l'installation primitive s'est faite sur partie ou totalité d'une domus appartenant à un grand propriétaire qui en aurait fait don à l'Eglise.

Au Ve s., l'ensemble épiscopal comprenait une basilique, un baptistère, une salle de réception et la résidence de l'évêque. La basilique paléochrétienne n'est pas connue car elle se trouvait certainement sous la cathédrale romane puis gothique. Le baptistère était de plan quadrangulaire, avec une piscine baptismale octogonale au centre. La salle de réception communiquait avec le baptistère et par là avec la basilique.

Au VIe s., construction d'une église wisigothique en forme de croix et à la fin du siècle ou au début du VIIe, nouvelle construction, beaucoup plus monumentale, qui supprime la première. À l'angle ouest, une salle qui est certainement un baptistère. À proximité du chevet était implantée une petite nécropole wisigothique, fait inhabituel car à cette époque encore, comme à l'époque romaine, les nécropoles étaient situées en dehors des murs. À la même date est élevé un nouveau palais épiscopal.

Tous ces importants remaniements montrent bien le développement de la ville et l'importance accrue de ses évêques.

UN JOUR À POMPÉI

Exposition au *Museu Marítim* de Barcelone

Les tubes cathodiques aidant, le Vésuve n'en finit pas de cracher ses cendres et ses gaz et Pompéi n'en finit pas de mourir pour renaître inlassablement sous nos yeux éblouis. Cet été c'était en direct, à Barcelone. Si les morts sont bien là, dès l'entrée, une femme couchée sur le ventre aux vêtements brûlés (quels souvenirs logeait cette mémoire morte et quel effroi au dernier instant), un chien lové sur lui-même pour l'éternité (étrangement, l'animal nous émeut davantage : on s'habitue à la fureur de l'homme sur ses semblables et à celle des éléments, mais cet animal si confiant ?), si donc la mort est bien présente, c'est pourtant la vie qui s'étale dans ses aspects les plus quotidiens, avec une richesse qu'aucune autre fouille, en aucun autre lieu (Herculanum excepté bien sûr), ne saurait restituer. Voici le *tablinum* avec ses fresques, sa table et ses tabourets en bronze, ses candélabres et ses braseros ; voici la cuisine avec sa cheminée, et ses trépieds, son four portatif, ses meules et tout son attirail de chaudrons, d'ouïlles et de poêles ; et puis, pour faire bouillir la marmite, le commerce avec sa monnaie, ses poids et ses balances « romaines » ; la mer, par qui tout arrive, qu'une fresque nous montre si proche (et qui pourtant fut trop lointaine ces jours là !) ; les autels et les offrandes pour les dieux innombrables, des Lares familiers aux Olympiens plus hautains (mais rien n'y fit !) ; les vases à onguents et les scalpels d'une médecine qui se cherche ; et puis voici la mort qu'il faut apprivoiser avec ses rites, ses urnes et ses dépôts, la mort des enfants avec leurs jouets (pour passer le temps qui n'en finit pas), la mort des adultes avec ses stèles pour attirer l'attention du passant, « la mort qui tout achève ». Et pourtant Pompéi vit encore dans cette mémoire rassemblée !

Jean-Pierre Comps

Cette exposition constitue, après celle de « L'or des Scythes » dans les années 70, une des présentations majeures des musées européens. Présentée en six volets, elle retrace avec plus de 200 pièces exposées, l'évolution chronologique du peuple Thrace. Elle dévoile les plus récentes découvertes de l'Histoire de l'Art des Thraces et offre un parcours chronologique depuis les premiers vestiges jusqu'à leur assimilation par le monde grec et romain.



Trésors des Thraces : Bronze, VIIe siècle av. J.-C.

Histoire du peuple Thrace

L'âge héroïque

Dès le II^e millénaire avant J.-C., les Thraces, peuple indo-européen et venus de la région du nord du Pont Euxin, occupent la région englobant actuellement le sud de la Roumanie, la Bulgarie, le nord de la Grèce et la Turquie d'Europe.

Vivant en communautés rurales et divisées en tribu (Odryses, Getes, Odomates), dominés par une aristocratie de guerriers riches et puissants, ils devinrent le centre d'une culture propre aux Balkans. Malgré les différentes invasions successives, les Bulgares, dans le contexte de recherche d'une identité forte considèrent encore aujourd'hui les Thraces comme leurs véritables ancêtres.

Très avancés dans l'art de la guerre, avec une excellente connaissance des arcs et surtout de la cavalerie (cf. le tombeau de Sacheva Mogula où fut trouvé dans la chambre funéraire un cheval harnaché d'argent), mais divisés en tribus belliqueuses dont Hérodote dira plus tard dans son œuvre, *Histoire* : (...) « Après le peuple indien, c'est le peuple thrace qui est le plus grand, et s'il se réunissait sous le pouvoir d'un chef et s'il avait de l'unanimité, il eût été invincible et de beaucoup le plus fort de tous les peuples (...) ».

Sujet d'étonnement pour les Grecs qui les considéraient comme des barbares et critiquaient surtout leurs mœurs. Dans leur art originel, on retrouve des influences scythes, égyptiennes, perses et enfin grecques. Dès l'Âge du Bronze et l'Âge du Fer, la maîtrise du travail des métaux atteint la perfection, et le travail de l'or atteint un degré insoupçonné.

L'apogée et le déclin

À partir du Ve siècle avant J.-C., la Thrace sort de son isolement. Grecs et Perses vont s'affronter lors des guerres Médiques (- 490 à - 478). Aux causes politiques vont s'ajouter des causes économiques. La Thrace est au premier rang des territoires menacés.

Les côtes, au pouvoir des colonies grecques (Amphipolis, Abdère...) gouvernées par des tyrans, furent soumises par les Perses sous Darius I^{er}. Mais les Odryses, restés indépendants dans les montagnes, soumièrent toute la Thrace. Les guerres Médiques avaient affaibli les Perses, puis la guerre du Péloponèse divisa les Grecs. Et ainsi, durant le règne de Cotis I^{er} (- 383 à - 359), la Thrace fut la rivale d'Athènes pour la maîtrise des routes commerciales de la mer Egée.

Mais bientôt les Thraces, en proie à des troubles internes, sont dépouillés d'une partie de leur territoire par Philippe II (- 359 à - 336) puis englobés dans l'immense empire d'Alexandre (- 336 à - 324). À la mort de celui-ci, Lysimaque, un de ses généraux, devient gouverneur de la Thrace. Réunie dans un premier temps à l'empire Séleucide, elle fut jointe ensuite à la Macédoine et ravagée peu après par les Celtes (en -280).

Les Romains ont déjà soumis la Grèce et sont maîtres de la Méditerranée orientale. Des révoltes incessantes éclatent et la Macédoine est proclamée province romaine, la Mesie, à la fin du règne d'Auguste. La Thrace à son tour le devient en 46 sous l'empereur Claude.

La Bulgarie est une terre de rêve pour les archéologues. À l'ombre de la civilisation grecque, la culture thrace est restée inaperçue longtemps par le grand public.

Ce court survol de l'histoire permet de mieux comprendre l'âge d'or de cet art thrace. Si des centaines de *tumulii*, hélas vides, forment un décor nostalgique dans la Vallée des Roses et que les premières fouilles et découvertes fortuites ne datent que du milieu du XX^e siècle et ne furent intensifiées qu'à partir de 1989, le trésor de PANAGYURISHTE (6,194 kg d'or) commence au début de ce XXI^e siècle son tour du monde des plus grands musées.

Presque trop courte, cette visite à la *Caixa* programmée à la dernière minute, fut appréciée par tous ceux qui y participèrent, et notamment par notre cher Jean Abélanet qui en oublia presque l'heure du départ du bus !

Evelyne Paradon

Divers

Fenêtre sur le sud

Journées d'études, compte-rendus de lecture

Expositions

La vie de l'A.A.P.-O. en 2005

Les nouveautés de la bibliothèque

***Composition du Bureau et du Conseil d'Administration
au 16/01/2005***

Conférences et sorties 2006

L'A.A.P.-O. c'est...

Devenue traditionnelle, cette appréciable rubrique donne un bon aperçu de la recherche archéologique de la province de Girona vue à travers la presse. La synthèse de ces articles traduits en français par Andrée Basso, qui a créé cette utile « fenêtré », a parfois été assortie d'une note qui précise la portée ou les limites de certains articles.

.....

DÉCOUVERTE DE LA PREMIÈRE COLONNE IBÈRE EN PIERRE EN CATALOGNE AU VILLAGE DE CASTELL À PALAMOS

Les travaux archéologiques réalisés ce mois-ci au village ibère de *Castell à Palamos* dans le cadre du 2ème cours d'initiation à l'archéologie ibère organisé par le Musée d'Archéologie de Catalogne-Empuries, ont mis au jour un morceau de colonne en pierre, actuellement unique en Catalogne. Ce fût montre l'influence romaine effective dans ce village au cours de la 1ère moitié du IIe siècle av. J.-C. La colonne qui mesure 175 cm de longueur pour un diamètre de 55 cm a été découverte au milieu de blocs de pierre qui obstruaient une rue. Cette dernière a été fermée sous le règne de l'empereur Auguste pour empêcher l'accès à une zone du village déjà en ruine. Cette découverte est complétée par la datation obtenue lors de la fouille de la tour carrée située à l'entrée. Grâce au mobilier, on a pu déterminer qu'elle représente, ainsi que la place publique, un agrandissement du village sous domination romaine au cours de la 1ère moitié du IIe siècle av. J.-C.

Les archéologues pensent que cet agrandissement est dû à l'importance stratégique du lieu, situé près de la mer. En effet, à cette période, l'abandon d'un site était courant comme par exemple à *Ullastret* ou à *Sant Sebastia de Palafrugell*. En outre, des fouilles sur la partie haute ont permis de mettre au jour une grande citerne creusée dans la roche. Elle ferait partie, ainsi que l'habitat découvert dans la tour carrée, des structures les plus anciennes du village. Sous le dallage de la maison, qui, à l'origine se situait extra muros, on a découvert des traces de sacrifices et d'offrandes rituelles (restes de faune, et vases votifs en céramique).

D'après *El Punt*, 25-9-2004

.....

DÉCOUVERTE DES VESTIGES D'INDUSTRIE TEXTILE AU VILLAGE IBÈRE DE MONTBARBAT

Les fouilles archéologiques qui se sont déroulées en septembre au village ibère de *Montbarbat* (*Lloret de Mar* et *Maçanet de la Selva*) ont révélé des vestiges d'industrie textile. Ce village ibère du IVe s. av. J.-C., découvert en 1978, s'étend sur 160 m². Au fil des ans, les fouilles ont exhumé une zone artisanale où la partie superficielle de la roche mère est creusée de canalisations ou rigoles qui débouchent dans diverses cuves de forme circulaire, de 30 à 40 cm de profondeur.

Par ailleurs, la fouille (commencée l'an der-

nier) d'un grand réservoir, a révélé une grande quantité de matériel céramique indigène ou importé daté de la fin du IVe - début du IIIe siècle avant J.-C. Ces fouilles montrent également la présence d'un artisanat lié au textile (lin, chanvre, jonc, osier ou autres matières végétales) ou lié au travail de la laine, des peaux et cuirs ainsi qu'à la teinturerie. Actuellement, on effectue l'analyse des terres des réservoirs et de la partie supérieure des moulins afin de tirer des conclusions sur les restes de végétaux, de métal, de saunerie, de teintures. La plupart des structures, ainsi qu'une partie de la muraille qui les encerclait, se trouvent dans le quartier ouest.

Dès 2002, la fouille de la partie orientale avait également mis au jour un silo, un réservoir pour recueillir l'eau de pluie, ainsi qu'une quinzaine de maisons. La Municipalité s'est toujours montrée disposée à apporter son aide aux chercheurs.

D'après le *Diari de Girona*, 21-10-2004

.....

DÉCOUVERTE D'UNE NÉCROPOLE ROMAINE À SARRIA DE TER

Sur une parcelle située au lieu-dit Pla de l'Horta, sur un terrain vague sis au croisement du « *passa-seig Verdaguer* » et de la rue *Sant Ferriol*, un particulier a découvert en construisant une maison la nécropole de l'ancienne villa romaine de *Sarria de Ter*. Informés par le propriétaire, les archéologues ont mis au jour 18 tombes au cours de 2 semaines de fouilles. Comme ils n'ont trouvé aucune structure monumentale digne d'être conservée et restaurée, le propriétaire pourra continuer ses travaux, après que les archéologues auront fini d'étudier les vestiges et de retirer les parties dignes d'intérêt.

Sur les 18 sépultures, 9 étaient des coffres de tuiles, 4 des tombes creusées dans le sol, une autre un coffre de dalles de pierre. Il y avait également une tombe bâtie de pierres et de mortier de chaux, un ossuaire et 2 sépultures alternant les pierres et les fragments de tuiles. Dans 7 des sépultures les plus détériorées, il n'y avait pas de squelettes, soit parce qu'ils ont été anciennement détruits par les travaux agricoles, soit à cause de l'érosion du terrain lui-même. Dans une autre, par contre, il y avait 2 squelettes ainsi que d'autres ossements mis dans un coin. Dans 2 autres tombes, on a trouvé du mobilier céramique. Un des squelettes portait une boucle en fer, un autre un bel exemplaire de boucle en bronze décorée et des restes d'un collier en pâte de verre. Un troisième sépulture a livré une boucle en bronze, plus simple, 2 couteaux en fer et de très petites pièces en argent.

Par la typologie des tombes et les caractéristiques du matériel récupéré « nous pouvons dater cette nécropole du IIIe-IVe et VIe s. après J.-C. » déclarent les archéologues. Sans doute nous nous trouvons en présence d'une partie du cimetière de « l'importante » villa romaine découverte dans les années 70. La zone où se trouve actuellement la ville de *Sarria* est une peti-

te vallée fertile et bien arrosée, entourée de coteaux pas très élevés mais qui forment une bonne protection naturelle. Tous ces facteurs ont fait que cette région a été occupée depuis des temps reculés. Mais c'est surtout depuis la période ibérique ancienne que l'on dispose de données archéologiques pour déterminer cette occupation.

En 1971, avait été fouillée une nécropole à incinération du VI^e s. jusqu'au début du Ve s. avant J.-C. recelant des urnes funéraires de 2 types : à oreilles perforées et à haut pied. Les Romains, arrivés à Empuries en 218 avant J.-C., se sont progressivement étendus sur tout le territoire. La transformation des villages ibères en établissements romains est manifeste à *Sant Julia de Ramis*, près de *Sarria de Ter*. Dans cette dernière ville, en 1970, suite à des travaux, on a découvert les vestiges d'une très importante villa romaine du I^{er} s. après J.-C. et abandonnée 4 siècles plus tard. Les tombes et sépultures actuellement découvertes doivent faire partie de son cimetière. La région de *Sarria* faisait partie de l'arrière pays de la ville de *Girona*, également fondation romaine.

D'après le *Diari de Girona*, 7-11-2004
.....

DÉCOUVERTE DE 8 AUTRES TOMBES DANS LA NÉCROPOLE ROMAINE DE SARRIA DE TER

Les archéologues ont découvert 8 nouvelles tombes dans la nécropole romaine de *Sarria de Ter*. C'est l'entreprise Janus qui exécute les fouilles à la demande de la municipalité. L'archéologue Carme Montalban qui dirige les travaux a daté cette découverte entre le III^e et le IV^e s. après J.-C. La partie nord de la nécropole est limitée par un mur. Les sondages effectués de l'autre côté n'ont rien donné. Mais les spécialistes pensent qu'elle peut s'étendre sous les rues *Verdaguer* et *Sant Ferriol* aujourd'hui goudronnées.

D'après le *Diari de Girona*, 11-06-2005
.....

À SANTA COLOMA DE FARNERS, LES ARABES ONT CONSTRUIT UNE TOUR POUR AFFERMIR LEUR AVANCÉE

Dans le cadre d'un projet de recherche sur l'ensemble de la Catalogne et du Pays Valencien pendant le haut Moyen Âge, une fouille réalisée pendant la première quinzaine d'octobre a permis d'apporter des lumières sur une grande tour circulaire de 9,60 à 9,80 m de diamètre maximum et de 5,60 à 5,80 m de diamètre intérieur. Elle possède des murs de 2 à 2,20 m de large, formés par la combinaison de grands blocs de granit et de pierres plus petites liés au mortier de chaux. Elle est très bien conservée : on a pu observer tout son périmètre et dans certaines zones, les murs ont une hauteur d'environ 1 m. Les matériaux céramiques et les caractéristiques observés permettent de proposer une chronologie du VIII^e s., c'est à dire du moment de la conquête arabe.

L'équipe d'archéologues responsable des fouilles (dirigée par Christian Folch, Jordi Gibert et Ramon Martí de l'Université Autonome de Barcelone et par Joan Llinas, de l'entreprise Janus S. L.) considère que la tour du *Far de Santa Coloma* ouvre un intéres-

sant champ de recherche en ce qui concerne ce type de structures, jusqu'à présent considérées comme romaines. Il s'agit d'un gisement inconnu à ce jour, et qui apporte de nouveaux éléments sur le processus de la conquête arabe sur les territoires de la Vieille Catalogne. D'après les archéologues : « La première chose que faisaient les arabes à mesure qu'ils s'enfonçaient dans le territoire était de consolider leurs positions militaires par la construction de tours comme celles-ci. À l'époque, les arabes étaient les seuls qui étaient organisés pour construire ce genre d'édifices. C'est pourquoi on écarte toute autre origine. Les musulmans ne sont restés qu'un demi siècle en Vieille Catalogne, mais environ trois siècles en Catalogne Nouvelle ».

D'après le *Diari de Girona*, 10-11-2004
.....

UNE FOUILLE À BESALÙ MET EN LUMIÈRE UNE MONUMENTALE TOUR DE DÉFENSE DU XI^E SIÈCLE

La fouille d'une tour dans la zone de la *Devesa* (dont on connaissait l'existence, mais qu'on avait jamais étudiée) dévoile une construction de défense, circulaire, probablement construite au XI^e s. Elle a un diamètre de 9 m et une hauteur de 6,20 m. Les archéologues pensent qu'à l'origine, elle s'élevait à environ 15 m. Ils émettent également l'hypothèse qu'il pourrait s'agir de la tour *Llardera* mentionnée dans un document de l'an 1075, où il est également fait mention, pour la première fois, de l'emblématique pont roman. « De toutes manières, à ce jour, les historiens ne savent pas si la tour *Llardera* est cette dernière ou bien une autre, de mêmes caractéristiques, située à une quarantaine de mètres et également datée du XI^e s. » comme l'a expliqué le responsable de la fouille Jordi Sagrera, de l'Institut du Patrimoine de l'Université de *Girona*. Il déclare également que cette ultime découverte contribue notablement à apporter de la documentation sur les murailles de la partie nord de l'enceinte fortifiée, murailles « les plus mal connues ». À côté de la tour, il y a un pan de mur qui pourrait faire partie de l'enceinte partant de la rue *Rocafort* pour arriver dans cette zone qui, d'après Sagrera, est une des plus intéressantes de *Besalù* sur le plan archéologique.

Par ailleurs, l'Université de *Girona* fera connaître la semaine prochaine les résultats de la fouille de la nécropole du Bronze final de *Can Barraca* où ont été découvertes des urnes dans un état de conservation remarquable.

D'après le *Diari de Girona*, 20-11-2004
.....

LE THÉÂTRE ROMAIN DE TARRAGONE POURRA ÊTRE VISITÉ D'ICI 3 MOIS

Les broussailles cachent depuis des années les vestiges massacrés du théâtre romain de Tarragone, le seul connu en Catalogne. Le terrain vague, situé rue des *Caputxins*, cache le monument érigé au cours du I^{er} siècle après J.-C., et qui a été sur le point de disparaître lors de travaux à la fin des années 70. La lutte judiciaire pour l'expropriation des terrains du théâtre, qui appartenaient à des particuliers,

s'est prolongée jusqu'à maintenant. La Généralité a amorcé le parcours final de ce processus et la Direction générale du Patrimoine a réservé une somme d'argent pour financer les travaux de valorisation du site. Ces derniers seront menés avec un caractère d'urgence au cours des prochains mois.

« Avant la Semaine Sainte, le théâtre aura changé d'aspect et nous placerons des panneaux d'information pour que le public voie et comprenne comment était le monument » explique Francesc Tarrats, directeur du Patrimoine culturel de la Généralité. Ce sera une grande avancée car depuis la rue *Caputxins* qui court comme un chemin de ronde à 20 m de hauteur et parallèlement à ce qui était les gradins du théâtre, on pourra contempler tout le monument. Néanmoins, il faudra attendre quelques mois de plus pour qu'on aborde la muséographie, ce qui incombe au Musée National d'Archéologie de Tarragone (MNAT). Les archéologues devront estimer ce qui a été perdu au cours de 30 ans d'abandon.

En effet, au cours d'une fouille en 1976, on s'est rendu compte que les gradins qui étaient visibles lors des premières décennies du siècle avaient presque complètement disparu. En 1919, après qu'une entreprise d'huile eût acheté le terrain, l'Institut d'Études Catalanes a réalisé une fouille de sauvetage qui permit d'importantes découvertes. Outre les éléments d'architecture, des sculptures ont été découvertes, ainsi qu'un magnifique autel. Tout a été déposé au MNAT et le théâtre entra dans une phase de détérioration qui devrait s'achever bientôt.

D'après *La Vanguardia*, 10-12-2004
.....

DÉCOUVERTE À SALT DES VESTIGES D'UNE OCCUPATION HUMAINE DE 300 000 ANS

Cette découverte, jusqu'à présent inédite, s'est produite il y a un an, lorsque Pere Canturi a prospecté les déblais extraits des fondations d'un complexe commercial de *Salt*. Il a reconnu une centaine de galets et d'éclats identifiés comme une industrie lithique du Paléolithique inférieur (environ -300 000 ans). Les membres de l'Association Archéologique de *Girona*, dont Pere Canturi est le secrétaire, ont découvert au cours des dernières années dans le *Girones*, 27 sites du Paléolithique inférieur et moyen (entre -800 000 et -100 000 ans).

Dans la région de *Salt*, il y a eu peu de recherches, car il existait anciennement à cet endroit une zone de marécages. Cependant, dans le secteur connu aujourd'hui sous le nom de « chemin des Carlins », secteur jouxtant l'autoroute et la route de *Vilablareix*, il y avait, aux époques préhistoriques, une petite colline qui a pu favoriser l'occupation humaine. Pere Canturi explique : « Maintenant, nous savons qu'il y a 300 000 ans, au Paléolithique inférieur (interglaciaire Mindel-Riss), un petit groupe d'hominidés, chasseurs-cueilleurs-nomades, connus sous le nom d'*Homo heidelbergensis*, porteurs de la culture acheuléenne ancêtres des néandertaliens, a établi provisoirement son campement à *Salt* ».

D'après le *Diari de Girona*, 9-02-2005

UNE ASSOCIATION PLEINE D'HISTOIRE

Depuis sa création en 1972, l'Association Archéologique de *Girona*, liée à l'équipe d'Eudald Carbonell et Robert Sala de l'Université *Rovira i Virgili* de Tarragone et d'Atapuerca, a localisé 27 gisements préhistoriques dans la région de *Girona (Girones)*, *Salt* étant le dernier. Les gisements sont concentrés dans la moyenne vallée du *Ter* entre *Bescano* et *Sant Julia de Ramis* et de *Canet d'Adri* jusqu'à *Llambilles*. Le *Ter* était une voie de passage où s'arrêtaient les troupeaux que suivaient les hommes.

D'après le *Diari de Girona*, 09-02-2005
.....

UNE ÉQUIPE DE L'UNIVERSITÉ DE GIRONA DÉCOUVRE À BESALÙ LES VESTIGES D'UNE SALLE DE PRIÈRE ET LA COUR D'UNE SYNAGOGUE

Les fouilles qu'une équipe de l'Université de *Girona* est en train de réaliser à côté des bains juifs ont permis de localiser des vestiges de l'ancienne synagogue médiévale de *Besalù*. On avait l'intuition qu'ils existaient mais jusqu'à présent, ils n'avaient pas été mis au jour. La cour et la salle de prière ont été découverts, ce qui permettra de connaître avec plus d'exactitude ce qu'était cet espace dont il n'existe aucun autre exemple en Catalogne.

D'après *El Punt*, 24-02-2005
.....

LA TOMBE ROMAINE DÉCOUVERTE À LA RIERA DE MATARO ÉTAIT UN OSSUAIRE D'ENFANTS

Les archéologues ont découvert 14 autres crânes d'enfants dans une des tombes romaines trouvées lors de fouilles menées dans un édifice en cours de restauration à la *Riera de Mataro*. 22 squelettes d'enfants avaient été trouvés dans cette tombe, ce qui démontre qu'il s'agit d'inhumations secondaires et que la tombe a été utilisée comme ossuaire. D'après Xavier Cela, archéologue municipal, cette découverte est exceptionnelle car il n'y a aucune autre référence de tombe identique, et il n'existe aucun document sur les ossuaires d'enfants d'époque romaine. On a également découvert les restes osseux de 2 adultes qui, vraisemblablement, ont été les premiers occupants de ce monument avant qu'il ne devienne un ossuaire pour enfants. Dans le sous-sol de l'édifice, 9 autres tombes, en coffres, avec un seul occupant, ont été mises au jour et datées entre le IV^e et le V^e siècle après J.-C.

Ces sépultures font partie de la nécropole qui était située en dehors de la ville romaine de *Lluro*. Son existence était connue depuis le XIX^e s. grâce à une pierre tombale dédiée au premier magistrat connu de la ville. Depuis lors on a fouillé différents secteurs de cette nécropole.

D'après *La Vanguardia*, 21-03-2005
.....

LE MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE DE CATALOGNE ÉDITE UNE MONOGRAPHIE DU « CASTRUM » DU PUIG DE LES MURALLES DE ROSES

Le Musée d'Archéologie de Catalogne de Girona a édité un volume monographique, le 22ème de la collection Série monographique intitulé : *Le castrum du Puig de les Muralles de Puig Rom (Roses, Alt Empordà)*, qui est l'oeuvre du Professeur Pere de Palol. Dans ce livre sont recueillis, pour la première fois, tous les travaux de fouilles menées sur ce site de *Roses*, très significatifs pour la connaissance de la période wisigothique.

D'après *El Punt*, 28-03-2005

DÉCOUVERTE DE PLUSIEURS TOMBES DU VE SIÈCLE AUTOUR DES ÉGLISES SAINTE-MARGUERITE ET SAINTE-MADELEINE À EMPURIES

Les fouilles de ces églises datées du Xe siècle ont débuté en 2003. À cette époque, on émettait déjà l'hypothèse que Sainte-Marguerite pouvait avoir fait partie du siège épiscopal d'*Empuries*, étant donné qu'il s'y trouve un baptistère daté du Ve s. Avec la découverte de tombes de cette époque, cette hypothèse se trouve renforcée. Les fouilles devront confirmer cela.

D'après *Hora Nova*, 04-04-2005

LE TGV « DÉTERRE » LE NÉOLITHIQUE

Les travaux de prospection sur le tronçon de la ligne du TGV entre *Figueras* et la frontière, effectués par l'entreprise *Arqueolitic*, ont mis au jour un important gisement du Néolithique moyen et du Bronze ancien. Cette découverte a eu lieu en janvier dernier sur le territoire de la commune de *Campmany*, près de l'ancienne station balnéaire des « *Banys de la Mercé* », d'où le nom donné au gisement.

Le matériel néolithique comprend de la céramique modelée et de l'industrie lithique : pointes de flèches, perçoirs, armatures de faucille, ainsi que des perles de colliers en talc provenant du massif des *Salines*. Antoni Palomo déclare : « Les pièces lithiques ont été essentiellement fabriquées avec du silex que les habitants de ce village allaient chercher en Catalogne Nord car il n'y en a pas en *Emporda* » (1). Toujours d'après Palomo « Avec la présence de meules en pierre, on peut étudier l'activité agricole du site, mais on ne peut rien dire de l'activité pastorale car le terrain granitique a détruit les ossements ». L'habitat néolithique se signale par 25 trous de poteaux. Le Bronze ancien a laissé moins de traces, mais elles sont importantes car il existe très peu de sites de plein air connus datant de cette époque en Catalogne. Concrètement, il s'agit d'un grand récipient de 60 cm de diamètre décoré de cordons et d'impressions digitales avec 2 anses en languettes. Il fut découvert à l'intérieur d'une fosse foyer.

Bien que l'emprise totale de ce village n'a pas pu être déterminée, ces types de sites étant très étendus, il restera encore une grande superficie où l'on pourra reprendre les fouilles dans quelques années. L'équipe d'*Arqueolitic* continuera à surveiller les travaux du TGV pour voir si apparaissent de nouveaux vestiges

archéologiques (2). Le directeur de la fouille des « *Banys de la Mercé* » affirme aussi que ce site est très important car il n'existe que six ou sept habitats en plein air de la Préhistoire récente dans la province de *Girona*, et très peu dans le reste de la Catalogne (3). Dans le haut *Emporda*, on ne connaît que le village de *Can Isaac* à *Palau Saverdera*, ainsi qu'un site semblable découvert dans les années 80 à *Pont de Molins*.

D'après *Hora Nova*, 05-04-2005

Notes

1. - Il n'y a pas de silex en Roussillon, les sources les plus proches de cette matière première se trouvent à *Roquefort-les-Corbières* dans l'Aude.

2. - S'il s'agit de surveillance de travaux, il semble bien que la gestion de l'archéologie dans le cadre de l'urgence sur ce type de grands travaux soit bien différente de ce qu'est en France la gestion de l'archéologie préventive du fait de la loi de 2001-2003.

plein air de cette période sont relativement nombreux en Catalogne, ce qui devrait d'ailleurs inciter la Généralité à se doter de meilleures structures légales et institutionnelles pour traiter l'archéologie préventive.

3. - Les sites de

LA MANDIBULE DU GARRAF DÉTRÔNERAIT CELLE DE BANYOLES COMME LE PLUS ANCIEN FOSSILE HUMAIN DE CATALOGNE (SUD)

Les archéologues Joan Daura et Montse Sanz ont présenté hier les trois fragments d'une mandibule de Néandertal qui ont été récupérés aux Archives Historiques de *Sitges* où ils étaient conservés. En réalité, ces vestiges ont été découverts au début des années 50 par le paléontologue Santiago Casanova qui, avec un groupe de randonneurs de *Sitges*, avait réalisé des fouilles à la grotte du Géant, dans le massif du *Garraf*. Ce paléontologue a confié ces restes osseux en 1998 aux Archives Historiques de *Sitges* sans les identifier et ils ont été redécouverts par les deux archéologues de l'Université de Barcelone qui dirigent un projet de recherche sur « Les premiers habitants du massif du *Garraf-Ordal* et *Llobregat* ».

Bien qu'à ce jour, il soit impossible de dater avec précision ces restes osseux, cette découverte comble un déficit de fossiles de néandertaliens en Catalogne. L'absence de matière organique n'a pas rendu possible une datation au carbone 14 et aucune corrélation stratigraphique n'a pu être établie (1). Joan Daura et Montse Sanz estiment l'âge des fragments nouvellement découverts entre 100 000 et 40 000 ans et publieront un article sur ce sujet dans le *Journal of Human Evolution*. Le co-directeur du site d'*Atapuerca*, Juan Luis Arsuaga, qui est aussi co-auteur de l'étude, a souligné l'importance de cette découverte. Il a assuré que l'étude morphologique des restes découverts permet d'inscrire « indubitablement » ce fossile dans la famille de Neandertal. Il l'a qualifié de « proche parent » de celui de *Valdegoda* (Burgos). « Il correspond à un individu adulte âgé de plus de 15 ans, et, si je devais faire un pari, je dirais qu'il s'agissait d'une femme ».

D'après le *Diari de Girona*, 10-05-2005

Note

1. - L'utilisation du radiocarbone 14 ne peut être opératoire que pour des Néanderthaliens très récents situés entre 30 et 40 ka, car cette méthode ne peut être utilisée pour des restes plus anciens. Rappelons que la mandibule de Banyoles est plus ou moins bien datée par la faune associée dans l'inter Riss-Würm, soit entre 120 et 80 ka.

.....

DANS LE HAUT URGELL, DÉCOUVERTE DE LA PREMIÈRE FEMME DE L'ÂGE DU BRONZE PORTANT SES BIJOUX

La grotte de Montanissel situé sur la commune de *Coll de Nargo* (haut Urgell) recélait 8 ou 9 squelettes de l'Âge du Bronze. Il s'agit d'un gisement funéraire exceptionnel, unique en Europe. En effet, ces squelettes sont intacts et se présentent tels que les individus ont été inhumés. Parmi eux, celui d'une femme d'âge avancé, que les archéologues ont baptisée « la dame des montagnes ». D'après les spécialistes, cette découverte permettra de connaître la vie d'une petite communauté établie dans ce secteur il y a environ 3 600 ans.

La directrice du Musée d'archéologie de Catalogne, Nuria Rafel, a souligné l'importance de la découverte car il ne s'agit pas d'un type d'inhumation connu pour l'époque, et que les squelettes sont dans un très bon état de conservation, ceci grâce au fait que l'entrée principale de la grotte était obturée. Le squelette de la « dame des montagnes » était situé au centre de la grotte et il est le seul du gisement portant des bijoux en bronze : des bracelets, un collier et un ceinturon. On peut déduire de cela, comme l'a expliqué Nuria Rafel, que ce personnage occupait une place prééminente lors de sa vie et donc jusque dans la mort. Ce fait important amènera à étudier le rôle de la femme dans les communautés préhistoriques. « Avant de pouvoir analyser ces découvertes, il faut procéder à la fouille des tombes » a expliqué Joan Lopez, Professeur à l'Université de Lleida et responsable de la fouille. Ce processus commencera début juin avec une équipe composée d'anthropologues, de dessinateurs et d'archéologues qui travailleront une quinzaine de jours.

D'après le *Diari de Girona*, 28-05-2005

Note

Les inhumations au cours du Bronze moyen et récent pyrénéen (3600-3000) sont en effet réunies dans des tombes collectives et des ossuaires – grottes ou dolmens le plus souvent remaniés par la pratique sépulcrale de la réduction des corps. Au cours du Bronze final et au premier Âge du Fer (3000-2500) se répand la crémation des corps et le dépôt des cendres dans une urne. C'est ce qui rend en effet cette sépulture individuelle primaire bien conservée peu banale.

.....

DEUX CHERCHEURS ONT IDENTIFIÉ LES 147 CORPS ENTERRÉS DANS LES 106 TOMBES DE LA CATHÉDRALE DE GIRONA

Les historiens Javier Anton et Monserrat Jimenez ont identifié la totalité des corps qui reposent sous les 106 pierres tombales de la nef centrale de la cathédrale de *Girona*. Ils ont présenté leur étude *Tombes de la cathédrale de Girona* à Olot, étude dans laquelle ils révèlent l'identité de ces personnalités. Ils

ont en outre pu lire, interpréter et même traduire les inscriptions et dans certains cas, restituer les textes disparus.

D'après le *Diari de Girona*, 30-05-2005

.....

MONTJUIC JUIF

On connaît l'emplacement du grand cimetière juif de Barcelone qui a été fouillé à deux reprises, mais on ignore ses limites exactes et il reste encore à en découvrir et à en étudier une bonne partie. C'est le moment opportun pour le faire et pour convertir le secteur en lieu historique, représentatif et visitable. Des personnalités du judaïsme barcelonais ou liées à lui appuient cette initiative.

Le nom de Montjuic tire son origine de *Mons judaicus*, du fait des sépultures et des propriétés que la communauté juive avait établies là depuis longtemps. Les tombes découvertes à ce jour sont datées du IXe au XIVe siècle. Une fois le quartier juif (*call*) rasé le 5 août 1391, le cimetière de Montjuic ne tarda pas à être spolié. Des pierres tombales et des pierres de la nécropole furent utilisées pour la construction de palais et de maisons. Malgré cela, de nombreux vestiges restèrent en surface. C'est pourquoi, à la fin du XIXe siècle, l'Académie des Bonnes Lettres a pu sauver beaucoup de pièces comportant des inscriptions tandis que la Commission Provinciale des Monuments a pu récupérer celles qui affleuraient du sol.

L'installation de batteries militaires en 1898 occasionna des dégâts dans le secteur. La construction d'installations de tir entraîna en 1945 et 1996 la première fouille systématique et scientifique sous la responsabilité de la municipalité. On y a découvert 171 tombes et les pierres tombales ont été déposées au Musée. En 2001, le démantèlement des installations de tir a permis de fouiller une autre petite portion de terrain et de découvrir quelques vestiges. Grâce à la poursuite de travaux archéologiques, il est logique d'espérer que l'on obtienne des découvertes significatives. C'est pourquoi - le terrain étant déblayé et étant devenu propriété publique - il est raisonnable de demander qu'enfin la nécropole soit fouillée une bonne fois pour toutes. Son étude terminée, il faut monumentaliser ce qui fut le cimetière juif pour qu'il puisse être visité et respecté. Cette récupération historique est en accord avec ce que fait la municipalité au *call*.

D'après *La Vanguardia*, 25-06-2005

.....

LA RESTAURATION DU PORTAIL DE SANT JULIA DE BESALÙ MET AU JOUR DES CHAPITEAUX ROMAINS

La restauration du portail roman de l'ancien hôpital pour pèlerins de *Sant Julia de Besalù* a mis au jour des chapiteaux datant de la même époque (XIIe siècle). Il s'agit de sculptures singulières encore en cours d'étude. Certaines montrent des scènes d'animaux en position d'attaque, d'autres des fleurs et des végétaux, d'autres encore des végétaux associés à des figures humaines. L'origine de ces chapiteaux est inconnue et l'on ne s'explique pas comment un édifice si petit

et de si peu d'importance peut avoir un portail d'accès si grand et si bien décoré.

D'après *El Punt*, 26-06-2005

.....

DÉCOUVERTE D'UN MENHIR À *DARNIUS*

Un habitant de *Darnius* vient de découvrir un menhir. La dalle est semi enterrée en un endroit situé entre le *Puig de Les Lloses*, pic le plus haut sur le territoire de *Darnius*, et le *Pla d'Amigo* au lieu-dit *Vinyes Velles*. Elle est en granit, orientée vers l'Est et mesure 146 cm de haut, 87 cm de large pour une épaisseur de 34 cm. Ce menhir sert de limite entre le territoire de *Sant Llorenç de la Maga* et *Darnius*. Ce nouveau monument s'ajoute à la longue liste des 148 mégalithes découverts en Emporda.

D'après *Hora Nova*, 28-06-2005

Note

Pour le Roussillon, Jean Abélanet vient d'établir dans un rapport confié au Service régional de l'Archéologie un bilan de ses recherches concernant les mégalithes et le nombre recensé à ce jour par lui s'élève à 133 sites.

.....

DÉCOUVERTE DE VESTIGES DE L'ÉGLISE COMTALE DE *BESALÙ* ET DE LA CRYPTÉ DE *SANTA MARIA*

L'équipe de l'Université de *Girona* qui travaille dans l'église *Santa Maria de Besalù* a localisé le chevet de l'ancienne église comtale de la ville, consacrée en 1055, et sur laquelle a été construite l'ancienne collégiale. En outre ces fouilles ont permis la mise au jour de la crypte du XVI^e siècle où étaient déposées les reliques du prieuré. Tout ceci permettra des éclaircissements sur l'histoire de la ville - notamment le XI^e et le XII^e s. - assez méconnus à ce jour.

D'après *El Punt*, 07-07-2005

.....

LES VESTIGES DE *SAINTE-CATHERINE* PERMETTENT DE SAVOIR QUI VIVAIT DANS LES MAISONS DÉCOUVERTES

Les vestiges découverts aux alentours de l'ancien hôpital *Santa Caterina de Girona* serviront à confronter les données documentaires et archéologiques et ainsi on pourra savoir qui a vécu dans certaines de ces maisons. On a également trouvé beaucoup de tessons de céramiques datés du XIII^e au XIX^e s., ainsi qu'un chapiteau du XV^e s. Les maisons mises au jour mesurent 4 ou 5 m de largeur. Elles appartenaient à des artisans et elles possédaient des patios et des ateliers au rez-de-chaussée, le premier étage étant réservé à l'habitation. D'après Josep Maria Nolla, on pourra, dans un proche avenir, savoir qui vivait dans ces maisons.

D'après *El Punt*
et le *Diari de Girona*, 12-07-2005

.....

UN PAS DE PLUS DANS L'HISTOIRE DU PONT DE *BESALÙ*

Le médiéviste Joel Colomer, contacté par la municipalité de *Besalù* pour étudier l'époque médiévale de la ville, a trouvé de nouveaux indices aux archives notariales de *Besalù*, gardées à celles d'*Olot*. Il s'agit d'un document daté du 17 janvier 1316, qui confie les travaux du nouveau pont à Pere Baro de Perpignan.

D'après *El Punt*, 12-07-2005

.....

LES ORIGINES IBÈRES DE *BESALÙ* NE SE TROUVENT PAS À *SANTA MARIA*

La campagne archéologique à *Santa Maria de Besalù* s'achève aujourd'hui. La colline où elle se trouve n'a connu ni occupation ibère, ni occupation romaine (absence de céramique pour ces deux civilisations). Par ailleurs, ces fouilles ont permis de reconnaître le plan de la chapelle du XI^e s. à l'origine de la collégiale. Elle était basilicale et de grande dimension : environ 30 m de long. En outre on a localisé une crypte qui donne une idée de l'importance de la collégiale du XII^e s. et du pouvoir des nobles de *Besalù*.

D'après *El Punt*, 15-07-2005

.....

LES VINS DE *PEDANIUS*

Le projet *cella vinaria* commence à prendre forme. L'ambitieuse initiative impulsée par la municipalité de *Teia* veut convertir le gisement vitivinicole du *Veral de Vallmora* en un centre d'interprétation sur la production et la distribution du vin « *laietano* » à l'époque romaine. Outre sa position stratégique près de l'aire de service de l'autoroute C-32 limitrophes des villages de *Masnou* et *Alella*, ce gisement s'est révélé être un centre de production de vin « *laietano* » - très consommé par les légions romaines - en activité entre le I^{er} et le IV^e s. et il est un des rares sites romains à avoir un nom. On sait grâce à un sceau de plomb découvert au cours de fouilles, que son propriétaire était *Lucius Sedanius Clements*, lié à l'illustre famille des *Pedani de Barcino*. Le responsable du cellier était son esclave *Epictetus* qui finalement obtint la liberté. *Pedanius Epictetus* et sa femme *Acilia Arethusa* seront le fil conducteur du futur centre socio-culturel qui prévoit d'ouvrir ses portes en 2008.

Après 2 ans de fouilles la superficie du gisement représente 3000 m². Pour l'instant on ne restaurera que les 700 m² initialement découverts. Les travaux se poursuivront lorsque le centre sera ouvert au public. Sur le site, on a découvert, entre autre, une partie des murs des dépôts de vin, des canalisations, 3 salles de pressoirs, des traces de pressoirs, des jarres et des restes de 4 de ces récipients qui sont en cours de restauration.

D'après *La Vanguardia*, 17-07-2005

.....

DÉCOUVERTE DE DEUX CIMETIÈRES CONTENANT 400 SQUELETTES À L'ÉGLISE DE CANAPOST

Des fouilles archéologiques effectuées à côté de l'église de *Canapost* sur le territoire de la commune de *Forallac* ont permis la découverte de 400 tombes, beaucoup d'entre elles contenant encore le squelette. On a également trouvé un chapiteau roman, 2 fûts et 2 bases de colonnes de l'église, un squelette avec une trentaine de pièces de monnaie en argent et en bronze, des coquilles Saint Jacques (ce qui atteste qu'il y a 700 ans, des villageois ont fait le pèlerinage à Compostelle en Galice). Les deux cimetières sont d'époque contemporaine (XIXe s.) pour l'un et pour l'autre du Moyen Âge (Xe ?).

Un squelette découvert avec des monnaies semble d'époque beaucoup plus récente que ceux dégagés dans le cimetière médiéval, car la monnaie la plus ancienne qui lui est associée est datée de 1614. Les ossements humains du cimetière le plus récent ont été transportés à l'ossuaire municipal. Les défunts étaient des deux sexes et d'âges divers. La plupart d'entre eux avait un chapelet entrelacé entre les doigts des mains et étaient inhumés les pieds vers l'Est. Près de l'église il y avait beaucoup d'enfants et de jeunes gens.

Dans le cimetière médiéval, il y avait trois types de sépultures : des fosses creusées à même le sol avec des pierres de parement à l'intérieur et en couverture, des fosses simples comblées de terre, des fosses couvertes d'une dalle plate. Trois des tombes renfermaient une céramique noire placée près de la tête du défunt. Les squelettes de ces tombes, également orientés Est-Ouest, sont en cours d'étude.

La découverte la plus intéressante a été faite près de l'abside et du clocher de l'église. Elle concerne 18 sarcophages faits d'un seul bloc de grès et dans lesquels on a observé un emplacement pour placer la tête du défunt. D'après les archéologues, certains de ces sarcophages n'ont jamais été touchés depuis leur fermeture, « vu qu'ils étaient scellés au mortier de chaux ». Ils pensent que ces sépultures « étaient réservées à des personnes de haut statut, étant donné que de pareilles tombes n'étaient pas à la portée de n'importe qui ! ». Les vestiges de ces cimetières sont désormais ouverts à la visite.

D'après le *Diari de Girona*, 19-07-2005
.....

SANT SEBASTIA DE LA GUARDA ÉTAIT UN PEUPEMENT STABLE IL Y A 2500 ANS

La huitième campagne de fouilles qui est menée sur le site du village ibère de *Sant Sebastia de la Guarda* à *Llafranc*, a permis de découvrir qu'au Ve s. avant J.-C., il existait déjà une occupation stable du site. C'est un des principaux résultats de cette campagne qui a commencé début juillet et se terminera demain. Les fouilles ont permis de découvrir des tessons de céramique, une fibule et une pièce de monnaie en bronze frappée à *Empuries*. De plus, le nombre de structures d'habitat localisées a augmenté : 12 ont été mises au jour depuis le début des fouilles. Elles sont datées du Ve au IIe s. avant J.-C. et ont permis de mieux connaître

l'urbanisation de la moitié nord du village. Le mobilier céramique mis au jour est composé de céramique attique de luxe importée de Grèce, présentant des décors mythologiques. La céramique de fabrication locale ou provenant d'autres villages ibères est également présente.

La présence de la céramique d'importation « confirme que le village de *Sant Sebastia* était un lieu stratégique pour les échanges commerciaux » a déclaré Antoni Rojas, directeur des fouilles.

D'après le *Diari de Girona*, 22-07-2005
.....

LE COURS D'ARCHÉOLOGIE D'EMPURIES SE TERMINE PAR UNE INTERVENTION SUR LA CITÉ GRECQUE

Trente étudiants venus d'universités catalanes, d'Espagne, de France, d'Italie et de Palestine ont participé jusqu'à hier au 59ème cours international d'*Empuries*, centré sur la cité grecque. Le directeur du Musée d'Archéologie d'*Empuries* se montre satisfait. Il a expliqué que le travail s'est porté sur l'*agora*, sur l'édifice qui la fermait au Nord, la *stoa*.

Ce secteur de la *Neapolis* de la ville grecque d'*Emporion* a été construit durant la première moitié du IIe s. av. J.-C.. L'*agora* est une grande place rectangulaire de 52 m sur 40 m. La *stoa* mesure 52,20 m sur 14,20 m et possède un double portique sur lequel s'ouvrent les nouveaux locaux commerciaux mesurant 5 m sur 4 m. Ces derniers étaient destinés aux transactions économiques avec des banquiers, des armateurs et de grands commerçants. Tant l'*agora* que la *stoa* ont été édifiées par des architectes grecs suivant des modèles de construction utilisés à la même époque en Grèce. Ce fait démontre la grande communication qui existait entre la Grèce et l'extrémité la plus occidentale de la Méditerranée. Ce secteur va être aménagé pour le rendre plus lisible aux visiteurs.

D'après *El Punt*, 23-07-2005
et *Hora Nova*, 26-07-2005
.....

DÉCOUVERTE DE QUATRE SÉPULTURES « EXTRAORDINAIRES » SOUS TUMULUS À VIDRERES

La nécropole du *Pi de la Lliura*, découverte en 1999, a été datée au 14C entre 1120 et 910 avant J.-C., ce qui la place parmi les plus anciennes de cette civilisation de peuples incinérateurs à la fin de l'Âge du Bronze. Elle est située sur la crête d'une montagne côtière entre *Tossa*, *Lloret* et *Vidreres*. Au cours des campagnes de 1999, 2001 et 2003, 47 sépultures, un *ustrinium* et une stèle de signalisation ont été identifiés. L'équipe de fouille a qualifié « d'extraordinaire » la découverte de quatre structures circulaires en pierre « qui rappellent les sépultures tumulaires ». Quoique l'on n'ait pas encore découvert de vestiges anthropologiques indiquant qu'il s'agit de tombes, l'archéologue Enriqueta Pons, co-directrice des fouilles, est convaincue qu'on en trouvera. D'après un récent communiqué, 17 structures associées à la crémation, d'un type plus

commun et dites « sépulture d'urne dans une fosse simple », ont été fouillées cette année. Avec les campagnes précédentes, ce cimetière Champs d'urnes regroupe 65 sépultures de ce type.

La découverte de cette nécropole inédite est très importante pour la région de *La Selva*, étant donné la rareté des sites protohistoriques dans ce secteur. Les restes humains connus jusqu'alors étaient situés dans des endroits perchés et des grottes. L'étude des tombes et de la céramique du *Pi de la Lliura* permet d'identifier le site de *La Selva* comme une zone frontière entre deux groupes culturellement différents : l'*Emporda* et le *Maresme-Valles*, en même temps qu'elle a permis de le définir comme un lieu de passage entre les deux.

Cette combinaison de structures funéraires, tombes en fosse simple et tombes sous tumulus, renforce un peu plus l'hypothèse selon laquelle le *Pi de la Lliura*, en plus d'être un point de passage pour les populations pastorales pratiquant la transhumance, a été choisi pour inhumer les membres de ces communautés semi-nomades qui se déplaçaient sur ce territoire. Ces groupes aux coutumes différentes, certains d'origine lointaine, en provenance du centre et de l'ouest de l'Europe, commencèrent à se fixer dans ces plaines au Bronze final. Les nécropoles à incinération ont commencé à se généraliser à la fin de l'Âge du Bronze en Catalogne, il y a 3000 ans. C'est à cette époque que ce sont formés les principaux groupes territoriaux qui sont devenus 400 ans plus tard les tribus ibères, lesquelles se sont organisées vers 600 avant J.-C. avec la fondation du marché d'*Empuries*.

D'après le *Diari de Girona*, 28-07-2005
et *El Punt*, 28-07-2005
.....

DÉCOUVERTE AU CHÂTEAU DE CALDES DES VESTIGES DU DONJON DU Xe SIÈCLE

Les fouilles au château Saint Maurice à *Caldes de Malavella* ont permis la mise au jour des vestiges du donjon daté du Xe s. et contemporain de la construction de la forteresse. Cette découverte a été qualifiée de très importante par les archéologues. En effet, on ignorait son existence, car le château, abandonné au XIVe s., cachait sous décombres jamais explorés, ce donjon enfoui. On a également trouvé de nombreux tessons de céramique grise, ainsi que des ossements de faune (porc, canard, chevreau, lapin), datés du Xe s. Cela a permis une meilleure connaissance des habitudes et du régime alimentaire de l'époque.

D'après *El Punt*, 29-07-2005
.....

LES FOUILLES DU CASTELLUM FRACTUM DE SANT JULIA ONT PERMIS DE DÉCOUVRIR LES FONDATIONS D'UNE TOUR DE DÉFENSE

La dixième campagne de fouilles au *Castellum Fractum* de *Sant Julia de Ramis*, quatrième campagne de fouilles consécutive dirigée par l'archéologue Isabel Miquel, a permis de découvrir des fondations d'une

importante tour de défense du Bas Empire dont les archéologues subordoraient l'existence. D'après l'historien Josep Maria Nolla, co-responsable du Groupe de Recherches, d'Archéologie et de Préhistoire de l'Institut du Patrimoine culturel de l'Université de *Girona*, la confirmation de l'existence de cette tour permet d'avancer dans l'interprétation du site, de sa structuration et de sa distribution.

En outre, il fait remarquer les caractéristiques d'une tour peu conventionnelle, d'environ 3,5 x 4 m pour sa base, de 5 à 6 m de hauteur, et construite de blocs de pierre calcaire et de grès. « C'est une tour de défense interne dont il existe peu d'exemples. Mais elle était très efficace, étant donné qu'elle permettait une couverture parfaite de la porte et du chemin d'accès ».

D'après *El Punt*, 29-07-2005
.....

LE CASTELLUM FRACTUM DE SANT JULIA DE RAMS AVAIT SON PROPRE FOUR À PAIN

Les archéologues qui travaillent sur la montagne de *Sant Julia de Ramis* ont fait porter, cette année, leurs efforts sur le *Castellum Fractum*, forteresse qui a fonctionné au Bas Empire entre le IVe et le VIIIe s. de notre ère. Ils ont confirmé que cette dernière était autonome en ce qui concerne la consommation du pain : dans un secteur du château, on a découvert un four à pain de type industriel qui servait à produire le *bucellum*, genre de galette que consommaient les soldats. Il s'agit d'un pain dur mais agréable au goût qui se conservait longtemps.

D'après le *Diari de Girona*, 29-07-2005
.....

LA CHAPELLE DU CHÂTEAU DE SANT ISCLE A ÉTÉ RÉFORMÉE À LA FIN DU MOYEN ÂGE

Une campagne de fouilles au château de *Sant Iscle de Vidreres* a permis d'établir que la chapelle de la forteresse a été « complètement réformée » à la fin du Moyen Âge entre le XVe et le XVIe siècle, comme l'a expliqué l'archéologue Joan Llinas. Outre le débroussaillage du périmètre du château, on a complètement fouillé la chapelle et on a commencé à déblayer une cour intérieure à portique. Tout cela a permis de faire la lumière sur cette construction et d'en découvrir le premier édifice roman – une nef et une abside semi-circulaire. Ce bâtiment a été remplacé par un nouvel édifice de forme quadrangulaire, orienté perpendiculairement à l'ancienne chapelle.

Cette nouvelle église, explique Joan Llinas, a connu une autre modification avant son abandon au XVIIIe s. ou au début du XIXe s. qui a réduit ses dimensions. En ce qui concerne la cour à portique, « on a commencé à mettre au jour les vestiges des arcades nord et ouest, tandis qu'à l'Est, on a pu se rendre compte qu'elle jouxtait le donjon, partie la plus ancienne du château ». La prochaine campagne de fouilles portera sur ce secteur. Ces travaux ont été déterminants car ils ont apporté une information inconnue à ce jour dans la documentation écrite.

Par ailleurs, à *Caldes de Malavella*, au château de *Sant Maurici*, trois groupes de travail ont centré leurs activités sur des structures antérieures au château du bas Moyen Âge, comme par exemple, le donjon. La découverte la plus remarquable est celle des niveaux datant du Xe s. « les plus anciens découverts à ce jour dans cette forteresse ». Le chantier de fouilles est organisé par la municipalité de *Caldes de Malavella* et du Conseil de *La Selva*, la direction technique incombant à l'archéologue Cristian Folch et à l'entreprise Janus.

D'après le *Diari de Girona*, 23-08-2005

.....

LA PRÉSENCE HUMAINE À LA GROTTTE 120 POURAIT REMONTER À PLUS DE 200 000 ANS

Avec la campagne de cet été, les archéologues ont achevé les fouilles de la « Grotte 120 », sur le territoire de *Sales de Llierca (Garroxa)*, où l'on a trouvé des traces d'occupation humaine et animale remontant à 150 000 ans. Ce gisement a livré en effet de nombreux restes de faune, dont certaines espèces disparues : ours des cavernes, cheval archaïque, grands bovidés, marmotte, hyène, panthère, cuon (un canidé). Cette grotte a été découverte en 1975 par le Groupe de Spéléologie d'*Olot*. Entre 1981 et 1989, les premiers travaux archéologiques ont permis de mettre en évidence des occupations allant du Pléistocène moyen à l'Âge du Bronze. En 2000, elle a eu à souffrir de fouilles clandestines qui ont endommagé le travail des chercheurs.

Les archéologues, Xavier Terradas et Pau Martin s'aventurent aujourd'hui à affirmer que l'on pourrait remonter à des temps plus anciens car les études menées sur la dynamique de sédimentation de la grotte montrent qu'il y a plus de 200 000 ans, cette cavité était une sorte d'aven au fond duquel se sont accumulés des vestiges paléontologiques et anthropologiques. « Malheureusement leur disposition ne permet pas une étude significative de la dynamique sociale de ces groupes humains » déplorent ces archéologues.

D'après le *Diari de Girona*, 13-09-2005

D'après le *Diari de Girona*

Note

Voir à propos de ce gisement notre *Bulletin* de 2004.

.....

LOCALISATION D'UN ÉDIFICE MILITAIRE IBÈRE À ULLASTRET

Trente deux archéologues de diverses universités ont passé l'été à fouiller les vestiges de « la rue 13 » de l'*Ullastret* ibère, datée du Ve s. avant J.-C. Cette artère permettait le passage de chars tirés par du bétail et était flanquée de maisons particulières – sûrement celles des familles les plus puissantes – mais aussi – et c'est la nouveauté la plus importante – d'édifices publics.

L'hypothèse qu'un des édifices publics était à vocation militaire découle de la découverte de diverses armes en fer (une est en bronze) : une pointe de flèche,

deux de lance, des couteaux et les restes d'une épée. Une des pointes de lance avait été placée comme offrande lors de la construction de l'édifice. Pour avoir une idée de l'importance de « la rue 13 » avant le Ve s. avant J.-C., il faut préciser qu'il y avait également au IVe une sorte de palais qui serait lié au bâtiment militaire. On y a découvert deux grands foyers carrés, d'une surface d'1,30 m², aux sols réfractaires constitués de fragments de céramique, ce qui permet de les dater de la moitié du IVe s. avant J.-C. On a également découvert différentes offrandes de fondation de l'édifice comme, par exemple, une fosse contenant plus de 200 coquillages. Aurora Martin indique que les offrandes se faisaient aussi lors des phases intermédiaires de construction des édifices importants. À côté du bâtiment militaire, on a également mis au jour une autre construction faite de blocs de grès, extraits de la carrière des « *Clots de Sant Julia* », carrière qui aurait eu un usage public restant encore à définir.

Par ailleurs, les archéologues ont présenté les résultats des fouilles effectuées entre le 9 et le 28 août dans le quartier artisanal situé *extra muros*, au *Camp d'En Gou / Gorg d'En Battle*, situé au nord du *Puig de Sant Andreu*. Durant cette campagne menée en collaboration avec l'Université de Pau et celle de Barcelone, 12 personnes ont participé aux fouilles et la zone étudiée a été étendue vers le Nord et l'Ouest.

C'est en 1947 qu'ont débuté les fouilles de la cité ibère d'*Ullastret*, noyau urbain le plus important qui ait jamais été découvert jusqu'à présent en Catalogne pour cette culture. Les travaux se sont centrés alternativement au *Puig de Sant Andreu*, à l'*Illà d'En Reixac* et à la nécropole du *Puig de Serra*. Mais depuis 1995, les fouilles concernent principalement le *Puig de Sant Andreu*, et ceci afin de le transformer en parc archéologique.

D'après le *Diari de Girona*, 15-09-2005
et *El Punt*, 15-09-2005

.....

PRÉSENTATION DU GUIDE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DE LA MONTAGNE DE SANT JULIA DE RAMIS

Ce guide a été édité par la Municipalité de Sant Julia de Ramis et l'Institut du Patrimoine culturel de l'Université de Girona. Les auteurs sont : Josef Burch, Sandra Casas, Isabel Miquel, Josep Maria Nolla, Lluís Palahi, Jordi Sagrera, Marc Sureda, David et Jordi Vivo.

D'après *El Punt*, 21-09-2005

.....

Journées d'études Compte-rendus de lectures

LA JOURNÉE DES CELLERES

Le 20 mai 2005 à la salle des fêtes de Pézilla-la-Rivière s'est tenue la rencontre autour des *celleres* que notre association avait proposé, en commun avec Les Amis d'Illibéris, l'Association Culturelle de Cuxà, l'Association pour la Sauvegarde du Patrimoine artistique et historique roussillonnais (ASPHAR). Cette rencontre a été préparée par l'équipe dynamique du Conseil Architecture Urbanisme et Environnement du Conseil Général, autour de Michèle Orliac, qui a assuré la réalisation d'un ensemble d'environ 70 fiches, une par village concerné, qui présentent chacune une photo aérienne, un extrait du cadastre et un court texte de synthèse pour montrer la trace actuelle de la *cellera* dans le bâti du village, une trace le plus souvent résiduelle, mais parfois presque intacte.

L'Association des Maires des P.-O. était représentée par son vice-président, le Maire de Pézilla, Jean-Paul Billès, celui de Torrelles, Louis Carles, auquel il convient d'adjoindre celui de Saint-André de Sorède, Francis Manent, empêché, qui ont été dès l'origine du projet nos plus fermes soutiens. Le SDAP, en la personne de Lucien Bayrou, nous a fait profiter de son expérience d'architecte des Bâtiments de France, au contact du terrain, en rapport avec les acteurs locaux du patrimoine. Olivier Poisson, Inspecteur Général des Monuments Historiques, président de l'Association Culturelle de Cuxà, était une des chevilles ouvrières de la journée, placée sous la présidence de Pierre Estève, Conseiller Général, particulièrement attentif aux questions patrimoniales et architecturales.

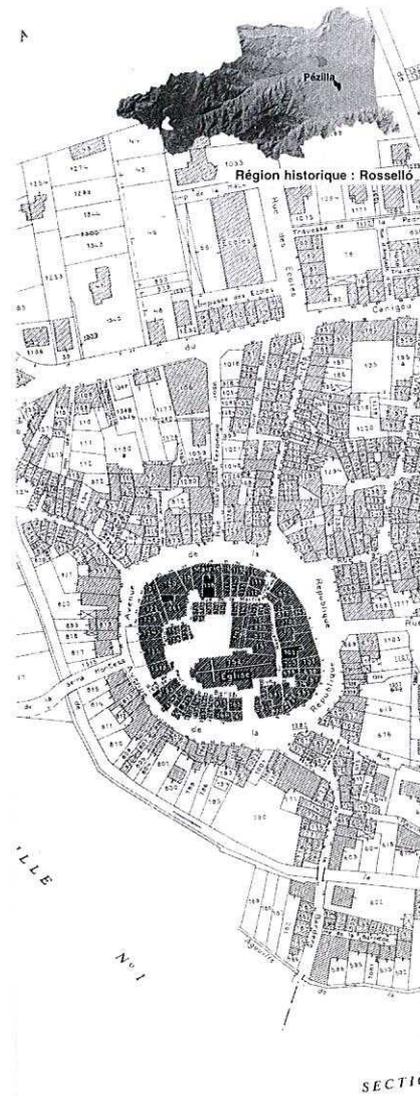
LA CELLERA DE PEZILLA



En 1239, un acte de vente concerne un cellier de Pézilla. Le cellier est vendu *"cum reseturno"*, il est proche de l'église Saint-Felix, dans la *cellaria*, *"agud Bisturem supenioris"*, près d'une tour douée de l'enceinte. Il touché à la tenure de Jaubert de Fontès, à une rue et de deux côtés à un autre cellier et à son *"reseturno"*, enfin à un *"muro causina"* près de la même *"Bisturem"*. Les vendeurs disent tenir ce cellier pour Sainte-Marie-de-Lagrasse. La *cellaria* est entourée d'un mur de terre, assez rudimentaire, conservé jusqu'à la fin du XIII^e siècle. Cependant existe aussi, au moins par endroits, un mur de chaux, et certainement une porte fortifiée.

Le plan du village est très clair : un cercle assez régulier de maisons entoure l'église, qui a toutefois une position excentrée, due probablement à une reconstruction. Une porte fortifiée subsiste au nord-est ainsi que quelques fragments de murs près de l'entrée sud-ouest. Ce "cercle" de maisons a environ 95 m. de diamètre nord-sud et 105 m. d'est en ouest. Ces dimensions, supérieures à celles d'une *cellera* de trente pas, s'expliquent par des agrandissements successifs du noyau initial, entouré de plusieurs cercles concentriques de maisons, puis par la construction des remparts définitifs, enfin par la construction de maisons contre ces remparts, à l'extérieur.

La rôle des abbés de Lagrasse dans la préservation de cette *cellera* et sa fortification est à souligner. Aymat CATAFAU.



CAUPEO
Conseil d'Architecture d'Urbanisme et d'Environnement
11 rue du bastion St dominique 66000 Perpignan T : 04 68 34 12 37

Le but de la journée était d'abord de sensibiliser les maires et les acteurs du patrimoine, les architectes en premier lieu, à l'existence d'un patrimoine bâti modeste (maisons ou granges de village dont la construction est souvent sans grande valeur) dont le module (emprise au sol) et la trame générale (resserrée autour de l'église) restent le seul témoignage physique de la *cellera*, noyau de regroupement originel du village sur le cimetière paroissial.

Nous souhaitons ensuite, à travers quelques exemples (Torreilles, Bouleternère, Pézilla-la-Rivière) illustrer différents problèmes et possibilités d'aménagement de ces espaces très étroits, enserrés parfois dans des restes de murailles, parcourus d'une ruelle très étroite, où les maisons ne font guère plus de 2 ou 3 mètres de large. La tentation est grande de « dégager les abords de l'église », pour « aérer » les centres villageois et faciliter les circulations. Michèle Orliac a montré que des solutions d'aménagement d'intérieur existent pour transformer ces maisons souvent exigües ou très profondes en confortables et agréables résidences contemporaines. Le débat animé dans la salle a permis d'exposer des cas concrets (Le Boulou, Coustouges, Peyrestortes, Cassagnes, etc.) qui montrent que les réponses ne peuvent pas être schématiques (du genre « ne touchons à rien ! ») mais qu'une prise de conscience de l'importance patrimoniale des *celleres* permet d'envisager une politique à long terme, incluant la protection et la mise en valeur de la *cellera* dans une perspective plus large, celle du réaménagement des cœurs villageois et de la circulation des piétons.

Cette journée a permis de proposer quelques idées pour inciter à la mise en place de politiques concertées : élaboration d'une « charte de protection, aménagement et valorisation des *celleres* », création d'une « route des *celleres* » pouvant être couplée avec une route des celliers et des vins, mise en place d'un contact direct permettant aux maires et aux architectes de recevoir l'information dont ils ont besoin, etc.

Une nombreuse assistance de plusieurs dizaines de maires, représentants des mairies, architectes et membres d'associations de défense du patrimoine a participé à ces discussions, témoignant de l'écho naissant de cette préoccupation. Le CAUE et les Éditions Trabucaire envisagent de publier sous forme de « livret » les fiches sur les 70 *celleres* des P.-O., accompagnées de courts textes des acteurs de la journée. Ce premier pas devrait donc, on le voit, être suivi par des initiatives concrètes qui permettront de préserver et de faire connaître les *celleres* des P.-O.

Aymat Catafau

XAVIER BARRAL I ALTET, *Catalunya destruïda*, Editions 62, Barcelona, 254 p., nombreuses illustrations et documents en n. et b. et couleur, format 30 x 25 cm, relié toile, jaquette. (Ouvrage déposé à la bibliothèque de l'A.A.P.-O.)

C'est avec surprise que j'ai découvert ce livre dans mon courrier, et, je l'avoue, avec une certaine appréhension que je l'ai ouvert et feuilleté. Xavier Barral nous a habitués depuis déjà une vingtaine d'années à de brillantes et amples synthèses et à la direction de travaux collectifs ambitieux, œuvres de réflexion et ouvrages de référence qui figurent parmi les textes fondamentaux pour tout étudiant, amateur ou spécialiste de l'art roman occidental (1). Pourtant la dernière de couverture de l'ouvrage que je déballe contenait quelques expressions qui m'inquiétaient : on y évoque le « vandalisme » à l'encontre du patrimoine en termes qui a priori me semblaient excessifs, comme d'ailleurs m'avait surpris le titre même de ce livre (« *Catalogne détruite* »), un rien catastrophiste (2).

L'introduction, excellente réflexion sur les devenir complexes du patrimoine contemporain, et la portée générale de l'ouvrage m'ont convaincu que sa lecture pouvait être d'un certain intérêt pour les archéologues et historiens, tous acteurs de la sensibilisation de la société à son héritage monumental. Les lecteurs du *Bulletin de l'A.A.P.-O.* ne sont pas, je le sais, que des amateurs de vestiges romains ou médiévaux, mais des citoyens attentifs à la préservation et à la prise en compte des réalités patrimoniales, sous toutes leurs formes, y compris les moins anciennes ou les moins spectaculaires. Il me semble qu'à ce titre l'ouvrage de Xavier Barral a sa place dans notre bibliothèque, et sa présentation dans ce *Bulletin* se justifiait.

Le projet de X. Barral est d'abord de montrer, d'inviter à voir ce qui a été et qui n'est plus. L'ouvrage, d'une certaine façon, repose donc tout entier sur une abondante iconographie : les images (photos, peintures, gravures) des monuments disparus sont – chaque fois que c'est utile – mises en regard avec les monuments qui les ont remplacés ou l'état actuel des lieux où ils se trouvaient. Le livre se feuillette donc, d'abord, et se lit ensuite, le texte venant répondre à la curiosité éveillée chez le lecteur et nourrir sa réflexion.

L'auteur introduit l'ouvrage par une typologie des causes de destruction. Il souligne d'abord qu'il convient de se prémunir d'une vision exclusivement négative des destructions : les destructions sont la condition (parfois la raison) de l'innovation, la cathédrale gothique de Gérone remplace l'édifice roman, devenu trop petit, devenu aussi démodé. On sait que, bâtie à l'emplacement du premier monument mais sans que celui-ci soit dans un premier temps détruit, puisqu'il fallait conserver un édifice religieux toujours en fonction, la cathédrale gothique de Gérone enjambait, recouvrait l'édifice roman, et ses dimensions exceptionnelles elles-mêmes sont le souvenir de l'ancienne cathédrale, inscrite « en creux », « en négatif » (diraient des archéologues) dans l'ample volume de la

nouvelle nef. Ces « destructions pour le progrès de l'art » qui ont affecté essentiellement les édifices du Moyen Âge, surtout d'époque romane, furent le fait de toutes les périodes successives de l'histoire, chacune souhaitant bâtir au goût du jour, et dédaignant les œuvres du passé, avant d'être elle aussi traitée de la même façon peu respectueuse par l'époque suivante. L'esprit « antimédiéval » du néoclassicisme, entre 1770 et 1840, s'incarne bien dans l'affaire de la destruction de la Rodona de Vic : les érudits ayant établi en 1787 que cet édifice n'était en aucune cas romain, comme on le croyait jusque là, plus rien ne s'opposait à sa destruction. Pourtant, quelques décennies après cette époque de mépris généralisé, l'art roman devient à l'époque de la *Renaixença noucentista*, ce « renouveau » de la culture et de la langue catalanes de la fin du XIXe s., le symbole de la grandeur passée de la Catalogne, de sa période d'indépendance, de son heure de gloire. Combinant la passion romantique pour les ruines et la réhabilitation de l'art « gothique », l'exemple de Ripoll illustre toute l'ampleur des débats du XIXe siècle : conserver et « cultiver » les ruines, en les préservant seulement de l'effondrement définitif ou reconstruire le monument avec toute sa splendeur passée (voire avec plus que sa splendeur passée !). On sait que c'est cette dernière option qui triomphe et que, si elle nous a laissé de superbes re-créations de l'art roman (comme l'abbatiale de Ripoll) aujourd'hui trop souvent considérées comme témoignages authentiques des XIe et XIIe siècles (la distance entre Ripoll et les *Cloisters* de New York est moins grande qu'on ne le croit), elle a aussi détruit, pour « mieux » rebâtir... Même les meilleurs défenseurs de l'art roman, les initiateurs de son étude et de sa protection furent eux aussi à leur façon responsables de certaines disparitions. Tout comme les arts nouveaux ne peuvent s'établir que sur les ruines des styles du passé (ou plutôt du style juste précédent, en exaltant les plus anciens), l'histoire de l'art roman n'a pu naître qu'en « édifiant » des modèles architecturaux auxquels elle conformait, rudement, les monuments (mal conservés qui avaient le mauvais goût de ne pas répondre aux canons que les spécialistes du XIXe siècle avaient cru pouvoir reconnaître, définir et pour finir avaient cru de leur devoir d'appliquer.

X. Barral rappelle le rôle de l'accidentel, du feu en particulier, dans la disparition des monuments anciens, depuis le Moyen Âge jusqu'à l'incendie du théâtre du *Liceu*, le 31 janvier 1994, dernier d'une triste série. Mais il souligne aussi le poids des destructions programmées, et donc des événements et décisions politiques. Parmi celles-ci, il convient de distinguer les destructions liées aux bouleversements politiques et à leur cortège de révoltes, de vandalisme (les guerres carlistes, la Guerre Civile dont les conséquences sur le patrimoine, en particulier religieux, de la Catalogne ne sont pas négligeables), ou à l'éradication des emblèmes anciens de l'oppression (les exemples de destructions de monuments ou statues ayant suivi la fin du franquisme en Catalogne sont quasi nuls) des décisions motivées par l'évolution « naturelle » du pays : croissance démographique et extension des villes, changements dans les activités et

des localisations économiques, construction et destruction d'édifices conçus dès l'origine comme « temporaires » (ceux des grandes expositions par exemple). En Catalogne, il apparaît à la lecture du livre que le poids des destructions s'inscrivant dans un processus d'évolution historique normale dépasse de beaucoup celui des vandalismes à motivations politiques du XIXe siècle ou de la Guerre Civile. Sans minimiser les dommages causés aux bâtiments et au mobilier religieux dans les premiers jours de la Guerre Civile, accompagnés de meurtres de membres du clergé, l'auteur rappelle les mesures prises très rapidement, et le plus souvent efficacement, par le gouvernement républicain pour protéger le patrimoine historique, et les édifices, bibliothèques, musées, œuvres d'art. Il souligne le poids sans doute plus important des destructions du XIXe siècle (sécularisation des biens de l'Église, c'est-à-dire récupération de force par le gouvernement des monastères désaffectés, ou abritant moins de douze religieux, essentiellement pour des raisons immobilières de transformation du tissu urbain) et du début du XXe siècle (« semaine tragique » de juillet 1909) où des explosions d'anticléricalisme populaire causèrent la destruction par le feu d'édifices qui pour certains étaient déjà condamnés à la démolition.

Mais la partie la plus copieuse et la plus saisissante de l'ouvrage est celle qui concerne les destructions pacifiques et programmées d'édifices de la fin du XIXe et de la première moitié du XXe siècle. Là encore l'objet du livre n'est pas vraiment de s'apitoyer sur des disparitions mais d'abord de donner à voir, à travers les photographies d'édifices aujourd'hui disparus, le nombre la diversité des architectures métalliques, des constructions « modernistes » (dont la partie conservée aujourd'hui apparaît comme un riche témoignage, mais seulement un témoignage), des merveilleuses créations avant-gardistes des années 20 et 30, toutes, ou presque, disparues dans les démontages des expositions, dans les nécessaires transformations des villes et de leur croissance. L'urbanisme procède alors par « nettoyages » successifs, dont un livre comme celui-ci nous permet de mesurer l'ampleur passée, mais surtout, peut-être de peser les enjeux contemporains. L'exemple des batailles récentes pour sauver les Arènes de Barcelone ou des débats autour de la préservation des halles métalliques du marché de Born et des vestiges d'un quartier barcelonais d'époque moderne découverts par les archéologues à l'intérieur même de ce marché, sous cette architecture d'acier et de verre, permettent de nourrir notre réflexion sur ces deux devoirs qui s'imposent à nous et nous partagent parfois, la préservation du patrimoine et la satisfaction des besoins des générations actuelles et futures.

L'ouvrage tout entier, à partir de la question induite par son introduction : « Vandalisme ou régénération de l'art » et jusqu'à l'épilogue de l'architecte Oriol Bohigas « Détruire pour construire », a donc le mérite de poser clairement les enjeux contradictoires, et parfois biaisés, de l'opposition entre la défense « à tout prix » du patrimoine historique et la justification de

la modernisation nécessaire. Il ne prétend nullement apporter de réponse définitive et se cantonne à une illustration de la question qui met en perspective les cas isolés dans une approche d'ensemble.

La défense absolue, intégrale (intégriste ?), du patrimoine recouvre parfois des attitudes passées et des options réactionnaires. Chez d'autres, par regret des destructions passées, s'affirme un désir de conservation totale, pour éviter d'avoir à se lamenter plus tard des disparitions et comme pour léguer le plus possible aux générations futures, en se garantissant par avance de leurs reproches, sans vouloir (sans savoir ?) distinguer entre l'exceptionnel et le banal (par exemple, dit O. Bohigas, on a pu condamner la destruction de bâtiments industriels, les *coberts*, lors de la construction de la Ville Olympique de Barcelone, ni remarquables, ni faciles à convertir à un usage autre). Plus profondément, les mobilisations « patrimoniales » des citoyens expriment, de manière déformée, un refus légitime d'options urbaines non maîtrisées, non débattues, desquelles les habitants de la ville se sentent exclus ou qui ne tiennent pas compte de leurs préoccupations, des choix technocratiques qui rejettent les citadins, surtout les plus modestes d'entre eux, vers des banlieues toujours plus lointaines ou des zones résidentielles de relégation sociale, c'est pourquoi apparaît maintenant une réévaluation des quartiers anciens des villes comme paraissant préserver un cadre plus humanisé. Si résistance sociale et émotion patrimoniale forment un mélange passionnant à

explorer, la confusion des genres ne facilite pas toujours le débat purement historique ou archéologique.

En face, sur l'autre versant, le chœur enflammé des tenants du progrès, de la modernité et de l'évolution nécessaire masque mal, Barcelone en sait quelque chose, les intérêts bien réels des spéculateurs et d'un « libéralisme sauvage [...] responsable des périphéries et des banlieues déshumanisées » (O. Bohigas). Mais l'architecture contemporaine, même sur ces fondements dévoyés, peut produire des œuvres qui deviennent vite emblématiques d'une époque et que l'il, un moment surpris, intègre définitivement au patrimoine urbain, toujours en construction.

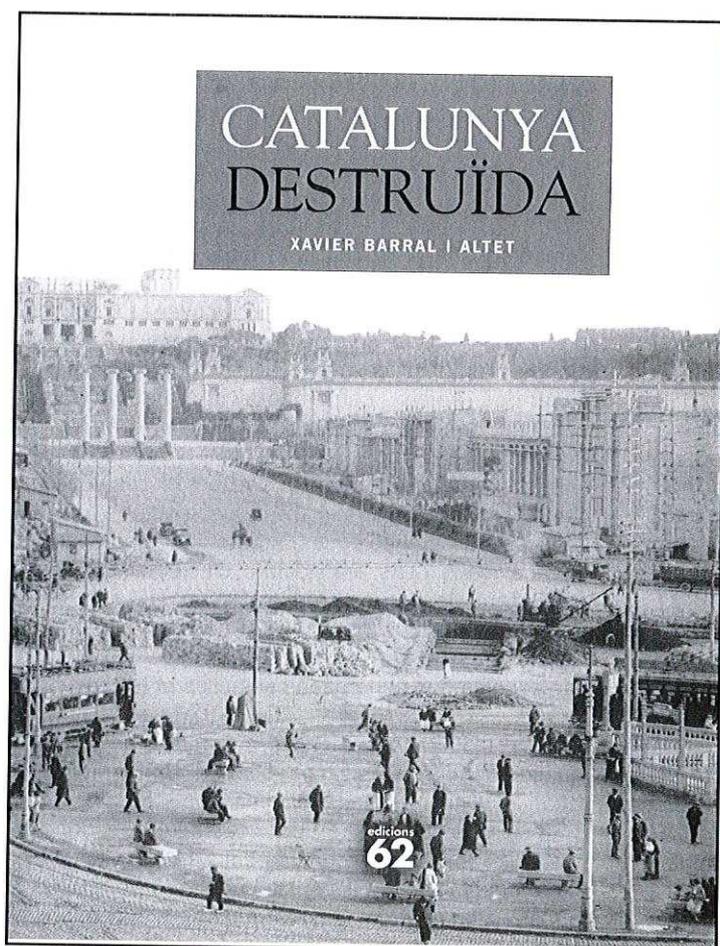
Ce livre après avoir donné beaucoup à voir, donne beaucoup à réfléchir. X. Barral, parvenu à la maturité de sa discipline, oriente sa réflexion sur les aspects fondamentaux de sa discipline. Il nous avait permis il y a quelques années, à travers la publication et la présentation des *Écrits* de Josep Puig i Cadafalch (3), de comprendre les conditions historiques de la genèse des études romanes en Catalogne, en démontrant, une fois de plus, que toute histoire est contemporaine, comme le disait B. Croce, même l'histoire de l'art et l'archéologie, qui auraient pu sembler moins susceptibles de s'éloigner du concret et de la réalité de l'époque qu'ils étudient (mais que, comme les historiens, ils *créent* en les décrivant, ou en les restaurant). Avec sa *Catalunya destruïda*, X. Barral montre que la définition du patrimoine, la démarche qui préside (ou non) à sa prise en compte comme partie de l'héritage collectif, est aussi un fait historique et social. Les exemples qu'apporte ce livre sont superbes et passionnants, surtout ils sont féconds pour notre réflexion.

Notes

(1) On peut citer, entre autres, sa participation, il a presque vingt ans aux deux volumes de référence de la collection Univers des Formes, *Le Monde roman 1060-1220* (vol I : *Les royaumes d'Occident : 1060-1220* / François Avril, Xavier Barral i Altet, Danielle Gaborit-Chopin, 1987, 445 p. et vol II : *Le temps des croisades*, 1987, 388 p.), et sa direction de *Le Paysage monumental de la France autour de l'An mil* : avec un appendice *Catalogne*, Paris, Picard, 1987, 797 p., après l'organisation en 1983 du colloque de Rennes sur *Artistes, artisans et production artistique au Moyen Âge*, publié en trois volumes chez Picard (1986-1990).

(2) J'aurais été moins heurté par un titre plus nuancé, et plus exact à mon sens, comme « Les monuments détruits de la Catalogne moderne ».

(3) Josep Puig i Cadafalch, *Ecrits d'arquitectura, art i política*, selecció, introducció i edició a cura de Xavier Barral i Altet, Institut d'Estudis Catalans, Memòries de la secció històrico-arqueològica, LXII, Barcelona, 2003, 827 p. J. Puig i Cadafalch, architecte et archéologue (fouilles d'Empúries en 1908), est le père fonda-



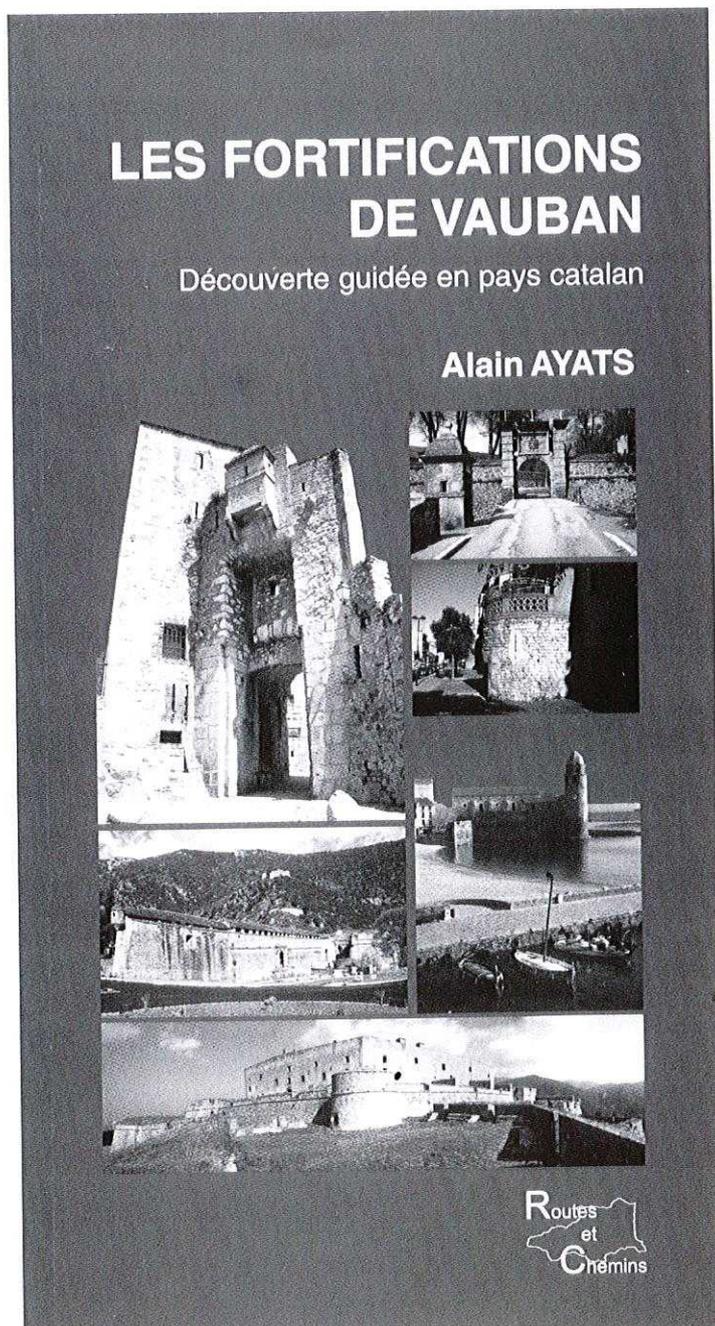
teur des études sur l'art roman catalan (même s'il eut des précurseurs, tel J.-A. Brutails). Il est un représentant emblématique d'une certaine bourgeoisie barcelonaise de la fin du XIXe et du début du XXe s., catalaniste et avant-gardiste en culture et arts, autonomiste en politique (il fut député puis président de la Mancomunitat de Catalunya 1913-1924). Il s'exile en France en 1936, revient en Espagne en 1942, mais reste dès lors à l'écart de la vie politique, le pouvoir franquiste lui interdisant d'ailleurs l'exercice de sa profession d'architecte, en raison de son passé politique.

Aymat Catafau

ALAIN AYATS, *Les Fortifications de Vauban. Découverte guidée en pays catalan*, Collection Routes et Chemins, éditions Trabucaire - CDDP des P.-O., 2005, 110 p.

L'ouvrage d'Alain Ayats inaugure une nouvelle collection de guides : format agréable (12 x 22 cm), présentation attractive et couverture plastifiée avec rabats incluant carte et renseignements pratiques. Ces livres sont et seront coédités par Marie-Ange Falquès et Robert Avril, du Trabucaire, et le Centre Départemental de Documentation Pédagogique (CDDP) avec le soutien du Conseil Général. Ce ne sont pas des guides sur les monuments les plus fréquentés du pays nord-catalan (1), car l'ambition de la collection est de proposer des itinéraires de découverte répondant – un peu comme celui proposé par Olivier Poisson pour la découverte des joyaux connus ou moins connus de l'art roman roussillonnais, il y a peu (2) – à un goût nouveau pour l'excursion culturelle, le tourisme patrimonial, les promenades dominicales qui aèrent le corps et l'esprit. Ne pas voyager idiot, ne pas retomber dans les habitudes de la balade répétitive, c'est possible en Roussillon, même sur la côte, et encore plus en Conflent ou en Vallespir, à condition d'aller voir ce qui est moins connu, ou d'aller revoir ce que l'on croit connaître avec des yeux neufs.

L'ouvrage d'Alain Ayats est à la fois l'un et l'autre. Il permet de revoir Collioure, Villefranche ou Perpignan (remparts et Citadelle) en comprenant mieux les circonstances de leur édification, les choix de celui qui présida à leur réorganisation. Le personnage principal du livre n'est donc pas un site mais un personnage, dont une courte biographie ouvre le guide, Vauban. Le guide commence d'ailleurs par une mise en place historique, une dizaine de pages qui replacent l'architecture militaire dans son contexte. Très succinctement mais avec précision et clarté, l'auteur présente l'histoire politique et militaire d'un pays de frontière, où les changements de domination se traduisent par des fortifications nouvelles, et où s'inscrivent aussi dans la pierre et le paysage les évolutions de l'art de la guerre : histoire des techniques et des conceptions de défense et d'attaque des places fortes, aux XVIe et XVIIe siècles, de Charles Quint à Louis XIV. Puis le guide redevient *vademecum*, proposant six itinéraires courts (25 à 50 km, une demi-journée en incluant une visite et un petit détour, le double pour Mont-Louis) pour découvrir sept sites, dont certains peu connus : Bellegarde au Perthus, le Fort des Bains à Amélie, les remparts de Perpignan et d'autres à juste titre célèbres au-delà de nos frontières, Collioure ou Villefranche, ou à peine moins fréquentés, Prats-de-Mollo ou Mont-Louis. Sur le cours de ces itinéraires on propose aussi quelques écarts pour apprécier un village, un édifice ou une curiosité naturelle qui « méritent le détour », comme aimait à le dire Bibendum. Chacun des sept sites est présenté sur dix à quinze pages, historique et visite, accompagnés d'une illustration de qualité : une superbe vue aérienne due à F. Hédelin permet de voir



les sites comme on ne les imagine pas toujours. L'ouverture est toujours la même : une vue des superbes plans en couleurs des Armées, réalisés au XVIIIe siècle et un schéma simplifié et légendé permettant de se repérer facilement dans les explications qui suivent.

On apprécie les extraits de documents, lettres, rapports et directives d'époque, brefs, souvent savoureux (on lira p. 103 un portrait du Cerdan par Vauban que notre président – Michel, pas Jacquot – ne réfuterait pas), et utiles pour comprendre l'état d'esprit de ceux qui réalisèrent ces constructions. Un glossaire, une chronologie, une bibliographie succincte viennent compléter les informations indispensables aux utilisateurs de ce guide, qui seront nombreux, nous l'espérons pour l'avenir de la collection. Une bonne initiative, qui doit permettre aussi aux enseignants (d'où la coédition avec le CDDP) de préparer facilement les visites et de prévoir des excursions moins conventionnelles en complément aux cours d'histoire et géographie, pour proposer une approche concrète et attractive du patrimoine, héritage de la

richesse et de la complexité de notre histoire, souvenir d'un passé inscrit dans les murs et les paysages de notre département.

Notes

(1) Des guides par sites seraient sans doute nécessaires, mais aucun vrai effort n'a été accompli en ce sens depuis les excellents petits ouvrages du Publicateur il y a une quinzaine d'années, qui renouvelaient la forme, l'iconographie et le contenu (avec des auteurs comme R. Grau, P. Ponsich, O. Poisson, A. de Roux) des guides traditionnels. Cette série n'a malheureusement pas eu la diffusion et la longévité qu'elle méritait... et certains titres sont devenus presque impossibles à trouver aujourd'hui.

(2) Olivier Poisson, *Promenades en Roussillon roman*. Itinéraires culturels, éditions du Zodiaque, 2003, 128 p.

Aymat Catafau

EXPÉRIENCE INSOLITE L'ART CONTEMPORAIN S'INVITE AU CHÂTEAU-MUSÉE DE BÉLESTA

Pendant l'été 2005, le Château-Musée de Bélesta a participé au projet d'itinéraire artistique intitulé « rendez-vous en vignes » sur l'initiative de vignerons, d'artistes et de professionnels appartenant à ces deux mondes. Ces derniers étaient désireux d'associer à des manifestations culturelles la découverte du patrimoine et des vins des Pyrénées-orientales.

En partenariat avec le Fonds d'Art Contemporain du Languedoc-Roussillon (FRAC) et Yoon-Hee (artiste française de renom) pour ce premier « millésime », des œuvres (peintures, sculptures, installations sonores et vidéo) ont été installées dans quatre lieux insolites choisis dans des terroirs viticoles bien différents : la chapelle Sainte Cécile de Garrieux à Salses-le-château, le cellier des vignerons de Mauray, la garrigue entre Opoul et Périllos et le Château-Musée de Bélesta, pour une durée de trois mois (du 25 juin au 25 septembre 2005).

Le Château-Musée de Bélesta avait déjà ouvert ses portes aux créateurs contemporains, notamment en 1997 avec la présentation de céramiques d'Azaïs. Mais là, l'originalité de la démarche réside dans le choix étonnant des œuvres et l'emplacement même de leur présentation : l'intégration des créations contemporaines dans la muséographie des collections préhistoriques permanentes. Si l'exercice était plaisant et dépayçant pour l'équipe du musée, il n'était pas question de choquer le visiteur mais seulement de le surprendre. Car en effet l'objectif principal des organisateurs (artistes et préhistoriens) étaient de faire connaître à deux publics bien différents les capacités d'invention de deux époques : bien rares sont les amateurs d'art contemporain à s'aventurer dans un musée de préhistoire et vice versa !

Ainsi c'est avec un esprit légèrement iconoclaste qu'une dizaine de créations contemporaines (issues des collections du FRAC de Montpellier) ont pris place dans les vitrines contenant déjà des objets archéologiques. Si certains noms étaient inconnus du grand public, d'autres au contraire ont laissé leur empreinte dans les différents courants d'art des dernières décennies (Christian Boltanski et Jean-Claude Ruggirello). L'une de ces artistes fut mise à l'honneur dernièrement : Annette Messenger a été choisie pour représenter la France à la Biennale d'art contemporain de Venise en avril 2005.

On pouvait admirer les œuvres de :

- Ann Veronica JANSSENS – « *Le banc* », 1999

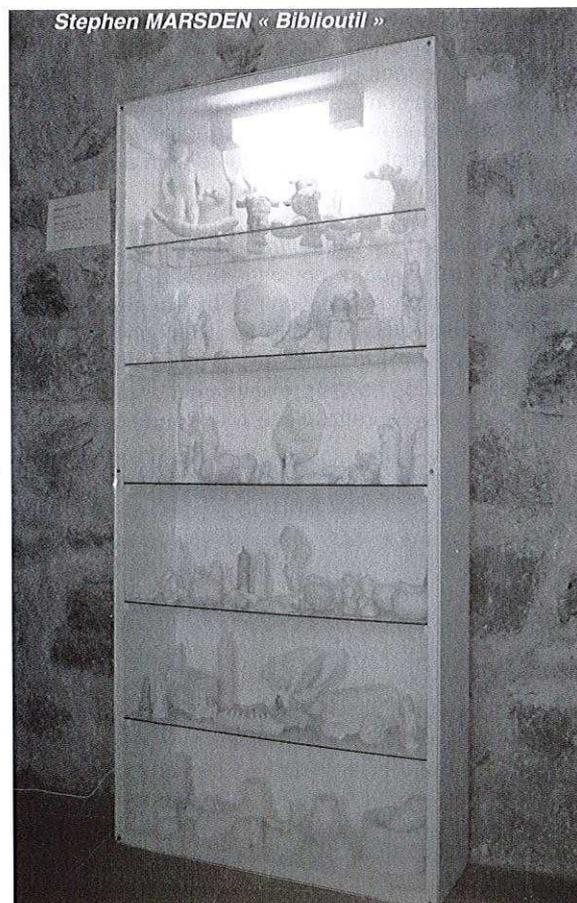
Ce banc en métal noir dont l'assise thermosensible conserve l'empreinte d'un corps chaud, impliquait le visiteur qui devenait acteur et créateur de sa propre œuvre éphémère. Placé dans un espace de circulation, il s'intégrait parfaitement au mobilier du musée (rampes des escaliers, encadrement des dioramas, etc.). Tant et si bien qu'il disparaissait dans la muséographie... et ne se révélait qu'au moment de son utilisation.

- Christian BOLTANSKI – « *Essais de reconstitution en pâte à modeler d'objets ayant appartenu à C. Boltanski entre 1948 et 1954* », 1970-1971

Ce petit meuble tiroir contenant des objets était placé dans une niche abritant les outils de fouilles archéologiques, près de la reconstitution du carré de fouilles de Bélesta.

- Joan CRETEN – « *Odor de Femmina* », 1991

Cette sculpture en grès émaillé rappelle par sa technique les céramiques trouvées dans la grotte de Bélesta, mais par sa configuration, elle évoque un « cerveau », c'est pourquoi elle fut placée dans l'une des vitrines présentant des ossements humains et notamment un crâne.



Stephen MARSDEN « *Biblioutil* »



- Johan CRETEN : « *Les trois Grâces* », 1991

Ces trois sculptures de bustes de femmes entièrement recouverts de petites fleurs en grès émaillé de couleur gris occupaient une partie du caveau voûté, ancien pressoir du château médiéval. L'architecture faisait office d'écrin à ces poétiques créations sur le thème éternel de la femme.

- Stephen MARSDEN : « *Biblioutil 2* », 2002-2004, 2004

Cette étagère blanche contenant des maquettes d'objets en plâtre blanc, semblait contenir les fantômes du vocabulaire matériel de la vie quotidienne d'aujourd'hui. Ce jeu de contraste mettait en valeur la réalité bien tangible du mobilier archéologique présenté à proximité immédiate.

- Hubert DUPRAT : « *Etuis de larves de trichoptères* », 1990

L'artiste a imaginé de faire travailler des larves d'eau douce, en leur fournissant de petits fragments d'or, de perles et de pierres fines. La préciosité de ces cinq étuis contrastait avec la rusticité des poteries brunes modelées de manière irrégulière. Pourtant l'homme et l'animal ont pris le même soin à fabriquer leur outil...

- Hubert DUPRAT : « *Sans titre* », 1994

Cette sculpture constituée de brins de corail de la Costa Brava soudés entre eux par des petites boules de mie de pain, offrait là-aussi un contraste saisissant. Placée dans la vitrine du « trésor » de Bélesta, la série de poteries noires préhistoriques était éclairée par la présence de cette pièce rouge intense parse-

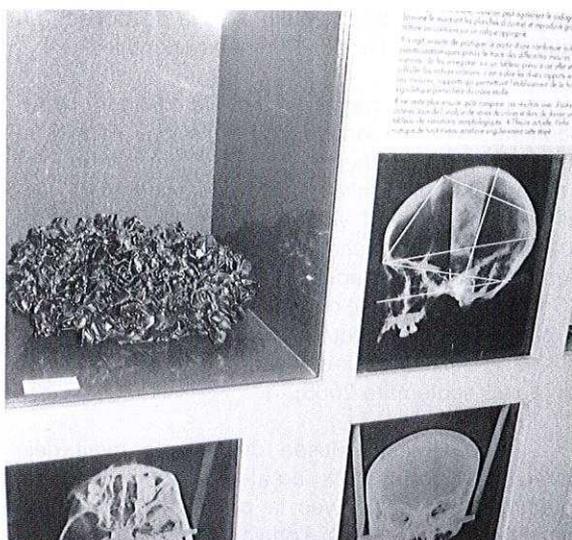
mée de blanc. Nourriture des poissons à côté des récipients pour l'alimentation humaine...

- Annette MESSAGER : « *Histoire de robes* », 1990

Présenté à côté de la vitrine des ossements d'une femme néolithique, le grand cadre d'Annette Messenger évoquait la femme à travers un assemblage de petits cadres de photos accrochés par des ficelles à une jupe de taffetas de couleur prune.

- Jean-Claude RUGGIRELLO : « *Mouvements* », 1994

Les sons insolites de claques à répétition attireraient le visiteur dans une petite alcôve voûtée, où l'on avait installé la projection d'un DVD : plus de 200 claques sur tous les matériaux possibles et imaginables !



J. CRETEN « *Odor de femmina* »

- Yoon HEE : « *Bris, débris* », 1984 / 2005

L'artiste est venue à Bélesta pour installer dans une vitrine-colonne, une immense série de tessons de porcelaine blanche de Sèvres. Les débris étaient très lisses et rectilignes en bas, et au fur et à mesure que l'on montait, les fragments étaient ondulés, rugueux et très fins donc très fragiles : une vraie réflexion sur l'esthétique d'un assemblage d'objets à la plastique hasardeuse, magnifiée par la lumière blanche qui s'en dégageait.



A. MESSAGER « *Histoire des robes* »

En résumé

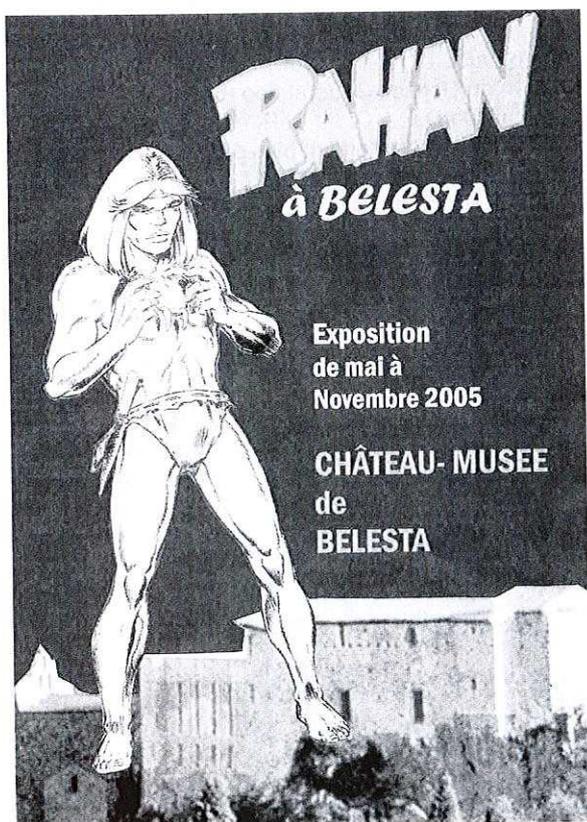
Cette dizaine d'œuvres d'art contemporain prêtée par le FRAC a eu le mérite d'attirer un nouveau public au Château-Musée de Bélesta, qui s'est ainsi paré d'une image plus actuelle encore, avec une ouverture sur les arts.

En fait, la démarche semble même évidente puisque les artistes choisis ont souvent utilisé des objets de la vie quotidienne dont la fonction a été détournée pour ne retenir que leur forme, leur matériau, ou leur couleur. Ceux-ci sont mis en scène et magnifiés par le talent de l'artiste à la manière des muséographes qui, par une présentation réfléchie, valorisent des objets quotidiens archéologiques d'une grande banalité à l'époque de leur utilisation. Ces derniers deviennent précieux et révèlent ainsi leur capacité à nous apporter des connaissances sur les habitants des périodes préhistoriques.

Suite au succès de cette manifestation, elle devrait être reconduite l'été prochain sur le thème de l'enfance, pour rester proche du sujet de l'exposition archéologique temporaire 2006 : « *Images d'enfants, de la Préhistoire à l'histoire* ».

Valérie Porra-Kuteni

« RAHAN À BÉLESTA »
EXPO 2005



Le Château-Musée de Bélesta a accueilli cette année (de mai à novembre 2005) une exposition temporaire « Rahan à Bélesta », conçue par le Musée des Tumulus de Bougon dans les Deux-Sèvres.

Cette manifestation se voulait une re-découverte de l'œuvre d'André Chéret et Jean-François Lécureux ainsi qu'un regard sur la Préhistoire à travers la bande dessinée.

De l'avis des spécialistes de BD comme G. Lecoindre: « *contrairement à toute attente, la BD qui parle le mieux de science (sans la nommer) a pour théâtre le monde préhistorique : c'est Rahan (...). Rahan ne prie jamais : il est pragmatique et ne compte que sur les ressources de l'Homme. (...) Rahan nous montre la science au sens premier (ce qui est très rare) et favorise chez le jeune lecteur une tournure d'esprit critique et expérimentale* »

L'idée était de confronter quelques-unes des aventures de Rahan au regard scientifique de l'archéologue et à celui du « BDphile » averti.

« RAHAN, FILS DES ÂGES FAROUCHES »

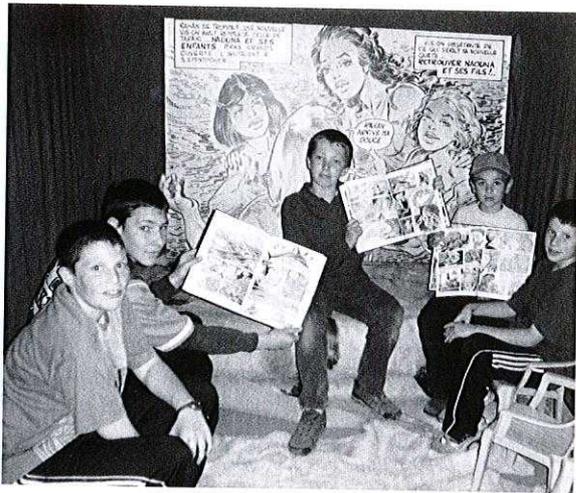
Tout le monde connaît Rahan, homme préhistorique qui traverse toutes les périodes (-200 millions d'années à -500 avt. J.C). Il côtoie des monstres invraisemblables y compris des dinosaures, et invente mille astuces pour se sortir d'affaire. Son langage particulier, ses aventures pittoresques en font le personnage idéal pour interroger une période qui a fasciné notre enfance : la Préhistoire.

Ce personnage de Bande Dessinée a été inventé par le scénariste Roger Lécureux et le dessinateur André Chéret, dont les aventures paraissaient dans Pif Gadget de 1969 à 1989. Les fameux gadgets associés à certains numéros de Pif ont favorisé sa popularité. Très vite des albums ont rassemblé de nouveaux épisodes.

Rahan a le mérite d'avoir fait découvrir et aimer la Préhistoire à des générations d'enfants, mais en plus il véhiculait des valeurs moralisatrices dans le bon sens du terme. Il incarnait les vertus de son collier fétiche à 5 griffes : loyauté, courage, générosité, sagesse et ténacité. Ces valeurs ont certainement participé à sa notoriété et sa diffusion dépassa tous les milieux.

Une grande partie des objets collecteurs de Pif Gadget et des albums Rahan (traduits en différentes langues) étaient visibles dans l'exposition, exceptionnellement prêtés par un collectionneur privé (Laurent ALAIS d'Alès). Beaucoup de visiteurs ont regardé ces vitrines avec émotion...

Une petite alcôve était aménagée en bibliothèque, où les enfants pouvaient prendre place pour lire des albums Rahan mis à leur disposition.



Le coin bibliothèque des enfants

L'archéologie préhistorique

Il paraissait évident de compléter l'exposition initiale par la présentation d'objets en rapport avec la thématique proposée par les planches originales de Rahan, associée à des textes sur l'archéologie et sur la bande dessinée. La « réalité archéologique » devait être rétablie à la lumière de nos connaissances actuelles.

Les dinosaures, les animaux préhistoriques, les dolmens, la céramique, le feu, l'arc, les armes, la navigation sont autant de thèmes retenus. Dans cette fiction préhistorique, certaines inventions complètement détournées de leur fonction première pouvaient parfois faire sourire ou frémir l'archéologue (Rahan cuit des galettes dans des dolmens !!!).

Les moulages et objets authentiques provenaient de collections départementales ou extérieures aux Pyrénées-Orientales :

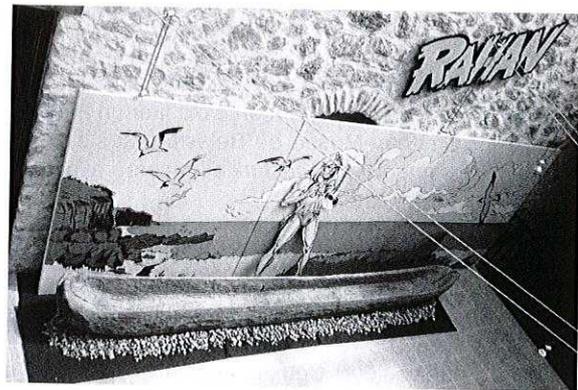
- des moulages d'ossements de vieux reptiles (Dinosauria, le musée des dinosaures).

- des moulages d'ossements d'animaux disparus comme le crâne d'un tigre à dents de sabre ou encore une antique antilope trouvée au Serrat d'en Vaquer à Perpignan (Muséum d'Histoire Naturelle de Perpignan).

- des moulages d'ossements d'ours des cavernes, une molaire de mammoth, de bois de rennes etc. (Centre Européen de Recherches Préhistoriques de Tautavel).

- des lamelles, grattoirs et burins en silex du site de la Teulera à Tautavel et des moulages de têtes de propulseurs et pointes de sagaies (Musée de Tautavel, Centre Européen de Préhistoire).

- des colliers de perles de coquillages, des boutons en os, et des lames de silex du site de la grotte des Châtaigniers à Vingrau ainsi que des armatures de flèches en os, des colliers de perles en stéatites,



Rahan et la pirogue de Beynac

des poinçons en os du site du Portixol à Salses (Dépôt de fouilles archéologiques du département des Pyrénées-Orientales).

Un Ours naturalisé dressé sur ses pattes arrières ravissait les petits et une pirogue monoxyle de 5m de long travaillée à la hache polie (par l'équipe du parc archéologique de Beynac en Dordogne) intéressait les plus grands...

Des projets...

Pour les « Rahanophiles », André Chéret est venu réaliser des dédicaces d'albums au Château-Musée de Bélesta le 11 septembre.

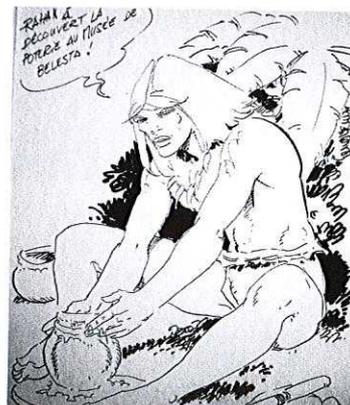
Avant de partir, le papa de Rahan a proposé de créer de nouvelles aventures du héros à Bélesta où il pourrait découvrir les techniques de fabrication de la poterie...

Ce nouvel album pourrait sortir au printemps 2007, en même temps que le premier film de Rahan. Belle promotion en perspective !

Cette exposition de Rahan a pu être empruntée en partie et réalisée par Bélesta, grâce surtout au soutien du Conseil Général des Pyrénées-Orientales., ainsi qu'à la D.R.A.C. du L.-R. et au Conseil Régional Languedoc-Roussillon, et bien sûr l'aimable participation des structures qui ont prêté du mobilier archéologique. Qu'ils en soient tous remerciés ici !.

Pour tout savoir sur RAHAN :

- www.rahan.org
- Pascal HACHET : « *Psychanalyse de Rahan* » éd. L'Harmattan.
- Guillaume LECOINTRE : « Science et Bande dessinée », *Charlie Hebdo* du 21/07/1999.



Valérie Porra-Kuteni

La vie de l'A.A.P.-O. en 2005

« Les petites mains » : un aperçu de la vie de l'association

Est-il besoin de rappeler l'aide qu'a toujours apportée l'A.A.P.-O. aux chercheurs ? Au cours de leurs interventions, les présidents successifs l'ont régulièrement soulignée. Qu'il s'agisse de prêt de matériel, d'accès à la documentation, au fichier des adhérents pour l'appel de volontaires lors de prospections, de fouilles ou, ce qui est plus original dans le cadre associatif, de la gestion de crédits de fouilles, l'A.A.P.-O. a toujours répondu présente en attendant la création d'un Service Départemental de l'Archéologie.

Cette aide se poursuit bien évidemment, mais elle se manifeste aussi par l'apport de « petites mains » bien utiles, après la fouille, lors du nettoyage, du lavage, du tri préalable, du rangement et parfois du collage du mobilier archéologique, comme peuvent en témoigner Claire Brieu, Huguette Grzesik, Jacqueline Noël, entre-autres. Dans le Département, hormis sur certains sites particulièrement riches comme Le Petit-Clos ou Vilarnau (ils ne sont d'ailleurs pas les seuls), la récolte des archéologues reste, quantitativement parlant, dans les limites du « raisonnable » et le traite-

ment du matériel s'effectue dans un laps de temps relativement court, avec ou sans l'aide de bénévoles. Mais l'an dernier, au cours de leur « pêche » place de la République à Perpignan, Patrice Alessandri et ses

collègues de l'INRAP ont remonté des profondeurs d'un silo une cargaison miraculeuse dont le volume a posé quelques interrogations quant à son traitement.

Un petit groupe d'adhérents, Annie Basset, Jean-François Guihard, Gérard Fons et Gilbert Lannuzel, s'est alors « attaqué » au monceau de poteries, tessons, verres, fragments métalliques ou débris d'os qui, brossés, lavés, triés et rangés ont quasiment rempli les rayonnages de la réserve. Lors de son intervention d'octobre 2004 à l'Université dans le cadre des conférences de l'A.A.P.-O., Patrice Alessandri tirait un premier bilan de son intervention place de la République et présentait le mois suivant (à l'aide de clichés numérisés mis en forme sur ordinateur par Sabine Nadal), un certain nombre de poteries du XIV^e siècle intactes ou bien conservées. La plus grande partie du matériel restant évidemment à exploiter.

Pour faciliter l'étude de l'archéologue et de ses collègues, la petite équipe, à laquelle viendront s'intégrer ponctuellement et selon leur disponibilité quelques adhérents, s'est engagée ensuite à effectuer tous les jeudis un travail de tri plus approfondi. Très rapidement, un problème crucial d'espace est alors apparu : réserve encombrée, espace de lavage trop petit (même en débordant dans les espaces réservés



Le premier espace de travail d'inventaire et de collage des céramiques du parking République s'est vite avéré insuffisant

ment du matériel s'effectue dans un laps de temps relativement court, avec ou sans l'aide de bénévoles. Mais l'an dernier, au cours de leur « pêche » place de la République à Perpignan, Patrice Alessandri et ses

au public). Devant l'empilement des plateaux de rangement et la multitude de tessons, le collage et la tentative de reconstitution des objets relevaient, selon certains avis, du domaine de l'utopie. Cette situation



Les nouveaux espaces de travail et l'équipe des bénévoles de l'association



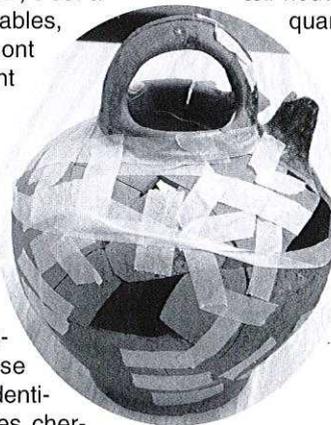
n'a jamais rebuté l'équipe puisqu'elle œuvre toujours. Profitant d'une opportunité, oh combien bienvenue !, Patrice Alessandri obtenait l'usage d'un plus vaste local appartenant au Conseil Général : une pièce spacieuse (150m²) et mieux éclairée ; restait à la meubler avec au départ, rien ou si peu, mais beaucoup de bonne volonté. Appliquant la formule inappropriée peut-être mais très explicite du système D, c'est-à-dire en "raclant les fonds de tiroirs", tables, plateaux, panneaux, tréteaux, casiers ont été récupérés pour aménager finalement un atelier fonctionnel.

Depuis un an, l'équipe se retrouve donc tous les jeudis, toute la journée, (hors vacances scolaires). Le travail avance, un travail fastidieux diront certains, surtout durant les premières phases de travail quand on manipule un nombre incalculable de tessons indéterminés. La stimulation se renouvelle quand un objet devient identifiable avec parfois une surprise pour les chercheurs devant l'apparition d'une forme inédite : Quel est cet objet ?, d'où vient-il ?, à quoi pouvait-il servir ?, comment nos anciens l'appelaient-ils ? Certains vases partent à Marseille (Véronique Abel, archéologue I.N.R.A.P. et spécialiste de la céramique les étudie) puis nous reviennent (voyez comment l'on a tendance à vouloir s'approprier les découvertes des spécialistes). Au fur et à mesure que vases, gresales, mar-



Céramiques en cours de collage

mites, cruches, pichets, bouteilles à anse, gargoulettes, écuelles, bols, huiliers, pots et mesures de tout genre, lampes à huile, tirelires, braseros, etc. reprennent forme, les "petites mains" reçoivent le soutien de plus en plus appuyé de visiteurs qui, se piquant au jeu, tentent également leur chance. Il n'est pas rare de voir que, là où l'équipe piétine depuis quelque temps, un œil nouveau décèle sur le champ le tesson manquant.



Ainsi va donc la vie de notre association au dépôt archéologique, faite parfois de petites actions mais toujours pour la bonne cause, d'autant plus que la tâche, pour laquelle aucun financement n'a été prévu et qui n'aurait donc pas été effectuée dans sa globalité, est loin d'être achevée.

GILBERT LANNUZEL

En 2004, la Direction Régionale des Affaires Culturelles a décidé de soutenir l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales dans la réalisation d'un site Internet. Après une longue gestation, le site associatif est aujourd'hui achevé et est accessible au public depuis le mois de septembre 2005. Pour la conception, l'Association a fait appel à une agence de communication afin de mettre en œuvre un site facile d'utilisation et accessible au plus grand nombre. L'arborescence a été construite en cinq parties différentes, accessibles dès la première page.

La page d'accueil

Cette page présente en quelques lignes l'Association et l'arborescence du site. C'est aussi sur cette page d'accueil que se trouvent les Actualités dont les rubriques défilent sous forme de dépêches. On y retrouve le programme des sorties et des confé-

logiques et des principales découvertes ou apports à la connaissance du patrimoine local.

L'association

Cette deuxième page est consacrée à la présentation de l'Association : missions, objectifs, composition du bureau et du conseil d'administration, statuts et bulletin d'adhésion en ligne.

Activités

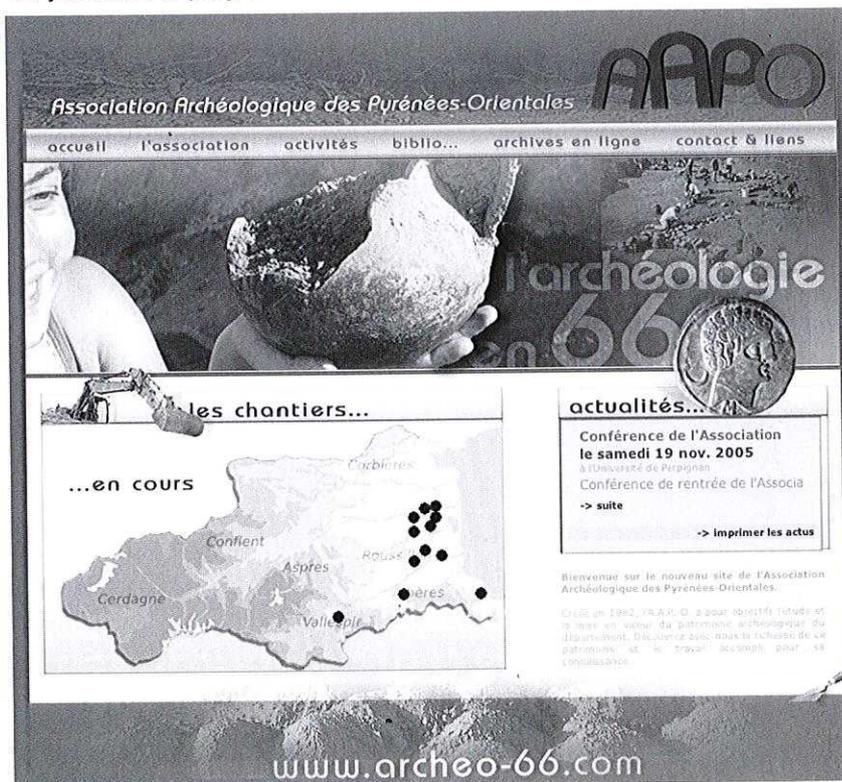
Cette page est consacrée à la description des activités archéologiques que mène l'Association depuis 20 ans : gestion, aux côtés du Service Régional de l'Archéologie, des collections du dépôt, fouilles et sondages archéologiques, prospections pédestres...

Biblio...

L'Association a décidé de permettre la consultation en ligne du fichier de la bibliothèque associative, hébergée au Centre Archéologique Départemental et ouverte au public et aux chercheurs.

L'internaute trouvera aussi sur cette page la version informatique de la bibliographie départementale. Cet inventaire bibliographique comprend les ouvrages, articles de revues, documents finaux de synthèse (conservés au Service régional de l'Archéologie et au dépôt archéologique départemental) ainsi que les actes de colloques concernant la Préhistoire, l'Antiquité, le Moyen Âge et l'archéologie des temps modernes du département des Pyrénées-Orientales parus entre 1981 et 2003 ; y ont été associées les études pluridisciplinaires relatives au Quaternaire et à l'archéologie du paysage. Ce travail prend la suite des volumes de la Bibliographie roussillonnaise de René Noël, qui s'interrompaient en 1980 et que nous avons complétée pour quelques titres.

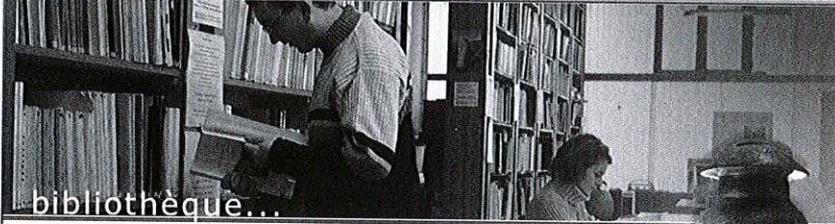
Cette bibliographie repose sur un premier dépouillement réalisé par Claire Berdaguer pour le Moyen Âge (mémoire de maîtrise, juin 1999) complété et étendu à la Préhistoire et à l'Antiquité par les employées de l'Association Archéologique des P.-O. : Virginie Teilhol, puis Sabine Nadal, qui a mené à bien l'achèvement de cet inventaire. Jérôme Kotarba a complété la bibliographie sur l'Antiquité dans le cadre de la réalisation de la Carte Archéologique de la Gaule dont il dirige le volume sur les P.-O.



Page d'accueil du site de l'A.A.P.-O.

rences, des annonces de parution d'ouvrages ou d'inauguration d'exposition, des idées de balade... Sous cette rubrique, l'internaute peut également se tenir informé de l'ouverture des chantiers de fouille et les principaux résultats sont présentés en quelques lignes et illustrés de photographies. Le public est ainsi tenu au courant en permanence des activités archéo-

accueil l'association activités **biblio...** archives en ligne contact & liens



bibliothèque...

La bibliothèque du Centre Archéologique Départemental regroupe près de 3600 références d'ouvrages, et plus de 210 titres de revues, régionales, nationales et internationales.

Près d'une centaine de cartes et de plans y sont aussi consultables. L'ensemble des fonds a été déposé par l'A.A.P.O., le C.E.P.C., l'A.F.A.N., l'I.N.R.A.P., le C.D.A.R., le S.R.A., l'office Régional de la Culture et Censa Vell.

Les ouvrages et revues sont exclus du prêt. Une photocopieuse est à votre disposition.

Ouverture du lundi au vendredi de 9h à 12h et de 14h à 17h.
4 bis av. Marcelin Albert - 66000 PERPIGNAN - tél. : 04 68 55 06 91

Astuce : vous pouvez saisir un auteur, un titre, un mot-clé présent dans l'intitulé, une référence, le thème, la géographie ou même la chronologie...

Vous pouvez remplir un champ ou plusieurs pour plus de précisions...

Actuellement : 15216 entrées dans notre base de données.

Auteur(s) :

Titre(s) :

Référence(s) :

Page(s) :

Thème(s) :

Géographie :

Chronologie(s) :

Archives en ligne

Dans cette partie, l'internaute aura la possibilité de télécharger gratuitement, sous format PDF, les anciens bulletins de l'Association. Il pourra également accéder, par le biais d'une carte dynamique, aux principaux résultats des différentes fouilles menées depuis 1998 par l'A.A.P.-O. Ces résultats sont résumés, pour chacune des opérations, en une page de texte, illustrée de plusieurs photographies ou relevés.

La rubrique galerie est destinée à la présentation des activités récentes de l'A.A.P.-O : voyages, sorties, fouilles sont décrits en quelques lignes et illustrés par des photographies.

Contact et liens

Enfin, cette dernière rubrique concerne des renseignements administratifs ou utiles sur l'Association.

Page web de la recherche en ligne de la bibliothèque de l'A.A.P.-O

Cette bibliographie est indexée et un moteur de recherche (auteur, mots du titre, année, période chronologiques, géographie) permet d'en faciliter la lecture.

Une édition papier, sous forme d'un numéro spécial du Bulletin de l'A.A.P.-O., sera publiée dans le courant de l'année 2006.

Bon surf sur www.archeo-66.com !!!

Journée d'accueil des « nouveaux catalans » au Palais des Rois de Majorque

Le samedi 1er octobre 2005, l'Association Archéologique des P.-O., à l'invitation du Conseil général des P.-O., a tenu un stand au Palais des Rois de Majorque dans le cadre de la journée d'accueil des « nouveaux catalans ». Comme chaque année, cette journée a pour but de faire connaître aux nouveaux résidents des P.-O., les différents acteurs sociaux et culturels de notre département.

Placés dans le secteur « Réseau Culturel », aux côtés du stand du Château-Musée de Bélesta (animé par Valérie Porra-Kuteni et Tarek Kuteni), les « animateurs » du stand de l'A.A.P.-O. (Annie Basset, Bernard Doutres, Guillaume Eppe, Marina Hue, Michel Martzluff et Sabine Nadal) ont joyeusement contribué à faire connaître l'association et ses activités : des panneaux et un stand de livres et de revues ont attiré un grand nombre de visiteurs. Au total, ce sont plusieurs centaines de personnes qui se sont succédées et qui se sont montrées très intéressées par les activités proposées.



Le stand de l'A.A.P.-O.

« L'attraction » principale de cette journée reste toutefois à mettre au crédit de notre Président, Michel Martzluff, qui à grands coups de percuteur, fit une démonstration magistrale de la taille du silex, sous les yeux ébahis du public !



Valérie Porra-Kuteni, au stand du Château-Musée de Bélesta : animation autour de la fabrication de céramique

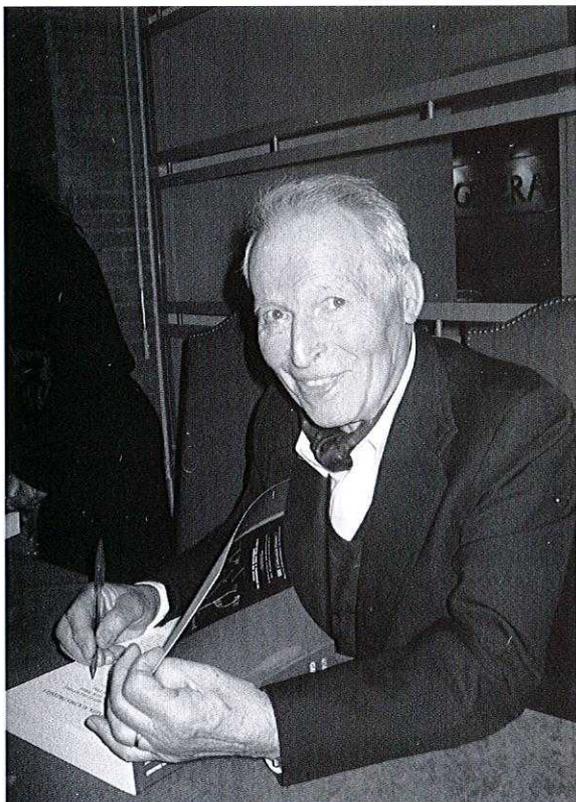


De gauche à droite : Bernard Doutres (trésorier de l'A.A.P. O.), Michel Martzluff (Président de l'A.A.P.-O.) et Marcel Mateu (premier vice Président du Conseil général des P.-O.)



Démonstration de la taille du silex

**Bilan des actes du colloque en hommage à Jean
Abélanet
« Roches ornées, roches dressées »**



Les actes du colloque en hommage à Jean Abélanet sont parus en février 2005. Tiré à 400 exemplaires, cet imposant ouvrage (plus de 500 pages) a connu un succès important. En effet, moins d'un an après sa parution (il est co-édité par les Presses Universitaires de Perpignan et par l'A.A.P.-O.), il ne reste que 7 exemplaires disponibles au siège de l'association. Un grand succès, donc, aussi bien lors de la souscription que pour les ventes en librairie.

De même, au-delà de l'intérêt suscité par les contributions nombreuses et variées de cet ouvrage, c'est avec beaucoup de chaleur et d'affection pour Jean Abélanet qu'un public nombreux est venu assister à la présentation officielle de ces « hommages ».



*La tribune, de gauche à droite : Alice Marcet, Jean Reynal, Marcel Mateu,
Michel Martzluff et Jean Abélanet*

Les nouveautés de la bibliothèque

ACQUISITIONS, DONNS ET ÉCHANGES DE LA BIBLIOTHÈQUE DU 1ER NOVEMBRE 2004 AU 28 OCTOBRE 2005

Actuellement, le linéaire de la bibliothèque est de 41 rayonnages de 75 cm pour les revues et de 36 rayonnages de 75 cm pour les ouvrages et tirés à part, soit 30,75 m pour les revues et 27 m pour les ouvrages et DFS soit un total de 57,75 m. Pour 2005 et 2006 (prévisions), il manque 3 m de rayonnage pour les revues soit 4 rayons.

Pour les ouvrages, il reste encore à cette date près de 1,40 m de rayonnage pour les ouvrages, pour les revues, il ne reste que 20 cm de libre.

Les échanges ont repris avec 40 revues contactées pour cela et 30 qui ont répondu favorablement.

La bibliothèque a été fermée pendant la durée des travaux (2 mois) d'où une très faible fréquentation en décembre 2004 et janvier 2005. A la date du 28 octobre, la fréquentation s'établit à 335 personnes dont 163 adhérents contre 336 personnes dont 181 adhérents à la même date en 2004.

Il y a, à ce jour, 15315 références dont 4370 pour le seul département des Pyrénées-Orientales, se répartissant comme suit :

1800 ouvrages,
867 tirés à part et extraits,
1171 articles de colloques
11477 articles de revues.

A noter que l'intégralité du fichier bibliothèque (à l'exception des fichiers DFS INRAP, Cartes, Revues) peut être consulté depuis le site internet de l'A.A.P.-O. : www.archeo-66.com

Une liste des revues est tenue à jour et est disponible sur simple demande.

Les revues

(54 titres, 272 numéros)

Revues échangées

- *Archäologie im Kanton Bern*. Archéologie dans le canton de Berne : 5A-2003, 5B-2003.
- *Archäologische Nachrichten aus Baden* : 70-2005.
- *Arkeoikuska* : 2003.
- *Bilan Scientifique Régional Aquitaine* : 2003.
- *Bollettino del Museo Civico di Storia Naturale di Verona* : vol. 28-2004.
- *Bulletin de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier* : 35 (2004).
- *Bulletin du G.A.R.A.* : 32-2004.
- *Bulletin de la Société Archéologique Champenoise* : 96e année, 3-2003 ; 97ème année, 1-2004.
- *Bulletin de la Société d'Etudes Scientifiques de l'Aude* : tome CIV-2004.
- *Butlletí Arqueològic. Reial Societat Arqueològica Tarraconense* : Època V, any 2003, núm. 25
- *Préhistoire, Art et sociétés. Bulletin de la Société Préhistorique Ariège-Pyrénées* (anciennement Préhistoire Ariégeoise) : tome LVIII-2003, tome LIX-2004.
- *Cahiers de la Rome* : n°13 (2004).
- *Cahiers Scientifiques, Muséum de Lyon* : Hors-série n°2 (2004), fascicule n°8 (2005).
- *Cuadernos de Arqueologia de la Universidad de Navarra* : n°12 (2004).
- *Cypsela* : 15 (2004).
- *Domitia* : n°5 (2004), 6 (2005).
- *Estudos Arqueológicos de Oeiras* : 11-2003.
- *Funde und Ausgrabungen im Bezirk Trier* : 36-2003.
- *Mémoire de la Société archéologique Champenoise* : n°17, 2004.
- *Mésogée, bulletin du Muséum d'histoire naturelle de Marseille* : vol.60, 2002.
- *Origini* : XXVI-2004.
- *Pirineos* : 129 (1987), 130 (1987), 131 (1988), 132 (1988), 158-159 (2004).
- *Préhistoire, Anthropologie méditerranéennes* : tome 12-2003.
- *Preistoria Alpina* : 39-2003, 40-2004.
- *Quaderns de Prehistòria i Arqueologia de Castelló* : n°23 (2002-2003).
- *Sautola* : VIII (2002), IX (2003), X (2004).
- *Saguntum* : 36-2004.
- *Sicilia Archeologica* : T. XXXVI-2003 fasc. 101.
- *Société Archéologique Champenoise* : 2A-2003, 2B-

2003, 1-2004.

- *Tribuna d'Arqueologia* : 2001/2002, Indexs de 1982/1983 à 2000/2001, 2002-2003.

- *Zephyrus* : LVII-2004.

Dons de revues

- *Archéologia* : n°98, 104, 115, 257, 363 à 400, 402 à 417, 419 à 422. Don G. Mut. Don C. Salles.

- *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes* : tome 22-2003. Don anonyme.

- *CERCA. Centre d'Etudes et de Recherches Catalanes des Archives* : 18 (1962), 27 (1965), 30 (1965), 32-33 (1966), 34 (1966), 35 (1967). Don Benavail.

- *Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa (Les)* : 5 (1974). Don A. Catafau.

- *Courrier Archéologique du Languedoc-Roussillon (Le)* : 42 (1993). Don anonyme.

- *Dossiers d'Archéologie (les)* : n°162, 180, 184, 185, 186 à 194, 196 à 201, 203 à 218, 225, 226, 236 à 250, 252 à 259, 261 à 282, 284 à 287, 294 à 298, 300 à 302. Don G. Mut. Don C. Salles

- *Forum* : 1 (1970). Don L. Bayrou.

- *Initiation à l'archéologie et à la préhistoire* : n°4 (1979), 5 (1979). Don G. Mut.

- *Lambard. Estudis d'art medieval* : Volum I – 1977-1981. Don Benavail

- *MASSANA* : n°7 (1970), 9 (1971), 10 (1971), 14 (1972). Don Benavail, don A. Catafau.

- *Terra Nostra* : 16-1974. Don A. Catafau.

- *Tramontane* : n°499-500 (1966). Don A. Catafau.

- *Trésors et recherches* : 3 (1962). Don L. Bayrou.

Revue acquises et autres

- *Archéodoc, journal d'information archéologique du Languedoc-Roussillon* : n°1 (décembre 1991).

- *Archéologie médiévale* : 34-2004.

- *ArkéoJunior* : n°80 (2001), 81 (2001), 86 (2002), 88 (2002), 101 (2003), 102 (2003), 105 (2004), 106 (2004), 112 (2004)

- *Atrium* : 16-2005, 19-2005.

- *Bilan Scientifique Régional Languedoc-Roussillon* : 2003.

- *Bulletin de l'Association Archéologique des*

Pyrénées-Orientales : 19-2004

- *Bulletin de la Société Préhistorique Française* : tome 101-4 (2004), 102-1 (2005), 102-2 (2005), 102-3 (2005).

- *Documents d'Archéologie Française* : 8 (1987), 9, (1987), 11 (1987), 15 (1988), 17 (1989), 18 (1989), 22 (1989), 23 (1989), 24 (1990), 25 (1990), 28 (1990), 29 (1991), 31 (1991), 34 (1992), 35 (1992), 36 (1992), 37 (1993), 47 (1994), 49 (1995), 50 (1995), 54 (1996), 58 (1996), 60 (1997), 65 (1997), 66 (1997), 68 (1998), 73 (1998), 75 (1999), 81 (2000). Dépôt INRAP.

- *Documents d'Archéologie Méridionale* : 27-2004.

- *Etudes Roussillonnaises* : tome XXI (2005).

- *Lattara* : 14/1-2001, 14/2-2001, 17-2004.

- *Nouvelles de l'Archéologie (les)* : n°97 (décembre 2004), n°98 (février 2005), n°99 (avril 2005), n°100 (septembre 2005).

Ouvrages

(166 ouvrages, extraits et tirés à part)

Abû-I-Faraj Al-Ush : *Musée national de Damas*. Direction Générale des Antiquités et des Musées, Département des Antiquités arabes islamiques, Damas, 1976. 279 p. Don A. Bournet.

Alart B. : *Jugement inédit de l'an 865 concernant la ville de Prades*. Imprimerie Ch. Latrobe, Perpignan, 1873. 32 p. Don Benavail.

Alart B. : *Cartulaire Roussillonnais*. Imprimerie Ch. Latrobe, Perpignan, 1880. 125 p. Don Benavail.

Amblard L., Girard A., Raynaud C. : Occupation du sol entre Lez et Virdouble. 1- l'habitat rural dans les cantons de Lunel et de Mauguio (Hérault), du 1er siècle avant au Xe siècle de notre ère. In *Etudes Languedociennes*, Actes du 110e Congrès National des Sociétés Savantes, Montpellier, 1985. CTHS, Paris, 1995. P. 139 à 160. Don J.-P. Comps.

Amelin J.-M. : *Département de l'Hérault. Communes des arrondissements de Béziers et de Lodève*, II. 1827, reprint Edition Res Universis, Paris, 1992. 586 p. Don C.Jandot.

Amigues Fr. (dir.) : *Poteries méridionales XVIe-XXe siècles. Midi toulousain, Languedoc, Catalogne et Provence : échanges et influences*. Actes de la rencontre de Bélesta (Pyrénées orientales) mai 2002. La Grésale n°6, juin 2005. CRHiSM, Université de Perpignan Via Domitia, G.R.E.C.A.M., 2005. 120 p. Don A. Catafau

Anonyme : *Premiers temps chrétiens en Gaule méridionale. Antiquité tardive et haut moyen âge (IIIe-VIIe siècles)*. Non connu, non daté. 201 pages, 507 fig.

Anonyme : *Encalcat*. Imprimerie Fournié, Toulouse,

1955. 38 p. Don Benavil.

Anonyme : *Histoire du paysage en pays lunellois et melgorien. Etude de la commune de Mauguio. Dossier documentaire, stage d'initiation à la prospection et à l'archéologie du paysage*, Lunel Viel, atelier municipal d'archéologie, 1989-1990. NP. Don J.-P. Comps.

Anonyme : *Inventaire sommaire des archives de la commune du Boulou (01.07.04 au 21.07.04)*. Mairie de Le Boulou, 2004. 128 p. INRAP

Aragon H. : *Le bilan des fouilles de Ruscino (Castel-Roussillon). Etude archéologique des fouilles*. Imprimerie Catalane J. Comet, Perpignan, 1914. 246 p. Don Benavil.

Aragon H. : *La vie civile et militaire de Perpignan sous le général de Castellane (1830-1852)*. Imprimerie Barrière & Cie, Perpignan, 1928. 374 p. Don Benavil.

Aragon H. : *Les châteaux-forts du Roussillon. Villefranche et Salses*. Imprimerie de l'Indépendant, Perpignan, 1930. 154 p. Don Benavil.

Aragon V., Tolra de Bordas J. (abbé), Maria M.-J., Villalongue S. : *Notice historique, religieuse et topographique sur Força Real*. Librairie H. Saint Martori, Perpignan, 1859. 212 p. Don Benavil.

Ariño P. (dir.) : *Roma a Catalunya*. Exposició Pavelló Rambla Nova, Tarragona, gener 1992. Barcelona Actius Cultural, Generalitat de Catalunya, 1992. np.

Aspes A. : *Stefano de Stefani pioniere della ricercare preistorica Veronese*. Le ricerche nel Lago di Garda. Testi. Memorie del Museo Civico di Storia Natural di Verona (2. serie), Sezione Scienze Dell'Uomo, n°6-2004. 107 p. Echange.

Aspes A. : *Stefano de Stefani pioniere della ricercare preistorica Veronese*. Le ricerche nel Lago di Garda. Tavole. Memorie del Museo Civico di Storia Natural di Verona (2. serie), Sezione Scienze Dell'Uomo, n°6-2004. 12 pl. Echange.

Augereau A. : *L'industrie du silex du Ve au IVe millénaire dans le sud-est du Bassin parisien*. Rubané, Villeneuve-Saint-Germain, Cerny et groupe de Noyen. *Documents d'Archéologie Française* 97, Ministère de la Culture, CNRS, INRAP, 2004. 220 p.

Aujoulat N. : *Le relevé des oeuvres pariétales paléolithiques. Enregistrement et traitement des données*. *Documents d'Archéologie Française* n°9, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1987. 122 p., 5 pl. Dépôt INRAP.

B. M. Ralston Y. : *Les enceintes fortifiées du Limousin. Les habitats protohistoriques de la France non méditerranéenne*. *Documents d'Archéologie Française* n°36, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1992. 190 p. Dépôt INRAP.

Badin J. : *Roussillon, porte de la Catalogne*. H. G.

Peyre imprimeur, Paris, 1938. 221 p. Don Benavil.

Balanda (de) A : *Perpinya*. Editions du Cadran, Paris, 1962. 28 p. Don Benavil.

Barral i Altet X. : *Catalunya destruïda*. Edicions 62, Barcelone, 2005. 254 p. Don A. Catafau.

Bayrou L. (dir.) : *Entre Languedoc et Roussillon. 1258-1659 fortifier une frontière ?* Les Amis du Vieux Canet, mairie de Duilhac, 2004. 447 p. Acquisition.

Bichel P., Millotte J.-P. : *L'âge du Fer dans le haut Jura. Documents d'Archéologie Française* n°34, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1992. 151 p. Dépôt INRAP.

Borillo M. : *Archéologie et calcul*. UGE, collection 10-18, Paris, 1978. 246 p. don L. Bayrou.

Borralló J. (chanoine) : *La seigneurie du Vernet (Perpignan). Son Château, son église*. Imprimerie Alsatia, Colmar, 1934. 146 p. Don Benavil.

Borralló J. (chanoine) : *Le Prieuré d'Espira-de-Conflet*. Imprimerie de l'Indépendant, Perpignan, 1939. 99 p. Don Benavil.

Bosch J. Ma (dir.) : *La vida medieval a les dues vessants del Pirineu*. Actes del 4t curs d'arqueologia d'Andorra, 1994. Comunitats pageses. Estructures d'habitat. Cultura material. El registre de dades arqueològic. Govern d'Andorra, Conselleria d'Educació, Cultura i Joventut, 1997. 188 p. Don A. Catafau

Bostyn F., Lanchon Y. : *Jablins, le Haut Château (Seine et Marne). Une minière de silex au Néolithique*. *Documents d'Archéologie Française* n°35, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1992. 246 p. Dépôt INRAP.

Bousquet N., Gourdiolle R., Guiraud R., Charles R.-P. : *La grotte de Labeil près de Lauroux (Hérault)*. In *Cahiers Ligures de Préhistoire et d'Archéologie*, 15 (1966). Montpellier, 1968. P. 79 à 212. Don J.-P. Comps.

Briard J. (dir.) : *Mégalithes de haute Bretagne. Les monuments de la forêt de Brocéliande et du Ploërmelais : structures, mobilier et environnement*. *Documents d'Archéologie Française* n°23, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1989. 135 p. Dépôt INRAP.

Bricker H. M. : *Le Paléolithique supérieur de l'abri Pataud (Dordogne) : les fouilles de H. L. Movius Jr*. *Documents d'Archéologie Française* n°50, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1995. 328 p. Dépôt INRAP.

Brousse E.-R. : *Abrégé d'histoire du Roussillon*. Imprimerie de l'Indépendant, Perpignan, 1941. 195 p. Don Benavil.

- Buxó R., Piqué R. : *La recogida de muestras en arqueobotànica : objetivos y propuestas metodológicas*. Generalitat de Catalunya, Departement de Cultura, Museu d'Arqueologia de Catalunya, Barcelona, 2003. 73 p. Echange.
- Calmette J., Vidal P. : *Histoire de Roussillon*. Boivin & Cie Editeurs, Paris, 1923. 267 p. Don Benavail.
- Carodo J. L. : *O povoado pré-histórico de Leceia no quadro da investigação e valorização do património arqueológico português. Síntese de vinte anos de escavações arqueológicas (1983-2002)*. Centro de Estudos Arqueológicos de Oeiras, Oeiras, 2003. 70 p. Echange.
- Castelló J. J. : *Epigrafía Romana de Ebusus*. Conselleria de Cultura, Educació i Esports, Govern de Balear, 1988. Extrait. P. 46 à 51.
- Castelló J. J. : El destinari de l'Epístola 6, 31 de Plini. *In Anuari de Filologia, Studia graeca et latina*, Volum XVIII, 1995, D-6. Universitat de Barcelona, Facultat de Filologia. P. 175 à 184.
- Catafau A. (dir.) : *Les ressources naturelles des Pyrénées du Moyen Âge à l'époque moderne. Exploitation, gestion, appropriation*. Actes du Congrès International RESOPYR 1. Collection Etudes, CRHISM, Presses Universitaires de Perpignan, 2005. 544 p. Don A. Catafau.
- Cayrol R., Roule P., Vinas A. : *Montagnes des Pyrénées-Orientales*, tome 1. De la Méditerranée au Costabonne. Club Alpin Français, 1963. 115 p. Don Benavail.
- Cazes Albert (abbé) : *Saint-André d'Olette*. Imprimerie Page à Page, Prades, ND. 24 p. Don A. Cazes.
- Cerruti M.-C., Pinneau J. : *Bulletin bibliographique d'archéologie urbaine 2002*. Ministère de la Culture et de la Communication, Sous-direction de l'Archéologie, Centre national d'Archéologie Urbaine, Tours 2004. 85 p.
- Cerruti M.-C., Pétirot J., Pinneau J. : *Annuaire des opérations de terrain en milieu urbain 2003*. Ministère de la Culture et de la Communication, Sous-direction de l'Archéologie, Centre national d'Archéologie Urbaine, Tours 2004. 142 p.
- Certain R., Tessier B., Courp T., Barousseau J.-P., Pauc H. : Reconnaissance par sismique très haute résolution du remplissage sédimentaire de la lagune de Leucate (Aude et Pyrénées-Orientales - SE France). *In Bulletin de la Société Géologique Française*, 2004, t. 175, n°1. Tiré à part. P. 35 à 48.
- Chadefaux X., Martin L. : *Une fouille archéologique préventive en Provence-Alpes-Côte d'Azur : Peypin (Alpes-de-Haute-Provence), Les Granges. Fours à galets chauffés et tombes de l'âge du Fer (VIe-Ve s. av. J.-C.)*. Mairie de Peypin, INRAP, 2005. Dépôt INRAP.
- Chauvet H. : *Les monuments de Perpignan*. Imprimerie du Midi, Perpignan, 1959. 55 p. Don Benavail.
- Chazelles (de) C.-A., Fiches J.-L., Manniez Y., Pezin A., Roux J.-C. : *Recherches archéologiques dans le quartier bas d'Ambrussum (Viletelle, Hérault)*. 3. La fouille de sauvetage de 1982. Les Dossiers de l'ARALO n°5, ARALO, Caveirac, 1982. 40 p. Don J.-P. Comps.
- Clairfontaine (de) F. Fichet : *Ateliers de potiers médiévaux en Bretagne. Documents d'Archéologie Française n°55*, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1996. 165 p. Dépôt INRAP.
- Collectif : *Mémoire 2004*. C.A.U.E. des P.-O.. CAUE des PO, CG des PO, 2004. 184 p. Don A. Catafau.
- Collectif : *Le Musée National d'Histoire de Bulgarie*. Musée National d'Histoire, Sofia, 2004. 71 p. Don E. Paradon.
- Colls D., Domergue C., Guerrero Ayusio V. : Les lingots de plomb de l'épave romaine Cabrera 5 (île de Cabrera, Baléares). *In Archaeonautica* 6 (1986). P. 31 à 80. Don J.-P. Comps.
- Colomer A., Coularou J. Gutherz X. : *Boussargues (Argelliers, Hérault). Un habitat ceinturé chalcolithique : les fouilles du secteur ouest. Documents d'Archéologie Française n°24*, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1990. 223 p. Dépôt INRAP.
- Conte P., Vallet C. : Le geste du boucher. Découpe et consommation de la viande de la préhistoire à nos jours. *Les Cahiers d'ARCHEA n°2*, 1993. Limoges, 1993. 48 p. Echange.
- Cortade E. (abbé) : *Le Château Royal de Collioure. Tramontane*, n°514-515, 1968. 64 p. Don Benavail.
- Dedet B., Michelozzi A., Py M., Raynaud C., Tendille C. : Ugernum. *Protohistoire de Beaucaire*. ARALO, Caveirac, 1978. 156 p. Don J.-P. Comps.
- Defleur A., Crégut-Bonnouere E. : *Le gisement paléolithique moyen de la grotte des Cèdres (Var)*. *Documents d'Archéologie Française n°49*, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1995. 182 p. Dépôt INRAP.
- Delagnes A., Ropars A. (dir.) : *Paléolithique moyen en pays de Caux (Haute-Normandie)*. *Documents d'Archéologie Française n°56*, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1996. 243 p. Dépôt INRAP.
- Deloze V., Depaepe P., Gouédo J.-M., Krier V., Loch J.-L. : *Le Paléolithique moyen dans le nord du*

Sénonais (Yonne). *Documents d'Archéologie Française* n°47, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1994. 276 p. Dépôt INRAP.

Desaulle P. : *Les bories de Vaucluse*. Région de Bonnieux. Editions A. et J. Picard & Cie, Paris, 1965. 272 p. Don J.-P. Comps.

Devalette J., Barrière B., Comet G., Conte P. : *La Peste de Feu. Le Miracle des Ardents et l'ergotisme en Limousin au Moyen Age. Les Cahiers d'ARCHEA*, n°3, Limoges, 1994. 88 p. Echange.

Duhourcau B. : *Guide des Pyrénées Mystérieuses*. Les Guides Noirs, Editions Tchou Princesse, Paris, 1978. 653 p. Don A. Catafau.

Dumasy-Mathieu F., Bucur I., Kelbéline C., Roche J.-L., Rodet-Belarbi I., Tardy D. : *La villa du Liégeaud et ses peintures. La Croisille-sur-Briance (Haute-Vienne)*. *Documents d'Archéologie Française* n°31, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1991. 192 p., 8 pl. Dépôt INRAP.

Durliat M. : *Cathédrale Saint-Jean Baptiste à Perpignan*. Lescuyer & fils, Lyon, non daté. Np. Don Benavail.

Durliat M. : *Histoire du Roussillon*. Que Sais-Je ? PUP, 1962. 126 p. Don Benavail.

Durliat M. : *L'art dans le royaume de Majorque*. Editions Privat, Toulouse, 1962. 404 p. Don Benavail.

Favory F., Fiches J.-L., Raynaud C. : *Occupation du sol entre Lez et Virdouble. 2- Approche des structures agraires dans la plaine littorale à l'époque romaine*. In *Etudes Languedociennes*, Actes du 110e Congrès National des Sociétés Savantes, Montpellier, 1985. CTHS, Paris, 1995. P. 161 à 179. Don J.-P. Comps.

Ferrer J. : *Font-Romeu et ses environs*. Guide touristique. Imprimerie du Midi, Perpignan, 1948. 108 p. Don Benavail.

Fiches J.-L., Roux J.-C. : *Recherches archéologiques dans le quartier bas d'Ambrussum (Viletelle, Hérault)*. 1. La fouille de sauvetage de 1980. *Les Dossiers de l'ARALO* n°1, ARALO, Caveirac, 1981. 42 p. Don J.-P. Comps.

Fiches J.-L., Roux J.-C. : *Recherches archéologiques dans le quartier bas d'Ambrussum (Viletelle, Hérault)*. 2. La fouille de sauvetage de 1981. *Les Dossiers de l'ARALO* n°3, ARALO, Caveirac, 1982. 38 p. Don J.-P. Comps.

France J. : *Quadragesima Galliarum. L'organisation douanière des provinces alpestres, gauloises et germaniques de l'empire romain (Ier siècle avant J.-C. - IIIe siècle après J.-C.)*. Ecole Française de Rome, 2001, extrait. P. 30 à 33 et 198 à 199.

Fritz C. : *La gravure dans l'art mobilier magdalénien*.

Du geste à la représentation. Documents d'Archéologie Française n°75, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1999. 216 p. Dépôt INRAP.

Galliou P. : *Les tombes romaines d'Armorique. Essai de sociologie et d'économie de la mort. Documents d'Archéologie Française* n°17, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1989. 204 p. Dépôt INRAP.

Garcia D., Faivre d'Archer C. : *Carcassonne et sa Cité*. Imprimerie Graphisud, Narbonne, 1994. NP. Don.

Garidou J. : *Le « Rétablissement du Port-Vendre » à la fin du XVIIIe siècle*. In *L'Homme et les espaces maritimes (XVIe-XVIIIe siècle)*. In *Cahiers du CERM* n°1, Centre d'Etudes et de Rencontres Méditerranéennes, Palavas-les-Flots, 1998. P. 119 à 141.

Garmy P., Maurin L. (dir.) : *Enceintes romaines d'Aquitaine. Bordeaux, Dax, Périgueux, Bazas*. *Documents d'Archéologie Française* n°53, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1996. 197 p. Dépôt INRAP.

Garmy P., Monteil M. (dir.) : *Le quartier antique des bénédictins à Nîmes (Gard). Découvertes anciennes et fouilles 1966-1992*. *Documents d'Archéologie Française* n°81, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 2000. 282 p. Dépôt INRAP.

Genera M., Ten Carnes R. (dir.) : *Actes de les jornades d'Arqueologia i Paleontologia 2001*, volum 1. La Garriga, 29 i 30 de novembre, 1 de desembre de 2001. Generalitat de Catalunya, Departament de Cultura, 2004. 358 p. Echange.

Genera i Monells M., Ten Carnes R. (dir.) : *Recuperant la nostra història. 20 anys d'intervencions arqueològiques i paleontològiques*. Generalitat de Catalunya, Departament de Cultura, 2002. 13 p. Echange.

Genin M., Lavendhomme M.-O. : *Rodumna (Roanne, Loire), le village gallo-romain. Evolution des mobiliers domestiques*. *Documents d'Archéologie Française* n°66, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1997. 289 p. Dépôt INRAP.

Giry J. : *L'oppidum d'Ensérune. Fouilles et musée*. Ensérune, 1962. NP. Don J.-P. Comps

Giry J. : *La nécropole pré-romaine de Saint-Julien (commune de Pézenas, Hérault)*. In *Revue d'Etudes Ligures*, XXXe année (janvier-juin 1965), n°1-2, Institut International d'Etudes Ligures, Bordighera, 1965. P. 117 à 238. Don J.-P. Comps.

Gómez A., March J., Ramírez B. (dir.) : *Actes de les jornades d'arqueologia i paleontologia. La Garriga, 29 i 30 de novembre, 1 de desembre de 2001*. Volum 3-2001. Generalitat de Catalunya, Departament de Cultura, 2004. p. 826 à 1241. Echange.

- González Marcèn P. (dir.) : *La funció social i educativa dels museus*. Actes del IV Seminari d'Arqueologia i Ensenyament. Museu d'Història de Catalunya, Museu de Gava, 14-16 de novembre de 2002. Treballs d'Arqueologia, 8, 2002. 161 p.
- González Marcèn P. (dir.) : *Communicar el passat. Creació i divulgació de l'arqueologia a la història*. Actes del V Seminari d'Arqueologia i Ensenyament. Museu d'Història de Catalunya, Museu d'Història de Tarragona, 25-27 de novembre de 2004. Treballs d'Arqueologia, 10, 2004. 160 p., 53 fig.
- Grosjean R. : *Filitosa. Haut lieu de la Corse préhistorique*. Collection : Promenades Archéologiques 1, Editions Vigros, 1981/1982. 32 p. Don A. Bournet
- Grossi G. : *Le destin tragique de Flavius Constant Empereur d'Occident assassiné à Elne (l'an 350 de notre ère)*. Imprimerie Sensevy, Perpignan, 1971. 82 p. Don A. Catafau.
- Groupe Archéologique Painlevé : *Les terramares melgoriens*. Imprimerie Gosse, 1974. 12 p. Don J.-P. Comps.
- Guillaumet J.-P. : *Bibracte. Bibliographie et plans anciens. Documents d'Archéologie Française n°57*, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1996. 167 p. Dépôt INRAP.
- Hamard D. : *Le site chasséen de Canneville (Oise). Etude du matériel lithique et céramique. Documents d'Archéologie Française n°11*, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1987. 169 p., 95 fig., 47 pl. Dépôt INRAP.
- Hameau Ph. : *Les peintures postglaciaires en Provence. Inventaire. Etude chronologique, stylistique et iconographique. Documents d'Archéologie Française n°22*, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1989. 124 p., 55 pl. Dépôt INRAP.
- Hoffmann Y. : *Roussillon. Catalogne française*. Presses de l'Imprimerie du Midi, Perpignan, 1964. 340 p. Don Benavail.
- Jacquet P. (dir.) : *Habitats de l'âge du Bronze à Lyon-Vaise (Rhône). Documents d'Archéologie Française n°68*, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, AFAN, Paris, 1998. 251 p. Dépôt INRAP.
- Jampy M. (abbé) : *L'abbaye de Saint-Michel-de-Cuxa. Notice historique et descriptive*. Les Imprimeries Réunies, Lille, 1930. 56 p. Don Benavail.
- Jampy M. (chanoine) : *Elne. Sa cathédrale, son cloître*. Imprimerie de l'Indépendant, Perpignan, 1936. 154 p. Don Benavail.
- Jandot C. : *La Châtre (Indre) : église du couvent des Carmes. Archéologie des élévations*. DFS de sauvetage urgent du 01/04/94 au 15/06/94, SRA Centre, Orléans, 1994. 234 p. Don C. Jandot.
- Jouy-Avantin F. : *Paléoparasitologie : Contribution à l'étude des paléoenvironnements de sites pléistocènes et holocènes du littoral méditerranéen français*. Thèse pour obtenir le grade de docteur de l'Université de Perpignan, discipline : préhistoire, mention : paléontologie et paléoparasitologie. Présentée et soutenue le 17 septembre 2004 à l'Université de Perpignan, ED des SHS, sous la direction de Melle Hélène Moné et de Mr. André Debenath. 346 p., 11 annexes. Don F. Jouy-Avantin.
- Lafont V. (dir.) : *Musée Numismatique Joseph Puig. Tramontane*, XLIIe année, n°413, juin-juillet 1958. P. 142 à 211.
- Lanos Ph. : *La datation par archéomagnétisme. Méthode et mise en œuvre*. Laboratoire d'Archéométrie, 1994. Don C. Jandot.
- Lantier R. : *Antiquités du Roussillon. In Revue des Etudes Anciennes*, tome XXI-1919. P. 271 à 289.
- Larnac C., Garrigue F. : *L'aqueduc du Pont du Gard. 8 itinéraires de découverte d'Uzès à Nîmes*. Les Presses du Languedoc, 1999. 173 p. Don L. Bayrou.
- Laubenheimer F., Rodriguez C. : *Les amphores de Bibracte. Le matériel des fouilles anciennes. Documents d'Archéologie Française n°29*, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1991. 149 p. Dépôt INRAP.
- Llanos A. : *Haitzulo artifizialak. Erlizozkotasun-guneak araban. Cuevas artificiales. Espacios de religiosidad en Alava*. Eusko Jauriaritza, Kultura Saila. Gobierno Vasco, Departamento de Cultura, 2004. 36 p. Echange.
- Llovera X., Bosch J. Ma (dir.) : *La vida medieval a les dues vessants del Pirineu*. Actes del 1r. i 2n. curs d'arqueologia d'Andorra, 1988 i 1989. Govern d'Andorra, Conselleria d'Educació, Cultura i Joventut, 1991. 232 p. don A. Catafau
- Lluna-Batlle X. (dir.) : *Actes del col.loqui l'Albera i el patrimoni en l'espai transfronterer*. Col.loqui Internacional, Figueres, 1-2 abril de 2004, Consell Comarcal de l'Alt Empordà, 2005. 389 p.
- Marchesi H., Thiriot J., Vallauri L. : *Marseille. Les ateliers de potiers du XIIIe s. et le quartier Sainte-Barbe (Ve-XVIIe s.)*. Documents d'Archéologie Française n°65, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1997. 389 p. Dépôt INRAP.
- Mare-Vene M.-F. : *Serrabone*. Editions du Cadran, Paris, 1962. 28 p. Don Benavail.
- Marichal R., Rébé I. (dir.) : *Les origines de Ruscino (Château-Roussillon, Perpignan, Pyrénées-Orientales)*. Du Néolithique au premier âge du Fer. Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 16-2003, CNRS-UMR 154, Lattes. 298 p. Acquisition.

- Martin A. (dir.) : *Eines i feines del camp a Catalunya. L'estudi de l'agricultura a través de l'arqueologia*. Museu d'Arqueologia de Catalunya, Girona, 2003. 183 p.
- Martinaggi-Germa L. : *Tresserre*. YD Repro, Perpignan, 2001. 192 p. INRAP.
- Martínez J. M., Alcaide A. : *Les primeres societats agrícoles europees*. Dossier didàctic. Generalitat de Catalunya, Departament d'Ensenyament, UAB, Musée de Préhistoire de Carnac, 1999. 123 p.
- Martínez Moreno J., Mora Torcal R., Torre Sainz I. (de la) : *Oldowan : rater more than smashing stones. First hominid Technology Workshosp*. Bellaterra, December 2001. Treballs d'Arqueologia, 9, 2003. 164 p.
- Martínez Salcedo A. : *Erromatarren garaiko zeramika arrunta Euskal herrnhute. La cerámica común de época romana en el país Vasco*. EKOB 1, 2004. Euskal Kultura Ondare Bilduna/Colección de Patrimonio Cultural Vasco. 470 p. Echange.
- Martzluff M. (dir.) : *Roches ornées, Roches dressées. Aux sources des arts et des mythes, les hommes et leur terre en Pyrénées de l'Est*. Actes du colloque en hommage à Jean Abélanet. Association Archéologique des Pyrénées-Orientales, Presses Universitaires de Perpignan, Collection Études, 2005. 574 p.
- Mazière F. : *Approches quantitative et chronologique des amphores en Roussillon (VIe-IIIe siècles av. J.-C.)*. In *Arqueo Mediterrania*, 8/2004, Treballs de l'Àrea d'Arqueologia de la Universitat de Barcelona. P. 105 à 126.
- Melmoux P.-Y. : *Recherches sur les monnaies de Vieille-Toulouse*. *Languedoc-Numismatique*, n°52, janvier 2005. 77 p., XIX planches. Don Melmoux.
- Menez Y. : *Une ferme de l'Armorique gauloise. Le Boisanne à Plouër-sur-Rance (Côtes-d'Armor)*. *Documents d'Archéologie Française* n°58, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1996. 267 p. Dépôt INRAP.
- Millotte J.-P. (dir.) : *Le Languedoc au Premier âge du Fer*. Journées d'Études de Sète, 8 juin 1975. Fédération archéologique de l'Hérault, 1975. 73 p. Don J.-P. Comps.
- Mínguez Alvaro Ma T. : *Estudios sobre Atapuerca (Burgos) : III. Los materiales del Bronce Final de « El Portalón » de Cueva Mayor*. Universidad de Deusto, Excma. Diputación Provincial de Burgos, 2005. 384 p. Echange.
- Molist M., Buxó R., Garrido A. : *International seminar on museology, display and presentation of archeological sites in the mediterranean countries*. Generalitat de Catalunya, Departament de Cultura, Museu d'Arqueologia de Catalunya, Barcelona, 2003. 65 p. Echange.
- Mouret F., Pottier E., Reinach S. : *Notice sur Ensérune*. Auguste Picard éditeur, Paris, 1917. 34 p. Don L. Bayrou.
- Mourrut E., Falaize J. : *L'art roman en Roussillon*. Imprimerie L. Comet, Perpignan, 1932. 172 p. Don Benavail.
- Nickols A. : *Contribution des fouilles de l'arrière-pays d'Agde à l'étude du problème des rapports entre grecs et indigènes en Languedoc (VIe-Ve siècles)*. In *Mélanges de l'Ecole Française de Rome, Antiquité*, MEFRA, tome 88, 1976-1. P. 141 à 157. Don J.-P. Comps.
- Nickels A. : *Les maisons à abside d'époque grecque archaïque de la Monédière, à Bessan (Hérault)*. In *Gallia*, tome 34, 1976-1. P. 95 à 128. Don J.-P. Comps.
- Palol (de) P. (dir.) : *El castrum del Puig de les Muralles de Puig Rom (Roses, Alt Empordà)*. *Sèrie monogràfica*, 22. Museu d'Arqueologia de Catalunya, Girona, 116p. 2004. Echange.
- Palol i Salellas P., Pladevall i Font A. (dir.) : *Del romà al romanic. Història, art i cultura de la Tarraconense Mediterrània entre els segles IV i X*. Enciclopèdia Catalana, Barcelona, 1999. 485 p. Acquisition.
- Passelac M. : *Le mobilier gallo-romain de la grotte du Cimetière à Sallèles-Cabardès - Aude*. *Atacina* 2, Carcassonne, 1968. 23 p. Don J.-P. Comps.
- Pellicer Catalán M. : *Panorama histórico-arqueológico de Caspe en el Bajo Aragón*. Colección Historias Municipales, 2. Centro de Estudios Comarcales del Bajo Aragón, Institución Fernando el Católico, Diputación de Zaragoza, 2004. 287 p. Echange.
- Peñalver X. : *Mairubaratzak. Piriniotako Harrespilak. Munibe, Antropologia-Arkeologia*, 19-Gehigarria. Aranzadi, zienzi elkaerta, Donostia, 2004. 271 p. Echange.
- Pergola Ph., Vismara C. (dir.) : *Castellu (Haute-Corse). Un établissement rural de l'Antiquité tardive. Fouilles récentes (1981-1985)*. *Documents d'Archéologie Française* n°18, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1989. 189 p. Dépôt INRAP.
- Piningre J.-F. (dir.) : *Nécropoles et sociétés au premier âge du Fer : le tumulus de Courtesoult (Haute-Saône)*. *Documents d'Archéologie Française* n°54, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1996. 222 p. Dépôt INRAP.
- Pladevall i Font A., Bracons i Clapés J., Freixas i Camps P. (dir.) : *L'art gòtic a Catalunya. Arquitectura I. Catedrals, monestirs i altres edificis religiosos*, 1. Enciclopèdia Catalana, Barcelona, 2002. 383 p. Acquisition.
- Pladevall i Font A., Bracons i Clapés J., Freixas i

- Camps P. (dir.) : *L'art gòtic a Catalunya. Arquitectura II. Catedrals, monestirs i altres edificis religiosos*, 2. Enciclopèdia Catalana, Barcelona, 2003. 367 p. Acquisition.
- Pou i Calvet R., Martí i Rosell M. : *El camí de Can Grau. La Roca del Vallès*. Generalitat de Catalunya, Departament de Cultura, Cultura Arqueologia, 1999. 31 p. Echange.
- Pomarèdes H., Barberan S., Fabre L., Rigoir Y. : *L'établissement rural antique de Soumaltre (Aspiran, Hérault). Ferme, auberge, nécropole et atelier de potier en bordure de la voie Cessero-Condatomagus (Ier-IIe s. ap. J.-C.)*. Archéologie et Histoire Romaine, 14. Editions Monique Mergoïl, Montagnac, 2005. 193 p. Dépôt INRAP.
- Pous (de) Anny : L'architecture de pierre sèches dans les Pyrénées méditerranéennes. *Bulletin archéologique du CTHS*, 3-1967. Paris, Bibliothèque Nationale, 1968. Extrait. P. 22 à 115.
- Prades H. : La colonisation antique des rivages lagunaires du Languedoc. *In Hommage à Fernand Benoît, Revue d'Etudes Ligures*, XXXIIIe année, 1967, n°1-3. Institut International d'Etudes Ligures, Bordighera, 1973. P. 3 à 23. Don J.-P. Comps.
- Prodhomme J. : *La préparation des publications archéologiques. Réflexions, méthodes et conseils pratiques*. Documents d'Archéologie Française n°8, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1987. 183 p. Dépôt INRAP.
- Puax O., Philippe M. : *Archéologie et histoire du Sinnamary du XVIIe au XXe s. (Guyane)*. Documents d'Archéologie Française n°60, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1997. 227 p. Dépôt INRAP.
- Rafel i Fontanels N. : *Les necròpolis tumulàries de tipus baixaragonès : les campanyes de l'Institut d'Estudis Catalans al Matarranya*. Monografies 4, Museu d'Arqueologia de Catalunya, IEC, Barcelona, 2003. 95 p. Echange.
- Raynaud C. : Archéologie gallo-romaine et médiévale à Lunel-Viel. Les recherches en 1979 et 1980. *Les Dossiers de l'ARALO* n°3, ARALO, Caveirac, 1982. 34 p. Don J.-P. Comps.
- Rémy C., Boyer J.-F., Desgranges M., Grany J.-C. : Le château des Cars (Haute-Vienne). Résidence de grands serviteurs de l'Etat. *Les Cahiers d'ARCHEA* n°1, Limoges, 1993. 48 p., Echange
- Reynal J. Castillo M. : *L'art gothique en pays Catalan. Sur les pas des rois de Mallorca*. Editions Privat, Toulouse, 2005. 171 p. Don des auteurs.
- Ripert E. : *La côte Vermeille et le Languedoc méditerranéen*. Editions B. Arthaud, Grenoble, 1931. 218 p. Don Benavail.
- Rodriguez A., Pradell T., Molera J., Vendrell M. : *La ceràmica de la costa Catalana a Ullastret*. Museu d'Arqueologia de Catalunya, Ullastret, 2003. 93 p.
- Rosser Limiñana P., Elayi J., Pérez Burgos J. M. : *El Cerro de Las Balsas y El Chinchorro : una aproximación a la arqueología del poblamiento prehistórico e ibérico de la Albufereta de Alicante*. LQNT Monográfico 2 Alicante 2003. Ayuntamiento de Alicante, Patronato Municipal de Cultura, Alicante, 2003. 384 p. Don Département d'Etudes Hispaniques.
- Rouvier-Jeanlin M., Joly M., Notet J.-C. : *Bourbon-Lancy (Saône-et-Loire). Un atelier de figurines en terre cuite gallo-romaines (les fouilles du Breuil : 1985-1986)*. Documents d'Archéologie Française n°25, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1990. 223 p. Dépôt INRAP.
- Ruiz Idarraga R. (dir.) : *Metodología del análisis del arte paleolítico. El estilo del autor y el estilo del grupo*. Kobie, Anejo 5, año 2003. Diputación Foral de Bizkaia. 164 p. Echange.
- Sarrète J. (abbé) : *La paroisse d'Hix (Cerdagne française)*. Ch. Latrobe imprimeur, Perpignan, 1905. 34 p. Don Benavail.
- Sciarra B. : *Archaeological Museum of Brindisi. Museum of Brindisi*, Officine Grafiche Firenze, 1966. 41 p., 76 ill. Don A. Bournet.
- Soler i Masferrer N. (dir.) : El Cau d'en Calvet, un enterrement del neolític. *Papers del Montgrí* n°9, Museu del Montgrí, Ajuntament de Torroella de Montgrí, 1991. 78 p. Don A. Toledo.
- Stefani G. (dir.) : *Nourritures et saveurs à Pompéi et dans ses alentours*. Catalogue de l'exposition (3 febraio/28 maggio 2005), Soprintendenza Archeologica di Pompei, Antiquarium di Boscoreale, 2005. 32 p. Don A. Lozano.
- Tchernia A. : Vin, amphores et tonneaux dans l'occident romain : usage et pièges de l'archéologie en histoire économique. *In L'Information Historique*, 1986-48. P. 149 à 156. Don J.-P. Comps.
- Thernot R., Bel V., Mauné S. : *L'établissement rural antique de Soumaltre (Aspiran, Hérault). Ferme, auberge, nécropole et atelier de potier en bordure de la voie Cessero-Condatomagus (Ier-IIe s. ap. J.-C.)*. Archéologie et Histoire Romaine, 13, Editions Monique Mergoïl, Montagnac, 2004. 388 p. Dépôt INRAP.
- Thiébaud S. : *L'Homme et le milieu végétal. Analyses anthracologiques de six gisements des Préalpes au Tardi-et au Postglaciaire*. Documents d'Archéologie Française n°15, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1988. 111 p. Dépôt INRAP.
- Torre Sainz I. (de la), Mora Torcal R. : *El Olduvayense de la Sección Tipo de Penninj (Lago Natron, Tanzania)*. Universitat Autònoma de Barcelona,

Monographies del CEPAP, 1, 2004. 242 p.

Tuffreau A. (dir.) : *Riencourt-lès-Bapaume (Pas-de-Calais). Un gisement du Paléolithique moyen. Documents d'Archéologie Française n°37*, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1993. 126 p. Dépôt INRAP.

Uscatescu A. (coord.) : *Atles d'arqueologia Urbana de Granollers. Atles d'Arqueologia Urbana de Catalunya, Volum 1. Generalitat de Catalunya, Departement de Cultura, Barcelona, 2004. 171 p. Echange*

Valaison M.-C., Barruol G., Gayraud M., Claustres G, Laffont V., Ponsich P. : *Le site antique de Ruscino*. Ville de Perpignan, Musée Rigaud, Janvier-février 1974. 62 p. Don A. Catafau.

Van Ossel P. (dir.) : *Les Jardins du Carrousel (Paris). De la campagne à la ville : la formation d'un espace urbain. Documents d'Archéologie Française n°73*, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1998. 379 p. Dépôt INRAP.

Varenne P. : *La Tour Magne*. Imprimerie Arti, 1978. 15 p. Don J.-P. Comps.

Vassal-Reig Ch. : *La guerre en Roussillon sous Louis XIII (1635-1639)*. Editions Occitania, Paris, 1934. 166 p. Don Benavail.

Vatan A. : *Histoire de l'archéologie celtique en Champagne. Des origines à nos jours. Mémoire n°17 de la Société Archéologique Champenoise, 2004. Echange.*

Veny C. : *Corpus de las inscriptions balearicas hasta la dominacion arabe. In Biblioteca de la escuela española de historia y arqueologia en Roma, 15. Consejo Superior de Investigaciones Cientificas, Delegacion de Roma, 1965. Extrait. P. 214 à 218.*

Violet J. : *Prades. Son histoire, ses coutumes. Hauts-lieux de l'arrondissement*. Imprimerie Roca, Prades, 1959. 221 p. Don Benavail.

Vidal G. : *Port-Vendres de l'Antiquité à nos Jours. Tramontane, n°524-526, 1969. 70 p. Don Benavail.*

Vidal P. : *Le Roussillon préhistorique*. Imprimerie Barrière & Cie, Perpignan, 1922. 80 p. Don Benavail.

Vital J. : *Protohistoire du Défilé de Donzère. L'âge du Bronze dans la Baume des Anges (Drôme). Documents d'Archéologie Française n°28*, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1990. 147 p. Dépôt INRAP.

Weymann B. (concept.) : *Science et conservation des monuments antiques. Etudes, préservation, et actualité des Monuments Antiques dans le bassin nord-méditerranéen*. Colloque organisé par la Fondation Internationale des monuments Romains de Nîmes, la Ville de Nîmes et la Direction Régionale des Affaires

Culturelles. Ecole Antique de Nîmes, ville de Nîmes, 2001. 95 p. Echange.

Wyss M. : *Atlas historique de Saint-Denis. Des origines au XVIIIe siècle. Documents d'Archéologie Française n°59*, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1996. 444 p. Dépôt INRAP.

Younes G. : *Dictionnaire MARABOUT des synonymes*. Collection MARABOUT, Verviers, 1981. 452 p. Don C. Jandot.

CD-Rom, DVD-Rom

Le château des Cars. Résidence de grands serviteurs de l'Etat. Editions Ultime, 1997. Compatible PC/Mac. Configuration minimale PC : Windows 95, Pentium 90, 12 Mo de RAM, lecteur CD-Rom, carte son. Configuration minimale Mac : Système 7.0, PowerPC66, 12 Mo de RAM, lecteur CD-Rom, carte son.

Atles d'arqueologia Urbana de Granollers. Atles d'Arqueologia Urbana de Catalunya, Volum 1. Generalitat de Catalunya, Departement de Cultura, Barcelona, 2004 Configuration minimale PC : Windows 98, 98se, 2000, XP, Pentium III de 600 Mhz, 128 Mo de RAM, lecteur CD-Rom, carte son.

Cartagena. Ayuntamiento de Cartagena, Concejalía de Turismo, Cartagena Puerto de Culturas, 2004. DVD version espagnole.

Erromatarren garaiko zeramika arrunta Euskal herr-hute. La cerámica común de época romana en el país Vasco. EKOB 1, 2004. Euskal Kultura Ondare Bilduna/Colección de Patrimonio Cultural Vasco. Configuration minimale Mac : Système 8.6, PowerPC, 48 Mo de RAM, lecteur CD-Rom, carte son.

Haitzulo artifizialak. Erlizjokotasun-guneak araban. Cuevas artificiales. Espacios de religiosidad en Alava. Eusko Jaurlaritz, Kultura Saila. Gobierno Vasco, Departamento de Cultura, 2004. Configuration minimale PC : Windows 98, 98se, 2000, XP, Pentium III de 600 Mhz, 128 Mo de RAM, lecteur CD-Rom, carte son.

G. EPPE,
documentaliste (C.E.P.C.)

COMPOSITION DU BUREAU ET DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'A.A.P.-O. AU 17/01/2005

BUREAU

| | |
|---------------------|------------------------|
| Président d'honneur | Jean ABÉLANET |
| Président | Michel MARTZLUFF |
| Vice-présidente | Annie PEZIN |
| Secrétaire | Françoise JOUY-AVANTIN |
| Secrétaire-adjointe | Marina HUE |
| Trésorier | Bernard DOUTRES |
| Trésorier-adjoint | Joseph Michel VILA |

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Membres de droit

- M. le Conservateur Régional de l'Archéologie de Languedoc-Roussillon
- M. le Conservateur des Antiquités et Objets d'Art
- M. le Directeur du Service Départemental d'Architecture et du Patrimoine des P.-O.
- Mme la Directrice des Archives Départementales des P.-O.
- M. le Responsable du Dépôt Archéologique Départemental

Membres élus

| | |
|------------------------|----------------------|
| Jean ABÉLANET | Jérôme KOTARBA |
| Annie BASSET | Gilbert LANNUZEL |
| Emilie BOUFFAY | Michel MARTZLUFF |
| Georges CASTELLVI | Annie PEZIN |
| Aymat CATAFAU | Valérie PORRA-KUTENI |
| Jean-Pierre COMPS | Jacques ROIG |
| Bernard DOUTRES | Johanna TIERCELET |
| Monique FORMENTI | Claude VAILLANT |
| Marina HUE | Alain VIGNAUD |
| Françoise JOUY-AVANTIN | Joseph Michel VILA |

Conférences et sorties 2006

.....

- 21 janvier 2006 :
Ambrussum, le relais de la voie domitienne (Jean-Luc Fiches)
- 11 février 2006 :
L'archéologie sous-marine (Georges Castellvi)
- 18 mars 2006 :
Le cimetière de Vilarnau (Olivier Passarrius, Richard Donat)
- 1er avril 2006 :
Le site de Terrassa (Domenec Ferran Gomez)
- 13 mai 2006 :
Travaux archéologiques sur la Ligne à Grande Vitesse (C. Jandot, J. Kotarba, A. Vignaud)
- Mai 2006 :
Sortie dans le département
- Juin 2006 :
sortie en Catalogne sud
- 21 octobre 2006 :
Compte rendu des recherches
- 18 novembre 2006 :
Compte rendu des recherches
- 16 décembre 2006 :
Assemblée Générale

Toutes les conférences sont illustrées ; l'entrée est libre. Ces séances ont lieu dans les locaux de l'Université de Perpignan, bâtiment F1, salle F118, à 14h30. Des précisions sur les sorties seront données en temps voulu. D'autres excursions pourront être organisées à la demande, en cours d'année.

Le dernier numéro du bulletin est remis aux adhérents ; l'adhésion est fixée à 20 euros pour les salariés et retraités et 10 euros pour les étudiants et demandeurs d'emploi (prévoir 3 euros de plus si vous souhaitez l'envoi du bulletin à domicile). On peut s'inscrire lors des conférences, en écrivant (ou en passant) au siège de l'association, où se trouve aussi la bibliothèque archéologique, ouverte à tous du lundi au vendredi de 9h à 12h et de 14h à 17h.

Association Archéologique des Pyrénées-Orientales
4, bis avenue Marcelin Albert
66000 Perpignan
Tél : 04 68 55 06 91 - www.archeo-66.com

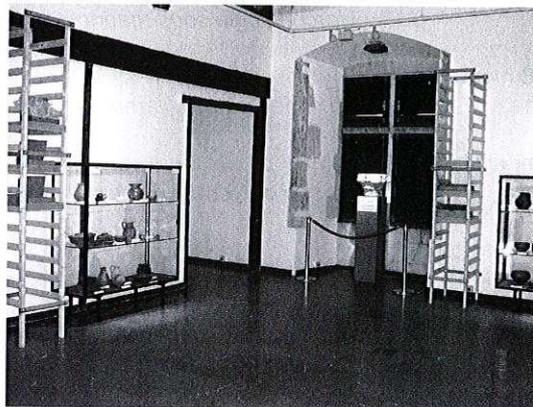
L'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales,

c'est :

- 251 adhérents pour 2004-2005

Un pôle de regroupement :

- Entre archéologues pour la diffusion des résultats et des méthodes, pour la définition d'objectifs communs.
- Entre professionnels et amateurs qui se retrouvent au sein de l'association.
- Entre aînés et plus jeunes, pour que rien ne soit perdu des recherches passées et que se forment les archéologues de demain.
- Entre archéologues et étudiants désireux de trouver une formation complémentaire.
- Entre chercheurs et grand public ; car les archéologues ne travaillent pas pour eux-mêmes, ils sont au service de la collectivité.



Un pôle d'animation :

- Avec une conférence mensuelle sur les derniers travaux archéologiques.
- Avec plusieurs excursions par an (visite d'expositions, de monuments ou de chantiers de fouilles).
- Avec un bulletin annuel permettant d'avoir une vue globale et rapide des travaux réalisés dans les P.-O.
- Avec une bibliothèque spécialisée ouverte à tous (près de 1800 ouvrages et 650 tirés à part)
 - Avec des activités archéologiques proposées aux amateurs intéressés (prospections, fouilles, traitement du matériel).
- Avec des expositions : sur les Âges des Métaux (en 1995), sur les Roches gravées dans les Pyrénées-Orientales (mai 2001), des présentations ponctuelles de mobilier (Pollestres en 1998, Baixas en 2000, Perpignan, église Saint-Jacques en 2000, les journées du Patrimoine en 2003).



Un pôle de recherche :

- Avec la programmation de prospections pour inventorier de nouveaux sites archéologiques.
- Avec la réalisation de fouilles de sauvetage urgent grâce au recrutement de deux archéologues-animateurs, au titre d'emplois-jeunes et d'un troisième (contrat emploi solidarité).
- Avec l'organisation de colloques : sur les " Voies romaines du Rhône à l'Ebre " (en 1989), sur " les Pyrénées catalanes " et " les Roches ornées et Roches dressées " (mai 2001)...



Et un objectif fondamental : obtenir les infrastructures nécessaires !!

- Pour un dépôt archéologique départemental adapté aux besoins des différents opérateurs.
- Pour un service départemental de l'Archéologie qui puisse répondre aux urgences de la collectivité, valoriser le patrimoine et diffuser les résultats des recherches.